



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

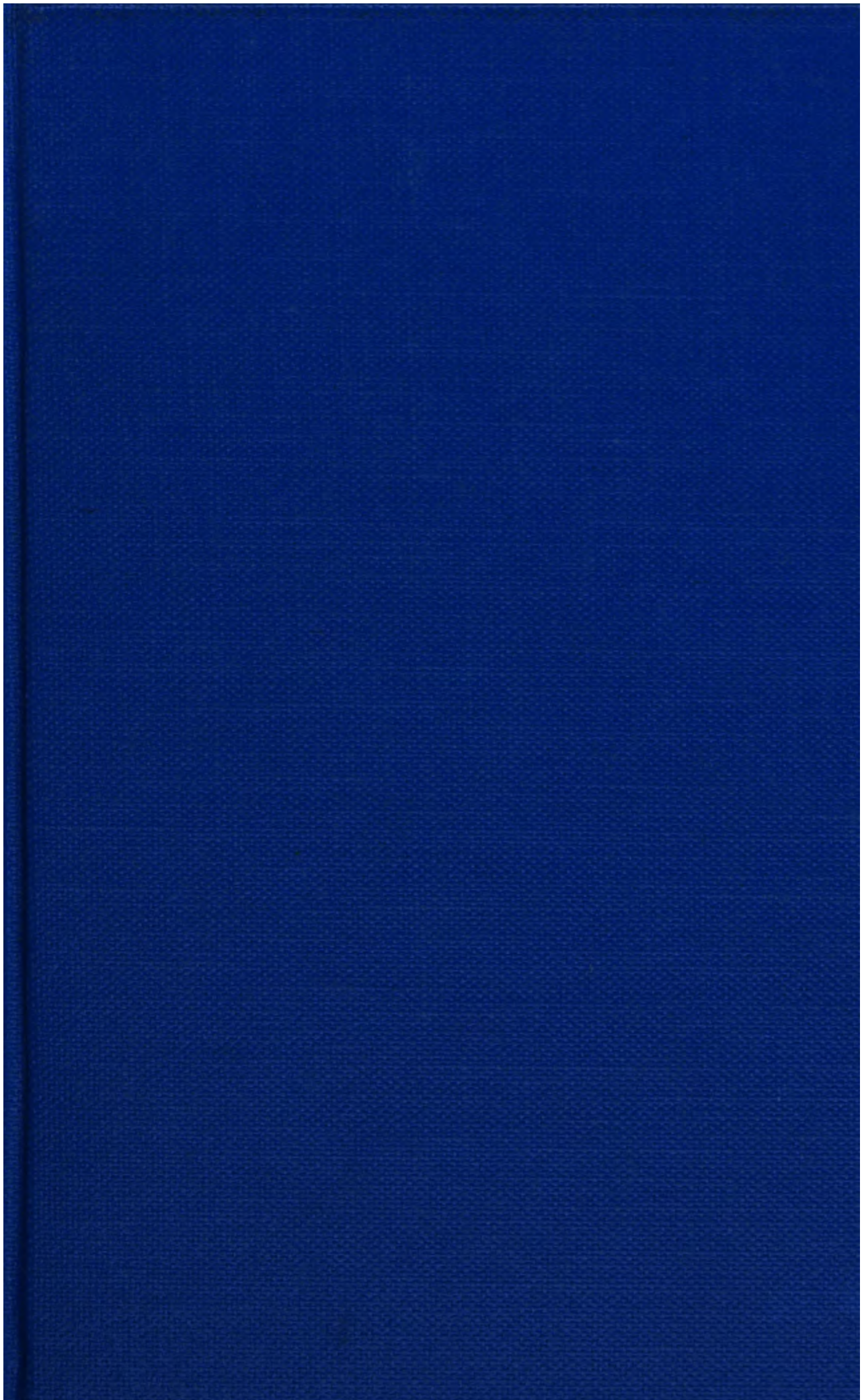
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





1/5 7120 (1)



LA VILLE EMPOISONNÉE

Principales Œuvres de Jean Lorrain

POESIE :

Le Sang des Dieux,
La forêt bleue.
Viviane.
Modernités.
Les Griseries.
L'ombre ardente.

CRITIQUE :

Dans l'oratoire.
Poussières de Paris (2 vol).
Portraits littéraires et mondains.

VOYAGES :

Heures d'Afrique.
Heures de Corse.
Voyages.

THEATRE :

Très russe, 3 actes, (avec Oscar Méténier).
Yanthis, 4 actes. Musique de G. Pierné.
Prométhée, 3 actes (avec A. F. Hérold). Musique de Gabriel Fauré.
Neigilde, 3 actes. Musique de Ch. Silver.
Deux heures du matin, Quartier Marbeuf, 1 acte (avec G. Coquiot).
Théâtre (Brocéliande, Yanthis, La Mandragore, Ennoïä).
Eros vainqueur, 3 actes. (Musique de P. de Bréville).
Sainte Roulette (avec G. Coquiot).
Une conquête (avec Ch. Esquier).
Une nuit de Grenelle (avec G. Coquiot).
Sa fourrure, 3 actes (Inédit).
Hôtel de l'Ouest, chambre 22 (avec G. Coquiot).

ROMAN :

Les Lépillier.
Très Russe.

Sonyeuse.
Buveurs d'âmes.
Un démoniaque.
La petite classe. (Préface de M. Barrès).
La Princesse sous verre.
Une femme par jour.
Loreley.
Contes pour lire à la chandelle.
M. de Bougreton.
Ames d'automne.
Princesse d'Italie.
La Dame Turque.
Ma petite ville.
Madame Baringhel.
Histoires de masques. (Préface de G. Coquiot).
Vingt femmes.
M. de Phocas.
Sensualité amoureuse.
Le Vice errant.
Princesse d'ivoire et d'ivresse.
Quelques hommes.
La Mandragore.
Fards et poisons.
La Maison Philibert.
Propos d'âmes simples.
L'École des vieilles femmes.
Madame Monpalou.
Ellen.
Le Crime des Riches.
Le Tréteau.
L'Aryenne.
Hélie, garçon d'hôtel.
Maison pour Dames.
Pelléastres. (Introduction de G. Normandy).
Narkiss. (Edition du Monument).
La jonque dorée. (Conte). Avertissement de G. Normandy.
Sensations et souvenirs.
Du temps que les bêtes parlaient. (Préf. de Paul Adam.)
L'art d'aimer. (Préface de G. Normandy.)





JEAN LORRAIN

LA VILLE EMPOISONNÉE

PALL-MALL PARIS

Préface de GEORGES NORMANDY



**DEUX PORTRAITS ET
SIX PAGES FAC-SIMILE
DE LETTRES DE L'AUTEUR**

A PARIS
ÉDITIONS JEAN CRÈS
16, RUE SOUFFLOT (5^e)
1936

*Il a été tiré de cet ouvrage
cinq exemplaires sur Hollande.*



**Tous droits de traduction et de reproduction de toute nature
réservés pour tous pays, y compris l'U.R. S. S.**

Copyright by Editions Jean Crès, 1936

PREFACE

Les générations qui n'ont pas subi la guerre réapprendront-elles à vivre normalement, à parer l'existence, à aimer, au vrai sens, et à rire ? On en pourrait douter, hélas !...

Si l'Argent, ce bon domestique, n'était pas devenu un maître imbécile et crapuleux, nous serions actuellement revenus aux nuances, à la noblesse, à la délicatesse des mœurs, — à la douceur quotidienne d'avant 1914. Alors l'intelligence règnait encore, le monde s'harmonisait et s'affinait de plus en plus. La « der des der » brisa cette pointe de diamant.

Nous ne reverrons point cette époque qui, pour nos cadets, semble aussi lointaine que celle de Philippe-Auguste ou de Mérovée, — cette époque qu'ils connaissent à peine et par ouï-dire. Leur ignorance encyclopédique, entêtée, orgueilleuse même, demeure pour nous un perpétuel sujet d'étonnement.

Naguère, un jeune confrère, pourtant fort intelligent, me déclarait avec la désinvolture de l'inconscience :

— Maupassant ?... Oui, oui... Mais c'est tellement grossier !

— Vous avez bien lu son œuvre ?

— Ma foi, non : on n'a même pas le temps de lire les bouquins qui viennent de paraître ! Mais, enfin, c'est une chose qu'on sait... une chose que tout le monde dit.

D'autre part, je reconnais que les générations d'au-

jourd'hui portent courageusement un pesant héritage... politique... Mais cela sort de mon propos.

Beaucoup de jeunes gens ont entendu parler de Jean Lorrain et des *PALL-MALL-SEMAINE* comme l'outrecuidant garçon précité avait entendu parler de l'auteur d'*UNE VIE*. Combien d'entre eux connaissent ces chroniques dont la vogue fut telle que le journalisme à l'américaine d'aujourd'hui n'en peut donner aucune idée ?

A cette époque, à la fois si proche et si lointaine, le Sport, cette excellente machine à vider les cerveaux et les cœurs, n'avait point encore détrôné la Littérature pour le plus grand profit de la sottise populaire. Les corps étaient moins solides — et les âmes moins aveulies. Les programmes d'enseignement ne tendaient pas à tout unifier. La personnalité des enfants ignorait le moule déformant des connaissances *MATERIELLES, UTILES*, gratuites et obligatoires. Des remous fréquents secouaient encore une société composée d'individualités conscientes, perspicaces, à peu près inaptés aux « combines » aujourd'hui généralisées, et dépourvues, aussi bien parmi les ouvriers libres que dans la classe moyenne, du besoin grégaire maintenant béni par les grands féodaux internationaux — auprès de qui ceux de jadis apparaissent comme de timides petits enfants, — ces féodaux dont l'industrie principale est la fabrication en grande série de la chair à canon.

En ce temps-là ce n'était pas l'*AUTO* dont les jeunes gens de Lille ou d'Yvetot attendaient fiévreusement l'arrivée. On n'imprimait pas encore, sur six colonnes : « *L'ALLEMAGNE A BATTU LA FRANCE... par 2 points à 0* ». La jeunesse de chez nous suivait avec attention la concurrence farouche que se faisaient les grands journaux *LITTÉRAIRES*. Le *JOURNAL* de Fer-

nand Xau, avait « tombé » l'ECHO DE PARIS et la publication, dans ce JOURNAL, de certains romans inédits, — le PARIS de Zola par exemple — passionnait littéralement le grand public. Quelle frénésie excitait, même parmi les camelots du Croissant, le jour fixe où il paraissait, le COP (comme ils disaient,) c'est-à-dire l'article de François Coppée ! Et les jeunes gens le Lille et d'Yvetot, dont les fils s'arrachent l'AUTO, attendaient impatiemment LE JOURNAL pour s'y délecter à la lecture du PALL-MALL-SEMAINE de Jean Lorrain.

Jean Lorrain représentait Paris dont il contait la vie au jour le jour : le Théâtre et l'Edition, les Cabarets et les Salons, le Bouge et le Music-Hall... et le Voyage aussi.

Quel temps admirable ! La littérature était une préoccupation nationale. Les jeunes revues, presque toutes intéressantes, pullulaient : L'ART LITTERAIRE de Léon Paul Fargue ; L'ACADEMIE FRANÇAISE (Paul Adam, Maurice Beaubourg, Camille Mauclair, Henri de Régnier, Edouard Dubus, Karl Walsroom, etc.) ; LA REVUE NATURISTE de Maurice Le Blond, Eugène Montfort, Louis Lumet et Saint-Georges de Bouhélier ; LE GOTHA FRANÇAIS du Vicomte de Royer, illustré par Georges de Ribaucourt et où Maurice Magre faisait la critique dramatique ; LE PASSANT, LA MUSE, de Passurf et Peltier, où Ernest Gaubert et moi-même, encore collégiens, lui à Montpellier, moi à Paris, fîmes notre tout premier début ; L'IDEE ; la seconde VOGUE ; LA REVUE IDEALISTE (Yvanohé Rambosson, Roland de Marès, Gabriel de Lautrec) ; LE FRANC-PARLER d'Henry Corbel illustré par Choubrac ; LA CRITIQUE de Georges Bans et Alcanter de Brahm ; LE

SAINT-GRAAL (Emmanuel Signoret); *LA REVUE DES POETES* d'Ernest Prévost; *L'ART ET LA VIE*; *LE CENTAURE*; *LA REVUE CLAIRE* (Fréjaville); *L'AUBE*; *LA GRANDE FRANCE* (Marius-Ary Leblond, Gabriel Tallet, etc.); *LA REVUE SYNTHETIQUE* (Jean de la Hire, Léon Deubel etc.); *LA REVUE DOREE* (Jacques Constant, Achille Segard, Jacques Duchange) que sais je ? Et, dans les provinces mêmes, des publications aussi importantes que : *L'EFFORT*, puis la *REVUE PROVINCIALE* de Toulouse (les frères Magre, Viollis, Roger Frène, Emmanuel Delbousquet); *LA REVUE FOREZIEENNE* de Fournier-Lefort (Saint-Etienne); *LA BOURGOGNE D'OR* de Gustave Gasser; *LA TERRE NOUVELLE* des frères Aurenche à Lyon, et *LE BEFFROI*, à Lille (Edmond Blanguernon, Léon Bocquet, Théo Varlet etc.); également à Lille, la *REVUE CONTEMPORAINE* (Emile Lante, Florian-Parmentier etc.) ! En tête du mouvement se plaçaient *l'ERMITAGE* d'Edouard Ducoté et Jacques des Gachons, *LA PLUME* de Léon Deschamps, *LA REVUE BLANCHE* des Natanson, et le *MERCURE DE FRANCE* d'Alfred Valette.

Non contents de consacrer leur première page à la Littérature et aux Arts, le *GIL BLAS*, *L'ECHO DE PARIS* et *LE JOURNAL* publiaient, chaque semaine, un supplément littéraire illustré. *LE FIGARO* donnait l'inoubliable enquête de Jules Huret. *L'ECHO DE PARIS* organisait son fameux *CONCOURS LITTERAIRE*. Et lorsque Fernand Xau lança *LE JOURNAL*, le mercredi 28 septembre 1892, il proclama qu'il s'agissait

d'un « *JOURNAL DE COMBAT LITTERAIRE ET ARTISTIQUE OU LES JEUNES AURONT LEUR PLACE A COTE DE LEURS AINES ET OU L'INCESSANTE ACTIVITE DE LEUR TALENT POURRA S'EXERCER EN TOUTE LIBERTE...* » On put y lire, en effet : Séverine, Pierre Wolf, Emile Bergerat, Oscar Méténier, Alphonse Allais, Maurice Barrès, Paul Bonnetain, Auguste Marin, Paul Brulat, Franc-Nohain, Edmond Deschaumes, Joseph Caraguel, George Auriol, Paul Bourget, Remy de Gourmont, Ernest Lajeunesse, Jules Renard, Jeanne Marni, Pierre Louys, Jean de Bonnefon, J. H. Rosny, Vandérem, Stéphane Mallarmé, Lucien Descaves, Armand Silvestre, etc. Le premier article de Paul Adam : *L'APOSTRE DU TEMPS POSITIF* (Renan) y parut à côté d'une *HISTOIRE BLEUE* de Clovis Hugues, qui devait préfacier mon premier livre : *L'HEURE QUI PASSE*. Le succès fut éclatant et Fernand Xau fit aux « artistes de rêve et d'imagination » (1) une situation matérielle que personne ne leur avait faite avant lui — et que nul ne leur offrit depuis lui... en leur laissant une totale liberté d'expression.

Avec Coppée, Jean Lorrain, je l'ai déjà dit, fut un des collaborateurs du *JOURNAL* les plus lus. Ses *MOTS* faisaient fortune. Il signait ses *PALL-MALL* du pseudonyme Raitif de la Bretonne. Il n'avait pas choisi ce pseudonyme sans intention, ayant beaucoup pratiqué l'auteur de *MONSIEUR NICOLAS* pendant son adolescence et sa jeunesse aussi bien à Péronne qu'à Fécamp (2).

(1) Jean Lorrain : *Poussières de Paris*. (Albin Michel), page 41.

(2) « Restif de la Bretonne fut l'homme qui posséda au plus haut degré les qualités précieuses de l'imagination... Son intelligence était semblable à ces lumières qui voltigent sur les marécages. » — Gérard de Nerval. (*Les Illuminés*).



Il avait d'abord signé RESTIF de la Bretonne. Ce fut après la réclamation d'un des descendants directs de l'illustre Auxerrois qu'il changea RESTIF en RAITIF.

Les PALL-MALL SEMAINE c'est la vie qui passe fixée d'un trait nerveux, d'un coup d'ongle. C'est un mot recueilli qui restitue toute une foule. C'est le tourbillon de la capitale que l'auteur d'ELLEN capte pour un instant. Rien n'est étranger à Raitif. Il sait tout, il fait tout voir, il s'émeut de tout, il veut tout ressentir. Il connaît les dessous du crime d'hier et les raisons secrètes du scandale de demain. Il médit, aidé par une verve unique mais exempte de haine ou d'envie... ou plutôt, il ne médit pas : en bon fils de la « Provence du Nord », il exagère. Il parte ses chroniques avant la lettre. Il raconte et SE raconte. Il a déjeuné au bord de la Marne; il a découvert les grenouilles de Bigot, les plats de Clément Massier, les vases de Lachenal; il a baillé dans un Salon de la Plaine Monceau où Jean Rameau disait des vers; Madame de Thèbes lui a prédit des choses étranges; il a vu un merveilleux de Groux ou SALON DES CENT; le BALZAC de son ami Rodin ne le satisfait pas; Mme de Montgomery lui a envoyé des vers grotesques : il les cite; une acrobate de l'Olympia lui inspira des pensées impures; il a pleuré en lisant un poème d'Henry Bataille; M. de Goncourt déjeunait hier chez lui avec Yvette Guilbert; Liane de Pougy et Rose Demay ont répété son ballet à l'Olympia; la première de L'AIGLON l'intéressa; tel couvent toléré recèle telle hideuse ou telle magnifique nudité...

— Comment! vous ne connaissez pas ça? Vous n'avez pas lu ça?...

Combien de réputations, créa-t-il alors, lui qui, aupa-

ravant, avait salué avant tout le monde le talent d'Henry de Régnier, lui qui avait écrit, dès 1887 (dans l'*EVENEMENT*), le premier article sérieux consacré à J.K. Huysmans (1) et, fait à peu près incompréhensible pour nos contemporains, il les créait « comme ça », pour rien, pour le plaisir, parce que, lorsque quelque chose lui avait plu, ou déplu, aucune puissance humaine, aucune tentation matérielle, aucune amitié ou inimitié même, ne pouvaient l'empêcher de le dire, de le proclamer, de l'imprimer. Que ne fit-il pas, à l'heure où ils étaient inconnus, ou à peu près, pour Franc-Nohain, Rémy de Gourmont, Ernest Lajeunesse, Charles-Henry Hirsch, Lalique, Pierre Louys, Maëterlinck, Paul Adam, Marcel Schwob, Hugues Rebell, Henri Ghéon, Tristan Klingsor, Georges Eeckhoud, Gustave Kahn, Paul Fort, Viélé-Griffin, Robert de Montesquiou, Louis Bertrand, et d'autres!... Il n'est pas contestable qu'il rendit célèbres en vingt-quatre heures Albert Samain — avec l'aide de Coppée — Jehan Rictus et Francis Jammes, — Francis Jammes qui m'écrivait, en 1925 :... « Jean Lorrain est l'écrivain qui a le plus fait » pour lancer ma poésie ; j'estime que son article sur » *CLARA D'ELLEBEUSE*, dans *LE JOURNAL*, » et, plus tard, le *DEUIL DES PRIMEVERES*, dans » *LE GAULOIS*, ont plus fait, pour ma réputation, que » cent apologies par la suite. »

Où est-il *LE DECOUVREUR*, le Jean Lorrain ou le Coppée d'aujourd'hui? Où est le quotidien capable d'insérer de libres *PALL-MALL-SEMAINE*? On ne prend plus de libertés, trois fois hélas! qu'avec la langue française.

(1) J'ai tenu à faire figurer dans ce volume, bien qu'ils fussent antérieurs aux *Pall-Mall*, certains de ces articles du « découvreur » obstiné, du « Valet de Gloire » (le mot est de lui) que fut Jean Lorrain. G. N.

Ces *DECOUVERTES* ne lui rapportèrent, d'ailleurs, dans la plupart des cas, qu'ingratitude — ou pis. On pourrait citer le cas d'une femme-peintre qui devait tout au grand écrivain... et qui, n'ayant plus rien à espérer de lui, le fit condamner à une forte amende. Vilaine histoire — assez rare à cette époque, moins rare de nos jours — qui contribua à dégoûter Lorrain de Paris, — Lorrain, las et désenchanté, revenu de tous et de tout, qui écrivait à Gustave Coquiot : « *ADIEU. JE QUITTE PARIS AVEC JOIE, NE VOULANT MEME PAS SON-GER AU RETOUR...* » et, dans le même temps, à Ernest Gaubert : « *... PARIS EST LA VILLE EM-POISONNEE. JE M'Y AIGRISSAIS ET M'Y POURRISSAIS...* » Cette dernière lettre nous a fourni le titre du présent recueil.

A Fécamp, notre ville natale, en 1912, au pied du monument de Jean Lorrain, Paul Brulat, représentant le Ministre de l'Instruction Publique, terminait ainsi l'oraison funèbre de l'auteur de *FARDS ET POISONS* : « Jean Lorrain aima la Littérature comme personne ne l'aima jamais. »

Et Jean de Bonnefon, à qui j'avais demandé de remettre le monument à la Ville, dit, entre autres choses : « ... Raitif de la Bretonne! Au-dessus de cette signature, Jean Lorrain a donné, dans *LE JOURNAL*, des pages sans lesquelles nul ne pourra écrire l'histoire des mœurs à la fin du XIX^e siècle. Parmi la pléiade d'écrivains qui devaient faire du *JOURNAL* la grande force, l'immense machine qui se meut à des millions d'exemplaires, Jean Lorrain fut la verve, l'éclat, le mouvement, la hardiesse. Avec la liberté qui nous est donnée, il osa écrire des choses que nul n'aurait osé raconter; il fit de portraits homici-

des; il mit de la poésie sur la démolition. Il fut vraiment journaliste, ce poète, ce romancier, cet auteur dramatique, dans le sens le plus élégant du mot appliqué sur tant de boccoux différents. Il sut prendre l'actualité, non pour la raconter platement et méchamment, mais pour l'exhausser à la hauteur de l'écrivain, pour la grandir, pour faire de ce rien un tableau avec la folie de la couleur et la sagesse des lignes. Chasseur d'idées, qui faisait lever un immense gibier, Lorrain excella dans tous les genres de journalisme et les fit littéraires par la force du talent. Sous son ironie, les victimes tombèrent sans avoir le temps de se reconnaître dans leurs débris. Je citerai un trait pris dans le carquois d'or... Un monsieur faisait de la méchante sculpture. Jean Lorrain avait rendu le jugement définitif. Et ce monsieur continua. Il invita même son bourreau à « visiter un monument » à peine achevé. Et Lorrain vint — et fit l'article... Et Lorrain commença : « M. X. a osé m'inviter à l'inauguration d'un monument qui n'est pas son tombeau... »

Le 30 juin de l'année 1936 trente ans auront passé depuis la mort de Jean Lorrain. Or il n'a jamais été plus vivant. Il a son monument en place publique, son Avenue à Fécamp, sa place à Paris, son Boulevard à Nice où une plaque va être apposée sur son dernier domicile. Ses œuvres sont rééditées sans cesse. Il ne se passe pas de jour sans que son nom soit cité dans les revues et dans les gazettes. Ce poète excellent, cet épistolier incomparable, ce romancier et ce conteur de premier ordre qui fut, en outre, un des hommes les plus spirituels de son temps et qui est, probablement, le plus étonnant de tous nos descriptifs, fait partie de la lignée qui va de Montaigne à Chateaubriand en passant par le Cardinal de Retz, Tallemant

des Réaux, Vauvenargues et Rivarol. J'ose le considérer nettement, avec le recul des années, comme le Saint-Simon de la fin du XIX^e siècle et des premières années du XX^e.

M. Pierre-Léon Gauthier clôt l'importante thèse de doctorat-ès-lettres qu'il soutint en Sorbonne (1935) par cette phrase : « Jean Lorrain, par son œuvre tourmentée, tour à tour féérique, exotique, satirique et perverse, se révélera de plus en plus comme l'un des maîtres incontestés de la littérature d'après-guerre. » (1)

*Pour le trentième anniversaire de sa mort, Georges Crès, — si tôt disparu mais qui a bien mérité de la littérature — son digne fils Jean Crès et moi-même avons voulu composer ce florilège des *PALL-MALL SEMAINE...* En attendant l'édition intégrale, à laquelle je songe depuis longtemps, et qui constituera un document sans pareil sur l'histoire des mœurs, des arts et de la littérature de la fin du dernier siècle et des six premières années du siècle présent.*

GEORGES NORMANDY

Eaubonne (S. et O.) 25 décembre 1935.

(1) Pierre-Léon GAUTHIER : *Jean Lorrain, la vie, l'œuvre et l'art d'un pessimiste à la fin du XIX^e siècle*, Thèse. (Lesot, éd., Paris).

12 Mai 1887. — L'AMOUR LITTÉRAIRE.

« Crois-tu que pour moi seul, pour l'homme, il ne me serait pas doux de te recevoir, dis ? Qu'est-ce que je risque, moi ? absolument rien du tout.

» Ma mère s'en apercevrait qu'elle ne m'en parlerait pas ; je la connais, elle pourrait être jalouse de toi ; quand ta fille aura dix-huit ans, tu sauras qu'on peut être jalouse de son enfant, et tu haïras son mari, c'est la règle... Mais tout s'arrêterait là. C'est pour toi que je t'ai dit de ne pas venir, pour ton nom, pour ton honneur, pour ne pas te voir salie par les plaisanteries du premier venu, pour ne pas te voir rougir devant les douaniers qui se promènent le long du mur, pour qu'un domestique ne te ricane pas au visage ! Mais tu n'as pas compris ! non, rien ! C'est bien, n'en parlons plus. »

(Tiré de la correspondance de Gustave FLAUBERT, 5 septembre 1846. Samedi, cinq heures du soir.)

Et c'est la correspondance intime de cet homme, si jaloux de la réputation de sa maîtresse et de l'incognito de ses amours, de cet homme étonnant de pudeurs, étant donnés les côtés rabelaisiens, et peut-être un peu commis-voyageur, du causeur des dîners Magny, c'est la vie secrète et cachée de Gustave Flaubert que les héritiers de son choix nous livrent aujourd'hui toute frémissante de défaillances et de faiblesses, froidement, inconsciemment, sans paraître même se douter qu'il y a là profanation et sévices contre un pauvre mort qui n'en peut mais et ne peut se défendre, et cela de complicité avec la fille de Mme X.. (Louise Colet), qui n'a pas craint de divulguer les lettres d'amour de sa mère !

Il est vrai que ces lettres ne nous apprennent rien sur

la moralité de Mme Louise Colet, laquelle fut le bas-bleu le plus dévorant de ce siècle et fit une terrible consommation de jeunes et vieilles gloires littéraires, à commencer par M. Villemain, cette colonne vertébrale infortunée (d'Aurevilly *dixit*), pour finir par le marquis de Mirabeau, le Mirabeau de la Révolution, qu'elle compromit au delà de la tombe par une admiration passionnée de femme à tempérament attirée vers un autre tempérament ; mais, de si peu de poids que soient les lettres de Flaubert dans le naufrage de la réputation de Mme Louise Colet, un vaisseau sombré il y a beau temps, le rôle de sa fille n'était pas, il nous semble, de venir raconter au public ce coin de l'alcôve maternelle. Si étonnantes que soient devenues aujourd'hui les mœurs littéraires, on n'est pas encore habitué à voir les enfants battre monnaie des draps de lit de leur mère, et ce nouvel amant dûment paraphé et visé à la signature, que Mme B... vient de piquer comme une fleur dans la couronne de lauriers de Mme Louise Colet, s'il n'ajoute rien à la gloire amoureuse de la Muse, n'ajoute rien non plus à la dignité de la fille.

En revanche, elles compromettent singulièrement Flaubert, ces lettres d'amour adressées à Mme X..., et nous regrettons que Mme Commanville ne l'ait pas compris.

Nous ne doutons pas un instant du sentiment pieux auquel Mme Commanville a obéi en publiant la correspondance de son oncle ; nous avons d'elle, en tête du volume, une préface respectueusement attendrie qui dit assez quel culte les héritiers de Flaubert ont voué à sa mémoire : c'est la dévotion même qu'ils ont vouée au grand homme qui leur a fait publier ces lettres ; ils s'y sont crus engagés autant envers l'auteur qu'envers son public.

Des lettres, mais cela vaut cent fois mieux que des livres ! C'est le vrai du vrai, c'est la première fraîcheur de la source, c'est l'enfant ébouriffé avant le coup de peigne de sa mère. Mais voilà... Flaubert était justement, de tous les écrivains modernes, celui qui eût le moins aimé à se laisser surprendre dans cet ébouriffement. Je ne crois pas que l'homme qui peinait toute une nuit sur une phrase, emplissant la grande chambre de Croisset de promenades de fauve en cage et de gueulements sonores, l'homme qui haletait sur une page tout un mois, limait, taillait, forgeait son style comme un métal, se désespérait pour une assonance et s'arrachait les cheveux sur une période, l'écrivain impeccable en un mot, qui ne livrait au public que des œuvres sculptées et travaillées pendant des années et, à force de travail, devenues parfaites, je ne crois pas que cet homme-là se fût soucié de se voir imprimé tout vif dans le style pompeux et lâché de ses lettres. Etant donné la caractère de l'homme, la publication de sa correspondance, celle-là toute littéraire, avec George Sand n'était-elle pas déjà une trahison ?

On dit qu'il n'y a pas de héros pour les valets de chambre ; mais les nièces, les nièces, ce serait donc pis ? Et lorsque nous n'en aurions pas, ce ne serait pas une raison pour être tranquilles : nous aurons les filles de nos amies. Pauvre Gustave Flaubert ! C'était bien la peine d'être l'ermite de Croisset, de fuir Rouen comme Paris, d'avoir été toute sa vie, en dehors de deux ou trois amis, les Goucourt, Tourguénef, Gautier et Maupassant, l'homme le plus impénétrable et le plus impénétré de son époque, pour que, dix ans après sa mort, une femme, une parente, une héritière, une amie vienne râcler et vider ses tiroirs, fouiller ses papiers et se lève, preuves en main,

pour crier au monde : « Ecoutez comment il se mou-
chait ! »

Et plût à Dieu que Mme Commanville nous eût épargné la correspondance amoureuse de son oncle pour nous raconter ses éternuements : nous n'aurions pas connu le petit provincial et le rhétoricien amoureux de ces lettres qui amoindrissent et ridiculisent un peu Flaubert à nos yeux. Il est pénible de trouver un Flaubert si naïvement gobeur, un Flaubert jobard, emphatique et pompeux, tout fier de faire dans sa correspondance des exercices de littérature et de les soumettre à la femme célèbre qu'était alors, pour lui, Mme Louise Colet, muse académique et ex-belle amie des deux Alfred : de Vigny et de Musset.

... « Tu veux faire de moi un païen, ô ma muse, toi qui as du sang romain dans les veines. Mais j'ai beau m'y exciter par l'imagination et par le parti-pris, j'ai au fond de l'âme le brouillard du Nord que j'ai respiré à ma naissance ; je porte en moi la mélancolie des races barbares avec leurs instincts de migrations et leurs dégoûts innés de la vie, qui leur faisaient quitter leur pays, comme pour se quitter eux-mêmes. Ils ont aimé le soleil, tous les barbares qui sont venus mourir en Italie ; ils avaient une aspiration frénétique vers la lumière, vers le ciel bleu, vers quelque existence chaude ; ils rêvaient de jours heureux, pleins d'amours, juteux pour les cœurs comme la treille mûre que l'on presse avec les mains. J'ai toujours eu pour eux une sympathie tendre comme pour des ancêtres... Les cris de joie d'Alaric entrant à Rome ont pour parallèle, quatorze siècles plus tard, les délires secrets d'un pauvre cœur d'enfant. — Hélas non ! je ne suis pas un homme antique... ni toi non plus, tu n'es ni la

Grecque ni la Latine : le romantisme, y a passé... le christianisme, etc, etc. ».

Sommes-nous assez en plein exercice de rhétorique, en plein amour factice, littéraire et pour la galerie, de Jeune-France enivré des beautés de sa muse et se battant les flancs pour le lui persuader en style imagé d'abord !

Et cette fin de lettre :

... « Où suis-je, où suis-je ? comme dirait un poète tragique, en Orient ! Le diable m'emporte ! Adieu ma sultane ! N'avoir pas seulement à t'offrir une cassolette de vermeil pour faire brûler des parfums quand tu vas venir ! »

Et cette autre lettre à la même, datée du 9 août 1846 :

« Le ciel est pur, la lune brille. J'entends des marins chanter qui lèvent l'ancre pour partir avec le flot qui va venir. Pas de nuage, pas de vent. La rivière est blanche sous la lune, noire dans l'ombre. Les papillons se jouent autour de mes bougies, et l'odeur de la nuit m'arrive par mes fenêtres ouvertes. Et toi, dors-tu ? Es-tu à ta fenêtre ? Penses-tu à celui qui pense à toi ? Rêves-tu ? Quelle est la couleur de ton songe ? »

Cela s'accompagnerait sur une guitare. Ce pauvre Flaubert, mais il en mourrait de rage, s'il voyait imprimée cette prose de troubadour ! Plus loin, c'est la préoccupation de la littérature — la littérature, la seule maîtresse, en somme, qu'il ait aimée et qu'il aimait sans s'en douter dans Mme X..., cette fausse amphore grecque de Marseille et non de Phocée — c'est la préoccupation de la littérature qui reprend le dessus.

... « Tu me juges en femme, lui écrit-il. Dois-je m'en plaindre ? Tu m'aimes tant que tu t'abuses sur moi ; tu me trouves du talent, de l'esprit, de style... Moi, moi ! Mais tu

vas me donner de la vanité, moi qui avais l'orgueil de n'en pas avoir. Regarde comme tu perds déjà à avoir fait ma connaissance. Voilà la critique qui t'échappe et tu prends pour un grand homme le monsieur qui t'aime. Que n'en suis-je un, pour te rendre fière de moi (car c'est moi qui suis fier de toi)! Je me dis : « C'est elle pourtant qui t'aime ! est-il possible ? c'est celle-là ! » Oui, je voudrais écrire de belles choses, de grandes choses et que tu en pleures d'admiration. Je ferais jouer une pièce, tu serais dans une loge, tu m'écouterais, tu m'entendrais applaudir ».

Est-ce assez enfantin et touchant de naïveté et de vanité littéraires ? Des trouvailles cependant par ci par là.

...« L'ignoble me plaît, c'est le sublime d'en bas ; quand il est vrai, il est aussi rare à trouver que celui d'en haut. Le cynisme est une merveilleuse chose en cela qu'étant la charge du vice il en est le correctif et l'annihilation ; tous les grands voluptueux sont très pudiques ; jusqu'à présent je n'ai pas vu d'exception » (réflexion qui devait être peu du goût de notre robuste commère, dont la pudeur était, d'après les on-dit de l'époque, une parfaite abstraction).

De belles pensées de temps à autre :

... « Il n'y a, en fait d'infini, que le ciel qui le soit à cause de ses étoiles, la mer à cause de ses gouttes d'eau, et le cœur à cause de ses larmes. Par là seul il est grand ; tout le reste est petit. Un ou deux bonheurs le remplissent ; mais toutes les misères de la vie peuvent s'y donner rendez-vous ; elles y vivent comme des hôtes » .

Mais pour ces quelques perles, vraiment exquis, que de : « Ah ! allume-la ce soir, ta lampe d'albâtre, regarde sa lueur blanche et pâle en te ressouvenant de ce soir

où nous nous sommes aimés ! » Que de : « Qu'ils sont sont beaux les vers que tu m'envoies ! leur rythme est doux comme les caresses de ta voix quand tu mêles mon nom dans ton gazouillage tendre. Sais-tu que tu as des enlacements de sirène à prendre les plus durs ! » Et puis des : « Tu me donnes tout, pauvre ange : ta gloire, ta poésie, ton cœur, l'amour des gens qui te convoitent ! tu me prodigues des richesses... » ou bien des : « Tu crois que tu m'aimeras toujours, enfant, toujours ! quelle présomption dans une bouche humaine ! Tu as aimé aussi déjà, n'est-ce pas, comme moi ? Souviens-toi qu'autrefois tu as dit : Toujours ! Mais je te rudoie, je te chagrine, ne pleure pas... » qui devaient faire pouffer la virago, la Marseillaise, le bas-bleu rouge, mi-Théroigne et mi-Philaminte, qu'était alors Mme Louise Colet, la Vésuvienne qui, piquée dans les *Guêpes*, donnait du couteau dans le dos d'Alphonse Karr et du crachat en plein visage au capitaine d'Arpentigny, qui avait osé vanter en sa présence le talent de Mme George Sand.

Mme Louise Colet traitée d'enfant et de pauvre ange ! cette plébéienne du port de Marseille, qu'Aurevilly nous a représentée dans un portrait immortel, les poings aux hanches, l'œil allumé, la bouche ouverte à l'invective, dans une attitude d'écaillère de l'Académie, putipharéenne aux Joseph récalcitrants !

« Villemain et Cousin ne furent pas les seuls, d'ailleurs, que l'on vit, chez elle, dans des positions compromises », a t-il écrit dans les *Bas-Bleus*. Elle pêcha toujours aux académiciens, même quand elle ne pouvait pas les faire pêcher. Son salon était le parc aux huîtres de l'Académie. Alfred de Vigny lui-même, ce cygne, s'abattit sur cette mare.

Gustave Flaubert, en tant que ruminant (il écrit lui-même dans ses lettres : « Je voudrais manger de l'herbe ; il y a des jours où je voudrais être vache ! ») devait venir s'abreuver à cette mare ; et il y vint. La mare, d'ailleurs, appréciait le ruminant ; une lettre de Flaubert en fait foi et nous révèle quelles qualités spéciales Mme Colet aimait dans le futur écrivain de la *Tentation* :

« Il y a, dans la pièce que tu m'envoies, un vers, dont je me souviens, qui m'a joliment fait rire :

Comme un buffle indompté des déserts d'Amérique...

« Je fais un triste buffle, va, et la rime « athlétique », qui vient après, n'est pas faite pour moi. Je suis de tempérament fort peu gaillard. »

Madame Louise Colet, nature poétique, était pour le solide comme tout le monde voit.

— Mâtin, dirait un gamin d'aujourd'hui dans un argot plus moderne, madame ne s'embêtait pas !

D'ailleurs, par une cruauté inconsciente, de ces amours avec Mme X..., Gustave Flaubert a fait plus loin justice, à la fin du volume même, dans cette suite de lettres alors absolument exquis, soit à sa mère, soit à son ami Bouilhet, où il raconte en artiste et en poète enivré, séduit, émerveillé, son voyage avec Maxime du Camp, l'Orient, sa lumière argentée, son soleil, ses mœurs, ses danseurs et ses femmes. Un véritable enchantement que ces pages ! Il a ce mot cruel dans la longue lettre du 13 mars 1850 :

« Le soir nous sommes revenus chez Ruchouk Hanem. Il y avait quatre femmes danseuses et chanteuses, aimées. (Le mot aimée veut dire savante, bas-bleu, comme qui dirait p..., ce qui prouve, monsieur, que, dans tous les pays, les femmes de lettres...) »

Cette phrase arrivant cent pages après les lettres à Mme

X..., en est-elle la signature finale, la conclusion? Je suis curieux de savoir si Mme B..., la propriétaire des lettres de Flaubert à Mme X..., eût laissé publier les lettres de sa mère si elle avait prévu cette appréciation toute orientale dans le même volume, à quelques feuillets de distance.

D'ailleurs Gustave Flaubert eut fort à souffrir, dans la suite, de cette liaison avec la belle muse ; elle ne craignit pas un jour d'aller le relancer à Croisset, jusque sous le toit maternel. Mme Flaubert assista à la scène et... mais je ne veux pas trahir un secret d'auteur, et tout ce que je puis dire, c'est qu'à ce sujet le prochain volume du Journal des Goncourt contient de curieuses révélations. M. de Goncourt hésitait même à toucher à un sujet aussi délicat ; mais devant l'attitude de Mmes Commanville et B..., qui ont fait d'une page intime de la vie de Flaubert un événement littéraire, un étranger est délié d'avance et l'incident Colet-Flaubert appartient désormais à tous, et tous pour le juger, ont désormais des droits.

Pauvre Flaubert, comme il avait raison d'écrire, en avril 1846, à son ami Maxime Du Camp :

« J'ai eu, tout jeune, un pressentiment complet de la vie. C'était comme une odeur de cuisine nauséabonde, qui s'échappe par un soupirail. On n'a pas besoin d'en avoir mangé pour savoir qu'elle est à vomir ».

21 juillet 1887 — MONSIEUR ALPHONSE LEMERRE.

« Considérez la prospérité éclatante et les humbles débuts de la plupart de nos modestes éditeurs. Combien d'entre eux, parvenus au million, ont travaillé au petit sou de l'étalage ! Quand ils ont, vingt ans durant, gravelé sur la portion de l'homme de lettres ; quand, Shyloks du bouquin, ils lui ont ôté, livre par livre, toute la chair de son intelligence, ces gueux revêtus prennent des airs de Mécène : après

l'argent, ils volent l'honneur et, parfois, une administration complaisante fleurit la boutonnière de ceux qui ras tondirent les prés verts de la pensée. — Tout beau, mes maîtres !

» Et parfois il se forme autour de l'exploiteur une tradition menteuse de générosité, de perspicacité, d'appui prêté aux lettres : après avoir rançonné l'auteur, ils se vantent de l'avoir découvert. Vous le connaissez, ô mes chers poètes, ce gros Bas-Normand du passage ; naguère marchand en bondieuseries, il recueillit les dépouilles opimes du Parnasse, il les trafiqua, les brocanta pièce par pièce, et jamais esclaves au pouvoir du négrier ne furent plus durement menés que nos Gringoures entre les serres de ce grippe-sous. Il leur imposait un dépôt d'argent pour couvrir ses frais d'impression ; l'apprenti poète se saignait à blanc et si, d'aventure, le livre gagnait un succès littéraire, l'auteur était surtout payé par des joies morales. A ce trafic, le bonhomme normand fit sa pelote, et lui qui prenait Lucrèce, le chantre d'Épicure, pour un ancêtre de Lucrèce Borgia, il se gonfla comme un protecteur des Muses. Naturellement, il fut décoré ; dix poètes de talent, qu'il avait édités et tondus, ne manquèrent pas de l'en féliciter en lui présentant leur boutonnière vierge.

» Henry BAUER ».

(Chronique de l' « Echo de Paris », 29 octobre 1886.)

Lemerre, Alphonse pour le Parnasse, est, paraît-il, un surintendant Fouquet pour les femmes du monde ; avec le butin gagné sur le dos des Cladel, Banville et Leconte de Lisle il *donne* des galanteries et des *cadeaux* aux Sévigné au petit pied du Faubourg ; il a exigé la forte somme de M. François Coppée (car l'auteur du *Passant* et de *Severo* fit parfaitement les frais d'édition de ses premiers vers), et il publie *gratis pro Deo* les vers de Mme de X...

Aussi, à l'insinuation par moi-même émise qu'une belle marquise a peut-être payé un peu cher l'immortalité de son *peplus*, est-ce avec le noble courroux de la dignité outragée que M. Lemerre se dresse sur ses ergots de coq bas-Normand. Fort de sa conscience et du ruban rouge de sa boutonnière, il prend le monde à témoin que tous ceux qui le connaissent savent qu'il est incapable de manquer aussi grossièrement aux convenances.

Nous sommes enchantés de l'apprendre et c'est là une nouvelle révélation de la personnalité de notre sympathique éditeur. Maintenant que l'éditeur de poètes M. Lemerre est devenu éditeur de femmes du monde et l'Arthur Meyer de la littérature, il se peut qu'assoupli au contact des cours de la duchesse Ary Ecilaw et du roi de Thessalie il soit revenu à des sentiments plus désintéressés et ne tonde plus aussi ras les cheveux dorés de la Muse. Mais du temps où M. Lemerre était éditeur de poètes, et c'est alors que nous l'avons connu, il exigeait fort galamment la forte somme et j'en parle d'autant plus sciemment que j'eus l'honneur de voir éditer au passage Choiseul, et pas précisément *gratis pro Deo*, mes deux premiers volumes de vers.

Quand, taquiné par la démangeaison d'écrire, je portai, moi, Normand de la haute Normandie, à l'éditeur bas-normand du passage, le manuscrit du *Sang des dieux*, quinze cent francs me furent bel et bien demandés, pour les frais d'impression, par M. Alphonse Lemerre... Quinze cents francs... Je vous avouerai que, moi aussi, j'eus le « bigre c'est cher » prêté à une belle Muse par le numéro de la *Vie parisienne* de cette semaine, mais à Normand Normand et demi: j'offris à M. Lemerre de faire imprimer le volume à mes frais en me réservant le choix de l'imprimeur; M. Lemerre accepta sans enthousiasme, et pour 500 francs j'eus, dans une imprimerie de province, un volume *exquis* de typographie dont Mécène voulut bien se montrer enchanté et qui n'eut d'ailleurs aucun succès de vente. J'y trouvais donc encore un gain de cinquante louis peut-être. De 1.500 fr. ôtez 500, restent 1.000 fr., je crois, 1.000 fr. sur lesquels comptait M. Lemerre et auxquels j'essayais de suppléer par la richesse des rimes.

Dire que cette normande défiance établit entre mon éditeur et moi d'étroits rapports d'amitié, non ; aussi, un an après, à l'offre faite par moi d'un manuscrit de la *Forêt bleue*, me vis-je encore invité à en faire les frais d'impression et de brochage : laissé absolument libre dans le choix des caractères et des vignettes, cela me permit de me livrer à des recherches et des fantaisies de typographies amusantes et rares et d'ouvrir ce second volume sur une gravure d'après Sandro Botticelli, comme j'avais ouvert l'autre sur la jeune fille portant la tête d'Orphée du peintre Gustave Moreau. Je me mettais ainsi presque sous la protection des deux subtils et pénétrants artistes, ce qui, à mes yeux et aux yeux de beaucoup d'autres, valait bien l'estampille de la maison du passage Choiseul.

Mon second livre n'en eut pas moins le sort de l'autre : la *Forêt bleue* se vendit mal mais j'étais un poète résigné, je me contentais alors de la gloire morale d'être en compagnie des dieux, Leconte de Lisle, Hugo, Armand Silvestre, de Banville et Coppée, heureux de ma réputation encore à venir et des deux cent francs de compte de vente annuels de M. Lemerre.

Néanmoins, à mon troisième volume j'allai ailleurs. Ailleurs, non seulement on m'éditait gratis, mais on voulait bien me donner 35 centimes par exemplaire ; je tirai ma révérence à Mécène lui laissant mes deux premiers volumes en dépôt.

Arrivons aux faits.

Parmi les femmes du monde, je veux dire parmi les talents de femme du monde édités alors au passage Choiseul, commençait à fleurir et à rapporter, moyennant 1.500 francs de réclame payés à un grand journal du boulevard, commençait à fleurir et à rapporter un jeune et très subtil

psychologue, Chérubin attiré des boudoirs d'Israël et de la *Nouvelle Revue*. Sur cette jeune tête d'Eliacin M. Lemerre, Joad de la littérature, avait mis toutes ses espérances. Il y a deux ans, dans *Très russe*, mon second roman, l'osai effleurer cette tête charmante ; à dater de ce jour mes rapports déjà froids avec la maison Lemerre tombèrent à 40 degrés au-dessous de zéro. Dès lors, non seulement Mécène devint invisible, mais mes volumes devinrent aussi invisibles en montre ; ils disparurent soudain de l'étalage et, comme un méchant enfant qu'on met au cachot, on me relégua dans la cave. J'avais touché à ce Palladium, à l'éphèbe sacré ; depuis ce jour également plus d'argent, plus de compte de vente ; pourquoi ? Complicité et mystère.

Comme à un collégien de sixième, on me coupait les vivres. Ah ! j'attaquais M. Bourget ! Allons, Lorrain, en pénitence ! D'où venait le coup ? de M. Bourget ? je ne puis le croire ; de M. Lemerre ? je laisse le public juge.

J'ai le tort d'être assez rancunier ; quand on est l'auteur du *Sang des Dieux* on est presque autorisé à aimer la vengeance. Dès lors je guettais mon Mécène étouffeur et, ma foi, devant l'immense éclat de rire soulevé ces jours derniers autour d'un certain volume, je n'hésitais pas à prendre un peu mon Mécène au collet.

La chose est à refaire, paraît-il, et j'ai manqué mon coup, puisque M. Lemerre, éditeur contre remboursement des poètes, publie galamment à ses frais les volumes de nos grandes dames et est en train de passer éditeur mondain.

Derrière le convoi de M. Caro, M. Alphonse Lemerre vient d'entrer dans le vrai monde ; après M. Sully-Prud-

homme, M. Paul Bourget ; après M. Paul Bourget, Ary Ecilaw ; après Ary Ecilaw, Mme la marquise de M.

Mes compliments, mesdames. D'ailleurs M. Alphonse Lemerre a tout ce qu'il faut pour recevoir la cour et la ville : hôtel au Trocadéro, maison de campagne à Ville-d'Avray, la maison même du peintre Corot, avec buste du poète des *Nymphes* et des *Aubes matinales*, édifié par souscription ! Aux banquets, à tant par tête, offerts à Mécène par tous les auteurs édités par lui vont succéder les grand dîners mondains en habit noir fleuri de mauves orchidées, les grands raouûts en diamants et en épaules ; et M. Lemerre a bien raison : le monde des comtes et des marquises est le seul où Mécène ait la chance de pouvoir promener sa décoration sans y rencontrer l'ironie de certains regards et de certains sourires. Oh ! Alphonse ! nous t'attendions là !... Avoir commencé par M. Leconte de Lisle et finir avec Philaminte, avoir pendant vingt ans distribué les lauriers de la gloire et distribuer maintenant le ridicule.

Ave, Cesar, ridendi te salutant.

Salut, César, les grotesques de demain te saluent. Soit, mais au moins, César, laisse-nous en rire, c'est un droit qu'à ta porte on achète en entrant. Mais non, M. Lemerre ne supporte pas qu'on rie, et si une boutade nous échappe, c'est sur un ton d'*imperator* qu'il clame dans la presse : Un monsieur se permet, un monsieur s'est permis...

Se permet... Où M. Lemerre a-t-il pris le droit de traiter ainsi la littérature en fille soumise ? Dans son prénom d'Alphonse ou dans la fortune qu'il a fait suer aux Muses sur les presses de son imprimerie ? Depuis quand M. Lemerre est-il le préfet de police des mœurs littéraires ?

Un monsieur c'est permis ! Le monsieur se permettra encore avec ou sans votre permission, mon cher Mécène.

Vos poètes familiers vous ont vraiment habitué à d'étranges façons de faire du sentiment. Si j'ose aujourd'hui écrire cette chronique, c'est que je sais être l'écho de la plupart des auteurs de votre propre maison ; vous vous êtes fait une réputation de petit tyran et personne, paraît-il, n'ose souffler mot devant votre grandeur, terrorisé, qu'on est entre l'espérance de la petite édition à 6 francs et la promesse de figurer dans l'*Anthologie*.

La petite édition de la collection Lemerre : une trouvaille et un truc, avec lequel Mécène bâillonne les rebelles et les récalcitrants. De cette petite édition, M. Lemerre a fait un droit à l'immoralité, quelque chose comme le fauteuil de l'académie des poètes ! Avec sa petite édition M. Lemerre tient en échec la presse, où nous sommes tous plus ou moins poètes. Etre imprimé dans la petite édition, mais c'est l'entrée dans l'Olympe, le plain pied avec les dieux, Homère, Hugo, Eschyle, Leconte de Lisle, Silvestre... Mais silence ! Si tu bronches, au panier, toi, là-bas, poète !

Eh bien j'en fais mon deuil : je ne serai pas de la petite édition, pas plus que de l'*Anthologie*, cette *Anthologie* des poètes français, au sujet de laquelle j'ai là votre lettre, cher monsieur, me demandant des renseignements pour ma biographie... Eh bien, je n'en serai pas de votre *Anthologie*. Je ne figurerai entre M. Leconte de Lisle et M. Paul Bourget, mais au moins aurai-je levé la tête et dit une fois tout haut dans la vie, ce que pensent tout bas les autres. Et maintenant, ô Mécène, celui que tu n'éditeras plus et que tu vas enterrer te salue : *Ave, Cæsar, moriturus te salutat.*

25 août. — LOGIS DE POËTE.

« Au fond, décidément, qu'est-ce que votre ami Selwyn ? »

Lord Annandale, occupé à allumer son cigare, en tira lentement une bouffée, regarda sa maîtresse en plein visage et dit :

« Georges Selwyn... c'est un sadique. »

Et, sur une muette interrogation des yeux de la Faustin, il ajouta :

« Oui, un homme aux amours... aux appétits des sens dérégés, maladifs... Mais qu'est-ce que vous... qu'est-ce que nous fait sa vie ? »

Et il se mit à se promener dans le salon en laissant tomber de sa bouche :

« Une grande... une très grande intelligence... un savoir immense... et un viell ami de jeunesse. »

Puis, là-dessus, un silence.

« Sortez-vous aujourd'hui, Juliette ? » fit-il au bout de quelques instants.

« Non. »

Sur ce non, lord Annandale se dirigea vers les écuries.

(*La Faustin*, par M. E. de Goncourt, pages 321, 322.)

Le gros public a-t-il oublié le scandale soulevé, lors de l'apparition du livre, autour de cet inquiétant et fuyant personnage de Georges Selwyn, où tous les lettrés un peu au fait des choses avaient reconnu à n'en pouvoir douter un des plus grands poètes de l'école esthétique anglaise, prince par le talent et lord par la naissance, une très haute personnalité de là-bas équivalant comme influence à Leconte de Lisle chez nous, un chef d'école littéraire reconnu et jusqu'ici renié par aucun de ses caudataires.

En tous cas, si le plus grand nombre des lecteurs n'y attacha pas d'importance, la découverte fit long feu dans le clan des artistes et des érudits ; le poète anglais avait été saisi et photographié dans les moindres détails de son physique et de sa mise, depuis la fleur rare de sa boutonnière, à la queue baignant dans un flacon plat caché sous le revers de l'habit, son front d'hydrocéphale et sa figure de vieille femme, jusqu'à ses vêtements prétentieux et tachés et ses mains desséchées se terminant aux deux petits

doigts par deux grands ongles enfermés à la chinoise dans un étui de métal.

Or, qui le croirait?... ce macabre personnage des contes d'Hoffmann a habité Etretat, l'Etretat d'Alphonse Karr et de Jacques Offenbach et sur cette plage parisienne parmi les plus parisiennes, entre ses deux portes de pierre et la double avancée de ses falaises comme lumineuses et transparentes dans le bleuissement du large et de ces ciels brûlants d'août, (un vrai décor d'opéra-comique avec la côte d'aval et la côte d'amont comme portants, cette baie d'Etretat), on est parfaitement exposé à croiser le spectre à demi-rassurant de l'honorable Georges Selwyn entre la silhouette romantique de M. Mounet-Sully en villégiature et la très vivante physionomie de M. Guy de Maupassant, le grand homme du pays !

Maupassant.

Villemessant.

Il y a de l'écho ici, pourrait faire remarquer un mauvais plaisant... En effet, à trente ans de distance, ces deux noms analogues ne différant presque que d'une syllabe, auront empli cet Etretat, inventé par le journaliste et rendu célèbre par le romancier. Fatalité et magie de certaines onomatopées : Villemessant, Maupassant. Le Z. Marcas de Balzac n'est peut-être pas un mythe ; la popularité et la gloire ont évidemment des entrebaillements devant certains noms ; il y a des *Sésame ouvre-toi* pour la réputation et la postérité. C'est donc hier matin, sur cette plage d'Etretat, où le dernier cri pour vous, mesdames, est de se baigner en bas de soie, oui, en bas de soie, de couleur assortie à celle du costume, ce qui vous donne l'air de très jolis clowns, aoh, yes ! ou d'impertinents travestis ; c'est donc hier, sur la plage d'Etretat, à l'heure même du

grouillement et du brouhaha du bain, un grouillement un peu israélite, il m'a semblé du moins, (on se serait cru aux Français, le soir des débuts d'Hadamard et de Beer), que ladite histoire me fut narrée.

Il y a quelque vingt ans, un homme d'allures étranges venait un beau matin s'établir à Etretat, alors simple hameau de pêcheurs, en plein verger en fleurs, dans une mesure ; une vraie chaumière à toit de chaume au beau milieu d'un préau de pommiers ; tout à l'entour de profondes cavées, ces sortes de chemins creux ombragés et toujours frais, même au moment de la canicule, que forment en Normandie les hauts talus, plantés de hêtres, des fermes s'avoisinant.

L'endroit était retiré, calme, en pleine verdure, à mi-vallée, déjà loin de la mer, retraite de grand seigneur épris ou de poète philosophe.

Aucun changement ne fut opéré par le nouveau propriétaire, l'extérieur de la chaumière demeura le même... seulement à l'intérieur ce fut, paraît-il, un luxe d'ameublements et de tentures inquiétant et bizarre, un luxe puant la sorcellerie, ou tout au moins l'hystérie pure. On ne parlait d'ailleurs que d'après les furtifs regards coulés par les fenêtres ouvertes, car personne dans le pays, pas même les fournisseurs, ne pénétrait dans *Dolmancé*, *Dolmancé*, le nom désormais inscrit en lettres d'or sur la porte charretière de ce lieu de mystère. *Dolmancé* ; j'abandonne ce titre aux réflexions des lecteurs peu nombreux, je crois, qui ont eu le courage de lire jusqu'au bout l'œuvre insipide du Divin Marquis.

C'était, paraît-il, entre autres merveilles, dans une longue, étroite et haute pièce tendue de soie violâtre, un squelette d'enfant ailé comme un Eros, au crâne ceint

de myrthe voilé de gaze noire et ricanant, debout, au milieu d'un taillis de lauriers roses en fleurs; dans une autre salle, celle-ci nue comme une allée de catacombe, un buste en bronze vert, au yeux d'argent bruni étoilés d'une émeraude, tête de femme Renaissance au regard de pierrerie, émergeait, sur un socle d'ébène, d'un flot de clairs brocarts et de bruissantes étoiles, comme rêvant; sur le front un hennin. Ailleurs, une cire peinte, aux yeux inanimés, aux lèvres entr'ouvertes, chef de sainte décapitée, saignant, accroché à la muraille au-dessus d'un large bassin de cuivre débordant de lis rouges... comme d'une floraison de sang; autre part, enfin, un grand portrait de femme qu'on eût dit du Vinci, vous offrait l'énigme de son sourire du fond d'un vieux cadre d'argent bossué de raisins d'onix et de lapis. Et partout des voiles de gaze jetés, compliquant les êtres et les objets de trouble et de mystère, puis, dans des vases de forme hiératique, une éternelle veillée de fleurs hostiles et symboliques, des liliums, des tigridiums et des orchidées: toute une floraison méchante posée, comme en offrande, au pied de chaque idole... Tout un intérieur empreint d'un mysticisme sombre, à la fois catholique et païen, installation de fou ou de vieux Coppelius, entrevu à des rares intervalles par l'entrebâillement des vitraux émaillés de devises archaïques et de fleurs de blason sur un fond d'azur glauque.

Et dans le logis personne... personne que l'homme aux allures étranges, promenant ses épaules voûtées et le ricanement perpétuel de sa figure de vieille femme derrière les pommiers du préau. Cependant, parfois, deux êtres... deux êtres de rêve, de mystère, tout au moins aussi inquiétants que leur maître: un enfant et une guenon.

Une grimaçante et minaudière guenon, presque féminine-

ne d'attitude et de coquetterie, presque humaine de laid et toujours blottie, parmi le clair-obscur des pièces somptueuses, dans quelque pose de fille énamourée.

Au cou, un collier de métal bossué de turquoises, des bracelets autour de ses petites mains noires, une vraie macaque aux airs d'infante et, comme une infante, sachant au besoin porter la robe espagnole bouffante et jouer de l'éventail...

Quant à l'enfant, une merveille de beauté, un vrai page de Memling, quatorze ou quinze ans au plus, un de ces boys, comme l'Irlande seule en produit encore, aux yeux bleu flore, aux cheveux nimbant le front d'un reflet de soleil, blond, blanc, frais et rosé... mais vivant là, solitaire et farouche, plus invisible encore que la coquette guenon, l'air d'un Ariel captif ou d'un fils de roi ensorcelé, Je vous laisse à deviner quelle légende avait pu se former autour du mystérieux trio... La guenon constellée de bijoux et minaudant, affublée de craquantes étoffes, indignait surtout l'opinion des campagnes ; pis, l'homme de Dolmancé n'avait jamais mis les pieds dans l'église : il ne saluait même pas le curé ; pour les esprits forts du pays cette macaque était sa maîtresse et un érudit du lieu citait *Une passion dans le Désert*, à l'appui.

La vérité dans tout ceci ?

Cependant, une nuit, la chaumière de Dolmancé, ordinairement murée de silence, s'emplissait de vacarme et de cris. C'étaient des jurons exaspérés, des voix de colère, des plaintes, des sanglots, un bruit de dispute, puis des appels désespérés, déchirants, dont toute la contrée fut émue, un grognement rauque, un râle... et puis le silence de la nuit... Tout le village, une angoisse à la gorge, avait cette nuit-là veillé, les fenêtres ouvertes, le

cou tendu dans la direction de Dolmancé, le front moite et les pieds nus.

Le lendemain, le menuisier du pays était mandé à la chaumière; il recevait du propriétaire la commande d'un cercueil d'enfant en vrai cœur de chêne et, le cercueil livré, payé le double de son prix, trois jours après la chaumière était fermée, volets clos, porte condamnée, et l'honorable Georges Selwyn disparu... Une chaise de poste était venue le prendre dans la nuit.

Quant au Memling et à la guenon aux airs d'infante... depuis la nuit des plaintes et des appels personne ne les avait revus... Pour qui était le cercueil ? pour l'enfant blond ? pour la macaque ? Mystère... Un crime à n'en pas douter avait été commis... On a parlé longtemps de jalousie et de vengeance ! Quels liens pouvaient unir entre eux ces trois êtres bizarres ? Quel caprice sinistre avait bien pu les désunir ?

Deux mois après, une voiture de déménagement venait emporter le mobilier de Dolmancé. Le nom du domaine disparaissait de la porte charretière et la chaumière, le pré, tout était mis en vente chez Me Ratipon, notaire à Criquetot. Et voilà, chers, lecteurs, la légende finie.

J'avais promis un conte d'Hoffman... Je ne donne peut-être là qu'une farce de Vivier; l'honorable Georges Selwyn n'était peut-être qu'un mystificateur macabre : Londres est le pays du *fun*, la farce à froid, sinistre, exaspérante, la patrie des gaietés affilées et coupantes comme l'acier. Mystification à la Swift, à la Baudelaire ou à l'Edgar Poë, telle me fut contée l'histoire, hier, à Etretat devant la mer montante et lumineuse, quelques heures avant que le *Figaro* m'apprit la mort d'un autre poète, un poète bien français celui-là, quoique peu connu,

Jules Laforgue qu'un public, qui l'appréciera peut-être un jour, s'obstina de son vivant à traiter en mystificateur, et cela avec des rancunes de mystifié.

M. Jules Laforgue est mort de cette mystification. Il est mort de désespoir et de la misère incurable des incompris et des talents reniés. Lecteur de l'impératrice Augusta à Berlin, puis entré quelque temps au *Figaro* sous la protection de M. Marcade. Jules Laforgue est un des plus délicieux fantaisistes, sinon le dernier des lunatiques éclos sous la dangereuse et cependant séduisante influence des Charles Baudelaire, Paul Verlaine et Stéphane Mallarmé. Pauvre Jules Laforgue, tous les délicats connaissent ses *Complaintes à Notre-Dame la Lune* éditées chez Vanier ; il publia des curieux vers dans la *Vogue*, une revue jeune, morte depuis, de Moréas, et la *Revue indépendante* insérait de lui, en avril dernier, une pièce intitulée : *Pan et la Syrinx* qui fut un vrai régal de lettrés. C'était à la fois fou et profond, érudit et fantasque. Il y avait, chez le pauvre mort d'hier, des trouvailles de mots absolument exquises, désopilantes d'inattendu et de justesse, un modernisme d'anglomane et des drôleries d'opérette d'Hervé.

Jules Laforgue était aimé de tous ceux qui l'ont approché et particulièrement lié avec M. Paul Bourget, un ami de plus de quinze ans qui, nous assure-t-on, devant la situation précaire du mort et de sa veuve, a tenu à faire les frais de l'inhumation, et vient de revenir d'Oxford pour conduire le deuil.

1^{er} Septembre. — PAR LES FALAISES. —
La séance est terminée, la grande semaine de Dieppe

a vécu. Rien ne retient plus celles et ceux qui devaient être vus sur les bords de la Manche : en place repos. Cela avait commencé, le 7 août, par les courses de Caen, qui rendent si intéressantes, pour le monde du sport, le match du premier pas, le début sur le turf des pouliches d'espérance et des Ténébreuses de l'avenir ; cela avait continué par les courses de Cabourg et de Trouville-Deauville avec la liste obligée des depuis vingt-cinq ans toujours belles princesse de Sagan, marquise de Gallifet, vicomtesse de Courcel et les noms moins prévus Mlle Reichemberg et MM. Coquelin frères, le soir, au Casino ; de là une petite visite à l'exposition maritime du Havre était indiquée et, vite, en route pour Dieppe, où les courses de dimanche dernier viennent de clore enfin les pérégrinations voulues de ces forçats errants du chic et du turf.

La mer va donc enfin appartenir un peu à ceux qui l'aiment pour elle-même ; en tenue de bal et de courses depuis bientôt un mois, elle va consentir à se laisser voir telle quelle par les poètes, les peintres et les amoureux : j'entends par poètes les êtres rares et bienfaisants qui n'ont jamais écrit un vers, par peintres les non moins rares et miséricordieuses personnes qui n'ont jamais compris la nature et torturé le paysage et par amoureux, enfin, ceux de nous qui, le soir, après un dîner de garçons, n'ont jamais proposé une petite visite au grand 9 et ne prononcent pas femme avec un p... h..., phême. Cela étant établi, à nous la mer, la mer harmonieuse et grise de cette dernière semaine d'août, cette mer aux luisances de soie et couleur de perle, que nuancent déjà de brume et de mélancolie les premières approches de l'automne et les petites pluies tièdes de ces derniers jours ; la mer non plus de Dieppe, d'Etretat et de Trouville, où les hôtels com-

mencent déjà à se vider et les places à s'élargir autour des tables d'hôte, les *hiss me quich* envolées déjà, qui pour Ostende, où l'huitre belge avalée sur les lieux recèle quelquefois une perle, qui pour Biarritz, où le noble hidalgo ne déteste ni la blonde à l'eau oxygénée, ni la rousse au henné de coiffeur, mais la mer des trous inconnus, des valleuses étranglées entre deux hautes falaises, un bouquet d'arbres au pied, trente ou vingt chaumes coiffés de touffes de rhubarbe et de sabres d'iris, des pommiers à cidre aux branches étayées sur des fourches, tant ils ploient sous les fruits, une mare écaillée de lentilles d'eau avec, à demi-submergée et flottante, une grosse fleur de nénuphar, et le soir, par l'unique et étroite rue du village, le son de trompe des *Aouteux* (en Normandie, les paysans retour de la moisson).

Les blés coupés, rentrés dans les granges, hommes femmes, enfants, tous plus ou moins gris de gros cidre, se hissent sur une charrette, pour la circonstance attelée de deux forts bœufs, et là, une fois installés, empilés dans la paille... hue dia... compagnie et charrette, cahin caha, dévalent au pas à travers les hameaux et les fermes, rigolant, trainant en mélodie la même et triste chanson des campagnards. Faces terreuses, abruties ; les hommes, la moustache et les poils plus clairs que le teint, les femmes sans gorge et sans hanches, le cheveu rare, comme aplaties ; sur les lèvres gercées un sourire navré et béat ; tout ce monde a des rubans tricolores, les mâles à leurs casquettes, les femelles, à leur bonnet de lingerie gris de poussière ou dans leurs chignons plats ; ils se tiennent assis, les mains jointes, dos à dos, parfois un amoureux fouille une fille et l'étreint alors brutalement à la taille, lui gargarisant un baiser dans le gosier, lui écrasant les

bras ; à l'entrée des villages un gars, le plus faraud de la bande, se lève tout droit en avant de la charrette et, sa blouse bleue, gonflée au vent, lui faisant un dos énorme, il souffle désespérément, longuement, à perdre haleine au fond d'un large et gros coquillage, dit pucelage ou souffleu.

Oh ! le rauque et monotome appel du souffleur normand sur le haut plateau des falaises, à la tombée du soir, avec là-bas, au ras de la côte bossuée d'ajoncs, la ligne étroite et pâle, comme une lame d'acier, de la mer entrevue ! Tout autour le chaume orange sale, ras tondu des champs, des grandes plaines immenses, où parfois se profile, évoquant l'idée d'une idylle biblique contemporaine de Ruth et du vieux Booz, la lointaine silhouette d'une grande meule de blé pas encore rentrée et qu'un fermier retardataire, un feignant celui-là, aura engrangée demain.

— Voilà le tramway qui passe, ricane vainement à mon oreille un Parisien incorrigible, qui veut absolument retrouver dans le soufflet de l'*Aouteux* normand la trompe à bouquin des scies du boulevard. La plaisanterie est peut-être drôle, mais elle me laisse froid ; la mélancolie du soir et le calme auguste du paysage m'ont mis un léger serrement au cœur. J'ai beau avoir l'absolue conviction que la charrette qui s'en va là-bas et déjà s'efface et disparaît au tournant d'un chemin, ne contient que des brutes, mâles et femelles, dont le seul plaisir ici-bas est de boissonner le jour et de faire la bête à deux dos le soir ; j'ai beau savoir que filles et gars sont laids et gourds, terreux de peau, patauds d'allures, que leurs doigts sont sans ongles et leurs dents cariées, qu'ils sont tout instinct, fermés à tout ce que j'aime et j'espère, hostiles à

mes aspirations, à mon art et à mes idées : ils représentent pour moi le Travail, l'instinctive et presque solennelle fécondation de la Terre par le labeur humain. Ils sont le Paysan, cette force animale et cette richesse du sol ; leur main tient le hoyau, la bêche et la charrue : elle tiendra le chassepot demain. Si d'autres sont l'intelligence du pays, ils en sont la sueur et le sang, eux les paysans si décriés, si malmenés par nous autres, sensitifs littéraires. Paysans... tant que l'on voudra, soit ; paysans aujourd'hui, bourgeois dans vingt-cinq ans, qui sait ? avant cent ans artistes, grands seigneurs, industriels, inventeurs, généraux ou tribuns ; paysans auquel on pourrait appliquer le mot prêté par Victor Hugo à l'ambassadeur d'Espagne parlant à Marie Tudor, Marie la Sanglante, disputant son amant à la fureur populaire et, du fond de la tour de Londres, bravant l'émeute et la Cité révoltée, sûre qu'elle est, cette fille et cette femme de rois, de la mousquetterie de sa garde royale et de la hache du bourreau, ce pouvoir souverain !

— Hé, chargez donc, mitraillez cette populace, s'écrie à la fin, hors d'elle même, la fille de Henri VIII, redevenant tigresse à la pensée du péril qui menace Fabiano Fabiani, son mignon italien.

— Ces manants, que vous traitez de populace, est-il alors répondu la reine, vous l'appellerez le Peuple demain.

23 Mai 1888. — L'ABBE JULES.

— « Hé bien, ces oiseaux font l'amour ! Cela te paraît simple, court et gentil, n'est-ce pas ? C'est que les bêtes sont de braves êtres honnêtement organisés et qui savent la valeur des choses, n'ayant jamais eu ni philoso-

phes, ni savants pour la leur expliquer... Tiens, les voilà partis... ils n'ont pas de remords, eux ! »

Et s'arrêtant à chaque phrase, afin de respirer, car il soufflait beaucoup à ce moment... il me dit :

— « Nous qui ne sommes pas des bêtes, par malheur, nous faisons l'amour autrement. Au lieu de conserver à l'amour le caractère qu'il doit avoir dans la nature, le caractère d'un acte régulier, tranquille et noble.. le caractère d'une fonction organique, enfin... nous y avons introduit le rêve... le rêve nous a apporté l'inassouvi.. et l'inassouvi, la débauche. Car la débauche, ce n'est pas autre chose que la déformation de l'amour naturel par l'idéal... Les religions, la religion catholique surtout, se sont faites les grandes entremetteuses de l'amour. Sous prétexte d'en adoucir le côté brutal — qui est le seul héroïque — elles en ont développé le côté pervers et malsain par la sensualité des musiques et des parfums, par le mysticisme des prières et l'onanisme moral des adorations. Comprends-tu ? Elles savaient ce qu'elles faisaient, va, ces courtisanes, elles savaient que c'était le meilleur et le plus sûr moyen d'abrutir l'homme et de l'enchaîner... Alors les poètes n'ont chanté que l'amour, les arts n'ont exalté que l'amour.. Et l'amour a dominé la vie, comme le fouet domine le dos de l'esclave qu'il déchire, comme le couteau du meurtre la poitrine qu'il troue. Du reste, Dieu... Dieu, ce n'est qu'une forme de la débauche d'amour ! C'est la suprême jouissance inexorable, vers laquelle nous tendons tous nos désirs surmenés et que nous n'atteignons jamais... Autrefois j'ai cru à l'amour, j'ai cru à Dieu. J'y crois encore souvent, car de ce poison on ne guérit pas complètement. Dans les églises, aux jours de fêtes solennelles, étourdi par le chant des orgues,

énervé par les griseries de l'encens, vaincu par la poésie merveilleuse de psaumes, je sens mon âme qui s'exalte... Elle frémit, remuée en tous ses enthousiasmes en toutes ses aspirations informulées, comme ma chair frémit, secouée en toutes ses moëlles devant une femme nue, ou seulement son image rêvée. As-tu compris ? »

(*L'Abbé Jules*, par Octave Mirbeau.)

Ce blasphème d'érotisme et de désespoir exacerbé, nous le retrouvons à toutes les pages de l'œuvre incontestablement puissante, mais à coup sûr malsaine et trop souvent révoltante, dans laquelle M. Octave Mirbeau vient de s'affirmer une fois de plus.

Cette plainte enfiévrée de faune en soutane, se débattant en vain, esclave de sa chair, entre les rêves de son intelligence et les appétits de sa luxure, c'est le souffle même de ce livre, livre féroce, injuste en cela que son héros est un être de trop particulière exception, et que la philosophie de la vie ne saurait être formulée par un monstre, livre injuste, certes, mais d'une observation d'autant plus cruelle et d'une ironie d'autant plus aiguë que la province, la famille et le bas clergé, personnages et caractères, y sont d'une authenticité vécue.

Que l'abbé Jules soit un misérable, une âme violente et troublée de mauvais prêtre, de mauvais frère et de mauvais fils, infâme envers son évêque comme il le fut envers sa mère, chair bouillonnante de tous les ruts et de toutes les convoitises, tour à tour sacrilège, impie, voleur et fornicateur, il ne s'ensuit pas, que son éternel blasphème contre l'Idéal, cet Idéal d'où, selon lui, sont nés les banquiers, les prêtres, les escrocs, les débauchés, les assassins et les malheureux, soit le dernier mot de l'expérience humaine. Et

c'est, et voilà le péril, l'immorale impression que nous laisse le livre une fois lu. M. Octave Mirbeau est doué d'un si poignant et dangereux talent que, la dernière page achevée, non seulement on le plaint, mais on le comprend et on l'aime presque, son fantastique et terrifiant abbé Jules, ce satanique et ricanant défroqué qui, délateur et espion au séminaire, après avoir bouleversé le diocèse et l'évêché de son bienfaiteur, avoir fait diaboliquement tomber son évêque en disgrâce, puis l'avoir insulté à sa propre table, essaie du chantage et du vol et, les mains tremblantes de la folie du meurtre et du viol, finit, après une agonie de démoniaque, par mystifier et déshériter les deux seuls êtres qui lui sont demeurés attachés, son neveu et son frère, un brave homme et un enfant, et cela par un testament qui est un outrage à la Religion et un appoint offert à l'impiété et la cupidité sacrilège d'un clergé qu'il tente encore de déshonorer en mourant .

Œuvre âpre, rude, suante de cynisme et de je ne sais quelle exaspérante et persistante tristesse, la tristesse et l'écœurement des hautes intelligences, les lendemains de basses noces et d'amours crapuleux, œuvre de cruauté et de violence morne, dont les pages semblent avoir été écrites par un sceptique en deuil de lui-même, un *brûlé* de la vie, excédé et lassé des autres et de lui ; œuvre immorale que semblent résumer ces quatre aphorismes formulés un moment par le héros du livre :

L'homme est une bête méchante et stupide ;

La justice une infamie ;

L'amour une... cochonnerie ;

Dieu une chimère.

Œuvre de révolte et de haine, et dont les brutalités et les ignominies voulues, inutiles donc (la scène de la pay-

sanne, la gageure des dix louis du boucher et du père Pamphile, les détails écoeurants de l'agonie) ne peuvent cependant vous décider à laisser là la lecture, car à travers tous les cynismes, ces ahans de fauve en rut et ces coups de gueule et de folie, tout à coup transsude une immense et poignante tendresse, une exquise pitié.

La tendresse et la pitié de l'homme qui a réellement souffert et autre part que dans ses livres, avec ses nerfs et avec son sang, cette divine tendresse, qui dans une œuvre précédente, le *Calvaire*, faisait déjà s'apitoyer M. Octave Mirbeau sur le dos voûté de l'homme du peuple, le dos du vieux matelot, le dos de l'ouvrier, de l'homme peinant pour vivre avec ses muscles, — tendresse humaine, dont M. Léon Bloy, dans son dernier pamphlet *Aux Arrivés du jour*, a si cruellement reproché l'ignorance, et, qui pis est, l'inconscience aux *Réveils d'affranchi* du plus psychique et du plus délicat de nos jeunes écrivains.

Cette pitié qui, devant le cadavre du père Pamphile, retrouvé pourrissant dans les ruines du couvent de son ordre (une des plus exquises figures du livre, cette silhouette de moine extasié et marchant vivant, aveuglé dans son rêve) arrache à l'abbé Jules, qui vient de l'ensevelir, cette mélancolique oraison funèbre :

« — Je te devais bien cela, doux conquérant d'étoiles, naïf tisseur de fumées... Dors et rêve... maintenant le rêve est sans fin... aucun ne t'en réveillera. Tu es heureux. »

Quitte (une fois la pioche enfoncée par le milieu sur cette tombe et plantée là, ornée d'une couronne de ronces, comme une croix,) à s'emporter dans une révolte soudaine et, la bouche crispée, le regard mauvais, à réentonner l'exorable blasphème coutumier ; blasphème qui est encore

de la pitié, pour peu qu'on veuille bien réfléchir qu'il est proféré sur une fosse :

« Ainsi, c'est donc ça, l'idéal. L'amour, le sacrifice, la souffrance, Dieu... tout ce vers quoi nous tendons les bras, tout ce vers quoi s'élancent nos âmes, c'est ça ! Un peu de poussière, de la boue et des ronces. Et c'est avec ça qu'on nous abrutit dès notre enfance, qu'on nous arrache à la vérité, qui est la haine et la lutte sans merci, qu'on nous fait la proie du rêve féroce et de l'insatiable amour. Ce misérable moine, il a eu le rêve, il a eu l'amour.. Et l'amour et le rêve, après l'avoir dégradé, avili, sali de toutes les hontes, le tuent ignoblement. Le voilà maintenant, une charogne puante dans un tas de boue. Sur quelle déformation de la nature reposent donc les religions et les sociétés, ces mensonges ! De quelle fiction sont donc sortis le juge et le prêtre, ces deux monstruosité morales, le juge qui veut inspirer à la nature on ne sait quelle irréalité justice, démentie par la fatalité des instincts ; le prêtre, on ne sait quelle pitié baroque devant la loi éternelle du meurtre. La nature, ce n'est pas de rêver, c'est de vivre, et la vie, ce n'est pas d'aimer, c'est de prendre... L'idéal, l'idéal » ! Et toujours cette même fureur rancunière de l'homme d'intelligence, trompé dans son rêve et trahi par ses sens, contre l'intellectualité, cette fureur qui, dix pages auparavant, le faisait délicieusement blasphémer contre le père Pamphile encore vivant et criant, les yeux ivres, et souriant à l'image de sa future église : « Je la bâtirai ». « Mais ce n'est pas un bandit : c'est un poète. C'est pire ! »

Si l'abbé Jules, qui est, lui aussi, un poète, un bandit, une canaille, un débauché et un grand cœur, et s'en veut et se repent et se désole d'avoir été et de n'être plus tout

cela, meurt révolté, ulcéré et hostile aux siens et à lui-même, victime et de son érotisme et de sa laideur, cette terrible laideur physique qui de l'être humain, qu'elle humilie, fait presque toujours un être de rancune et de fiel, c'est qu'il s'est trop analysé, le pauvre être, et, à la fois farouche et honteux, il n'a su ni pleurer ni aimer. Humble prêtre, bourgeois célibataire, grand seigneur ou grand artiste débauché, *væ soli*, malheur à qui vit seul ! Cette solitude de cœur et d'existence, ce châtement navrant du déclassé, cet isolement et cette tristesse, quels termes touchants M. Mirbeau et le prêtre de son lit d'agonie et le filleul, qu'il aime, de son testament de sceptique amer et désillusionné, cet isolement et cette tristesse. quels termes touchants M. Mirbeau n'a-t-il pas cependant trouvés pour les pleurer !

Oh ! cet adieu de mélancolie douloureuse, à vous qui vivez seuls, à vous qui mourrez seuls, prêtres ou séculiers, je le transcris pour vous, et même, je vous le dédie !

« Ma mort, ça n'a pas d'importance... C'est toujours triste de voir tomber les vieilles maisons, les vieux arbres, les vieux clochers... Mais moi... je n'ai abrité personne... à personne je n'ai donné des fruits. Rien en moi n'a chanté, jamais d'une belle croyance, d'un bel amour. Si je meurs bien, si je m'en vais calme, sans regrets, sans haine, ma mort aura été la seule bonté de ma vie, et peut-être son seul fardeau. »

Malheureusement, dans le livre de M. Mirbeau, l'abbé Jules exhale son dernier râle en fredonnant une chanson obscène :

Ce que j'ai sous mon jupon

La ri ron

C'est un petit chat tout rond !

et pourtant, M. Octave Mirbeau a assez de talent pour intéresser sans aphrodisiaque et pour poigner sans révolter. Mais voilà, la maladie du siècle et de sa littérature, c'est le spasme amoureux, et la chasteté du moine ! D'où le *Froc* de Goudeau, et l'obsession des passionnés du spasme, l'*Abbé Jules* de Mirbeau, les livres des Zola et Camille Lemonnier, maladie immorale des mœurs de ce temps, qu'il fallait expliquer.

3 mai 1889. — LE JOURNAL DES GONCOURT. — M. de Goncourt, dont le beau portrait peint par Raffaëlli passionnait avant-hier le public du vernissage, vient de mettre en vente le troisième volume de leur *Journal*, ce *Journal des Goncourt*, un des plus friands régals littéraires de ces dernières années, véritables mémoires des hommes et de mœurs de ce temps : souffrances affinées d'artistes, mêlées de révélations les plus piquantes et les plus inattendues sur les grandes figures de ce dernier quart de siècle ; et, à travers ce spirituel et verveux : « A bas les masques ! » qui semble être le souffle même du livre, il se trouve que cette histoire intime de deux âmes, écrite au jour le jour par les deux frères d'Auteuil, dont un déjà mort depuis dix-huit ans, est la chronique d'aujourd'hui et de demain.

Sans même essayer de faire l'analyse de ce dernier volume, qu'on pourrait appeler le *livre de la Princesse*, tant une belle et noble place y est faite à la princesse Mathilde par les deux frères reconnaissants, à côté d'une admiration émue et continue de Gautier et de Gavarni, les deux talents favorisés des seigneurs d'Auteuil, l'actualité d'aujourd'hui y est, près de trente ans d'avance, touchée

et cinglée d'un brin de plume si délicat et si aigu que je veux tenter ce tour de force, de faire une chronique parisienne de Mai 1889 rien qu'avec les déjà anciennes et pourtant si vivantes citations de ce volume. J'ouvre au hasard, et à la première page je lis :

« *1er janvier 1866. Le Havre.* — J'entendais ce soir, à table d'hôte, des capitaines de vaisseaux marchands parler, la rougeur au front, du règne de la paix à tout prix de Louis-Philippe, où le canon français saluait toujours le premier. Un gouvernement a encore plus besoin qu'un homme, de donner de lui l'idée qu'il est capable de se battre. »

N'est-ce pas là toute l'explication de l'impopularité du parlementarisme et de la popularité toute fleurie d'œillets rouges de M. le général Boulanger ?

Plus loin : « Il y a des fortunes qui crient : « Imbécile ! » à l'honnête homme. Cela, c'est la vie parisienne de tous les jours. »

Je tourne une page et je cueille cette phrase : « Ce qui entend le plus de bêtises dans le monde est peut-être un tableau de musée » ou d'exposition. Est-ce assez actuel le lendemain de l'ouverture du Salon ?

A la *Marchande de sourires* maintenant : « Chose singulière, la poésie chinoise — la japonaise aussi — celle du moins qu'on connaît, est classique. Des poésies de l'époque des Thangs, la philosophie épicurienne au bord des eaux, l'éternelle invitation à la tasse, font vaguement rêver à un Horace de Rotterdam. »

Mon confrère M. Louis Besson a traité le drame de Mme Judith Gautier de mélo et M. Vitu a comparé Ivas-hita et sa nourrice à des personnages de Sophocle ; nous ne sommes donc pas si loin de compte, comme on voit.

Mais revenons à la politique. Je lis avec une véritable joie, pages 24 et 25, ces deux pensées absolument exquises de justesse et à l'appui desquelles il ne manque plus que des noms :

1° « De grands événements sont souvent confiés à de petits hommes, comme ces diamants que les joailliers de Paris donnent à porter à des gamins ! »

M. Edmond Magnier ou M. Charles Laurent, de *Paris*, n'auraient pas mieux aiguisé le trait dans un de leurs Courriers politiques. Et celui-ci :

« Une façon rapide de faire son chemin est de monter derrière les succès ! A ce métier-là, on est bien un peu crotté, on risque bien d'attraper quelques coups de fouet, mais on arrive comme les domestiques à l'antichambre. »

Ou hôtel du Louvre, n'est-ce pas, messieurs Y..., Z... ?

Enfin, pour en finir avec le boulangisme, cette réflexion pleine de tristesse et d'effarement :

« Dernièrement, le fils d'une femme du peuple a quitté la maison de commerce où il était en disant que c'était un état où on ne parlait jamais de vous. »

J'ai peur de l'avenir d'un siècle, où tout le monde voudra avoir une carrière de vanité et de bruit.

Et c'est écrit en 1866 ; nous sommes aujourd'hui en 1888 ! Vos terreurs de l'avenir n'étaient pas terreurs vaines, messieurs de Goncourt.

Aux confrères, maintenant :

« Quelle ligue de toutes les médiocrités, de toutes les impuissances, pour faire un Ponsart contre un Hugo ! »

Et un Bourget contre un Louis-Karl Huysmans, et un Delpit contre un Henri Becque, et etc., etc... Ce ne sont pas les noms, mais la place qui manque.

D'ailleurs, ce succès des médiocres, une phrase un peu plus loin l'explique :

« La misère des idées, dans les intérieurs riches, arrive parfois à nous apitoyer ! »

Le fait est qu'aux *five o'clock teas* de certaines avenues du quartier de l'Etoile l'anémie cérébrale des beaux et des belles est, parfois, si navrante et si incurable qu'on sort de là avec une réelle envie d'égorger quelqu'un ou de pleurer.

Mais ne quittons pas pour si peu les confrères.

17 mars 1867. — « Je vomis mes contemporains. C'est dans le monde actuel des lettres et, dans le plus haut, un aplatissement des jugements, un écroulement des opinions et des consciences. Les plus francs, les plus coléreux, les plus pléthoriques dans la bassesse des événements, du ciel des fortunes de ce temps, au contact de ce monde, au frottement des relations, au ramollissement des accommodements, dans l'air ambiant des lâchetés, perdent le sens de la révolte et ont de la peine à ne pas trouver beau tout ce qui réussit. »

Ah ! c'était déjà ainsi en 1867, tant mieux ! Voilà qui nous console un peu d'être venus trop tard dans un monde trop rieur : on annonçait bien hier l'entrée de M. Georges Ohnet à la *Revue des Deux-Mondes*.

Enfin, une perle :

« Nous nous sentons antipathiques à Girardin comme des gens qu'il estime. »

En 1867 aussi. Très bien ! Voilà donc le secret des inimitiés de quelques-uns.

Plus loin, dédié à la haute banque sémite, peu ménagée d'ailleurs au cours de ses *Mémoires* :

« Le plus grand signe du noble est de parler à son do-

mestique ; l'homme, qui n'est pas un peu né, lui commande et ne lui parle pas. »

Puis à travers des impressions, des notes, des croquis et des esquisses d'hommes célèbres et d'intérieurs de femmes, séjours à Saint-Gratien, soirées chez la princesse Mathilde, révélations sur les Tuileries et la cour de Russie, diners chez Sainte-Beuve, toujours égratigné le long de ces *Mémoires*, (décidément la bête noire des Goncourt, ce petit bonhomme tracassier et tatillon de critique à coups d'épingles,) entre une curieuse entrevue avec Zola, la première, avec Zola, auquel ils trouvent d'abord un faux air de Sarcey, et une cruelle eau-forte de Doré, dont la grosse santé débordante les offusque, et les transes d'angoisses et de tristesses que leur cause l'agonie de Gavarni, deux curieuses et piquantes silhouettes de femmes, et d'autant plus piquantes, que de ces deux femmes, l'une, encore vivante, a su grouper autour d'elle un salon demi-influent et que, pas plus tard qu'hier, la presse agitait encore tous les tambourins de la réclame à propos de l'hôtel de l'autre depuis un mois à vendre, l'hôtel Henckel : Mme de Tourbet et la Païva.

Mme de Tourbet d'abord.

— « Touchée de nos procédés gentilhomme, lors de la vente de sa maison, Mme de Tourbet a tourmenté Flaubert pour nous amener dîner chez elle. Un appartement riche et banal, ressemblant à ces appartements meublés qu'on loue aux provinciaux pour le mariage d'une fille riche. Un vrai carnaval d'invités. Paradol, Flaubert, Gautier, Girardin, lugubre et cassé avec sa tête de mort et sa mèche posée comme un accroche-cœur sur son crâne. La maîtresse de maison pleine de grâce coquette, mais un peu trop préoccupée de faire de son appartement un petit hôtel

de Rambouillet du XIX^e siècle. On joue à des petits jeux d'esprits innocents et érotiques. Mme de Tourbet jette aux convives le mot *Malthusianisme*, et en demande la définition à la ronde : et chacun, le couteau de l'improvisation sous la gorge, dit à peu près une saleté ou une bêtise. Un pendant au salon, où la première question posée au nouveau visiteur introduit chez Bélise est celle-ci : « Monsieur, que pensez-vous de l'amour ? »

Jeux de charades et devinettes où M. Jules Lemaître s'est montré de première force dans le salon A comme dans l'autre.

A la Païva maintenant !

Vendredi, 24 mai. — Théophile Gautier, qui est dans ce moment *maestro di casa*, nous présente à la Païva, en son légendaire hôtel des Champs-Élysées. Une vieille courtisane peinte et plâtrée, l'aspect d'une actrice de province, avec un sourire et des cheveux faux.

On prend le thé dans la salle à manger qui, en dépit de tout son luxe et de la surcharge de son mauvais goût Renaissance, en dépit des sommes ridicules qu'ont coûté ses marbres, ses boiseries, ses peintures, ses émaux et la ciselure de ces candélabres d'argent massif, venant des mines du Prussien entreteneur, se trouvant là, n'est au fond qu'un riche cabinet de restaurant, un salon des Provençaux pour millionnaires.

Là-dedans, une conversation de gens gênés comme dans du faux monde, et qui se traîne. Gautier, malgré son imperturbabilité, ne trouve pas dans cette maison son équilibre. Turgan, que nous voyons là pour la première fois, cherche laborieusement des effets. Saint-Victor, froisse et pétrit son chapeau pour trouver des phrases. Et on sent tomber sur cette table magnifique, éclairée de l'incen-

die des lustres, le froid spécial des maisons de filles jouant la femme du monde, ce froid composé d'ennui et de malaise qui glace, dans les Louvre de la prostitution, le naturel et l'esprit des gens qui passent, — un froid aggravé ici d'un passé qui fait peur. »

Quant aux dernières pages du *Journal des Goncourt* ou, plutôt, d'Edmond de Goncourt où, le survivant a vécu, souffert et retracé l'horrible agonie de son frère (la double agonie, car ce fut une mort intellectuelle et physique à la fois) je ne dirai rien, si ce n'est que c'est là une des choses les plus atroces et les plus douloureuses qu'il m'ait été donné de revivre à travers le tempérament littéraire de quelqu'un .

A la page 306 de leurs *Mémoires*, les deux frères ont noté cette impression de voyage :

« Il y a, au bout de la table d'hôtel, une mère qui vient de perdre un fils de vingt ans. Elle est là avec sa douleur, sa chair pâle, décolorée, crucifiée, deux grands plis amers au coin de sa bouche. Le vague de ces yeux semble, par moments se lever au plafond comme au ciel. Ses gestes sont des gestes de rêve, et ses lèvres très souvent oublient de boire au verre qui touche ses dents. On dirait que c'est un chef-d'œuvre de chagrin. »

Eh bien, M. Edmond de Goncourt, pleurant son frère Jules, la seule affection de sa vie, nous fait l'effet de cette mère, de cette pâle crucifiée de douleur, mais d'une mère qui, toute perdue de désespoir, aurait eu la patience et le sang-froid de peindre son portrait d'après elle-même devant une glace d'observateur !

Les pages consacrées à Jules de Goncourt sont aussi un chef-d'œuvre de chagrin, mais un chef-d'œuvre de chagrin littéraire ; on reste à la fois épouvanté et effaré devant

cette puissance d'analyse dans la peine et cette terrible conscience dans la douleur ! A ce compte, M. Edmond de Goncourt, qui a prévu l'objection des gens qui diront qu'il n'a pas aimé son frère et que les vraies affections ne sont pas descriptives, est, à mon opinion, un double martyr, car il a souffert deux fois sa souffrance et vécu deux fois son malheur.

2 Avril 1890. — UN POÈTE.

J'ai peur d'avril, peur de l'émoi
 Qu'éveille sa douceur touchante.
 Vous qui le craignez comme moi,
 C'est pour vous seuls que je le chante.

(SULLY-PRUDHOMME.)

Avril, la douceur des ciels, redevenus bleus, s'éclairant tout à coup du vert tendre des feuilles et des jeunes pousses, la première gaîté du soleil tapageant sur les pelouses du Bois et des squares et, par les rues, la palette odorante de fleurs en jonchées, violettes et narcisses, anémones et jacinthes, promenées dans les charrettes à bras, et toutes roses, comme au sortir de je ne sais quel bain de Jouvence, les jeunes femmes, les souples et fines jeunes femmes du Paris moderne, dans leurs robes de nuances subtiles.

Comment ne déraisonnerait-on pas un peu et ne parlerait-on pas poésie, cette langue des fous et des dieux ?

J'ai justement là, sur ma table, l'envoi d'un rare poète, dont les rimes suggestives et sonores, fanfarent comme autant de mystérieux appels vers le Rêve et le Passé. *Poèmes anciens et romanesques* : tel est l'intitulé du nouveau volume de M. Henri de Régner.

Ayant l'heur d'écrire dans un des rares journaux dont le directeur soit doublé d'un artiste et d'un homme de lettres, j'ai (plaisir formellement interdit dans la majorité des autres feuilles) la liberté de parler à mon public, littérature et esthétique, et le droit, (par ce temps de conjuration du silence et de parti-pris d'étouffer quiconque essaie de sortir du rang,) de présenter parfois à mes lecteurs un peintre de sincère effort, encore ignoré de la foule, ou quelque fier et subtil poète.

M. Henri de Régnier est à la fois ce poète et ce peintre ; poète par l'idée et l'image, toujours noble, pure et élégante ; peintre par la richesse de la couleur et l'exactitude de la nuance du terme employé, de l'épithète choisie.

Ignoré encore du gros public, mais non inconnu pour le cercle des lettrés et des curieux d'art, déjà quelqu'un et même un vrai quelqu'un, à côté des Stéphane Mallarmé, de Viélé-Griffin de Stuart Merrill et de toute la jeune école, M. Henri de Régnier a déjà commis deux volumes, (les *Sites* et les *Apaisements*,) dont la riche ciselure de rythmes et de rimes et l'ingénieuse élégance des idées m'avaient délicatement requis.

Ces deux premiers volumes étaient déjà d'un poète, mais ces *Poèmes anciens et romanesques* posent désormais leur auteur à côté des maîtres artistes et ciseleurs de ce temps.

Idéaliste, héroïque même, avec des images d'une exquise tendresse et une musique de rythmes charmante, comme déliée, d'une délicieuse douceur, M. Henri de Régnier a ce mérite d'être un poète du rêve et de la vision dans une époque de flonflons ou de refrains d'argot, tout entachée de la boue du naturalisme et de cette eau d'évier : la blague du boulevard !

Ses vers d'une inspiration toujours pure et d'une noblesse qui ne se dément jamais, sont d'un moderne, sensiblement hanté de Gustave Moreau et de Besnard ; il y a en eux de la rêverie nostalgique et de l'envolée au delà des temps du peintre des *Hérodiades*, en plus de la couleur diaprée et savoureuse de Besnard.

Comme ces tapisseries héroïques où sont tissées dans l'or et la soie des cortèges de guerriers et de princesses tragiques, théories enguirlandées et fleuries de bouffons et de mimes, de joyeuses de flûtes, de satyres et de dieux, les poésies de M. Henri de Régner, peut-être un peu parentes de certaines inspirations de Théodore de Banville, déroulent, dans leur trame somptueusement ourdie, des amours fabuleuses de chevaliers casqués de chimères, des sommeils enchantés de princesses gardées par des paons à la queue ocellée de saphirs, d'étranges évocations des belles de jadis apparues, léthargiques, au sommet d'une tour.

Ecoutez plutôt ce *Motif de légende et de mélancolie* :

I

Et la belle s'endormit.

La Belle, dont le sort fut de dormir cent ans,
 Au jardin du manoir et dans le vaste songe
 Où le cri né des clairons sacrés se prolonge,
 Promulgue son sommeil jusqu'à l'aube des temps.

Et tandis que, des toits des tours et des tourelles,
 Les colombes ont pris essor et qu'infidèles
 Les paons mystérieux ont fui vers la forêt,

Couchée auprès de la Dormeuse, la Licorne
Attend l'heure et là-bas guette, si reparaît
L'annonciateur vol blanchir l'aurore morne !

Ne croirait-on pas voir, couchée dans ses lianes fleuries, la *sleeping beauty*, la fresque esthétique et charmante du peintre anglais Burne-Jones, le Gustave Moreau de Londres, le poète en couleurs de la légende de la Forêt ? Mais écoutez la suite.

II

Et le chevalier ne vint pas.

Les paons bleus l'ont cherché dans la forêt ! Nul soir
N'a rougi son cimier d'ailes et de chimères ;
Les colombes blanches, dont l'aurore est la mère,
Ont vu la tour déserte et vide le manoir.

L'endormie à jamais étale ses mains pâles
Où verdit une mort annulaire d'opale,
Et la princesse va mourir s'il ne vient pas.

Plus n'a souci, nul, de dissoudre un sortilège
Et la Licorne hennit rauque au ciel lilas
Où frissonne une odeur de mort, d'ambre et de neige !

Un Gustave Moreau, cette fois, cette dame à la Licorne en robe d'or ouvré de rosaces de soie, avec, le long des escaliers, ces paons veilleurs rouant de gloires de saphir.

Et cette Elaine donc !

Sur sa tour de marbre fruste, debout comme dans la splendide aquarelle du Maître.

Cette fois, je n'hésite pas à citer toute une pièce de ce merveilleux poème intitulé : *Salut à l'étrangère*, évidemment inspiré par *l'Hélène*, de Moreau, errant sur les remparts de Troie avec, en exergue, le vers de Mallarmé :

J'offre ma coupe vide où souffle un monstre d'or.

SALUT A L'ETRANGERE

Reine des seuils sacrés et des villes murales,
Salut en ta splendeur, par le glaive et le cor,
En tes cheveux, en tes robes, en tes opales,
En ton passé divin tout incandescent d'or.

Salut en ta demeure de femme et de fileuse,
En les aubes de paix de tes soirs véhéments
Et d'être née ainsi dans la nuit fabuleuse
Pour resplendir au songe éternel des amants.

Sur la tour solitaire où trône ton prestige
De fleur mystérieuse et d'idole des soirs,
Les ramiers douloureux roucoulent le vertige
Des âmes de jadis, qui burent aux Styxs noirs,

Eux qui vinrent du fond des terres sans merveilles,
Vers la face apparue en leurs songes déserts,
Et leurs riches désirs montaient comme des treilles
Aux murs, où se posaient tes pieds vainqueurs des mers.

Et après une hécatombe des amants, les uns agonisant d'amour au pied du rempart, les autres trouant le poitrail de leurs chevaux cabrés à la herse des murailles, ce quatrain superbe de tristesse et de désespoir :

Ils percèrent parfois de flèches sacrilèges
 Ta chevelure en tiare, chue à demi
 Pareille à quelque tour qui domine les neiges,
 Et ta chair palpait comme un cygne endormi.

Puis :

Salut en ton passé divin et dans mon âme,
 Etrangère, debout sur les siècles haïs
 Et pour ta face pâle en mes soirs éblouis.

Plus loin, un véritable Odilon Redon, l'étrange créature de la *Senteur du Mal*, que je signalais en ma dernière visite à la galerie Durand-Ruel, croquée dans ces quatre vers :

Etrangère! fatale enfant, espoir des fées,
 Le geste de ta main, où luit la fleur d'Endor,
 Destine les héros à la gloire ou la mort,
 Et les voue au travail des bêtes étouffées.

Toute l'esthétique de Baudelaire revit dans ce vers effrayant comme un philtre :

Le geste de ta main où luit la fleur d'Endor,

Tout le hiératisme et toute l'impassibilité du poème de la *Beauté* :

Je suis belle, ô mortels, comme un rêve de pierre,
 Je hais le mouvement qui déplace les lignes,
 Et jamais je ne pleure et jamais je ne ris.

Puis, à côté de rimes chaudes et enfiévrées de rut comme celles-ci, où semble claquer le bruit des chairs baisées et des étoffes meurtries :

Crispée en amas roux aux griffes d'un saphir
 Ruissela du joyau maître la chevelure,
 Et les seins divulgués jaillirent pour s'offrir
 Au désir, qui s'irrite au nœud de la ceinture.

une chasteté de style et de lignes dressant en deux
 vers cette pure silhouette debout au bord des vagues :

La robe s'allongeait en rite d'Évangile
 A l'entour des pieds nus et lavés par la mer.

Des détails de nature, presque virgiliens, comme ceux-
 ci :

Le flot saigne à jamais de l'éperon des proues
 Qui coupaient le reflet des étoiles dans l'eau.

Et, ça et là, d'adorables élégies, toute une poésie de
 solitude et d'abandon rendue dans un mot :

... Les grands cerfs roux viendront flairer aux serrures
 Et fuir au bruit léger des faines sur le toit,
 Et les oiseaux mangeront seuls les grappes mûres,
 Comme de lourds rubis au manteau du vieux roi.

A-t-elle assez la tristesse des demeures sans maître,
 la vieille maison aux portes closes, autour de laquelle
 viennent rôder, craintives, les bêtes de la forêt :

Et dans le puits on a jeté la clef des portes,
 Et nul phare de lampe aux vitres mortes,

nous dit Henri de Régnier dans ce mélancolique et lé-
 gendaire poème où il nous la montre errant par la forêt,
 l'enfant nue,

La main froide encore du cuivre du heurtoir,
 Etrangère qu'ont méconnue
 La maison taciturne et l'hôte sans espoir!

Mais il faudrait tout citer dans cet adorable et magnifique volume, et la *Vigile des Grèves* et le *Fol Automne*, *Motifs de légende et de mélancolie*, et *Scènes du crépuscule*, et le *Songe de la forêt*.

Les papillons sont pris en les fils des rouets !

C'est dans les *Scènes du crépuscule* que nous trouvons cette délicieuse légende de rêve des voyageurs pris comme des papillons dans la laine des fileuses, apparues au seuil des portes. Mais écoutez encore et j'aurai terminé :

Nos espoirs entrèrent par les portes ouvertes
 En vols de papillons légers aux vastes ailes
 Avec les hirondelles
 Qui s'en viennent, inertes,
 Lasses d'avoir passé et repassé les mers,
 Et vers les angles noirs et sur les pavés clairs,
 Nos espoirs volèteront en ombres joyeuses,
 Comme des pétales de fleurs merveilleuses
 Que pleut le soir d'avril aux tresses des fileuses.

Les fileuses, ce sont les fiancées, les chastes fiancées apparues derrière les vitres aux pauvres pèlerins lassés.

Les rouets, sans repos, ont chanté les rêves des voyageurs qui se sont pris dans leurs rets et maintenant les métiers subtils de soie ourdie se moquent des blancs vols prisonniers, dont ils ont capté les ailes.

Lors écoutez la prière des pauvres cœurs captifs :

O vierges, donnez-lui la paix des bonnes lèvres
 Et le sommeil parmi les cheveux et l'espoir,
 Et la robe tissée à bien dormir ses fièvres,
 Pour que son pur tombeau lui soit doux quelque soir.

Ce sont là vers de rêveur exquis et de souffrant poète : voilà pourquoi je suis heureux de serrer publiquement la main de M. Henri de Régnier.

Dimanche, 5 janvier 1896. — Propos de femmes sur l'infirmité. C'est une répétition d'*Une Mère*, la pièce qui sera tant discutée et reprochée à Lugné, qui me rappelle cette jolie conversation entendue... Elles parlaient d'amour, naturellement, c'est-à-dire d'amants et surtout des amants possibles, ceux qu'elles pourraient et ceux qu'elles ne pourraient pas aimer. — Moi, disait l'une, je ne pourrais pas avec un infirme, oh ! l'idée d'un moignon ! — Moi, un manchot ou un homme qui aurait une jambe de bois, jamais. — Moi, pas même un homme auquel il manquerait un doigt. — De pied, ajoutait une autre, ce serait plus fort que moi ; je refuserais même Hercule, s'il était sourd. — Où serait le plaisir, de tromper un sourd ? — Ça a l'air si bête, pourtant, un aveugle ! — Il y a de beaux aveugles.

Et comme la pitié, quand même inhérente à tout cœur féminin, avait imposé un semblant de silence, la première des discoureuses, celle-là même qui avait lancé la question, opinait avec nonchalance : « Un aveugle, oui, peut-être, à la rigueur, un aveugle... mais par accident. »

Mardi, 7 janvier. — Dans les couloirs des loges, à la Comédie-Parisienne, à neuf heures et demie. Je reviens du contrôle, où j'ai fait changer pour deux balcons les orchestres de deux dames mal placées ; c'est l'entr'acte, il

y a foule, et, comme je cherche à m'y frayer passage, un formidable coup reçu en pleine figure m'étourdit, un second coup m'aplatit le nez, me fend une narine, et une voix connue me crie : « Sale canaille, ça t'apprendra à dire du mal des femmes chez qui tu as diné ! » Je suis aveuglé par le sang et les coups pleuvent encore, car je ne riposte pas et cherche seulement à me garer, ayant enfin reconnu, dans un ébouriffement de plumes et de soie rose, M^{me} Bob Walter, — Bob Parterre (elle est si courte!) — Bob Walter, la sous-Loïe Fuller, un peu dompteuse aussi, des soirées de l'Olympia.

Comme je suis couvert de sang et que c'est moi l'attaqué, c'est moi qu'on arrête; j'y consens, mais à la condition qu'on appréhende aussi la dame agresseur. Elle ne m'a frappé qu'avec un « ridicule », clame et réclame-t-elle en agitant un élégant sac de soie ; oui, mais j'ai soin de faire constater qu'il a été préalablement rempli de trousseaux de clés, d'une bonne lorgnette, d'une boîte en argent et d'objets très durs, une masse d'armes, quoi ! Je m'étonne même de ne pas y trouver des ciseaux, car j'ai le front ouvert et la narine coupée.

C'est évidemment les yeux que la douce enfant visait ; on n'arrache pas plus galamment l'orbite à un homme coupable de vous avoir trouvée pas mal, car c'est pour l'avoir trouvée ainsi et l'avoir écrit que M^{me} Bob Walter a fait ce soir sa petite Ménade.

Quant au diner reproché, ô Bob, m'avez-vous assez poursuivi, harcelé, traqué d'invitations pour que je l'accepte, et combien en ai-je refusés ? Espérez-vous donc que, pour un déjeuner, je vous reconnâtrai talent, bonté, beauté, jeunesse ? Et quelle singulière opinion avez-vous donc de la Presse ?

En attendant, je saigne toujours, et il faut que le coup ait été rudement porté, car M^{me} Bob Walter vient de déclarer son âge au suppléant du commissaire : la toute belle a avoué trente-trois ans et mon hémorragie n'a pas été arrêtée court.

Vendredi, 10 janvier. — L'enterrement de Paul Verlaine; je ne pourrai pas me joindre aux amis qui vont suivre aujourd'hui le convoi de ce pauvre Lélian : j'ai le front bandé de noir, un œil qui tourne au verdâtre (*la foutue gueule des bagarres des sorties de bals de barrières et de réunions publiques*). La sauvagerie d'une fille... inutile d'insister... me prive aujourd'hui de la triste douceur d'accompagner jusqu'à sa demeure dernière le poète entre tous aimé parmi ceux de cette fin de siècle, l'homme dont l'œuvre enfantine et géniale est la plus près de mon cœur.

Verlaine ! Ai-je assez rempli de Verlaine mes premières chroniques de débutant; il y avait toujours du Baudelaire ou des vers de *Sagesse*, d'*Amour*, ou des *Romances sans paroles* en tête de mes articles de l'*Événement*, et pourtant de bons petits amis trouvèrent le moyen d'irriter le poète, si facilement excitable, contre son enthousiaste admirateur, et, un beau matin, je reçus des témoins de Verlaine ! Inutile d'ajouter que l'affaire n'eut pas de suites, grâce à l'aménité du poète Laurent Tailhade, dont je me plais à reconnaître ici la politesse exquise et, à mon endroit, l'inaltérable et bonne amitié. Verlaine, c'est-à-dire les *Fêtes Galantes*.

Votre âme est un paysage choisi
Que vont charmant masques et bergamasques.

Les sanglots longs des violons et l'Il pleure dans mon cœur comme il pleut sur la ville, des Romances sans paroles ; puis les cris de douleur et les aveux d'Amour :

J'ai la fureur d'aimer, mon cœur si faible est fou,
N'importe quand, n'importe quel et n'importe où,

avec les tristes et si tendres souvenirs à Lucien Létinois :

Mon pauvre enfant, ta voix dans le bois de Boulogne,
pour arriver, à travers la luxure hautement proclamée de *Parallèlement*, au mysticisme sanglotant et attendri de *Sagesse* :

Le chevalier Malheur m'a percé de sa lance.

Et alors il faut voir pleurer sur *ces temps d'esprit charnel et de chair triste* cette pauvre âme endolorie, assoiffée de pardon et de bonté, bonté attendrie sur les humbles et les misérables, ses frères :

La vie humble aux travaux ennuyeux et faciles
Est une œuvre de choix qui veut beaucoup d'amour,

avec, çà et là, au milieu de balbutiements de dévotion adorante à Madame la Vierge, la terreur des anciennes fautes, la défiance en éveil des instincts endormis :

Si la vieille folie était encore en route !

Vieille folie amoureuse, égarement d'une âme primitive et ardente qu'il railla si mélancoliquement lui-même, devant Henry Bauër et moi, à une table amie. La dernière fois que le vis, je me rappelle encore son entrée : il



arriva une heure en retard ; il était venu à pied, faute des trente sous d'un fiacre et, dans son veston de drap verdi, farouchement boutonné sur un torse sans linge, avec sa cravate en corde et son terrible visage aux maxillaires saillants, au nez court, face camuse et socratique où le front et les yeux étaient splendidement beaux, il était bien physiquement l'homme de ces vers fameux :

La misère et le mauvais œil,
Soit dit sans le calomnier,
On fait à ce ce monstre d'orgueil
Une âme de vieux prisonnier.

... ..

Son regard mûrit les enfants,
Il a des refus triomphants,
Même il est bête à sa façon.

Beautés passant, au lieu de sous,
Faites à ce mauvais garçon
L'aumône seulement... de vous.

Et comme à l'heure des expansions, la fin du déjeuner, on demandait à ce vieil enfant à face de forban, où en étaient ses amours, lui, l'amoureux par excellence, il eut en secouant la tête cette réponse railleuse et triste : « Les hommes que j'aimais m'ont tous trompé avec des femmes ; les femmes que j'aimais m'ont toutes trompé avec des hommes : j'ai toujours été seul. »

Pauvre Lélian ! Il est trois heures. Je sais déjà que ce matin, les cloches de Saint-Geneviève ont tinté pour lui un joli glas des autres siècles : une particulière attention du curé qui connaissait l'amour de Verlaine pour les cloches... Et, tandis que je parcours et relis son œuvre

en manière d'office des morts, s'effeuille autour de moi toute une avalanche d'œillets, de jonquilles, de roses et d'orchidées dont, depuis huit jours, mon appartement est rempli : toute une caisse de fleurs, envoi de San-Remo, que je trouvai mardi soir, en rentrant ensanglanté de la Comédie-Parisienne.

Une caisse envoyée au *Journal* et du *Journal* à Auteuil ; expéditeur Emilia Laus, chez laquelle je n'ai jamais déjeuné pourtant, que je connais à peine (je ne l'ai vue qu'une fois à la ville), et qui, à propos d'une étude publiée ici même dans le courant de décembre, *Trois danseuses*, vient quatre semaines après m'ensevelir sous les fleurs.

Couvert de roses par la Laus de l'Académie nationale de musique et souffleté à coups de clefs par M^{me} Bob Walter de l'*Olympia* et des *Folies-Bergère*, le même soir, à la suite de deux articles sur la danse... : il est des hasards vengeurs.

Samedi, 11 janvier. — Toujours bandé, je ne peux pas même aller serrer la main de mon ami Lucien Descaves, dont on enterre la malheureuse jeune femme aujourd'hui : je ne pardonnerai pas de sitôt à M^{me} Walter de m'avoir fait manquer ces deux enterrements.

Il est vrai que je lui dois d'esquiver la messe de mariage du Sâr ; je n'irai pas grossir le cortège des peintresses gynandres, des princesses Paules, des mages éthopoètes, des vieilles dames spirites, des nécromans esthètes et autres figurants du Tout-Paris pourri. J'ai pour me consoler la lecture des feuilles, assez mouvementées, de ce jour.

L'oraison funèbre que M. de Montesquiou consacre dans le *Gaulois*, à Verlaine, me rafraîchit l'âme et m'en

chante ; le grand seigneur esthète, entre tant de couronnes déposées sur la tombe du poète, s'en décerne quelques-unes ; il a, nous raconte-t-il, entretenu les dernières années de Verlaine à l'hôpital. C'est une spécialité, ces oraisons ; l'autre été, M. de Montesquiou officiait également au convoi de Leconte de Lisle, qu'il couvrait d'immortelles dans le même journal ; il est vrai que six mois avant, il exhumait des ouvrages de Sainte-Beuve, de Baudelaire et de Verlaine, le triste et doux cadavre de Desbordes-Valmore. M. de Montesquiou aime surtout les poètes morts ; ce sont là des goûts d'embaumeur tout naturels chez le chef des odeurs suaves.

Poète ? Qui sait. Mécène amphitryon ? Certaines feuilles l'affirment... Mais certainement entrepreneur des pompes funèbres.

Dimanche, 12 janvier.

Le malheur d'avoir tant de belles ennemies,
comme écrivait le pauvre Lélian.

C'est Mathilde Castéra, c'est Aimé Martial qui, à la nouvelle de l'accident, toujours le même, m'écrivent apitoyées, alarmées et s'offrent comme gardes-malades. Je vais faire des jaloux ; tant pis ! Avouez qu'on consentirait à quelques trousseaux de clefs dans la tête pour être soigné et dorloté par des mains comme celles-là ; mais en somme, ces deux jolies sœurs de charité ont été mes interprètes : Castéra créait, il y a deux ans, Sonia de *Très Russe* ; Aimée Martial a répété, a failli jouer la Viviane de *Brocéliande* et, d'artistes à auteur, on peut suspecter la sincérité de l'intérêt porté.

Entre tant de lettres, je citerai donc seulement celle-ci, datée de Monte-Carlo, et signée... Liane.

*Ce vendredi matin, Monte-Carlo,
Hôtel de Paris.*

Il paraît que Bob a voulu te taper dans l'œil de gré ou de force. Ç'a été de force. Que ces blessures te soient douces, ô mon Jean! Tu les dois à ton amour pour la beauté et à ta haine envers ce qui est laid.

Mille souvenirs et amitiés de

LIANE.

Mais oui, Liane de Pougy!

Sans commentaires, n'est-ce pas? (1)

*Samedi, 1^{er} février — 17, quai Voltaire, au cinquième d'une haute et étroite maison : un large et vieil escalier à rampe de fer. La cage, durant les premiers étages vide et claire, y flamboie tout à coup, rutilante et diaprée d'éclatantes couleurs; toute une floraison d'affiches d'une acidité et d'une fraîcheur de tons inconnus à Paris y fait chanter la grisaille des murs : ce sont de sommaires paysages indiqués d'un trait décisif et dont les terrains de verjus, semés de bétail rose, vous font l'effet d'un collyre excitant à l'œil, des femmes exquises de primitivité engoncées d'extravagants collets, des affiches américaines du *Chap-Book*, toutes signées de Bradley, le peintre de Chicago (ne pas confondre avec Beardsley, le délicieux visionnaire de Londres) et, parmi cette flore yankee, des polychromies de maîtres artistes français :*

(1) « ... Blaguée, ridiculisée, chansonnée, conspuée, Bob Walter ne dérangeait pas. Elle envoyait régulièrement à Jean Lorrain tous ses *Pall-Mall*... salis d'une manière plutôt maladroite. L'écrivain se renseigna. Il lui retourna directement le dernier papier maculé reçu, et, le lendemain, il racontait le fait dans le *Journal*.

Mme Bob Walter, imprimait-il, m'a, sans doute par erreur, adressé sa carte de visite. Je la lui ai retournée... et j'ai pris soin, de peur que le facteur se trompât, de bien écrire la suscription : « A Mamame Bob Walter Closet. » (GEORGES NORMANDY ; *Jean Lorrain Intime* (Albin Michel).

une tête de rêve de Georges de Feure et l'affiche du *Salon de la Plume* du printemps dernier, la Muse à la fleur de marjolaine de notre Grasset.

Une grille en fer forgé, une cloche de couvent en guise de sonnette et tout un encadrement de porte orné de poignées, de sabres et de masques japonais ; des cuirs de Cordoue, mêlés de grès flamands et de poteries vernissées, dénoncent un logis d'artiste. Ce palier est celui d'Octave Uzanne.

Dans le couloir, encombré de bibelots, une étrange photographie, un exemplaire introuvable, unique, car il n'en existe que trois au monde, et pourtant je la reconnais, car je l'ai déjà vue chez le peintre Hawkins. Elle représente un tableau, fameux en Hollande, les *Trois Fiancées*, du peintre Jan Toorop ; c'est du fantastique et du rêve rendus avec une précision étonnante : cela tient à la fois de la manière d'Holbein et des songeries d'un fumeur d'opium. C'est une scène de diablerie presque monastique où, dans un paysage, peuplé de larves, des larves fluentes, ondulantes et vomies, tel un flot de sangsues, par de battantes cloches, se dressent, fantômales poupées, trois figures de femmes enlinceulées de gaze à la façon des madones d'Espagne, les *Trois Fiancées*, la fiancée du ciel, la fiancée de la terre et celle de l'enfer... et la fiancée de l'enfer, avec ses deux serpents se tordant sur ses tempes et retenant son voile, a le masque le plus attirant, le sourire le plus vertigineux que l'on puisse voir. C'est du catholicisme d'Asiatique, saturé de perversité et d'extase, catholicisme effarant, terrifiant, et qui s'explique, car ce Hollandais Jan Toorop est Javanais de naissance.

Par les deux hautes fenêtres du cabinet de travail,

c'est le plus beau panorama de Paris : les quais avec leurs bouquinistes, l'enjambement des ponts sur l'étaï mouvant de la Seine, les hauts toits du Louvre, les massifs défeuillés des Tuileries et ce gris unique, cette atmosphère délicieusement ardoisée et bleuâtre qu'a le Paris des quais, la grisaille exquise des vieux monuments et même des maisons neuves, et même du ciel changeant, toujours si fin de tons des bords de l'eau.

Dimanche, 2 février. — Quelques exécutions. Dans la littérature, celle de M. Gabriel d'Annunzio par Léon Daudet, patriote fougueux, qui renvoie les auteurs étrangers à la frontière; dans le monde du théâtre, exécution de M^{me} Sarah Bernhardt par M^{lle} Yvette Guilbert, Barnum de sa personne devant tout le reportage de la libre Amérique préalablement invité par elle à sa table.

M. Léon Daudet, qu'on ne peut soupçonner de tendresse, ni pour Tolstoï, ni pour Ibsen, réclame pour M. d'Annunzio, convaincu de plagiat, le sort d'Aristide et de Thémistocle; M. d'Annunzio ne se serait même pas donné la peine de démarquer, et, à la grande confusion de M. Gaston Deschamps, un confrère italien (on n'est jamais trahi que par les siens) a dressé le bilan des phrases de Péladan, de Mæterlinck et même de Flaubert, insinuées dans les romans de la Rose...

Eh bien! chose étrange, ces plagiats de l'auteur de *l'Intrus* ne gênent pas du tout mon admiration pour l'homme; l'influence morale de Maupassant dans *Episcopo* et C^o et de Bourget dans *l'Enfant de volupté*, me peinaient bien davantage que ces réminiscences inconscientes, je le jurerais, d'un sensuel et d'un sensitif impressionnable jusqu'à l'obsession : si violent et si justicier que soit le réquisitoire de M. Léon Daudet, si prépondérante que

soit la plume de M. Gaston Deschamps débarquant son idole de la veille avec désinvolture, Gabriel d'Annunzio n'en reste pas moins, avec Pierre Loti, le tempérament le plus sensuel et le mieux doué pour ressentir de cette fin de siècle, et le *Triomphe de la Mort*, poème d'âme et de chair, demeure le plus beau livre d'amour qu'on ait écrit depuis cinquante ans. Car M. d'Annunzio n'est pas qu'un sensuel : c'est un passionné, et c'est une race qui se fait aujourd'hui de plus en plus rare en France comme partout.

Lundi, 3 février. — 24, villa Dupont, chez Henri Rochefort. — De récentes polémiques m'ont valu la sympathie et une invitation à déjeuner du rédacteur en chef de l'*Intransigeant*; mon ami Henry Bauër veut bien me servir d'introduiteur. C'est dans le petit hôtel de la rue Pergolèse, dans le cadre clair et tout vivant de chefs-d'œuvre d'un salon inondé de soleil, l'accueil le plus cordial, la poignée de main la plus nerveuse et le sourire le plus spirituel du monde. La tête est fine, tourmentée, comme modelée par un pouce d'artiste, avec des reliefs et des méplats. Et quel étonnant œil bleu ! Il y a quelque chose de diabolique et de bon enfant, de très français surtout, dans cette tête ironique et poudrée; et le cadre (un merveilleux buste de Houdon ici, plus loin un Guardi voisinant avec des Goya, un rarissime meuble des Gobelins représentant des fables de La Fontaine) est tout à fait celui d'un grand seigneur de la fin du dix-huitième siècle. Et l'amusante conversation, toute de souvenirs, d'anecdotes, d'aperçus racontés avec le trait, le mot, la couleur d'un artiste et le pétilllement d'une verve primesautière en diable et bien française ! C'est une silhouette de Louise Michel à l'île des Pins, campée, en

deux tours de phrase, dans son éternelle petite robe noire, avec son cortège de chiens, de moutons et poules, les compagnons d'exil de la grande citoyenne, là-bas, à Nouméa, hôtes familiers de sa cabane et qui, nourris par elle, par elle apprivoisés la suivaient pas à pas : *la mère aux poules*, comme les déportés appelaient alors la grande amie des pauvres qu'est M^{me} Louise Michel; puis des indiscretions intéressantes sur son carnet intime, sur les 55.000 francs d'aumônes et de pensions que sa situation politique et surtout sa générosité, lui font prélever par an sur son budget personnel; puis des histoires d'amateurs de peinture et de collections, les péripéties d'un Turner et d'un des plus beaux Reynolds, aujourd'hui la gloire d'une galerie bien connue à Paris pour ses portraits de l'école anglaise, des digressions étourdissantes sur Martinez-Campos et la guerre espagnole à Cuba, cela maintenant dans l'atelier du second, où des Goya s'entassent, présidés par le buste du Maître sculpté par Dalou.

Il y a aussi, parmi les souvenirs de Rochefort, une certaine aventure arrivée à Barbizon, qui, relatée, ferait la joie de la presse... et du public donc. Mais un reporter du *Matin* vient interviewer le Maître; ce lundi 3 février est justement l'anniversaire de sa rentrée d'exil à Paris. Rochefort nous reconduit jusque dans son salon, où il nous fait admirer un Forain, un dessin original représentant un coin de foule acclamant son retour, coin de foule bien parisienne avec ses trottins, son inévitable petit pâtissier et ses messieurs en ulster contents par des sergots armés d'immenses bouquets, les bouquets de la *Rousse* au condamné politique qu'elle aurait arrêté un mois auparavant, si Rochefort avait eu la fantaisie de vouloir revoir son cher Paris.

Mardi, 7 février. — Roueries de femme. Dans sa loge (la loge d'une des plus belles, d'une des plus en vogue etc.). Onze heures. Comme elle n'est que du trois, elle est déjà presque réhabillée : somptueuse robe de mousseline blanche brodée d'énormes papillons gris-perle et d'iris bleuâtres sur fond rose changeant. Elle soupe, ce soir comme tous les autres soirs, au Café de Paris, et démaquillée de son fard de théâtre, mais remaquillée pour la ville, elle fait jouer sa taille souple sur ses hanches remuantes en s'étreignant à la ceinture, debout devant sa haute psyché. Une amie est là qui l'attend, car le baron est en bas à la sortie des artistes.

« — Mais qu'est-ce que tu as donc là sur le cou, demande l'amie en désignant une tache rouge sur le derme blanc de l'actrice, on dirait un... — Tais-toi, je me suis fait ça avec mon rouge. Il est même assez mal réussi. Attends. » Et, s'emparant de son bâton, elle travaille et finit artistement l'ecchymose factice. « — Mais tu es folle! tu ne vas pas sortir comme ça? — Tu crois? Il est jaloux comme un tigre et je lui demande dix mille demain : il faut qu'il croie que c'est de Rita. » Et avisant une énorme gerbe de lilas semée de grosses roses rouges et jaunes, la gerbe de dix louis de Paul Néron : « — Surtout, prends-la, qu'il la voie bien. » Mais auparavant la jeune femme ôte la carte piquée sur une des tiges, la carte d'un cercleux connu, et la remplace par celle d'une de nos plus jolies mondaines, la femme d'un grand banquier de Bruxelles (*sic*).

20 février. — Trois Artistes.

Ousqu'il est ton ami Lazare,
Et Simon Pierre, et tes copains?

Et Judas qui bouffait ton pain
 Tout en t'vendant comme au bazar ?
 Et Mad'leine, ousqu'elle est passée ?
 T'aurais mieux fait d' te mettre en croix
 Contr' son ventre nu, contr' sa poitrine,
 Ses beaux seins n't'auraient pas blessé.
 T'auras mieux fait d'... l'embrasser :
 A n'avait un pépin pour toi.

Jehan Rictus.

Dans ce Montmartre, encore hier pastillé de confetti sur le passage du Bœuf-Gras, et dont le vent d'Est, subitement levé depuis deux jours, vient de balayer les derniers serpentins, dans ce Montmartre où, à propos du prochain cortège de la *Vache*, j'évoquais tout dernièrement la joyeuse et déjà clairsemée ribambelle d'artistes d'il y a dix ans, les Goudeau, les Caran d'Ache et les Willette, un mouvement d'art nouveau est en voie de se faire. Comme un souffle de pitié tragique et d'indignation attendrie, comme un vent de satire mouillée de larmes, si je puis m'exprimer ainsi, semble depuis trois mois s'élever et monter en bourrasque des cabarets de chansonniers, ouverts aujourd'hui à tous les coins de rue de la Butte.

C'est que le *Chat-Noir* a fait école : après la truanterie moyenageuse de Salis et l'espèce de tapis-franc, officine patentée de chansons en argot et d'engueulements de voyou du bon chansonnier Bruant (cet homme au cache-nez rouge a tout simplement commis quelques chefs-d'œuvre), nous eûmes la chanson satirique, anti-gouvernementale dans les Jules Jouy et Jacques Ferny, la sentimentale, et sentimenteuse souvent, dans Paul Delmet, la chanson pince-sans-rire dans Mac-Nab, hélas !

mort trop tôt, les bons refrains, lointains échos de Pierre Dupont, de Marcel Legay, les couplets presque à la Désaugiers de Victor Meusy ; et chez les gros commerçants du quartier du Mail comme chez les vrais ducs du faubourg, cela devint une mode de pèleriner certains soirs vers Montmartre et d'aller passer là une heure, dans des atmosphères de tabagie saturées de bière et d'alcool, pour y applaudir tel ou tel chansonnier en vedette depuis la veille. Les *Petits pavés* comme les *Stances à Manon*, firent le tour du Marais et du quartier de l'Etoile, le *Bal de l'Hôtel de Ville* est demeuré plus populaire que la *Revue de Longchamps* (ce fut ainsi : Mac-Nab fit la pige à Paulus) et des hauteurs du *Chat-Noir*, autrefois l'ancre sacré, les oracles des joyeux diseurs tombèrent, comme une manne d'or, jusque sur les scènes de café-concert, où d'industrielles et même d'industrielles divettes les ramassèrent, les ressassèrent et s'en firent des rentes.

A travers cette avalanche de chansons, les rieuses et subtiles rosseries de M. Maurice Donnay tournoyaient et battaient des ailes, telles des hirondelles d'acier dans la neige, une neige un peu boueuse parfois : c'étaient les stances de ce petit chef-d'œuvre *Ailleurs*, les odes voluptueusement perverses de *Phryné*, cette tricherie grecque, et tout ce mouvement, tout ce bruit d'esprit chatnoiresque et de verve montmartroise portaient l'heureux auteur jusques au Nouveau-Théâtre avec *Lysistrata*, qui ne valut pas *Phryné*, et des bras de Porel aux pieds de M^{me} Sarah Bernhardt, qui ouvrit la Renaissance aux *Amants d'Ailleurs*.

Mais elle est déjà loin, la période de vie et d'entrain surchauffés que j'indique ici et dont l'hôtellerie de Salis

était à la fois l'usine et le sanctuaire, le quai de départ et le point terminus, — le véritable centre.

Des compétitions, des dissensions survinrent; il y eut conflit de rivalités et d'intérêts, et les désertions commencèrent; les Pythonisses du succès abandonnèrent le temple. Ce fut sur les versants du Mont sacré (j'ai nommé Montmartre) une éclosion de concurrences; un tas de petites églises se bâtirent en un clin d'œil autour de la cathédrale; ce fut un foisonnement de petites chapelles. Chacune eut son poète, ou plutôt sa petite bande de rimeurs et de chansonniers, et c'est dans vingt cabarets, aujourd'hui, les *Quat'z-Arts*, le *Chien Noir*, le *Tréteau de Tabarin*, le *Jockey-Club*, le *Carillon*, etc., etc., que souffle et se démène le vent de la folie ou de l'inspiration montmartroise.

Or, elle vient brusquement de changer, l'inspiration de Montmartre. De gouailleuse qu'elle était, et quelque peu cynique, la voici devenue tour à tour plaintive et farouche. Bruant l'avait déjà penchée, dans un geste d'épouvante, au-dessus du Paris sinistre des marmites et des souteneurs; cette fois, c'est la détresse des miséreux, la faim, le soif, le froid éternellement subis par le pauvre, ce paria de notre société moderne, que la Muse montmartroise vient de ramasser dans son tablier, à la façon d'une femme du peuple recueillant un pauvre gosse abandonné au coin d'une borne. Elle vient de descendre dans la rue entre deux flonflons de beuglant, dans la rue où elle a noté le regard d'angoisse, les gestes de révolte et les reculs peureux, implorants et parfois cabrés de menace des grelotteux et des déshérités : et cette longue plainte de la misère, ce cri de la douleur humaine, où l'on entend comme balbutier les revendications anarchistes, trois bou-

ches d'artistes (Victor Hugo eût écrit trois bouches d'ombre) l'exhalent avec une intensité de souffrance, une sincérité d'émotion telles que tout le talent du poète ou du chansonnier disparaît, anéanti, ou plutôt transfiguré, par le génie de l'interprétation.

Farouche avec M. Mévisto aîné, crachant aux faces ahuries des bourgeois les mornes révoltes du *Pavé*, il pleure, cet éternel lamento de la misère, il pleure, sanglote et finit par nous étreindre et nous étouffer dans la voix la plus tendre, la plus prenante et la plus mouillée de larmes que je sache — j'ai nommé M^{me} Louise France, M^{me} France, la femme des plus terribles créations de mégère et de soularde qu'on ait vues au théâtre depuis *Honorine*, M^{me} France, l'idéale pouffiassse des pièces de Méténier et dont le pauvre physique, si précieux dans ces effrayantes silhouettes, devient le plus poignant appel à la pitié, quand la grande artiste aborde le répertoire de la tristesse du peuple, attaque le génial clavier de l'éternel douleur :

Adieu, mon p'tit gas, va, j'seu ben chagrine
De t'voir t'en aller au Tonkin, là-bas !
J'seu ben vieille à c't'heure et j'courbe l'échine;
Tu n'me r'trouveras pus quand tu t'en r'vien'ras.

Qui n'a pas entendu M^{me} France anonner d'une voix dolente les adieux de la pauvre grand-mère à son petit gas partant pour le Tonkin, qui ne l'a pas vue, ses bras un peu courts croisés sur son estomac, dodeliner son pauvre visage de vieille paysanne, sa pauvre face résignée de veuve et de mère de matelots, ne connaît pas la somme de larmes que peut contenir une chanson de Yann Nibor :

Avant que d' partir, p'tit gas, pour me plaire,
 Parc' que j' d'vin' ben qu' tu t'cogn'ras sans peur,
 Laiss'moi t'mettre au cou mon vieux scapulaire :
 Not' bon curé dit qu' ça porte bonheur.

Et cette statuette de la résignation, émouvante jusqu'à la mettre sous un porche d'église bretonne, a su être la raccrocheuse de la *Casserole*, et l'effroyable entremetteuse de *Rolande*.

A côté, aux *Tréteaux de Tabarin*, c'est la voix sourde et la prononciation nette comme une coupure de rasoir de M. Mévisto aîné :

Il pleut, pourquoi donc pleut-il tant?
 C'est comme un déluge des Pôles
 Et le grand peuple grelottant
 Couvre de haillons ses épaules.
 Sous un bout de manteau crevé
 La chair hurle au vent qui l'effleure.
 Comme il est mouillé le pavé!
 On dirait qu'il pleure!

Enfin, entre ces deux artistes d'une note si différente, quoique tous deux dans la même atmosphère, surgit, à la façon d'un Christ de faubourg entre deux bons larrons, une étrange et bien typique figure : une pâle tête émaciée qu'on a déjà vue, où cela? dans les tableaux d'église peut-être; un grand être triste, maigre, aux épaules étroites, *long comme une larme* (le mot est de Jules Lemâtre) et le regard si las !

Ce diseur, qui est aussi un poète et dont la tristesse, par une sublime ironie, a pour pseudonyme *Jehan Rictus*, opère tous les soirs aux *Quat'z-Arts*, et ce Jehan Rictus

y monologue le plus beau poème peut-être d'argot et de douleur de ces temps. C'est le soliloque d'un ivrogne at-tardé, une nuit d'hiver, par les ruelles désertes de Mont-martre, et, dans son noctambulisme bavard, le vieux poi-vrot sans feu, ni lieu, s'adresse, en titubant, cette ques-tion :

Je m'dis : Tout d'mêm, si qu'y r'viendrait...

Qui ça? Ben quoi? Vous savez bien!...

Le vagabond galiléen,

L'Rouquin au cœur plus grand qu'la vie,

C'lui qui disait : « Vous êt's tous frères!

» Faurait voir à c'qu'y ait pus d'guerres

» Et qu'ça dur', comme ça sur la terre

» Du haut d'un pôle à l'autre pôle. »

L'Homme aux beaux yeux...

L'Homme aux beaux rêves,

L'Charpentier toujours en grève,

Le muff, le meneur, l'anarcho,

L'entr'lardé d'cambrioleurs,

C'lui qu'a porté su ses épaules

Un aut' croix qu'la Légion d'honneur.

Et pendant qu'il divague, en se demandant *quoi qu'y diraient nos négociants devant cette figure d'honnête homme et quoi donc qu'y s'mettrait dans l'battant*, voilà que le spectre du Crucifié se dresse devant lui, au détour d'une rue, et qu'il reconnaît, à n'en pas douter, Jésus lui-même, Lui, sa gueule de désolé... Oh ! alors, la pi-toyable joie du poivrot en retrouvant, comme lui errant au froid sans domicile, le Sauveur descendu de sa croix. *Ça n'a pas dû être très facile; ah ! l'pétard demain dans Paris ! Les journaux vont s'vendre par cent mille. Dé-*

mandez le r'tour de Jésus-Christ. Il appelle les gouapeurs, les pauv's morues pour leur montrer le fils de Dieu qui, comme autrefois est sans pieu, su l'pavé, quoi! sans feu ni lieu, comme eux, les muffs, comme elles, les grues; puis, comme le Crucifié se tait, il s'avise tout à coup de sa tristesse et de sa pâleur. T'as tout à fait l'air d'un artiste, dit-il en voulant goguenarder encore; mais l'émotion l'emporte et les larmes le gagnent devant ce Dieu silencieux et grelottant, qui n'a sûrement ni bouffé, ni dormi. Pauv'vieux va ! si qu'on s'rait amis, et la pitié du rôdeur, du vieil ivrogne s'exhale dans des strophes superbes :

Ah ! comm' t'es pâle ! ah ! comm' t'es blanc,
Sais-tu qu' t'as l'air d'un Revenant ?
T'es maigre et t'es dégingandé,
Tu d'vais êt' comm' ça, en Judée,
Au temps où tu t'proclamais Roi !
A présent t'es couleur d'farine,
Tu dois t'en aller d' la poitrine
Ou bien c'est elle qui s'en va d'toi !

Et la société qu'est-ce qui vient y faire ? Chercher du travail ? ben, t'as pas de veine, car en c'moment, tu sais, rien n'va dans l'bâtiment, des becs de gaz et électriques les v'là nos temps héroïques, du brouhaha, des hurlements, l'cri des chiens d'fer et des r'morqueurs.

C'est l'désespoir actuel qui beugle !

Et l'indignation, les sourdes rancœurs du gas tombé dans la pure et qu'on laiss' crever dans la nuit, sans pain, sans feu et sans toiture, au temps d'Jésus comme aujourd'hui, toute la lie de sa gueuse et de sa chienne de vie 6

monte, gronde et grandit, vers le Fils de l'Homme, en imprécations mi-blasphèmes, mi-prières dont je ne citerai que cette dernière strophe; les lecteurs jugeront :

Eh! blanc youpin! Eh! pauv' raté!
 Tout ton Œuvre, il a avorté.
 Toi, ton Etoile et ta colombe
 Dégringol'nt dans l'Eternité.
 Tu dois en avoir d'l'amertume.
 Ainsi des fois, quand la neig' tombe,
 On croirait tes ang's qui s'déplument!

Bah! vient un temps où tout s'fait vieux,
 Et les plus baths chos's perd't leurs charmes!
 Oh ! v'là qu' tu pleur's, et des vraies larmes,
 Tout va s'écrouler, nom de Dieu !

Et comme l'ivrogne surexcité adjure le Christ de refaire un miracle et de renouveler la face du monde, le jour naît et le soulot s'aperçoit que l'homme divin,

C'était lui qui s'était collé
 D'avant un miroir de marchand d' vins.
 On perd son temps à s'engueuler!

Ce qui est peut-être la moralité de tous les temps et de tous les pays formulée dans l'esprit de Montmartre.

Jeudi, 23 février. — Marseille, sur la jetée.. dans le décor d'embrun et de soleil des collines de la Nerthe, devant le grand cercle ouvert des côtes de l'Estaque, fuite violacée et vaporeuse vers les Martigues et le port de Cette... Derrière nous, c'est la ville des mâts, des vergues et des fumées, tant de cheminées de steamers du port de la Joliette, le bruit des Messageries, mais déjà assourdi,

lointain... et, dans les yeux, l'éblouissement, les moires
attirantes, la liquide et mouvante incantation de la mer.

La mer! la mer!
La mer tragique et incertaine
Où j'ai traîné toutes mes peines.

Cet Emile Verhaeren ! Comme il a senti les Aspects de
l'Univers et les Visages de la Vie ! C'est du Verhaeren
qui me hante et me berce de rythmes et de rimes, devant
cette mer crépusculaire qui n'est pourtant pas la mer de
mon pays, l'Océan remueur de mon enfance, mais qui
n'en est pas moins la mer.

La mer!
Depuis des ans, elle m'est celle
Par qui je vis et je respire,
Si bellement, qu'elle ensorcèle
Toute mon âme avec son rire
Et sa colère et ses sanglots de flots...

... ..

La mer! la mer!
Elle est le rêve et le frisson
Dont j'ai senti vivre mon front.
Elle est l'orgueil qui fit ma tête
Comme de fer, dans la tempête.
Ma peau, mes mains et mes cheveux
Sentent la mer,
Et sa couleur est dans mes yeux !
Et c'est la houle et le jusant
Qui sont le rythme de mon sang.
En des lointains de Finistère
J'ai labouré les mers
Selon l'éclair et le tonnerre !

O charme persistant des longues traversées ! Que de fois déjà je me suis embarqué dans ce port pour de lointains Alger et des Tunis mystérieuses ; que de fois j'ai vu fuir, dans le sillage des paquebots le môle même de cette jetée où je m'attarde aujourd'hui, grisé d'une poésie où tout mon être grandit et s'exalte, éveillé par l'âme d'un merveilleux poète et halluciné de souvenirs.

Chaque coup d'heure au cœur du temps,
 Chaque automne, chaque printemps
 Me rappellent des paysages
 Plus beaux que ceux que mes yeux voient ;
 Golfes, pays et cieux dans mon âme tournoient
 Et mon âme, elle-même avec l'humanité,
 Autour de Dieu, depuis l'éternité,
 A travers temps semble en voyage.

O cette mélancolique ivresse du voyageur, dont le désir ne revient jamais si loin qu'il soit allé, même du bout de l'univers ! Et je songe, avec une joie triste, au canal de Malte et à l'oasis de Tripoli, à Palerme, et à la Sicile, où je rôdais l'an dernier, à pareille époque. Les reverrai-je jamais, ces villes d'or et de pierre endormies dans la nacre incandescente d'une mer et d'un ciel insoupçonnés ici ?... et tant de visages rencontrés, tant de regards lumineux, sévères et souriants, qui jamais ne m'apparaîtront plus... d'où venaient-ils, où sont-ils maintenant ?

Et qu'importe d'où sont venus ceux qui s'en vont,
 S'ils attendent toujours l'appel profond
 Au carrefour des doutes ?
 Mon corps est lourd, mon corps est las !
 Je veux rester, je ne peux pas ;

L'âpre univers est un tissu de routes,
Tramé de vent et de lumière ;
Mieux vaut partir sans aboutir
Que de s'asseoir, même vainqueur, le soir,
Devant son œuvre coutumière,
Avec, en un cœur morne, une vie
Qui cesse de bondir au delà de la vie...

Car vivre sa vie, tout est là.

Dimanche 26 février. — Marseille. Chez le docteur Mardrus. Mardrus, l'érudit collectionneur de gemmes d'Orient et de terres cuites ; Mardrus, l'assembleur avisé des dix-huit pierres fines du plus beau bracelet de vitrine de ce temps ; Mardrus, découvreur et détenteur, à l'heure qu'il est, de Tanagras comme n'en possède pas le musée du Louvre ; Mardrus, qui fut l'intime de Stéphane Mallarmé et sera connu demain de tous les bibliophiles pour l'étonnante traduction des *Mille et une Nuits*, qu'il prépare : treize gros volumes in-octavo, qui divulgueront, enfin, en France, la naïveté sublime, lubrique, somptueuse et farouche des conteurs arabes, jusqu'à présent traduits ou plutôt trahis par Galland.

Le docteur Mardrus veut bien me faire les honneurs des conquêtes de sa dernière croisière en Asie Mineure, de Smyrne à Damas et à Salonique. C'est une fortune qu'il a su acquérir là des marchands turcs et des juifs asiatiques, qui, à chaque escale, viennent en felouques assiéger les bâtiments en rade ; des ordres adroitement donnés, de fortes commissions promises ont, malgré la sévérité des édits du sultan, monopolisé entre les mains du docteur une collection unique... Uniques, en effet, ces figures délicates et mouvantes dans la retombée vol-

tigeante des draperies, et de l'époque la plus rare : des traînées d'azur et de vermillon en teignent encore les plis ; et c'est l'*Adonis* et la *Déesse*, deux figures presque dansantes, doucement enlacées devant la vase qu'elles décorent ; une *Victoire ailée*, qui fait songer à celle de Samothrace ; des amours luttant, d'un caractère on dirait Renaissance ; une dévideuse de laine, pure et harmonieuse comme un rite ; des figures couchées, d'une volupté divine et souriante, et qu'on croirait coiffées de flammes ; une *Junon à l'éventail*, familière et auguste, et, alors, pour le Musée secret, à côté d'un faune assis dans l'attitude exacte du *Penseroso* de Michel-Ange, un étrange et curieux Priape, sarcéen de physionomie et triomphalement coiffé d'un phallus !

Collection unique, en vérité, demeurée radieuse et jeune à travers la cendre des siècles, comme un poème de Théocrite, et dont on voudrait voir les délicieuses et vivantes figures signer de leur attitude un vers d'André Chénier ou un sonnet de Pierre Louys.

Lundi 27 février. — Marseille, sur la jetée, devant la gloire en or d'un crépuscule de nacre enflammée et de soufre en fusion, gloire verte, orange et rose sur une Méditerranée violette, une mer allumée et moirée de reflets d'incendie, avec, à l'horizon, l'entrée du vieux port, le Faro et la tour Saint-Jean, devenus, dans le prodige du soir, des architectures de Vernet, un port de Sicile et de Grèce... Grecques aussi sont devenues les montagnes de Marseille, si rythmiques de lignes dans leur blancheur calcaire, dorée à cette minute par le soleil couchant.

Et, au milieu de cette féerie, se promener à pas lents sur le môle, et là, devant le cirque couvert des collines de la Nerthe, au bruit des vagues déferlant, mais si

douces, sur les énormes blocs de la digue, entendre réciter ce sonnet inédit de Paul Valéry, vivre cette épopée dans cette lumière d'Orient... *Hélène, la reine triste !*

Azur, c'est moi... Je viens des grottes de la mort
Entendre l'onde se rompre aux degrés sonores,
Et je revois les galères dans les aurores
Ressuciter de l'ombre au fil des rames d'or !

Mes solitaires mains évoquent les monarques
Dont la barbe de sel amusait mes doigts purs.
Je pleurais ! Ils chantaient leurs triomphes obscurs
Et les golfes enfuis aux poupes de leurs barques.

Voici les conques profondes et les clairons
Sévères qui rythmaient le vol des avirons !
Le chant clair des rameurs enchaîne le tumulte,

Et les dieux, à la proue héroïque, exaltés
Dans leur sourire antique et que l'écume insulte
Tendent vers moi des bras indulgents et sculptés.

Bas-relief de Phidias rythmé par un génie de poète.
Et ce sonnet sublime fut ouvré par l'auteur à l'âge de dix-huit ans... Les poètes d'Hellas commençaient eux aussi, à tourmenter la lyre, encore éphèbes... Marseille, colonie grecque !

Lundi 16 mars. — Chez M. Gaston Bérardi, rue Galilée, onze heures et demie du soir.

Ce qui frappa ses yeux d'abord,
Ce fut, dans l'herbe et la rosée,
La tête humide et tiède encor,
Du sire, au pied des lys posée...

La tête blonde aux lourds cheveux,
 Avec le rire en fleur des lèvres
 Où les baisers et les aveux
 La veille, hélas ! mêlaient leurs fièvres ;

La Dame en silence posa
 Sa bouche aux yeux clos, et son âme
 Dans un long sanglot se brisa...
 Le ciel accueille Belle Dame...

Et sur les musiques délicates de Gabriel Pierné, *Yanthis*, *princesse aveugle élevée dans un domaine isolé*, fait son entrée aux milieu des palmiers et des hautes plantes vertes qui figurent son parc. *Yanthis*, c'est, gainée dans une miroitante et molle étoffe à grandes arabesques vert mousse sur fond d'or blême, les épaules tombantes, et les bras un peu frêles, délicieusement nus, c'est, ou plutôt ce sont, cette sveltesse et cette pâleur, cette figurine d'ivoire en rupture, évidemment, d'un chœur de cathédrale, qu'est M^{lle} Marguerite Moreno.

C'est la sainte en or fin d'un livre de légendes, qu'a chantée Musset, et qu'ont reprise et recélébrée tant et plus tous les poètes du siècle, parnassiens, décadents et symbolistes ; elle a été la *Bertrade* au hennin de perles et de brocart de messieurs Armand Silvestre et Morand, l'*Ursule* embéguinée de linge empesé et de drap rude de Georges Rodenbach, l'*Iphigénie* de Racine et, avec ses yeux sinueux et longs, sa bouche fine, son profil de vierge du Vinci, sa carnation d'ivoire, c'est la seule, au théâtre, que rêvent d'obtenir, pour l'interprétation de leurs héroïnes, les artistes et les poètes, la seule, avec Sarah, hélas ! absente, et Bartet, un peu bourgeoise aujourd'hui peut-être,

encore exquise hier... Et le métal de cette voix, qui n'est ni la voix d'or de Sarah ni la voix d'argent qu'eut longtemps Broisat, mais une voix de cristal, une voix transparente, la voix qu'on entend en songe sur les lèvres des Ophélie et des Cordelia... Or, c'est aux quarante ans empâtés de M^{lle} Reichemberg que la Comédie-Française va confier le rôle d'Ophélie à la prochaine reprise d'*Hamlet*.. à ses quarante ans, prétentieux, d'ingénue sociétaire et sùrie !...

Vendredi 20 mars. — Ça embaume la violette et la jacinthe à travers les rues. Aux abords de la gare Saint-Lazare l'air est comme saturé d'un parfum de poivre et de vanille ; les femmes rencontrées sont plus lestes d'allure, avec je ne sais quelle souplesse, comme un soupçon de langueur dans la taille plus molle ; elles paraissent à la fois plus vives et plus lasses, les teints sont plus rosés, les yeux plus hardis et les vieilles pierres des monuments de Paris, les corniches du Louvre, par exemple, ont un velouté tout particulier dans l'air plus soyeux, une atmosphère de brume et de soleil. C'est le printemps, le printemps annoncé officiellement pour dimanche matin et qui a avancé de deux jours son entrée dans notre bonne ville. Il y a des vers sur lui dans toutes les premières pages des journaux ; j'y vais aussi de ma romance : *Printemps de Paris !*

Auteuil-Longchamps, tous les paris...,
 A vingt contre un les chevaux pris
 Et les complets anglais fleuris
 De cartes de pesage,

Nos belles en lainage gris
 Cendre de rose, ambre ou souris,

•
Avec, dans leurs yeux attendris,
Le clair et bleu mirage.

Des vieux ciels enfin rajeunis
Et, tel un pépiement de nids,
Des gros et des petits vernis
L'incessant bavardage

Raconte qu'au bois plein d'iris
Les pauvres cœurs endoloris
Vont pouvoir, à peine guéris,
Refaire le voyage,

Le voyage des ahuris
A l'île adorable des Ris
Et des amours siôt meurtris
Dans l'éternel naufrage .

Tristes amants, piteux maris,
Le mal d'aimer est dans Paris
Et les serments n'ont plus de prix :
L'affreux Printemps fait rage.

Samedi 18 avril. — La vie ne vaut que par les contrastes. Le système de la douche écossaise, appliquée dans la sensation, le jet glacé après le jet bouillant, est la seule façon de pouvoir supporter l'ennui de la monotone vie moderne... Je sors de chez Orazi, l'illustrateur de *l'Almanach magique*, publié, ces jours-ci, par la maison Bing ; je viens d'y admirer longuement les planches du prestigieux artiste pour les contes d'Edgar Poë ; toute une étude de mains ingénieusement déformées pour l'illustration du *Puits et du Pendule*, m'a particulièrement requis, et, les yeux encore hallucinés par un tas de visions sataniques,

je ne trouve rien de mieux que de suivre, chez son modiste, la belle personne qui a eu la curiosité de m'accompagner chez l'interprète, d'Edgar Poë.

Les vol-au-vent de plumes et de dentelles, les monumentales fanfreluches que la femme d'aujourd'hui échafaude sur sa tête, après les mordantes et ténébreuses eaux-fortes de Manuel Orazi ; l'entresol fameux parmi les demi-mondaines, de la rue du Faubourg-Saint-Honoré, après l'atelier tout de velours de Scutari et de brocart de Gênes de la rue l'Orient à Montmartre.

Il a tout simplement pillé les modes de la fin de Louis XVI, le bon modiste du coin de la rue Royale, et ce sont les grands chapeaux chers à M^{me} Vigée-Lebrun que vont arborer, ce printemps, les élégantes titrées du vrai monde et du faux. Ces envolements de tulle et de dentelle, ces feutres empanachés d'aigrettes jaillissantes, tels des jets d'eau de parc royal, ces capelines immenses de faille et de linon, je les ai déjà vues dans les portraits de l'école anglaise comme dans les pastels parvenus jusqu'à nous et sur la Dauphine et sur la princesse de Lamballe. Tout le Royal Meilhac se fait coiffer ici, et nous verrons, paraît-il, toutes ces charretées de dentelles et de fleurs, demain, sur la pelouse d'Auteuil. Comme ma belle amie, un peu celle de beaucoup d'autres, est curieuse et s'informe :

— « Ce gris, tulle et velours, c'est pour Orlandi, déclare sentencieusement le modiste ; voici celui de Duparc ; cette capote est pour M^{me} de Pougy ». (Pour Elle, on dit madame !!!) Et comme mon amie s'esclaffe sur une immense couronne de roses rouges sur paille rose crevette, un vrai feu de Bengale : — « Ce rose, nous est-il répondu d'un ton d'oracle, est le chapeau de M^{lle}

d'Alençon. — Cette horreur ! j'aurais dû m'en douter ! C'est bien là le chapeau d'une femme qui a l'air d'une glace à la framboise ! » *Glace à la framboise* me plaît pour M^{lle} d'Alençon, et sa physionomie à la fois figée et sucrée de friandise très chère, son ensemble de pièce montée pour cabarets princiers de cocottes et de clubmen.

P. S. — *Entre tant de lettres injurieuses et soigneusement anonymes que je reçois tous les jours au Journal, un intéressant envoi, quoique anonyme : une revue italienne où tout un article intitulé D'Annunziana relève, entre autres plagiats, quatre sonnets publiés, jadis, par moi, dans la Forêt bleue, délicieusement traduits par l'auteur de l'Intrus et publiés sous son nom, d'ailleurs.*

L'envoi est d'autant plus piquant, qu'il y a trois mois je défendais ici même, et très chaleureusement, M. Gabriele d'Annunzio : très flatté de l'avoir inspiré, je voudrais pouvoir le défendre encore. Malheureusement, j'ai perdu la dite Revue italienne dans un fiacre, et j'ignore et son titre, et sa date.

Si l'envoyeur anonyme voulait avoir la bonté de récidiver... Avis, et merci.

Samedi 25 avril. — Portrait de femme indiqué en trois phrases par un clubman, auteur dramatique à ses moments perdus :

Les yeux en boutonnière de caleçon, le nez à la friandise et la bouche en croupion de colombe, dans le monde on l'appelle : LE MOMENT SUPREME, parce qu'elle a toujours l'air d'y être.

La dame a, d'ailleurs, cette année, son portrait au Champ de Mars, exécuté de main de maître par un de nos plus en vogue peintres mondains : celui qui voit mince et long et sait mieux saupoudrer de mystère les plus

réjouies faces de commères de la haute banque et du commerce de la rue du Sentier.

Dimanche 26 avril. — Un passage à ajouter au *Disciple* de Paul Bourget et au *Disciple aimé* d'Abel Hermant lui-même.

Cazals m'apporte à domicile le moulage de Paul Verlaine, le masque de plâtre pris sur le poète une heure après sa mort. C'est bien la tête socratique au nez brusque et aux longues paupières, aux beaux yeux d'intellectuelle bonté et de pensée ardente, aujourd'hui à jamais voilés, du poète de *Sagesse*. Jamais je n'ai mieux constaté l'extraordinaire enfoncement de l'œil sous l'arcade sourcilière ; le front bombé, d'un développement superbe, est celui d'un philosophe grec, mais le bas du visage est simiesque et grimace, même dans l'immobilité de la mort, avec la menace des maxillaires énormes.

C'est presque un visage d'anthropoïde ; mais les yeux et le front combattent, démentent même, toute la violence instinctive du menton et de la mâchoire. C'est bien le satyre ou plutôt le grand Pan, les pieds dans la boue et le front dans les étoiles, âme humaine avec toutes les faiblesses de l'humanité : trop humaine parfois et cependant divine, l'œuvre même du poète.

Lundi 4 mai.

L'autre jour (pourrait-on se le persuader ?).
Elle était fort en peine, et me vint demander,
Avec une innocence à nulle autre pareille,
Si les enfants qu'on fait se faisaient par l'oreille.

L'innocence d'Agnès ou le cas de M^{lle} Cléo de Mérode. Cette suprême pudeur, qui consiste à cacher ses oreil-

les avec le même soin qu'un organe de volupté, à déjà fait tellement couler d'encre qu'on hésite à revenir sur un sujet aussi divulgué. La statue de M. Falguière a révélé la ballerine aimée du roi dans ses parties les plus secrètes, et nous connaissons tout ce corps charmant, excepté le haut de l'oreille que Mérode s'obstine à ne pas nous montrer.

Est-ce le mystère de cette coiffure qui a dicté le plébiscite de l'*Eclair* ? Par ce temps d'occultisme, cette oreille énigmatique et dérobée a certainement dû passionner l'opinion ; en tout cas, elle intrigue encore, à l'heure présente et la grande Presse et la jeune littérature. Oui, la jeune littérature des plus jeunes revues, ordinairement dédaigneuse des manifestations de la haute galanterie, se préoccupe fort de la danseuse aux bandeaux plats. Je citerai cette lettre a l'appui :

Cher monsieur,

J'ai annoncé depuis quelques mois une plaquette sous le titre : Essai sur Cléo de Mérode considérée comme symbole populaire. J'en ai même publié un fragment de l'avant-propos. Cet essai est sur le point de paraître d'ici un mois. Mais en présence des petits scandales de ce moment, j'ai une peur horrible d'être devancé. Vous avez été si aimable pour moi que je suis assez indiscret pour vous demander si vous ne pourriez pas, par quelque allusion dans votre prochain Pall-Mall Semaine, m'assurer le monopole d'un joli motif d'ironie.

Agréez, monsieur, l'expression etc.

JEAN DE TINAN.

M^{lle} Cléo de Mérode, symbole populaire en France, mais plus sûrement symbole royal en Flandre, vient paraît-il, d'obtenir un titre de comte pour M. Jean de Tinan.

Jean de Dinant : une maîtresse de roi ne pouvait pas moins faire pour un poète.

Mardi 5 mai. — La répétition générale de *Lysistrata*.

Un essaim de jolies femmes : Drunzer, Lucy Gérard, Sorel, Avril, Melcy, Burkell, toutes déshabillées dans les tuniques les plus transparentes, les épaules serties de camées, les seins apparus entre des résilles d'or, toutes offertes à la manière d'idoles, les tempes écrasées de plaques de métal orfèvré : une vision de volupté que cette fête chez Salabana, réglée par M^{me} Mariquitta pour la plus-value de nos plus fins Tanagra de boudoir.

Malheureusement, la pièce a vieilli ; le dialogue s'y traîne dans l'équivoque, émaillé de plaisanteries de boulevard. Ce qui enchantait le spectateur au Chat-Noir effare le public au Vaudeville ; toutes ces Phrynés ont beau être costumées à la grecque : elles parlent l'argot de Montmartre. Leur poète a évidemment plus fréquenté le cabaret de Salis que l'atelier de Phidias, et puis nous avons été gâtés depuis la première de *Lysistrata* au Grand-Théâtre.

M. Anatole France a quelque peu affiné notre goût avec son roman de *Thaïs*, et, pour achever de nous l'épurer, M. Pierre Louys, encore inconnu hier, vient de nous servir, dans *Aphrodite*, une étude de courtisane antique auprès de laquelle les petites femmes de M. Maurice Donnay nous apparaissent ce qu'elles sont.

Oh ! ce délicieux roman de Chrysis la blonde ! Ils y sont tous venus, et les grands chroniqueurs comme les

académiciens. Il a atteint son dixième mille en dix jours, ce roman dont j'ai colporté le manuscrit, il y a trois ans, de bureau de rédaction en bureau de rédaction, sans parvenir à en imposer l'auteur. Elle s'appelait alors *l'Esclavage*, *l'Aphrodite*, acclamée aujourd'hui — et sans la très littéraire hospitalité du *Mercure de France* M. Pierre Louys serait peut-être encore inédit.

Vendredi 22 mai. — Un joli croqueton d'un dîner officiel, ou tout au moins qui voudrait l'être encore, chez une vieille belle de l'empire, beauté jadis ministérielle et dont le salon, quelque peu déserté aujourd'hui du monde des ambassades, s'est voué tout entier au service du Saint-Siège et de la Nonciature.

Pas un évêque *in partibus* d'Héliopolis ou d'Antioche, pas un oblat du Mont-Carmel, pas un archimandrite en déplacement et de passage à Paris qui ne soit aussitôt appréhendé au corps, invité, amené et recueilli chez la belle dame en mal de monsignors et de robes violettes.

Au dernier dîner sacré, c'était, à sa droite, Mgr Morosini, secrétaire, je crois, de la nonciature, que la dame, d'ailleurs, s'obstinait à prendre pour le nonce, Mgr Pecci, car elle est un peu myope ; à sa gauche, c'était, en personne, racolée de la veille, Sa Béatitude le patriarche de Jérusalem. Et la chère madame, aux anges d'avoir tant d'augustes personnages à sa table, de roucouler des épaules et d'une voix de tête : « *Ah ! monseigneur, laissez-moi vous dire tous les mérites de Sa Béatitude ; Elle vient de Jérusalem par les sables de Pétra, car Elle s'est mise en tête de convertir les Bédouins du désert ; aussi Elle est bien exténuée, bien lasse* ». Et se tournant vers l'Asiatique immobile, lourdes bajoues et yeux éteints : « *Voyons ma chère Béatitude, reprenez un peu de ces confitures ; elles*

sont exquisés... c'est moi-même qui les ai faites, cet été, à la campagne, dans mon domaine de Fourmont. Ma chère Béatitude, prenez-en, ma Béatitude » (sic).

Mercredi 27 mai :

L'Hortensia,
 Que Gandara
 Décolora,
 Fleur de chimère,
 Pour vous complaire,
 O doux Robère
 De Montesquiou !
 L'hortensia bleu feuille à feuille
 Tremble et s'effeuille
 Et ses tons flous,
 Cendre, ombre en neige,
 Pleurent : « Jusqu'ou
 M'atténuerai-je,
 O Montesquiou ? Hou !

Une tempête dans le verre d'eau d'Hunyadi Janos que les belles dames du Faubourg prennent, tous les matins cette saison pour rafraîchir leurs joues un peu compromises par les fêtes de l'hiver, un événement mondain qu'on voudrait faire passer pour événement littéraire : le quatrième volume du poète favori de M. Arthur Meyer, les *Hortensias bleus*, de M. le comte Robert de Montesquiou.

Cette fois, c'est au talent de M. Helleu que le poète grand seigneur a demandé sa collaboration ; nous avons retrouvé sur la couverture du volume les précieux hortensias incrustés par Gallet dans les meubles de Versailles.

Le malheur est que le cher comte ne se soit pas adressé pour la facture de ses poèmes ou à M. Henri de Régnier ou à M. José-Maria de Hérédia, préfacier ordinaire de Sa Seigneurie, ou même, à défaut de si illustres parrains, à M. Ernest Lajeunesse, qui tourne le Montesquiou mieux que M. de Montesquiou lui-même.

Lire plutôt ce pastiche, détaché du dernier volume des *Ames de nos notoires contemporains* :

« Ave, Cæsar, morituri
 Te saluant ! » Mort ? Ituri !
 Oh ! Dis ! Tu ris ? mon Ituri ?
 Ris-tu ? Tu ris ? Monituri,
 Triturant des enterrements,
 Des détritits, c'est des serments,
 Et des sarments si funéraires,
 Et de si sarmates sarments
 Et des serments si funéraires,
 Et de si sarmates sarments
 Et des aromates charmants
 (Mais c'est l'odeur du vulnéraire)
 Des aromates acrobates,
 Croates et de quels Carphates ?
 Car, patibulaire et cruel,
 Entre Creil, Laon et les Echelles
 Du levant, j'aperçois Curel !
 Ezéchiël, Ariel, Brummel,
 Mélanchton, Alecton, Platon !
 Onuphrius, Ion, Pindare !
 Pour aller vers vous, quelle gare
 Et quel cigare trouve-t-on,
 Tonton, tonton, tontaine, tonton ?

Et de quel ton parmi Mégare,
Ecbatane, Elsenour, Boston,
Vous appelle-t-on, « mon beau blond » ?
Césars, artistes, étalons,
Je vous salue en vos salons,
Emmi mes semis, mes amis !
Je vous aime, alme, et je gémiss !

Vendredi 29 mai. — Au pavillon d'Armenonville.
— Déjeuner, avec Chéret, dans le joli cadre tout de hauts ombrages et de fraîcheur verte du cabaret à la mode. La lumière tamisée des stores de la grande véranda, reflets un peu glauques des vieux arbres du voisinage, toilettes claires des femmes éparpillées autour des tables, c'est bien le cadre à souhait pour l'élégante et haute silhouette de Chéret, et sa conversation verveuse, emballée et comme mouillée d'une pointe de champagne d'enthousiaste de la Parisienne maquillée et de la couleur pour la couleur.

C'est, au bercement des valse tziganes, un dithyrambe sur le jaune, la couleur préférée du peintre dont il anime et réveille comme d'un coup de gong ses fantasmagories bleuâtres, ses envolées de pierrots pirouettants et de danseuses échevelées à travers le clair de lune et la lumière électrique des nuits de Paris, ses chevauchées de colombines trépignantes, d'arlequins cambrés et de nudités hilares, chatoiements d'étoffes, de chair et de chevelures, flamboiements et reflets qu'un mot heureux de Félicien Champsaur a traités de *valse peintes*.

Chéret ! J'ai vécu près d'un mois en Algérie, il y a de cela trois ans, avec le ménage, et ce sont nos souvenirs d'Alger, de Constantine... oh ! les beaux soleils couchants !

d'El-Kantara, la porte de l'Aurès et du désert bleu, mais bleu comme la mer, les soirs de Biskra ! Et, repris au charme de ces visions d'or et de pourpre, de ces féeries indescriptibles de la lumière de là-bas, nous projetons sérieusement d'aller passer l'hiver prochain au Caire. Les tziganes jouent le *Beau Danube bleu*. La valse finie, notre projet aura vécu peut-être... Qu'importe ! il a été doux de le rêver.

Mardi 2 juin. — Une lettre. — Un peintre (pourquoi le nommer ?) le plus anglais de nos peintres, celui qui pourrait signer ses portraits Gainsborough, Reynolds et même Lanshire, au choix, mais qui signe ses lettres Jacques White, m'adresse, en réponse à un article constatant son merveilleux don d'assimilation, une épistole assez aigre-douce... Il m'y reproche de me laisser troubler par l'orthographe des noms propres, d'écrire Goncourt par un K. Whistler avec trois H, Huysmans comme Whistler etc., et me prévient qu'il a l'intention de changer de nom pour dérouter ma critique.

Je me permets d'indiquer à ce peintre en quête de pseudonyme un nom de guerre sous lequel chacun le reconnaîtra. Que M. Jacques White consente donc à s'appeler M. Jacques Snob ; personne ne s'y trompera.

Mercredi 3 juin. — *Rectification.* — Dans un article destiné à attrister M. de Goncourt, M. Formentin annonce ma décision d'abandonner le *Grenier dominical* ; la publication du dernier volume du « Journal » m'aurait froissé, et M. Formentin me cite en compagnie de MM. Gefroy et Ajalbert, comme déserteur de la maison d'Auteuil.

J'ai le regret de démentir M. Formentin qui n'a jamais été pour moi que fort aimable ; mais jamais je ne me suis senti si près du cœur et de l'esprit de l'auteur du

« Journal ». Je fréquente peu le *Grenier*, et pour la bonne raison que je préfère voir M. de Goncourt seul ; et, son voisinage et son amitié me rendant la chose facile, c'est en semaine que je vais présenter mes devoirs au maître. Voilà pourquoi les reporters ne m'y rencontrent pas.

Lundi 22 juin. — MM. José-Marie de Hérédia et Anatole France sont vraiment bien coupables. Avec leur condescendance de *gualantuhomo*, en écrivant des préfaces complaisantes à de jolis petits jeunes gens du monde en mal de littérature et de succès de salons, ils ont ouvert la voie ; pis, ils l'ont tracée à un tas de gens armés des meilleures intentions et qui, sans leurs précédents, eussent été de rapports possibles, sinon agréables. Mais voilà, les *Hortensias bleus* de Montesquiou, les *Plaisirs et les Jours* de M. Marcel Proust, estampillés de la signature de l'Académie, ont tourné la cervelle à tous les petits kioukiou, poètes peu ou prou, qui fréquentent chez M^{me} Lemaire.

Tout le monde, aujourd'hui, s'est mis en tête d'écrire, de remuer la Presse et l'opinion autour de sa petite gloire et à coups de dîners, d'influences mondaines, de petites intrigues d'éventails, de menus d'évêque et de garden-parties, d'arracher à Pierre une préface, à Jean un article et à tous une réclame, afin de violenter, sinon d'attirer, l'attention. Tous les snobs ont voulu être auteur et y ont réussi, encouragés par un snobisme plus décevant encore : celui des gens de lettres, flattés, chatouillés, titillés dans leur amour-propre par les plus adroites manœuvres.

Ce fut, du vivant de Leconte de Lisle, toute une intrigue menée autour du grand poète. M. de Montesquiou en fut le bénéficiaire. Le cher comte a fait son chemin depuis ; M. de Hérédia, qui aurait pu signer ce jour-là

Hérédiou, a consacré de sa plume autorisée l'auteur des *Hortensious*. Si Paul Hervieu ne s'appelle pas, aujourd'hui, Paul *Herviou*, c'est qu'il a plus d'indépendance. Enfin, brochant sur le tout, le salon de M^{me} Arman de Caillavou vient d'avoir raison des dernières résistances de l'auteur de *Thaïs*, et nous devons à M. Anatole France ce succédané de M. de Fézensac jusqu'alors unique dans son genre : le jeune et charmant Marcel Proust. Prout et Brou!

Lundi, 29 juin. — La fête de Neuilly... Un coin de cette foire Saint-Laurent, où tout homme de qualité, toute femme un peu à la mode devaient être vus, remarqués, affichés, sous peine de ne plus en être... la fête de Neuilly, où l'on ne peut pas ne pas avoir été. Pousière et odeur de gaufres, brouhaha abrutissant, bousculades et éblouissements fantastiques, chevauchées de manèges aveuglants d'oripeaux et de broderies d'un goût caraïbe, avec, dominant, le bruit des orgues mécaniques, les boniments enragés des parades et les coups de pistolet des tirs, les cris suraigus des femmes entraînées dans la course à l'abîme des *Montagnes russes*, la baraque des Cinghalais au torse bruisant de coquillages et les cinématographes attirent surtout la foule élégante; mais l'endroit *select* entre tous demeure la baraque à Marseille.

C'est là qu'il faut aller de dix à onze voir Lorrain et Treilhat s'étreindre et se rouler dans la sciure. C'est là que, dans des relents de sueur et de pétrole (le pétrole des petites lanternes que tous les cercleux arborent à leur chapeau les soirs de descente à Neuilly), c'est là que viennent s'asseoir, les unes avec des gestes épeurés, les autres avec des jolies bravades, des rires chatouillés de femmes

qui s'encanailent, mais toutes avec des grâces affectées, des attitudes voulues et posant toutes pour la galerie, les mondaines du faubourg et celles du parc Monceau, les tendresses affichées du quartier de l'Etoile, les artistes de nos théâtres à subvention et celles des scènes à côté et c'est dans un envollement de batistes claires, de toilettes roses et bleu pâle, une perpétuelle avalanche de blondes à l'oxygène et de rousses au henné, la véritable escale à Cythère des dernières valseuses de la *Valse parisienne*.

D'ailleurs, Auguste Germain est là pour noter les attitudes, les emballements à froid de ce beau monde venu aux lutteurs pour se reconnaître et se regarder, car elles ont beau pousser des cris d'effroi, ou se pencher, dans un élan de parieuses enfiévrées, sur les corps suants de Julius et de Pons, au fond elles ne se préoccupent que d'elles-mêmes et si elles se passionnent avec autant d'ardeur, c'est que la passion fournit de jolies poses et d'imprévus mouvements. Ce sont, pêle-mêle, entassées sur les chaises à deux francs, (deux francs pour dix minutes, s. v. p.) Balthy, Thérèse Villars, Sarhita, Fanny, la jolie Fanny des ateliers de Montmartre, le musicien Bemberg, la marquise Jonquille de la fête du *Journal*, celles-là aujourd'hui, comme hier Rose Demay et demain Castéra, et la chronique est là dissimulée dans la salle, qui marque et qui démarque les mots et les visages et donne, à toutes, des jetons de présence.

Mardi, 30 juin. — « Encore lui ! M. de Montesquiou est un très mauvais poète. Comment se fait-il que sa nullité agace plus que d'autres nullités ? Parce qu'elle est profonde ? Non, mais parce qu'elle est plus maniérée. Il y a quelque chose de spécialement irritant à voir ces gros

volumes vides; on sent fort bien que l'auteur a tout recueilli, même les moindres bredouillis de sa plume, pour faire une massivité d'élégances à nous étonner. Il jacasse indiscrètement au long de la poésie et jamais on ne vit plus infatigable babil. On l'a traité d'amateur, et combien à tort : c'est le plus laborieux des diseurs de rien. Il entasse du vide, et c'est ce soin de sa parade, cette façon d'offrir entre deux doigts la moindre des sornettes, comme une perle incomparablement précieuse, puisqu'elle vient de lui, qui complique d'irritation l'ennui qu'il vous fait subir. »

Si je cite avec complaisance, mieux, avec joie, ces lignes consacrées aux *Hortensias bleus* par Gustave Kahn (*Revue blanche* du 1^{er} juillet), c'est qu'après tant de tam-tam, tant de réclames, de turlutaines et de patènes (il faut bien parler sa langue), M. de Montesquiou vient encore de trouver un moyen d'occuper le public de sa précieuse personne.

Non content d'avoir exhumé cette pauvre Desbordes-Valmore devant un public de reines (oh! la conférence des Nathalie!), non satisfait d'avoir compromis Verlaine mort sous un encombrement de couronnes funèbres, M. de Montesquiou vient de se faire l'organisateur d'une fête mondaine à Douai, le 13 du mois courant, à l'occasion de cette même Desbordes-Marceline encore.

Cet infatigable entrepreneur des pompes funèbres vient d'ajouter un nouveau fleuron à son diadème de poète ébéniste et de tapissier décorateur. Mécène *in extremis*, non seulement, il assiste les poètes agonisants, les seuls qu'il protège vraiment, mais il organise des comités de souscription pour instaurer des statues aux poétesses mortes.

Grâce à lui, Marceline, qui est devenue son cheval (non, son cadavre) de bataille, va voir son effigie dans son Douai natal.

Entouré de son escadron volant de comtesses et de duchesses du faubourg, le cher comte y officiera, comme Apollon au milieu des Muses. Les prospectus distribués aux gens de lettres sont des plus affriolants; songez : *il y aura des femmes du monde!*... Ces femmes du monde, les seules, en bonne conscience, qui puissent admirer des poésies de ce tonneau :

La Pompa daurité du clair boudoir rocaille
Rosit, bleuit, blémit, parmi le charme frais
De l'antithèse d'un salon plus sombre auprès,
Tel l'ivoire laiteux près de la blonde écaille,
Dans la pièce opaline et pâissante, ou qu'aille
L'œil, une autre harmonie organise des rêts
De tons agonisants qui semblent être prêts
A rythmer, pour chant de cygne, une passacaille.

Rocaille, écaille, où qu'aille et passacaille ! Devant tant d'écaille, le moyen, pour des huîtres, de ne pas s'entre-bâiller, le moyen pour des cailles de ne pas caqueter !

Mardi 7 juillet. — Une jolie réflexion de viveur sceptique. On parle d'un ménage de peintres, le ménage *rosse* par excellence, madame ne cédant en rien à monsieur, au contraire : une de ces associations, d'adorables teignes, que Paris, charmé ou terrifié, subit, supporte et encourage. La naissance d'un bébé a, paraît-il, fortement adouci l'un et l'autre, mais l'ami, qui en parle, le regrette, nostalgiquement épris des féroces éreintements d'antan et des jolies mines et contre-mines de griffeuse assassine de madame. Il résume ce changement dans une phrase :

« La bonté !... la bonté, ça tue la conversation et ça enlaidit les femmes ».

Mercredi, 8 juillet. — Le long de murailles en pisé, des ombres bleuâtres accroupies ; des grains de corail, d'ambre et des grigris luisent, çà et là, sur des poitrines plates et des cous d'ébène ; dans les faces obscures, trois clartés, l'émail des deux yeux et le rose des gencives, d'un rose humide d'intérieur de figue fraîche : des bruits de tam-tam, des ronflements de tambourin avec, de temps à autre, le rire aigu d'un fifre ; dans la nuit chaude, des relents de musc et de laitage aigre : le village noir du Champ de Mars, le campement des Soudanais et des Malgaches établis avenue La Bourdonnais.

Enroulées dans des cotonnades bleues, les jeunes femmes ont une grâce animale, une familiarité de jeunes singes assez curieuse. Le dessin de la poitrine des vierges est à la fois hardi et chaste. Octave Uzanne, que j'accompagne, sort des dessous des étoffes et, par trois fois, m'élève à hauteur de l'œil des bras fins et ronds, cerclés de bracelets de bois noir qui sont de véritables objets d'art ; la jeune négresse, qui se laisse faire, découvre des dents de cannibale, blanches et dures, dans un visage d'enfant malicieux ; mais la marmaille qui grouille autour de nous, odieusement quémandeuse et apprivoisée, a vraiment par trop d'audace ! Un tas de petites pattes gluantes et froides se colle dans votre main ; des doigts fureteurs vous pénètrent et vous palpent, et depuis les tout petits, ceux qui, tout nus, le nombril à l'air et la bouche barbouillée de couscous, titubent sur leurs jambes trop grêles, jusqu'aux adolescents drapés dans des gandouras d'azur et d'une câlinerie équivoque avec la manie de se frôler à vous, tous, mâles et femelles, vous entourent, vous poursuivent, vous assail-

lent et vous harcèlent des mêmes mains tendues, agrippeuses et caressantes, du même sourire prometteur et de la même œillade mi-implorante et mi-obscène : « Deux sous, monsieur, deux sous, toi bien gentil, moi aimera toi ».

Les guerriers, *Tiédos*, qui jouent infatigablement aux dés, toute la journée et la moitié de la nuit, attablés au café soudanais, abandonnent leurs parties, pour vous demander, du même ton enfantin et lascif, de solder leurs pertes de jeu ; et, dans les ruelles du village, des vieux spectres à mamelles pendantes se lèvent tout à coup du banc, où elles allaitaient des espèces de crapauds noirs, pour vous dire à la façon des sorcières de Fife, saluant Macbeth dans la bruyère : « Deux sous, monsieur, tu seras roi ». Et l'odeur du nègre, un relent de beurre salé et de poivre, monte, plus écœurante, dans la nuit d'orage ; une lune de féerie, un croissant d'acier bleui, brille étrangement au-dessus des palmiers desséchés et des toits de roseaux. Sur la place, plus éclairée, des musiques et des danses ; des nègres pantalonnés de blanc, en bras de chemises et coiffés de larges panamas enrubannés de rose, trépignent, avec des cris de joie, une bamboula hilare. Ce sont des Malgaches d'allure et de gestes très nègres de la *Case de l'Oncle Tom*.

« Deux sous, *Matame*, moi aimera toi ». C'est un nègre, un *Tiédos* celui-là, et ma foi bien planté, qui poursuit et obsède M^{lle} Margot de Gevaerts, une blanche apparition de batiste et de moire aventurée dans les cotonnades et les puanteurs du village noir.

Jeudi, 9 juillet. — « Les ruses d'Indiens, qu'il me faut déployer pour imposer un costume, pour faire accepter un comédien, non, personne ne peut s'en douter, et il faut être du bâtiment pour soupçonner combien de luttes, de

conflits et de conférences représente le maillot de drap noir d'*Hamlet* ou la dalmatique orientale d'*Œdipe Roi*... et encore je mets à part les deux Mounet, qui sont deux artistes intellectuels, Paul Mounet comme Mounet-Sully ». C'est Bianchini qui me parle, Bianchini, le metteur en scène de l'Opéra, l'érudit et l'affiné dessinateur des costumes de l'Académie nationale de Musique et de la Comédie-Française. Et comme je lui riposte à quel point je suis de son avis, moi qui ai passé par l'Odéon de MM. Marck et Desbeaux, M. Albert Lambert voulant jouer un rôle de condottiere italien avec un casque de l'invasion saxonne et M. Fenoux un personnage du seizième siècle en pleine renaissance florentine, avec une perruque Louis XIII, Bianchini est tout à fait de mon avis. « La coquetterie des femmes de théâtre, Dieu sait à quel point préoccupées de leur beauté et de leurs effets, n'est rien à côté de la fatuité des comédiens : chez eux cela devient du narcissisme. Leur préoccupation de leur physique est telle qu'à la lecture des pièces, ils ne voient d'abord que le costume de leur rôle. Ils voient le personnage en bottes ou en collant, le rôle en maillot est pour eux le sublime du genre. A côté de l'actrice ne voulant mourir au dernier acte qu'en robe blanche, parce que la *Dame aux Camélias* et le précédent des somptueux peignoirs de givre et de neige de M^{me} Sarah Bernhardt... il y a l'acteur perpétuellement obsédé du souci de ses performances et du soulignement du maillot, l'acteur qui semble avoir été élevé dans la lecture de Béroald de Verville et de son *Moyen de parvenir* et dont l'anecdote suivante est le parfait symbole.

« C'était à l'Opéra, sous la direction Roqueplan. L'auteur de *Parisine* avait engagé, sur la foi de son beau regis-

tre, un ténor de Bordeaux, un *Raoul* applaudi dans tout le Midi de la France, beau garçon, très fier de son physique et ne négligeant aucun moyen de le mettre en valeur. — Le soir de ses débuts, dans je ne sais quel rôle du répertoire, avant d'entrer en scène, il se présente dans le cabinet directorial et, moulé dans un maillot plus qu'adéquat, il se cambre, se campe, et, tendant la jambe : « Eh bien ! comment me trouvez-vous ? Puis-je me présenter devant vos Parisiens ? » Alors Roqueplan, parcourant de haut en bas l'anatomie du beau mâle et désignant discrètement le collant : « Il y en a un peu trop pour Paris ».

Vendredi, 10 juillet. — De hauts ombrages, un fond bleuâtre et verdoyant de parc, un parc en trompe-l'œil (car nous sommes au Bois de Boulogne) et, dans la lueur verte et tamisée qui tombe des grands arbres, des allées et venues, d'incessantes arrivées de victorias, de buggies, de bicyclettes de tous les sexes, voir même d'amazones et de cavaliers.

Assis aux petites tables, un public élégant de robes de piqué blanc et de batistes claires, de pantalons de flanelle et de maillots de soie brodés ; et des shakehands, et des bonjours et des reconnaissances, tous les pieds gantés de suède blanc comme les mains des jolies promeneuses, une clientèle oisive et somptueuse de ville d'eaux : Armenonville entre onze heures et midi, à l'heure du Porto et du barbotage.

Et c'est, côté des artistes, Balthy avec sa face étroite de gigolette, souple et mince comme une anguille dans des tas de batiste et de mousseline claires ; Eugénie Nau, à qui le bleu va comme à une vierge, Eugénie Nau devenue l'assidue de la marquise de Castillon ; Castéra

(nous nous empâtons un peu, mademoiselle) ; et parmi les tendresses, Nordette, miss Nordette, qui serait un Greuze si elle ne souriait pas ; Suzanne Orlandi ; les deux sœurs Roberts, deux jolies Réjane, et, éblouissante, tout en piqué blanc aujourd'hui, tout en mousseline mauve hier (une toilette par jour s.v.p. mademoiselle) la très vingtième siècle Petitpois. Ces dames viennent des Acacias où : *mince de chaleur, ma chère ! où le Petitpois à l'étouffée. Pas un lapin dans les fourrées et finie la saison des asperges !* Et c'est Berthe d'Aigreville, et c'est Blanche d'Amerbourg et Rosa d'Amerpicon, etc., toutes évoluant dans leurs victorias attelées à deux (excusez du peu !), sous l'œil indulgent, à demi intéressé, de hauts et très puissants seigneurs de marque, tenue de ville d'eaux et même de bains de mer, avec les grands chapeaux gris arborés depuis une huitaine. Et ce sont des noms comme Castellane, de la Mazelière, Bisschoffeim, Cahen d'Anvers, Maxime Dreyfus, Alexandre Duval, enfin, tout en piqué blanc, les mollets à l'air, chemise rose et chapeau paillasson enrubbanné de mauve, la main gantée de blanc sur la selle de sa bicyclette, l'élégantissime du lieu, le dieu de la caricature : Caran d'Ache.

Le prince Henriquet déjeune, lui, sous la véranda, en compagnie de deux chambellans au moins, et, autour des petites tables où l'on barbote, les propos courent, spirituels peut-être, mais dénués de bienveillance sûrement. Ces dames parlent de leurs amies, et je saisis ces deux phrases au vol : — Elle a dansé pendant trois ans à Bullier ; on a eu toutes les peines du monde à retirer sa carte : elle était inscrite, ma chère ! — Et Nora qui y est encore ; elle va passer à la visite tous les mois — Quelle horreur !... Là-dessus, entrée de Lucy Gérard et,

comme c'est un des plus jolis visages de France et d'Europe, on se met à plumer Mésange — mais on ne plume pas les oiseaux bleus et l'œil est trop occupé avec elle pour qu'on prête encore l'oreille aux clabauderies de ces dames.

Non, elles ne sont pas parties : il en reste encore.

Mardi, 21 juillet. — Ernest Lajeunesse, l'heureux auteur des *Ames, des nuits et des ennuis*, déjeune chez moi. C'est un triomphateur que ce tout jeune homme ; son livre de début a remué le monde, et ses vingt-deux ans ont eu l'honneur d'un premier-Larroumet en tête du *Figaro* et de trois colonnes de Gaston Deschamps dans le *Temps*.

Tout jeune qu'il soit, il a beaucoup vu, beaucoup lu et beaucoup retenu surtout. Il veut bien me raconter ses débuts à Paris, qui ne manquent pas de piquant : piloté dans les Salons où l'on cause et les Revues où l'on pose par le plus néo-grec de nos académiciens, flute et luth, miel et fiel, et néo-platonicien, il se voyait, après les plus belles promesses, toujours en posture de quémandeur avec sa copie en poche.

...A la *Revue de Paris*, il fallait être au moins le neveu d'un Immortel : on ne vous publiait pas à moins ; à celle des *Deux-Mondes*, deux hommes seuls avaient voix au chapitre pour recommander un talent de jeune : Henri Houssaye ou de Bonnières. Et l'horizon de Lajeunesse demeurait des plus sombres, quand, un beau jour, une éclaircie... Une belle madame à parlotte littéraire, intéressée au sort du jeune homme, le conviait à venir la trouver le soir, avant l'Opéra, la dame Mécénienne ayant une communication à lui faire ; et, les épaules nues sous la sortie de bal déjà agrafée : « Ah ! c'est vous, Monsieur ! Je sais combien vous êtes intéressant, et voici à quoi j'ai songé pour vous : j'ai un neveu, enfant très délicat,

qui ne peut supporter le collègue ; on l'éduque au logis. Il a un précepteur, un petit jeune homme auquel on donne dix francs par jour ; j'ai vanté vos mérites à mon frère, je l'ai presque décidé à congédier M. X.... : voulez-vous sa place ? elle est à vous, et l'on vous donnera cent sous par journée, trente francs la semaine, car le dimanche n'est pas compris. » — A quoi Lajeunesse : « Le dimanche... vous voulez dire le samedi, sans doute ? »

Dimanche, 11 octobre. — Dans la tristesse de la pluie battante, dans l'inconfort d'un appartement en désordre, inhabité depuis deux mois et où la vie intime a du mal à reprendre au milieu des meubles devenus étrangers et des bibelots oubliés pendant l'absence, des livres et des livres ! Des livres entassés là depuis le 30 juillet, venus dans le cabinet de travail abandonné jour par jour et retrouvés là, livres, brochures et revues, monceau de littérature un peu menaçant à la vérité et qu'il va me falloir attaquer pourtant.

Dans le désœuvrement de cette journée pluvieuse, où je sais que je ne ferai rien encore, justement parce que j'ai trop à faire, ce sont les revues que je feuillette, et c'est le *Mercur de France* qui me requiert et me captive, une fois de plus, par la savante variété de ses pages. C'est sur le *Mercur de France* que la nuit me trouvera penché, très allumé, je l'avoue à ma honte, sur le roman un peu scabreux de M. Hugues Rebell.

La Nichina, oh ! l'amusante peinture de la Venise galante et débauchée du dix-huitième siècle que cette histoire d'une courtisane vénitienne racontée par elle-même, au milieu d'un décaméron de moines paillards et de jeunes prostituées, dans le cadre élégant d'une villa maritime. Et le curieux intérieur que ce palais de cardinal romain, mau-

vais poète et somptueux Mécène de peintres et de sculpteurs, vivant là en compagnie d'artistes, d'abbés intrigants et de moines illuminés parmi les fresques d'un fou de génie, les objets rares, les tapisseries et les belles armes, avec ses perroquets et ses chiens ! Et l'équivoque et délicieuse idylle des deux pages du prélat, la Nichina, petite fille déguisée en garçon, et son cousin Guido, favori trop aimé du fastueux nonce, tous deux au service de ce très Italien personnage.

Ce sont des duels, des rapt, des enlèvements, des querelles, des émeutes et des meurtres même et parfois des baisers tachés de sang, des substitutions de sexe et de personne, des scènes de chapelles et de bouges, des exploits d'entremetteuses et de ruffians, tout cela dans une atmosphère passionnée, sensuelle et joviale que je recommande à mon ami Henry Bauër, fervent lecteur des Mémoires de Casanova, dont M. Hugues Rebell a pour ainsi dire poétisé et précisé les personnages... et le cadre. Elle a d'ailleurs la main heureuse, cette direction du *Mercury de France* ! C'est dans le *Mercury de France* que parut en feuilleton la divine *Aphrodite* de M. Pierre Louys, le plus gros succès littéraire du printemps. *L'Aphrodite* alors s'appelait *l'Esclavage*, comme trois ans avant elle s'appelait *le Collier, le Peigne et le Miroir*, quand, enthousiaste du talent de l'auteur, je colportais, sans aucun succès d'ailleurs, dans tous les bureaux de rédaction, ce roman aujourd'hui à son cinquantième mille ; mais M. Pierre Louys était un inconnu, inconnu comme MM. Henri de Régnier et Viélé-Griffin, que les éditions du même *Mercury de France* ont popularisés depuis, un inconnu comme M. Emile Verhaeren, dont les poésies, parues cette année dans la même maison, font aujourd'hui prime ; un inconnu 8

comme l'est encore Georges Eeckhoud, qui sera connu demain. La vaillante et très littéraire direction du *Mercure* n'a-t-elle pas publié son *Cycle patibulaire*, comme elle a mis en vente en cette même année 1896 ces deux œuvres délicieuses : le *Trésor des Humbles* et *Aglavaine et Sélysette*, de Maurice Mæterlinck ?

Lundi, 26 octobre. — A la Scala, cette bonne M^{me} Baringhel, d'Héloé et Chasteley dans une avant-scène. — Nous sommes venus de trop bonne heure. — Mais non, mais non : toutes ces petites femmes m'amusement. — Petites ! vous trouvez petite cette grande bringue ? — Passez-moi les jumelles. Elle est, en effet, plutôt mal, et elle s'appelle ? — Liane de Vriès. — Liane, encore une Liane ! J'aime mieux l'autre. — Ah ! c'est qu'il n'y en a qu'une, et vous savez qu'elle joue comme une vraie mime maintenant ; c'est à désespérer, si elles se mettent toutes à devenir artistes. — Oui, que vont devenir les filles de nos concierges douées de tempérament ? — Tiens, Reschal. — Non, c'est Plébins. — Drôle, sa petite révérence à agenouillement ! — Peut-être, mais je n'en aime qu'un ici : Baldy, le gros homme à face de poupart qui joue les vieux gommeux ; oui, il a une érotomanie bien divertissante, il prononce « petite femme » comme personne et le flanchement des jambes est tout un poème. — Ah ! Yvette, enfin !

La grande artiste entre en scène. Yvette a engraisé et offre maintenant des rondeurs et des fossettes placées au bon endroit si venues un peu tard ; la diction est toujours parfaite, le mot découpé comme à l'emporte-pièce fait balle et porte, mais la divine a une robe fanée et des gants sales.

— Mais elle devient jolie ! — Peut-être, mais j'aimais

mieux sa silhouette dégingandée de Sidonie macabre. Ah ! quelle terrifiante poupée de cauchemar elle était encore, il y a deux ans, avec ses longs bras de sauterelle et son corsage en V sur sa maigreur de spectre. — Mais elle ne chante que des cochonneries. — Le fait est que *Quand ça le quitte ça me prend* est plutôt une chanson salaude. — Salaude ! Eh ben ! mon cochon, comme dirait Courteline, quand vous allez entendre sa chanson sur les *Cartes !* — Transparentes, ces cartes ? — Et d'importation belge. — Mais elle chante *l'Enfant Jésus* maintenant. Qu'est-ce que cette complainte ? — Aïe, aie, là, c'est franchement mauvais. — Oui, c'est tout à fait la pauvre-ouvroière en mal de sentiment ; on n'est pas plus boulevard de la Chapelle ; aussi, voyez si les galeries applaudissent. — Oh ! la mâtime connaît son public. — Mais vous allez l'entendre dans la *Rouge*, de Bruant ; là, elle est sublime ! — Aussi belle que dans la *Pocharde* ? — Autant. Yvette chante, tragique d'attitude et d'intonation, l'air d'une pierreuse qui détrouse et surine et, d'instinct, arrive à rappeler un Rops, artiste qu'elle ignore d'ailleurs complètement, son idéal voguant entre Ibels et Toulouse-Lautrec. Le public la rappelle, et Yvette lui fredonne une petite paysannerie épicée qui le remet de son émotion ; elle salue et va toucher les cinq cents francs qu'elle emportera précieusement, le soir même, dans son cabas de velours mauve, avec ses gants nettoyés et la musique d'un pauvre musicien de Montmartre que nous verrons dans quelques jours au programme, — la musique, pas le musicien.

Dans l'avant-scène : Restons-nous pour Polaire ? — Mais oui, elle a l'œil insinuant, inviteur, un œil d'un long, et puis elle remue ses jupes et manœuvre ses dessous, ah !

je ne vous dis que ça ! — C'est une Algérienne, vous le saviez ? — Non, mais je m'en doutais. — Restons-nous, pour Polin ? — Oh ! ça non ; c'est plein de génie, mais ce sempiternel turlourou m'embête.

Une heure après, chez Maire, devant un chauffroid de perdreau et de réconfortants œufs au jus, M^{me} Baringhel, avec un étirement heureux de toute sa personne : — Le charme de ces cafés-concerts, c'est qu'on y entre sans envie et qu'on y sorte sans regret.

D'Héloë : Oui, c'est une soirée passée.

Samedi, 31 octobre. — Madame se meurt, Madame est morte !... M. Antoine est enterré. C'est le bruit des salons et des ruelles, des coulisses et des estaminets ; M. Antoine et sa disgrâce occupent aujourd'hui tout Paris. M. Antoine est exilé dans ses terres comme un favori qui a cessé de plaire. On n'agissait pas autrement, à Versailles, du temps du grand roi ; s'il n'est pas à la Bastille, c'est que Quatre-Vingt-Neuf l'a démolie, car la vieille troupe de l'Odéon a bel et bien réclamé pour lui la lettre de cachet.

Ceci tuera cela : c'est l'éternelle querelle du présent et du passé, qui a mis à bas le grand homme du Théâtre-Libre ; ce sont la routine, la sottise et les vieux préjugés, qui ont mené la campagne, et M. Antoine, fils des temps nouveaux, paie les frais de la guerre comme M. Gémier, son premier lieutenant, solde 30.000 francs de dédit la chute de son général et l'Ambigu lâché.

Le régiment d'Auvergne et le vieux répertoire triomphent dans la personne de M. Paul Ginisty, demeuré debout au milieu des pères conscrits de la vieille Odéonie : MM. Albert Lambert-Burrhus, Cornaglia-Pallas et

Amaury-Narcisse, embrigadés et présidés par la rancunière Agrippine qu'est M^{me} Aimée Tessandier.

M. Antoine-Britannicus aurait émaillé son rôle de vocables de langue verte et l'impératrice-mère, et avec elle le conseil de M. Ginisty-Néron, auraient été trouver le vieux Claude pour obtenir l'exil du jeune prince en-verdeur.

Et tout cela, en somme, est de la tragédie héroï-comique, une émeute de coulisses, une intrigue de portants, une levée de perruques et de boucliers de théâtre, un massacre de pots-à-colle pour moustaches et barbes postiches, une échauffourée de loges et de couloirs dont ne parleront plus, dans trois jours, que les ouvreuses et les lampistes, un chapitre moderne ajouté au séculaire *Roman comique* de cul-de-jatte Scarron, et qui auront fourni à M. Georges Vanor deux nouveaux traits piquants pour ses tournées de province : *Arcades Rambaud* pour les deux directeurs aujourd'hui divorcés, et M. Ginisty comme M. Jules Claretie, puisque seul aujourd'hui maître et souverain seigneur du second Théâtre Français.

Tourtereau roucoulant, M. Paul Ginisty, mais tourtereau d'Auvergne à bec d'oiseau de proie, pigeon très sédentaire si l'autre est voyageur, colombe autoritaire à serre d'émouchet.

Dimanche, 1^{er} novembre. — A Levallois, au Vélodrome de la Seine, par un ciel froid et pluvieux qui noie de brume les coteaux jaunes et déjà dépouillés... Sur la piste énorme et macadamisée, c'est le match d'Arendt, le champion allemand, et de Jacquelin, le coureur adoré, acclamé des places à vingt sous comme des loges à dix francs, Jacquelin, le favori de Tout-Paris cycliste, se démenant sur sa bécane, jambes et cuisses nues, caleçonné

de noir et sanglé dans un maillot déteint, Jacquelin, dans le hideux costume adopté pour ce genre de sport.

« Oui, ils y sont allés tous les trois, le père Lambert, Amaury et Tessandier. Roujon les reçoit et Lambert, de sa plus belle voix de ronde, car il parle en ronde comme on écrit : « Monsieurrr le Secrétaire des Beaux-Arts, crroyez que nous sômmes désôlés de vous présenter cette rrequête, navrrés d'avoir à nous plaindrre d'un homme de votre choix, d'un dirrecteur que le ministèrre a bien voulu nous désignerr, mais, môssieur Antoine nous a rendu la situation insoutenable, et il y va de notre dignité, de notre dignité d'artiste et de pensionnaire du théâtre de l'Odéon... (Se tournant vers les deux autres). N'est-ce pas, Madame, n'est-ce pas, môssieur ? Mieux, c'est notre devoir de vous informer des faits qui se passent sur cette scène que nous avons tous servie et illustrée. Permettez-donc, mossieur le Secrétaire des Beaux-Arts, de vous exposer *grosso modo*... » A quoi, M^{me} Tessandier, qui n'y tient plus : « *Grosso modo, grosso modo ! Astu fini de parler en langue étrangère ?* » Et s'élançant sur M. Roujon et le saisissant au collet : « Ce n'est pas tout ça, mon petit ami : il y a qu'à la dernière répétition, comme il nous engueulait suivant son habitude, on a dit à ce sale moineau qu'on viendrait se plaindre à toi, — Roujon, qu'il a répondu, je l'em... de. Allez lui dire si vous voulez. — Il t'em...de, m...de, m...de, m...de. Et voilà ! »

Vraie ou non, la scène qu'un journaliste raconte en s'esclaffant à M. Natanson, de la *Revue blanche*, a le don de m'intéresser un peu plus que la piste où des petits jeunes gens à jambes velues s'escriment et s'évertuent, les épaules concaves, cassés en deux dans des

poses de chauffeurs de locomotives, dans une atmosphère de plus en plus aigre et glaciale... Autour de moi, ce ne sont que gens grelottants et mines transies, joues violacées et teints verts de froid.

Un énorme poussah, une sorte de géant gonflé et ballonné, en mollets et culottes bouffantes, circule au milieu de la foule où sa silhouette en baudruche et sa face en fessier soulèvent une fausse gaieté mêlée d'effarement et de dégoût. C'est un champion anglais ; on prononce des noms : « ..Nieuport ou Champoiseau, Wich ou Wills... » J'aime autant ignorer, et je regagne mon fiacre, laissant M. Jacquelin, le coureur français, gagner seul, en quatre tours de piste, le match de 3.000 francs que Morin, son rival, n'est pas venu lui disputer. Au-dessus des palissades, la Seine jaune, couleur de boue, met un large trait d'ocre mouvant, et le ciel le paysage, en sont comme imprégnés, devenant jaunes et boueux comme le fleuve, couleur de terre mouillée et d'ennui suintant. Oh ! ce gris dimanche de Toussaint dans ce décor brutal !

Dimanche 15 novembre. — Les quatre duègnes de l'Odéon, comme les a si spirituellement désignées M. Lucien Descaves, continuent d'occuper l'attention publique. Dire que l'opinion leur est favorable, non, ces dames s'abuseraient, car la retraite d'Antoine a sonné comme le glas d'une gloire usurpée. C'est que ces quatre vieilles lunes ont depuis longtemps cessé de plaire et si, par déférence pour leur grand âge, le public les supportait à l'Odéon, — l'Odéon, ces Invalides du régiment d'Auvergne et du Conservatoire, — c'est à la condition qu'elles ne feraient pas d'émeutes au ministère, et, séculaires momies,

n'iraient pas secouer leurs linceuls tragiques sur la tête de M. Roujon.

Aussi, les histoires les plus malicieusement malveillantes courent-elles depuis dix jours sur les quatre vocifératrices. Des rancunes toutes personnelles auraient, paraît-il, inspiré leur démarche. Jugez-en plutôt :

A laquelle des quatre M. Antoine, ayant retiré le rôle de *Tartuffe*, aurait-il répondu par cette riposte épique : « Vous avez, me dites-vous, toujours tenu cet emploi au théâtre ; eh bien ! vous le jouerez maintenant à la ville, et avec succès, sûrement ».

Laquelle des quatre, passée célèbre dans le professorat, aurait-elle fait cette déclaration-type : « J'ai la prétention d'avoir la diction la plus décisive et la plus personnelle de tout Paris ; mon articulation, si particulière, a été pour moi l'objet de si constantes études que, lorsque je prononce, mes lèvres ont le dessin des mots, oui, des mots que j'émetts et, inutile de m'entendre : on peut les reconnaître aux mouvements harmonieux et voulus de ma bouche ».

Vendredi 20 novembre. — Ce n'est pas de M. Albert Lambert qu'il s'agit, me chuchote un ami qui lit par-dessus mon épaule et, à l'appui de son dire, mon interlocuteur, amoureux fervent des comédiennes et ennemi juré des comédiens, me cite ce fragment d'entretien surpris entre deux *M'as-tu-vu...* mettons au Café de Suède pour la vraisemblance du décor et n'en parlons plus.

Ce sont nos deux mentons bleus qui parlent.

« Ces directeurs, ils se mêlent de tout, maintenant. Ne veulent-ils pas réglementer nos maillots et admirer nos anatomies ! Mon physique est à moi. Il est à nous, n'est-ce pas, notre physique ? — Naturellement. — Je

n'admets pas d'observation là-dessus. Est-ce ma faute s'ils sont bâtis comme des aztèques ? Tout ça, c'est de la jalousie pure ; aussi, ce que j'en ai collé un, dernièrement ! Faut que je te raconte ça, mon cher. Je jouais, à Bordeaux, un rôle en collant et celui d'un traître, un rôle sinistre, mais très plastique (tu sais que je suis très bien bâti), et à mon entrée en scène, un vrai succès ! Applaudi, applaudi ; mais à l'entrée de la duègne, un vieux canasson sans âge et sans forme, un fou rire dans la salle, le fou rire et puis les cris d'animaux, les huées ; bref, on est forcé de baisser le rideau. En sortant de scène, qu'est-ce que je rencontre dans les coulisses, vert de rage ? Le directeur qui, me désignant mon maillot, m'ose dire que c'est une infamie et que c'est moi qui fais tomber la pièce. Alors je me cabre. — Moi ! que je lui réponds, mais c'est votre sale duègne trop maigre... Et, tendant bien la cuisse et l'humiliant de mes avantages : — Pourquoi dissimulerais-je ? C'est notre gorge à nous, nous autres hommes » ! Sans commentaires, n'est-ce pas ?

Samedi 21 Novembre. — Dans les coulisses de l'*Olympia* on répète. Au piano c'est Edmond Diet, le musicien de la *Belle et la Bête* et de l'*Araignée d'or* ; à droite, adossée à un portant, c'est l'estrade qui figure la stalle gothique à deux marches où s'accouderont le rêve et les langueurs de la comtesse Violante aimée par M^{me} de Pougy. M^{lle} Demay, qui n'est pas de la scène en répétition, y flirte étendue dans un grand fauteuil où s'appuie Puget, jadis sémillant ténor, aujourd'hui galant régisseur. Sur scène enfin, au milieu de huit danseuses figées dans des attitudes et des groupements de statues, c'est M^{me} de Pougy elle-même, en culotte de soie violette, l'air d'une figurine de Saxe, frissonnante et soufflant dans



ses doigts dans la pose d'un gosse transi, M^{lle} de Pougy, qui répète son rôle du page Perrinet dans le divertissement réglé de M^{me} Papurello.

Deux délicieuses filles, elles en costumes de travail, les bras nus et les jambes gantées de maillots chair, tourbillonnent éperdûment autour d'elle, et M^{me} de Pougy mime tant bien que mal la douleur et l'effroi car, le soir de la première, ce seront des flocons de neige toutes ces nudités froufrouantes dont les jupes de tarlatane s'échevèlent et ondoient dans l'ombre.

Des petites femmes de la revue de Ferrier et de Delilia assistent, dans le fond, attendant la fin du divertissement ; dans les coins, on ne parle que du vol des deux chevaux et de la voiture de l'héroïne en scène, ces chevaux et cette voiture qui font battre la campagne à toutes ces jeunes cervelles et gonflent d'émotion et de légitime espoir tant de poitrines de M^{me} Cardinal. Et je reçois cette touchante confession d'une mère :

« Ah ! monsieur, pour être hûreuse, je la suis ; je n'ai jamais été si hureuse ! Eugénie fait de l'or, tout ce qu'elle veut, le petit hôtel, les chevaux et le reste. J'ai quarante-cinq ans, j'ai un amant qui m'adore et que j'adore aussi, un garçon de vingt-deux ans, monsieur ; ma fille aînée, qui s'est mariée et que nous ne voyons plus, me fait deux mille francs de rentes. Ah ! pour une mère hûreuse, je suis une mère hûreuse... Il n'y a qu'une chose qui me chiffonne : j'ai peur qu'Ugénie soit chipée pour le petit Roquemadour, et il n'a pas le sou ».

Lundi 23 novembre. — Retourné aux Folies-Bergère, attiré par la silhouette et la grâce de M^{lle} Chasles. J'entre dans ma loge : c'est la Cavalieri qui est en scène.

Si non e vero, bene trovato, le raconter qui circule

sur la jolie chanteuse napolitaine. Un des plus gros banquiers d'Italie s'intéresse, paraît-il, au sort de la belle enfant ; très diamantée, très bien rentée, notre Graziella de Music-Hall s'ennuierait fort dans ce Paris boueux et brumeux de novembre où elle ne voit presque personne, pas d'élément femme surtout ; car noblesse oblige et le puissant seigneur de la Cavaleri est très sévère sur le chapitre des relations.

Emu de la solitude de la douce enfant, le prince, notre prince, le seul prince, l'arbitre de toutes les élégances, pour faire peut-être aussi sa cour au puissant banquier protecteur, aurait offert à la belle isolée de lui faire connaître la plus jolie de nos sociétaires, l'actrice la plus en vue des événements de l'autre hiver, celle même qui, appelée à la barre, y révéla un talent de comédienne jusqu'alors insoupçonné au théâtre. Notre Italienne d'accepter, et le prince de courir chez Marie-Louise, de la mettre au courant des choses et de la prier, au nom d'une vieille amitié, de faire accueil, mieux, de devenir l'amie de la chanteuse. « Mais comment donc, mon prince ! Vous le désirez ? c'est chose faite : allez chercher votre protégée ; mais je désirerais pourtant savoir d'où elle sort, ce qu'étaient ses parents ». Et, la bouche enfarinée, le prince de courir chez la Cavaleri lui porter la bonne nouvelle.

Sourire au premier mot annonçant l'entente et l'amitié de Marie-Louise ; mais, à la question posée sur sa naissance et sur les siens, notre Italienne se cabre et s'emporte : « Ma famille ! ma famille ! On s'inquiète de ma famille ? Allez lui dire, à votre demoiselle, que mon frère est lampiste et ma mère concierge, et zut et m... ! » Et le prince éplafourdi de gagner la porte. Voilà comment les Folies-Bergère n'ont pas fusionné avec la Comédie-Française.

Jeudi 3 décembre. — *Lorenzaccio*, à la Renaissance ; le plus grand effort d'art de toute la carrière d'une géniale artiste, la plus poignante, la plus saisissante figure qu'ait jamais créée M^{me} Sarah Bernhardt, le seul rôle peut-être où, renonçant à sa personnalité, la grande tragédienne ait tiré de la prose d'un poète la merveilleuse entité d'un héros jusqu'alors inconnu.

Après *Théodora*, *Fédora*, la *Tosca* et toutes les héroïnes de M. Victorien Sardou, qu'elle a galvanisées de son souffle, après la *Dame aux Camélias*, que nous applaudissions hier, après *Magda*, peut-être une de ses plus vibrantes créations, et les *Izëil*, et les *Cléopâtre* et tant d'autres *Princesses lointaines*, M^{me} Sarah Bernhardt, à la vieille de cette fête où toute l'élite artiste d'un pays, devenu pourtant avare d'enthousiasme, va se réunir pour l'acclamer, M^{me} Sarah Bernhardt, de ses mains d'énergie et de grâce vient, certes, de se tresser, elle-même, la plus belle des couronnes dans la création de ce chétif et débauché florentin, frère de Brutus et d'Hamlet.

Le beau drame de Musset, que certains d'entre nous ont osé comparer à d'Ennery, ce poème de passion, de vengeance et de révolte indignée, non seulement M^{me} Sarah Bernhardt a été la première à le monter en France, (nous avons des scènes subventionnées pourtant, la Comédie et d'Odéon !), et cela à ses risques et périls. C'était une grosse partie que jouait la Renaissance en offrant ce spectacle âpre et d'art pur à un public aveuli par les cafés-concerts ; mais ce drame, à dire vrai, écrit pour être lu dans le silence du cabinet de travail, M^{me} Sarah Bernhardt en l'animant de sa personnalité, de sa voix tragique et de sa mimique intense, en a fait une pièce impressionnante et rapide, comme la course à l'abîme d'une

âme à l'agonie, âme héroïque qui lutte et se débat sous le masque et, étranglée d'indignation, étouffée d'hypocrisie, se délivre par le crime et se précipite vers le meurtre comme vers la liberté.

Lorenzaccio ! c'est-à-dire l'Italie de la Renaissance, l'Italie des Médicis souillée de débauche, tachée de sang, pâle de poison et d'amour, et pourtant superbement florissante dans la somptuosité de ses rêves d'art et de liberté. Le spectre de cette Italie-là, éblouissant et blême à la façon d'un lys écloso sur un charnier, c'est M^{me} Sarah Bernhardt elle-même dans sa création de ce chien de Lorenzino de Médicis, le *Lorenzaccio* dégradé, méprisé.

Elle apparaît, maigre et chétive dans son pourpoint noir brodé d'or et de jais, et la face exsangue sous les lourds cheveux sombres, les mains fébriles. Toute cette attitude compliquée et voulue d'insolence et de lâcheté, tout, dans ce garçonnet cynique, trahit l'écœurement d'une âme infiniment lasse, la souffrance d'un corps étouffant sous le masque, tandis que, dans le blême des joues, l'œil glauque et luisant avec des froids d'acier, les errantes prunelles tour à tour effroyablement fixes, et puis, tout à coup si lointaines, dénoncent la fureur des affronts dévorés en silence, et la haine du monde avec la volonté de la mûre vengeance et du meurtre sûr.

D'autres, et plus autorisés que moi, ont célébré, au lendemain de ce soir, le verbe et le jeu de la tragédienne et la tirade de la *Toupie*, filée comme un couplet avec des bas et des hauts dans la voix et des câlineries d'intonations et de gestes ; tous ont applaudi l'effroyable assaut d'armes où Lorenzino se rue, écume et râle avec des cris de rage qui râclent dans sa gorge et puis défaille exténué, exsangue, toute sa vie aux lèvres entre les bras de Sorrocolo,

tous, durant cette terrible passe, ont eu le froid de la petite mort en voyant la sueur d'agonie au front de la tragédienne et les veines de ses tempes se gonfler et bleuir, car tous mouraient dans l'angoissante peur de la voir se briser et mourir.

Tous ont eu le frémissement des émotions superbes en écoutant la Désillusion et le Rêve donner par sa bouche leurs sublimes conseils au vieux Philippe Strozzi, *Une nuit que j'étais assis dans les ruines du Colysée*, et toute la fameuse tirade ; et puis ce fut la scène de la cotte de mailles d'Alexandre de Médicis si finement subtilisée, et puis enfin l'angoissante veillée de Lorenzo attendant chez lui le *Sanglier*, le portefaix fumant de vin et de luxure, l'ironique et strident monologue du meurtrier avant le meurtre. Certes, dans la composition générale de ce rôle, il y a tout cela et bien d'autres choses encore, mais les scènes où la tragédienne m'a paru atteindre le summum de son art, ce sont celles où elle garde le silence. Dans ces scènes-là, je l'avoue, M^{me} Sarah Bernhardt touche au sublime et qui ne l'a pas vue, au troisième acte, écouter, assise sur le rebord de la fenêtre qui domine la ville, le débat orageux des trois frères Strozzi, qui n'a pas vu cela n'a rien vu.

La vision de ce Lorenzaccio-là, silencieux et songeur, et de quel désespéré silence et de quelle impénétrable songerie, la vision de ce pauvre petit débauché, au cœur ulcéré et meurtri, ruminant sa vengeance dans le ciel or et rose d'un crépuscule toscan, cette vision-là vaut tout un voyage à la Loggia et aux Uffizi, car M^{me} Sarah Bernhardt, c'est l'âme même de Florence.

L'Italie tout entière pourrait se lever pour la couronner.

Vendredi 4 décembre. — Une amusante anecdote de théâtre. Elle m'est contée par Lagoanère lui-même, dans les coulisses de l'Olympia : c'est la réponse au désir manifesté par un auteur de corser, par la présence d'un dromadaire et autres animaux d'Égypte, certain cortège plus ou moins asiatique ou africain d'un spectacle en cours.

« Un dromadaire, même artificiel, c'est toujours dangereux au théâtre. Outre les plaisanteries faciles à l'apparition en scène d'un chameau, vous ne pouvez savoir quelles difficultés cela peut créer dans la figuration... Dans je ne sais quel ballet, sous la direction de Ritt et Gailhard, quelques chameaux défilaient aussi sur un praticable. De vrais animaux ? Il n'y fallait pas songer. Six figurants furent chargés de représenter, deux par deux, la caravane ; vous avez cent fois vu le truc au Nouveau-Cirque et ailleurs : un homme debout fait l'avant-train du chameau et un homme courbé fait le train de derrière ; leurs jambes, pantalonnées de toile caoutchoutée grise, figurent les pattes de l'animal ; c'est le même truc que pour l'éléphant. Au cours des représentations, un des chameliers d'avant-train tombe malade : on désigne un autre figurant. Quand, le soir venu, Gailhard, en tournée d'inspection dans les coulisses, n'aperçoit que deux chameaux : stupeur. « Mais il me manque un animal ; j'avais pourtant désigné l'avant-train ; d'ailleurs, le voici, cet avant-train, où sont les pieds de derrière ? » Alors un figurant, en tenue de ville, se détache d'un groupe et, plein de dignité : « C'est moi, monsieur, les pieds de derrière, mais j'ai rendu le rôle au régisseur : je n'ai que faire de rester dans une maison où l'on n'a pas d'avancement ».

Le train de derrière se croyait en droit de devenir train de devant... Où se niche l'orgueil d'un figurant ?

« Et puis, conclut M. de Lagoanère, voyez-vous bien le besoin d'un chameau ici ? Franchement, je vous trouve bien exigeant ».

Lundi 18 janvier. — La princesse de Chimay, naturellement. Il faut bien parler d'elle qui tient le record de toutes les curiosités.

*Cette femme à laquelle il eût fallu un éternel amant, a-t-il été écrit sur elle. Un éternel amant ? Oui, car cette blonde Yankee, qu'on nous a représentée comme une aventureuse assoiffée de chimère, m'apparaît être, au contraire, la plus pratique et positive des femelles ; c'est bien à elle que Banville aurait pu appliquer la moralité d'un de ses plus jolis contes féeriques : dépouillé de l'idéal qui le divinise, l'amour est la plus exacte des sciences exactes, et, en effet, M^{lle} Clara Ward est, pour me servir d'une banale locution populaire, de celles à qui il ne faut pas en promettre, et l'effrénée passion de cette belle inas-souvie, pour un Tzigane bedonnant et laid, s'explique d'elle-même pour quiconque a lu *le Moyen de parvenir*, de Béroald de Verville.*

Pour ceux qui l'ignorent, je me contenterai de citer une conversation tenue par la princesse de Chimay, le 13 juin 1894. Je n'ai d'ailleurs qu'à la reprendre dans la *Pall-Mall Semaine* que j'écrivais à cette époque, mais où je me gardais de nommer la coupable :

Conversation exacte surprise dans la salle à manger d'une princesse, tout ce qu'il y a de plus princesse, de celles, il est vrai, que les millions du pétrole et de l'huile à graisser les machines introduisent aujourd'hui dans le faubourg :

— *Et un tel, ma chère ? — Oh ! rien du tout ; pas la peine d'en parler. — On ne croirait pas ; il a des biceps énormes. — D'où revenez-vous, si vous jugez les hommes d'après leurs muscles ? Rien de plus mesquin, sous ce rapport, que les gymnastes et les lutteurs ; on est rien volée avec eux ! — Et un tel, le petit de *** ? — Oh ! cela beaucoup mieux ; ayez toujours confiance aux petits maigrichons et nerveux. D'ailleurs, les trapus aussi ont du bon.*

Et des détails suivaient, d'une précision exorbitante, sur la taille et la dimension des hommes de leur société, conversation terminée par ce joli mot de la maîtresse de la maison à propos du marquis de D... : — Ah ! ce pauvre marquis ? Un cure dents !

Mardi 19 janvier. — Mœurs de Music-Hall. Ils vont bien les jeunes interviewers de notre temps ! Entré à l'Olympia : Marcel Simon, le secrétaire, m'y communique ce billet adressé, pas plus tard que l'autre semaine, à une des trois princesses dont les noms, sur l'affiche, font prime et attirent la foule bien plus que les auteurs, pauvres grimauds de lettres sacrifiés en ce lieu.

« Mademoiselle, je désirerais vous interroger. Si vous le voulez bien, je vous attendrai à la sortie, rue Caumartin, dans un fiacre ; vous n'aurez qu'à monter. Je m'engage à ne pas vous garder longtemps, un quart d'heure me suffira (sic) ».

On n'est pas plus expéditif ; mais je tiens le nom et l'adresse du signataire à la disposition de la princesse de Chimay.

Jeudi 28 janvier. — On ne peut pas lutter avec les mondains. D'ailleurs, l'amateurisme des gens du monde... ! Un livre commis par l'un d'eux, livre autour duquel grand

bruit fut mené l'autre printemps, me tombe entre les mains. Préfacé par M. Anatole France, qui ne put refuser l'appui de sa belle prose et de sa signature à une chère madame (il y avait tant dîné !), ce délicat volume ne serait pas un exemple-type du genre s'il n'était pas illustré par M^{me} Madeleine Lemaire.

Les plaisirs et les jours, de M. Marcel Proust : suaves mélancolies, d'élégiaques veuleries, des petits riens d'élégance et de subtilité, de tendresses vaines, d'inanes flirts en style précieux et prétentieux, avec, entre les marges ou en tête des chapitres, des fleurs de M^{me} Lemaire en symboles jetées, et l'un de ces chapitres s'appelle : *La mort de Baldassare de Silvande*, le vicomte de Silvande. Illustration : deux cruches. Un autre, *Violante ou la mondanité*. Illustration : deux feuilles de roses (je n'invente pas). L'ingéniosité de M^{me} Lemaire ne s'est jamais adaptée aussi étroitement à un talent d'auteur. M. Paul Hervieu, et son *Flirt*, n'avaient certainement pas inspiré aussi spirituellement la charmante peintresse. C'est ainsi qu'une histoire de M. Proust, intitulée : *Amis : Octavian et Fabrice*, a pour commentaires deux chattes jouant de la guitare, et une autre, dite *Rêverie couleur de temps*, s'illustre de trois plumes de paon.

Oui, madame, trois plumes de paon ; après cela, n'est-ce pas ? on peut tirer l'échelle.

On trouve aussi, dans ces *Plaisirs* et ces *Jours*, un chapitre intitulé : *Mélancolique villégiature de M^{me} de Bresve*, de Bresve, grève, rêve, oh ! la douceur fugitive de ce *Bresve !* et trois héroïnes s'y ornent des noms charmants d'Helmonde, Aldegise et Hercule, et ce sont trois Parisiennes du pur, du noble faubourg.

Le fouet, monsieur !

M. Marcel Proust n'en a pas moins eu sa préface de M. Anatole France, qui n'eût préfacé ni M. Marcel Schwob, ni M. Pierre Louys, ni M. Maurice Barrès ; mais ainsi va le train du monde et soyez sûrs que, pour son prochain volume, M. Marcel Proust obtiendra sa préface de M. Alphonse Daudet, de l'intransigeant M. Alphonse Daudet, lui-même, qui ne pourra la refuser, cette préface, ni à M^{me} Lemaire ni à son fils Lucien.

Vendredi, 29 janvier. — M^{me} Aubernon va réouvrir ses salons. M^{me} Aubernon est tout acquise à la littérature scandinave ; les dernières soirées de l'Œuvre ont décidé son choix ; les deux représentations d'*Au-dessus des forces humaines* en ont fait une adepte de la littérature norvégienne. C'est avec Ibsen que M^{me} Aubernon inaugurera sa saison. La spirituelle maîtresse de maison avait songé un instant à monter le *Canard sauvage*, mais l'écrivain danois, informé et touché, a voulu donner à la scène de la rue d'Astorg un drame inédit.

L'Oie apprivoisée, tel est le titre de la pièce qui sera jouée dans les premiers jours de mars chez M^{me} Aubernon.

Samedi 6 février. — Deux décorations, dont on peut cette fois féliciter le ministère : MM. Henri de Régnier et Rosny. Mais ce ruban rouge, qui vous consacre tous deux vis-à-vis de l'opinion publique, va-t-il assez vous discréditer, messieurs, auprès des jeunes cruels et des jeunes féroces des plus jeunes revues ?

La célébrité, c'est un cigare qu'on fume par le bout du feu, cela brûle et empouacre la bouche. MM. de Régnier et Rosny vont connaître, s'ils ne la connaissent déjà, l'amertume de l'estime littéraire des ratés de génie tout à coup convertie en sarcasmes, en dédains et en mépris, et cela parce qu'un décret les a faits officiels.

Il y a plus de dix ans que j'aime et j'admire dans M. de Régnier le talent du poète et le caractère de l'homme ; j'ai été un des premiers à écrire sur les *Poèmes légendaires et romanesques*, l'article que tous ont commis depuis. M. de Régnier a tenu magnifiquement de magnifiques promesses.

Après les nostalgiques et frissonnants poèmes de *Tel qu'en songe*, ce fut le rêve antique, comme modulé sur des flûtes d'idylle, du beau livre d'*Aréthuse*, puis ce furent les proses magistrales, impeccables, des *Contes à soi-même* et du *Trèfle Noir*.

La *Revue* a accueilli M. de Régnier, et quelle revue ? La plus fermée de toutes ; les méchants de prétendre aussitôt qu'elle ne s'était ouverte qu'au gendre de M. de Hérédia. Un journal de boulevard publie tous les quinze jours des vers de M. de Régnier, et l'envie déjà lui siffle aux oreilles ce mot comme une injure : *journaliste*. Les Beaux-Arts viennent de le nommer chevalier de la Légion d'honneur et M. de Régnier n'est ni socialiste converti, ni Belge naturalisé.

M. Henri de Régnier peut, dès aujourd'hui, s'attendre aux chroniques calomnieuses et aux pires insultes : on connaît son temps... *Doux pays !*

Mercredi matin, quatre heures. — Au restaurant de la place Blanche, propos de table... Des masques et des masques, plutôt défraîchis, des hommes en clowns, des femmes en petits voyous, quelques impénétrables en pénitents de la Mort, capuchons et cagoules, deux ou trois journalistes connus, en tenue de noctambules, petits chapeaux et vestons, des rastaquouères en habit, les faux-nez posés sur la nappe, quelques actrices en tenue de ville, une vieille garde en marquise Louis XV, naturellement,

des mouches dans du laid, car elle a arboré la *badine*, la *mutine* et l'*assassine*, des dominos trop élégants, trop parfumés avec les dessous de vingt-cinq louis empestant l'équivoque du vice, le méli-mélo découlant de la sortie du Casino, du Moulin-Rouge et des lointains Bullier, les curieux et les suspects, les voyeurs et les effrontés ravis d'être vus, la confusion fin de sexe et la promiscuité d'une nuit d'un mardi-gras parisien.

Elles et Ils parlent.

— Est-ce vrai ? Elle a lâché son sculpteur, et on la revoit où on s'amuse ; elle avait fait un fin, disait-on ?

— Que veux tu, ma chère ? Elle a bien la nostalgie de la vertu, mais elle a la noce dans le sang. — Noceuse et nostalgique, c'est la noce qui l'emporte.

— Cette pauvre Marion, voilà maintenant que les mouches s'y mettent ! Je la croyais avancée, mais pas autant que ça. — Tu n'y est pas, chérie, une réhabilitation : elle ne les tue plus.

Une petite femme très saoule se lève toute droite, essaie d'enjamber une table et, se renversant, la bouche grasse et les yeux humides, sur le plastron d'un habit noir assis près d'elle : — Suis-je assez Messaline ?

L'habit noir plutôt froid :

— Tu exagères ; mets salope et n'en parlons plus.

Neuf heures du matin, sous la pluie qui bruine, l'ignoble boue rose de la fête, l'immondice sanguinolente de la poussière et des confetti délayés par la pluie, agglutinés, collés en pâte épaisse, un cloaque où les balais de la voirie remuent péniblement des ondes lourdes et lentes de mer étale, quelque chose d'innomable, couleur de sang et de vinasse où il y a de la vomissure d'ivrogne, du fard de fille et des fonds de seaux de toilette, une boue par-

ticulière aux lendemains des carnivals parisiens et qui sentent plus le hoquet que l'égout.

Cocher, au Hamman !

Mardi 23 mars. — Le flagrant délit de l'adultère Rigo à l'hôtel Terminus. Il clôt bourgeoisement, lourdement, de la manière la plus plate et la plus inesthétique, la marche triomphante, à travers les huées de la foule et les adorations de la Presse, de la princesse amoureuse et du tzigane aimé, ce constat légal, à la requête d'une M^{me} Rigo légitime, d'une liaison déjà depuis neuf mois cosmopolite. L'irruption, à sept heures du matin, du commissaire de police et de son écharpe dans l'alcôve des amants introduit le vaudeville dans la course à l'abîme de cette princesse ensorcelée. Avoir enfourché le balai des sorcières, c'est-à-dire non, l'archet d'un tzigane, pour courir à Cythère, avoir, telle une initiée au sabbat, promené la gloire de sa faute à travers toutes les capitales et les villes d'eaux de l'Europe pour se noyer dans le crachat d'un pauvre petit procès-verbal ; et cela, quand il y a des vitriols, des dagues, des poisons, les lents et les prompts, toute l'inférieure cuisine des Canidies de *la tribu prophétique aux ardentes prunelles* ! Entre tant de vengeances, *la vilaine femme*, comme l'appelle Clara Ward, a choisi la plus sûre : le ridicule.

Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des gypsies ?

Et le couple verbalisé a dû fuir pour d'autres rivages, abandonnant Paris aux exploits d'huissier.

Pauvre princesse ! Il avait si bien commencé, ce séjour presque officiel d'amants consacrés dans un Paris enthousiasmé d'héberger, enfin, Sa Majesté l'Amour !

Ç'avait été d'abord, au milieu d'une cour de reporters en extase, les dithyrambes sur les bas de la dame, et les montres à répétition du monsieur, les protestations des

demoiselles de la haute galanterie forcées de faire enregistrer par huissier, dans les feuilles, qu'elles étaient insensibles au tzigane et que miss Clara Ward n'avait pas attendu leur exemple pour rigoler. Puis, ç'avaient été les sensationnelles apparitions dans les avant-scènes des théâtres, au milieu d'un escadron volant de journalistes gardes du corps (corps du délit, princesse !), le succès des pièces en vogue, plus consacré par la présence du couple que par celle de notre Faure ; les cachets fabuleux offerts aux deux coupables par les tenanciers de music-halls, que sais-je encore ? Priape triomphant dans l'imperturbable faitié du tzigane se levant pour saluer le public du fond des avant-scènes, tout comme une Altesse Royale répondant à son peuple, et ses déclarations stupéfiantes aux questions indiscretes sur l'emploi de ses nuits : « *Nouf !... nouf !... nouf !...* (ne pas lire : *gniouf-gniouf*) *nouf !...* » C'est-à-dire *neuf*, le nombre des Muses, dont la Muse de l'Histoire, naturellement ; les neuf Muses, donc toute la lyre de Phoebus-Apollon vibrant sous un archet. Et c'était la montée au Capitole jusqu'au mémorable soir de la Scala, hélas ! la Scala, dernier refuge de la pudeur depuis que M^{lle} Guilbert y chante *Pessima* ; la Scala, où la vertu parisienne — l'était-elle assez, ce soir-là, parisienne ! — devait s'alarmer, se pâmer, réclamer.

Car ils se sont cabrés, les bons bourgeois buveurs de bocks, et les habits noirs amateurs de maillots, et les braves dames affriolées des grivoiseries de Xanrof ; oui, il s'est indigné, il a trouvé cela dans le gousset de son gilet, le public d'*A nous les femmes !* il a trouvé ce beau mouvement d'insulter et de huer une étrangère coupable d'afficher hautement l'adoré de son choix et les protestations sont parties du poulailler. Ce sont les dames en cheveux

et les messieurs à haute casquette qui ont le plus énergiquement protesté.

La princesse, vraiment superbe, répondait en se levant toute droite et en jetant ses bras au cou chéri de l'insulté. Et comme c'était un acte de bravoure, les sifflets redoublèrent : on aurait applaudi à une belle lâcheté.

Consolez-vous, princesse, ce même peuple huait et massacrait, il y a cent ans, une princesse comme vous, mais celle-là une honnête femme et dont le seul crime était de ne pas avoir trahi ses amitiés. Pauvre Lamballe ! Et il a fallu, pour vous soustraire, je ne vous dis pas à son sort, mais à des manifestations sûres, que vous partiez par les coulisses. Vous avez dû quitter le théâtre par l'entrée des artistes, cette porte-là même par laquelle vous souhaitez maintenant d'y rentrer. Et M^{lle} Guilbert, étonnée de tant de succès, dut vous hospitaliser dans sa loge...

Oh ! pour un scandale, ce fut un beau scandale, et cette manifestation partie d'un poulailler de théâtre, les vertus de la pelouse la renouvelaient pour vous, le lendemain, à Auteuil. Ah ! vous pouvez être fière, miss Clara Ward, vous avez, pour stigmatiser votre conduite, les titis du café-concert et les bookmakers du champ de courses... Jalousies de métier !

Les classes dirigeantes ont suivi : le constat d'adultère, qui vous fit quitter Paris, on savait déjà la veille dans quel hôtel du faubourg Saint-Honoré on en avait négocié le prix, commissionné les mandataires. Il fallait un scandale pour vous faire vider la place, question d'argent ! En payant plus cher, vous l'auriez évité. On ne saurait penser à tout. Mais le scandale est flagrant. Et voilà qu'aujourd'hui les pudeurs de Berlin vous renient. Vous ne débutez pas, paraît-il, dans cette fête de charité dont votre

coupable renommée devait assurer la recette. Ce sont les pauvres qui y perdront, voilà tout. Avec vous, ce sont toujours les riches qui gagnent.

Moralité : audacieuse et naïve, naïve surtout, vous êtes la jeune et libre Amérique, qui, débarquant dans notre vieux monde, croyait y pouvoir tout acheter, tout payer, l'amour comme le nom, la considération comme le plaisir.

Le monde y perdrait trop si l'on pouvait tout acheter ; il ne permet que les transactions où il trouve ses bénéfices : il n'y a pas de commission sur les achats de tziganes... Si vos façons d'être prévalaient, où irions-nous, mon Dieu ? Toutes nos vieilles familles seraient ruinées. Nous ne le permettrons pas, n'est-ce pas, Mesdames les douairières ? A cheval sur nos principes et en avant : ohé ! la morale, ohé !

Mercredi 24 mars. — A la Boîte à musique, la *Loi de l'ombre*. Une vaste et confortable salle, où l'on respire enfin, rien des étouffoirs des autres établissements de Montmartre, et là, dans une obscurité propice aux explorations surnoises, j'appréhende le retour de la lumière dans la terreur du visage de mes hypothétiques voisines, la résurrection au tableau lumineux des spirituelles ombres de l'ancien Chat-Noir. La *Loi de l'ombre*, c'est du Franck et de l'Armand de Caillavet, ce sont surtout d'hilarantes et sarcastiques silhouettes de Frey, les ombres machinées de nos plus illustres sociétaires en voyage. Le cou de M. Le Bargy s'y allonge comme celui d'une girafe ; il grandit, il grandit, ce cou, comme le talent de son propriétaire ; et le noir profil de Mounet-Sully y est articulé avec des jeux de prunelle et tout un clavier de dents féroces à faire pleurer les petits enfants. Dans un prestigieux décor, qui se passe au fond de la mer, au milieu

Chez ennemi

Je vous trouve au contraire haïllement compromettant, j'ai un grand penchant pour les rayons, auteurs français, gaulois bouffes et autres mordons ordinaires et extraordinaires, dont je fais à Paris au. quelques femmes absolument esquisse et quelque une homme de talent, dont vous, ma société exclusive. et vous me compay avec une vicieuse, ou une saie effrayante un petit rayon du nom d'Auguste sur la bras.

Qui qui n'a vu voyant les trahisons extérieures en Defour de velours noir, en cette bleu et fulcray rouge à pois, cet Auguste; une ironique

FAC-SIMILE D'UNE LETTRE AUTOGRAPHE DE JEAN LORRAIN.

o Jean Lurain, est terrible,
 horrible et horripilant et je
 commence à trouver vrai de vous
 l'éternel punie... in cauda veneno.

Je vous remercie néanmoins
 avec toute la reconnaissance d'Ulubride
 au grec tendeur de chats et
 compens de chiens qui arrache
 la queue du sien, cette mise en
 valeur de Jean Lurain est
 aussi habile que perfide et
 je pardonne à la perfidie en faveur
 de l'habileté... et puis je vous
 dois bien une vengeance pour
 l'événement et surtout que spécimen
 de mon moi que je vous ai donné
 à Paris... je suis enfin délaissé

, mais vedo bei centz bei affugit, bei ancont, vite!
 la stamandis est adatte en a moment, j'en suis
 en preguis, en melade et en crante, je s'ouvre plus un lire
 re li plus un journal et me parte avec l'indite de la
 rade enfon remise au cent apres deux boys mais
 de l'heuree, des l'heure haute et adante d'une
 grande pame zix à des hoies d'ix, au se sui mille
 en le jus la ferman de fois.
 etude et fennale, bnde et righe du arde, sont tou
 d'ine laiden amiride et ce fante qui l'age en fin
 Amos ma imagination. Je commence à comprendre

la volupté de l'achat, si la chasteté est une pareille.
 Devidement n'ête projet d'êtang, saum et kais de mes d'ant,
 Je rai me m'ête en campagne... Juillet et Aout en Aout
 et Septembre.. Le 28 j'uns n'ont lui j'uns Aout, j'p'hauchent

intéressé:

Esai bien - Dieu dans un berge, l'Image d'Épinal

et mon Louien, peste quelle réclame à Beladan

Josephin. pourquo n'ing. me pas en le courage entée
 de l'enfant noir... faire une paternité de la p... tie,
 c'est trop d'indulgence, c'est ~~de~~ couvring tout au

plus... Je rans ai lu dans le Jour entée le rouge sentimental

de l'homme et les deux leins de Juliette et chère change il

ya des deux livres dans le rothe.

quo j'1400 relac, la Mulay, les deux.

rothe Year

d'épaves politiques et littéraires, vieux rôles, vieilles pièces et vieux dossiers sombrés dans la carcasse de vieux transatlantiques, naufrages sur naufrages, dans un nimbe de nageoires, d'archets et de violoneux frétilants, naturellement, la princesse : nous sommes au fond de la mer...

La lumière revient. J'inspecte craintivement mes deux voisines. Je respire : M^{me} Bob Walter est dans la salle, mais je ne suis pas près de M^{me} Bob Walter !

Vendredi 2 avril. — Mon courrier. Quelques lettres d'insultes, pour ne pas en perdre l'habitude, anonymes d'ailleurs, toujours soigneusement anonyme ce genre de lettres-là : l'une, signée pourtant, me reproche, à propos de mon dernier *Pall-Mall* et de la princesse de Chimay, d'y avoir glorifié l'adultère ; elle m'annonce, cette lettre, un désabonnement au *Journal*. Une autre, d'une lectrice abusée, me rappelle un tendre entretien ? oui, très tendre, dans le bureau du même *Journal*, en date du 12 septembre dernier, époque à laquelle j'étais à Tolède, en pleine Espagne ensoleillée et brûlante. Je ne sais quel est le garçon de bureau qui s'est fait passer pour moi mais, à en juger par les reproches et les regrets de la dame, ce faux Raitif est d'une enviable éloquence ; puis, quelques injures *ad hominem*, injures de gens évidemment peu au courant des légendes du boulevard... Un assez mauvais courrier, en somme, du vinaigre, de la pommade rance et de la cendre de cigare ; mais cela c'est le train ordinaire de la vie. J'en trouve autant tous les matins où je vais au *Journal*. Mais en rentrant chez moi, la plus délicieuse des surprises, et qui me console de tout : une gerbe de lis, des grands lis blancs de serre, *Date lilia*, rehaussée d'œillets rouges, des œillets poivrés dont la fragrance entête et ranime à la fois, anonyme cadeau d'amis inconnus, d'amie et d'ami (car c'est

un jeune ménage qui, la semaine dernière, m'envoyait déjà les mêmes lis de neige, aggravés cette fois de monstrueux iris noirs).

Les iris noirs qu'on me reproche tant d'aimer, et que j'avoue aimer, et pour leur forme en fer de lance et pour leur couleur de ténèbre ; fleur du soir, iris noir.

Samedi 3 avril. — Deux heures du matin, dans les Catacombes. De vagues silhouettes d'hommes en macfarlane, d'autres en pelisse fourrée, le col relevé, le chapeau sur la tête, car on grelotte, les pieds dans une boue blanchâtre, et sur les épaules le froid tombant des voûtes humides. Les murs, faits de tibias, de fémurs et d'ossements, me rappellent les longs couloirs que font dans les chantiers des marchands de bois les piles de bûchettes symétriquement rangées ; c'est la même nuance brune et jaunâtre. Aucune impression sinistre ne se dégage pour moi de cet ossuaire envahi et violé, et c'est tellement la sensation ressentie par tous qu'aux premières mesures de la *Marche funèbre* les bougies s'éteignent, chacun préférant l'obscurité pour se suggestionner. Toutes réflexions faites, la *Marche funèbre* de Chopin est autrement belle dans une cathédrale ; la *Danse macabre* de Saint-Saëns donne peut-être davantage : il y a, à la deuxième reprise, un certain cliquetis d'osselets assez angoissant à entendre au milieu de toutes ces têtes de morts.

C'est fini, les bougies se rallument, et deux femmes, assises presque vis-à-vis de moi, m'hallucinent et m'obsèdent par les ombres creusées de leur visage, ombres macabres, cette fois, par le voisinage même des crânes grimaçants dans la muraille, presque à hauteur de leur front. Une analogie impérieuse s'impose entre ces faces vivantes et ces faces de morts, la lueur vacillante

d'une bougie en accentue cruellement les méplats et, à un moment donné, les deux femmes qui sont là, ont sur leurs épaules de véritables têtes de squelettes.

Un faux Sâr Péladan barbu et chevelu, mac-farlane en ailes de chauve-souris et physionomie assyrienne, promène un pauvre crâne dans lequel il a introduit une bougie allumée ; plaisanterie d'un goût déplorable et bien digne d'un mage, car cet allumeur de réverbère funèbre se nomme Mérovack et se dit musicien par ondulations.

Un coiffeur alors ! Oh ! ma pauvre tête de vivant qui s'enflamme, éblouie, comme cette tête de mort.

Mercredi, 14 avril 1897. — A la Renaissance, la répétition générale de la Samaritaine.

Je suis toujours un peu dans tous les mots d'amour,
Et tant que ce n'est pas à moi que l'on s'adresse,
On ne fait qu'essayer les termes de tendresse.

Dans la plus poétique et merveilleuse mise en scène que nous ayons encore vue, c'est, on dirait, illustrée par James Tissot, la réalisation, non, la mise au point du rêve du plus tendre et, peut-être, du plus doux des évangiles : l'aventure de la *Samaritaine*, de la femme de Sichem à l'âme plus légère qu'une corbeille, rencontrant Jésus à la fontaine, et tout à coup abreuvée de vérité, illuminée par la parole de vie, revenant catéchiser la population frivole et mercantile de sa ville pour l'amener de là, frémissante d'amour, ivre d'enthousiasme, aux genoux du Sauveur : femmes, courtisanes, vieillards, vierges, artisans, prêtres et soldats, tous en larmes et le cœur défaillant de tendresse, sous la rosée d'un divin espoir.

La poésie et le charme ineffable de cet épisode du

Nouveau Testament, M. Catulle Mendès l'a dit ici mieux que je ne saurais le faire et je n'ai point à apprécier des vers qui m'ont ému et attendri comme l'Évangile même au temps que j'étais enfant. J'ai jadis aimé et loué de M. Edmond Rostand sa comédie des *Romanesques* ; j'avoue être resté plus rebelle aux séductions de la *Princesse lointaine*. Je n'ai pas à chercher si le don des larmes de la *Samaritaine* est dans le poème ou dans l'évangile, mais il faut être reconnaissant à M. Rostand d'avoir écrit ces trois actes, ces trois tableaux plutôt où, grâce à lui, le Paris médisant, vaniteux et rossard des premières, le Tout-Paris des propos de couloirs, a pendant trois heures vibré de la même émotion religieuse et sereine, a pendant trois heures retrouvé la source délicieuse des larmes.

Quant à M^{me} Sarah Bernhardt, je n'aurai que deux mots à en dire. En novembre dernier, elle montait *Lorenzaccio*, et ses amis se demandaient, inquiets : « Maintenant que fera-t-elle ? On ne peut pas aller plus loin. » Nous sommes le 17 avril, et depuis trois jours la Renaissance donne la *Samaritaine*.

Toute l'Europe, que dis-je ? tout l'univers saluait en M^{me} Sarah Bernhardt la première des tragédiennes : la pièce d'hier, après *Lorenzaccio*, la consacre metteuse en scène de génie. La femme qui a trouvé ces groupements de foule, ces éclairages de décors et le pittoresque de ces plantations, la femme qui a su régler l'harmonie des costumes et des attitudes de la citerne de Garidzim et du marché de Sichem, a non seulement une âme de poète, mais encore un cerveau de peintre et de sculpteur.

Nous pouvons, tous en France, être fiers : grâce à celle, la *Samaritaine*, hier encore légende chrétienne, est aujourd'hui un tableau de musée.

LE GRAND-PRETRE

Le Christ est un vainqueur qui viendra dans la gloire.

PHOTIME

C'est un pauvre qui passe et qui demande à boire.

Vendredi, 16 avril. — A Notre-Dame, après le sermon du soir. Sous les hautes voûtes baignées de clair-obscur, si hautes qu'elles semblent s'enfoncer dans le vertige et dans la nuit, la procession annuelle dans la nef et dans les bas-côtés noirs de foule, du chapitre de la cathédrale et de S. E. l'archevêque de Paris... Un mouvement de curiosité, comme le remous d'une mer, dans cette affluence de dévôts entassés là depuis le chœur jusqu'au porche et, au milieu du troupeau humain, cette inoubliable vision... : Précédés de cierges et d'un grand crucifix d'argent, ce sont, entre deux rangs d'enfants de chœur, surplis blancs et soutanelles noires, ce sont, en lourdes chapes de deuil, l'air de cloches ambulantes, les gros corps trapus et bedonnants des chanoines de Notre-Dame. Les têtes glabres et frustes, avec leur peau rougeaude où la flamme des cierges allume d'imprévus vermillons, font songer à des moines de Vibert ; les enfants de chœur avec leur crâne tondu et leur teint cireux d'enfants pauvres rappellent, eux, les petits curés des processions de Goya ; la foule, écartée sur leur passage, apparaît, comme brumeuse, dans le halo de fumée des tableaux de Carrière, et ce sont des réminiscences de musées et d'expositions que nous impose au premier aspect la cérémonie. Un énorme reliquaire de style carlovingien, cuivre ou argent doré tout bossué d'émaux, défile sur une civière portée par deux diacres, et l'émotion religieuse ne nous prend vraiment aux entrailles que devant monseigneur de Paris, avec son grand corps décharné qui

se courbe, ce visage ossifié, ces mains tremblantes, pareilles à celles qu'on voit dans les charniers, ce maigre cou branlant, ces prunelles décolorées dans l'extraordinaire renforcement de l'arcade sourcilière : tout cela est d'un personnage d'une autre époque et d'une autre civilisation. C'est une figure millénaire, c'est une âme datant de dix siècles au moins qui processionne là, devant nous, dans une hallucinante auréole de mysticisme et de foi. Deux enfants de chœur escortent Mgr Richard, deux pauvres petits gosses de la paroisse, qui, transfigurés par son voisinage, ont comme lui l'air de statues du onzième siècle, comme lui semblent descendus de quelque pilier où tout à l'heure, la cérémonie achevée, ils remonteront dans leurs niches. Des dévotes se sont agenouillées, des femmes poussent des enfants au premier rang, sur le passage de l'archevêque. Dans un groupe d'artistes, cette phrase est dite que je surprends et que je note : « Il a une figure à faire des miracles ! »

L'archevêque est déjà passé.

Dehors, sous le portail, les camelots crient à tue-tête le sermon du prédicateur.

Vendredi 23 avril. — Le Vernissage du Champ de Mars ou la journée Montesquiou. Tous les ans le salon du Champ de Mars offre à l'admiration des foules un M. de Montesquiou *maëstrisé* par le peintre en vogue de l'hiver. C'est ainsi que nous avons eu un M. de Montesquiou peint par Whistler, une sortie de bal sur le bras et un gant à la main : *l'Homme au gant*, un des chefs-d'œuvre du siècle. C'est ainsi que nous l'avons revu peint par Jacques Blanche, portraitiste ordinaire de MM. Pierre Louÿs et Maurice Barrès ; Whistler avait peint le grand seigneur et Jacques Blanche l'homme de lettres. Nous l'avons re-

trouvé idéalisé par M. de La Gandara, hier encore peintre réservé aux femmes du monde, le La Gandara de la princesse de Chimay, de la comtesse Greffulhe et de M^{me} Guillaume Beer. M. de La Gandara n'avait pas encore exposé le beau portrait de notre confrère Edouard Conte. Cette année, M. Robert de Montesquiou a confié le soin de reproduire son élégante silhouette à M. Boldini, M. Boldini, déformateur habituel de petites femmes agitées et grimaçantes, autrement dit le Paganini des peignoirs.

« Et en effet, dit un confrère, les femmes de Boldini ont rarement des corps ; cela se trémousse, se penche, se cambre, court et se tortille, mais toute anatomie est absente de cette peinture : ce sont des étoffes qui s'envolent, des peignoirs qui se pâment. »

Dans le Boldini de cette année, M. de Montesquiou, en effet, se trémousse, se cambre, se tortille et se pâme, non pas en peignoir, mais dans une délicieuse redingote gris fer, cravaté de noir et silhouetté sur gris souris ! Il se pâme, M. de Montesquiou, devant une canne en turquoise, comme Narcisse lui-même se pâmerait devant un miroir ; et devant cette pâmoison d'un grand seigneur homme de lettres tortillé d'extase devant la canne d'un autre grand seigneur homme de lettres, un vrai celui-là, (pauvre M. de Goncourt !) la petite classe et la grande aussi se pâment, se tortillent et se cambrent avec des mines et des petits cris d'hypnose. Il y a là le faubourg Saint-Germain et la plaine Monceau et même tout Montmartre. Songez ! cinq cents invitations ont été lancées dans Paris, conviant ce Tout-Paris à communier devant la *canne*, et la presse a donné d'emblée, comme un seul homme, car la journée de M. de Montesquiou a été préparée de longue date, comme le banquet Puvis et la journée Sarah Bernhardt. Dès midi,

les mots de M. de Montesquiou, enthousiasmé de son succès, couraient déjà la foule. Il aurait dit, le jeune maître : « Il y avait l'homme au gant, il y a l'homme à la canne ». Hélas ! il y aura bien d'autres hommes encore, car les snobs, dont le portrait de Boldini vient de le sacrer chef, ne sont pas prêts à lâcher l'encens et la myrrhe et le nard. Il fallait les voir défiler, et il fallait les entendre, hier, jaboter leur parler précieux de petits maîtres, les courtisans habituels du beau comte Robert, tous, depuis le jeune compositeur à la cravate fleurie d'hortensias bleus jusqu'à celui dont le snobisme des journaux fait, ce matin, un prince, le prince Ytur, l'ordinaire secrétaire et bon metteur en scène des fastes du cher comte.

Nous avons l'homme au gant.

Nous avons l'homme à la canne.

A quand, messieurs, l'homme à l'encensoir ?

Dimanche, 25 avril.

Le vent, toute la joie et toute la folie,
 Qui tinteront dans les prochains lilas,
 Il les appelle et les rallie
 Et les essaime au canevas
 Des champs et des enclos rectangulaires.

Ces poètes, ils prévoient tout ; ce sont bien les anciens devins du monde antique. Ces cinq vers de Verhaeren, c'est l'avenue de Versailles de ce dimanche 25 avril, sillonnée de bicyclistes, tous portant attachés au guidon de leurs bécans d'énormes bouquets de lilas. C'est le retour de la campagne des lointains Viroflay et des proches Saint-Cloud. Par ce clair et beau dimanche, tout le Paris des ateliers et des bureaux a déguerpi dès l'aube à

travers la banlieue, et c'est le butin de toute une journée au grand air, fleurs grappillées et pillées le long des murs de parcs et des enclos de propriétés, que cet escadron volant de petites femmes en zouave et de messieurs en jersey rapporte triomphalement aux barrières.

Dans un nuage de poussière, dans des rires et des cris, comme auréolés dans une lumière d'or, ils passent à toute vitesse, pédalant de toutes leurs forces, et semblent chevaucher leurs gerbes de lilas. C'est une apothéose. Leur passage embaume, aujourd'hui, à messieurs les cyclistes ; ils sont jolis comme un corps de ballet, avec leurs bécanes fleuries. Il y a, évidemment, quelque chose à tirer de ce retour pour un divertissement de cirque. Avis au directeur du prochain Hippodrome.

Même jour, huit heures du soir, sur la place d'Auteuil, où le retour de Longchamps a raflé tous les fiacres de la station. C'est l'heure où, devant les marchands de vin, toute une foule de petits bourgeois endimanchés dîne et gobelotte à des tables installées sur les trottoirs.

Sur un banc, devant un marchand de comestibles, une vieille femme du peuple, très propre, est assise à côté d'un gosse, très propre aussi ; le gosse, absorbé, lui, dans l'épluchage d'une banane, et la grand'mère, tout en le couvant des yeux : « Hein ! c'est pas ton père et ta mère qui te paieraient de ces choses-là, mon p'tit Polyte : t'en avais jamais mangé, hein ? Ah ! ça, pour sûr ! » Et dans cette gâterie de grand'mère, dans cet œil avare et toute cette attitude autoritaire et tendre se révèle l'éternel et toujours même drame de l'aïeule négligée par le fils, malmenée par la belle-fille, et se réfugiant, se revanchant de tous ses mécomptes dans l'égoïste idolâtrie de l'enfant.

Lundi 26 avril. — Onze heures du matin, allée des Acacias, tout près des fraîcheurs vertes du pavillon d'Armenonville, deux purs, hautes cravates-carcans, jaquettes impeccables, la tête imberbe vissée sur le faux-col, cet air de valet de chambre anglais qui est l'idéal du chic en l'an de grâce dix-huit-cent-quatre-ving-dix-sept. L'un d'eux tient un bull en laisse : il parle : « Ah ! cher, un chien merveilleux, un animal comme on n'en voit pas, en d'une intelligence... ! Il fait tout comme moi : le matin, c'est le thé, la douche ensuite, nous la prenons ensemble ; il vient à la salle d'armes, car il s'intéresse aux sports, à tous les sports ; d'ailleurs, voyez, il est musclé comme un homme. Il assiste à tous mes assauts ; hier, au septième, il s'est trouvé mal tant ça l'émotionne. Il aboie tout le temps après le prévôt, c'est prodigieux ; il suit le quarte, la tierce et le contre de quarte, rompt avec moi. C'est prodigieux. J'hésiterai même à l'emmener maintenant : il est trop nerveux, il faut que je le ménage ; c'est une bête trop intelligente ; vraiment je crains pour elle la méningite » (*sic*).

Mardi 27 avril. — Retourné au Champ de Mars. Heureusement qu'il y a des objets d'art ; c'est là vraiment la halte et le repos, la fraîcheur de l'oasis. Revu avec plaisir les poteries de Lachenal, les verreries fumées de Gallet et les étains de Masseur. Jolies, les six petites Loïe Fuller à silhouettes de chauve-souris du sculpteur Carabin. M^{me} Waldeck-Rousseau envoie cette année de curieuses et suggestives reliures, mais ce qui captive vraiment le plus, ce sont les fragilités des tulipes sur longues tiges de Koënnig. Les prismes et les opales de Venise deviennent de la confiserie à côté de ces longs jets de verre s'épanouissant en calices de fleurs. Il y a là des espèces de lotus noirs, noirs de fumée et d'améthyste, qui

font songer à certains vers de Baudelaire ; c'est une de ces fleurs de rêve et de suggestion qu'aurait dû tenir à la main le Montesquiou de M. Boldini : on eut compris l'extase et l'ivresse de la contemplation.

Dans les salles, la foule continue à se grouper devant les La Gandara et les Boldini déjà cités. Le portrait de *l'Homme à la canne* continue à charmer le public : c'est le plus grand succès de fou rire du Champ de Mars. On va là comme on va applaudir M^{me} France au *Grand Guignol* ou Mathilde au Palais-Royal.

Etonnant, ce portrait qui cloue un homme, paraît-il intelligent et lettré, au pilori d'une attitude unique. Tous ses contemporains verront toujours M. de Montesquiou interrogeant son bec de canne. Légende : « Où la mettrai-je ? ou l'indécision ».

Vendredi 7 mai. — A la répétition générale de l'Œuvre : *Ton Sang*, de M. Henry Bataille. Sur la scène un poitrinaire, une aveugle, une vieille femme féroce-ment égoïste dans son affection d'aïeule, une atmosphère de chambre de malade, puis de chambre d'agonie, d'une oppression pénible ; d'ailleurs une salle houleuse, énervée, à peine attentive, tout le monde encore obsédé des événements de cette semaine tragique, chacun vivant encore dans la fièvre des derniers détails donnés par les journaux du soir... — A-t-on reconnu les derniers cadavres ? — Allez-vous demain à Notre-Dame ? — Oh ! l'enterrement de la comtesse Mimerel, c'était navrant ; j'en suis encore tout bouleversé. Et partout, dans les yeux luisants, dans les poignées de main hâtives, c'est le malaise et l'obsession de Paris encore terrorisé, de Paris encore mal remis de la catastrophe de mardi. De la pièce, personne ne se soucie ; que nous importent le dévouement silen-

cieux de cette aveugle et les révoltes de cet amoureux phtisique auprès des cent vingt-sept carbonisés du Bazar de la Charité, des héroïsmes anonymes de la funèbre journée ? Que nous importent les douleurs fictives des personnages de *Ton Sang* auprès des larmes et des désespoirs de tant de familles en deuil ?

Il me semble vivre en halluciné dans je ne sais quel horrible cauchemar ; je me figure que tout cela n'est pas vrai, que rien de tout cela n'est arrivé et que je vais m'éveiller enfin d'un effroyable songe. Et pourtant non, car il est bien réel le déprimant ennui, bien réel l'abattement, bien réelle la stupeur, que tant de souffrances éparses dans la ville atterrée ont mis depuis trois jours en moi, — et ce sont les beaux vers de Henry Bataille que je me chuchote à mi-voix au lieu d'écouter sa pièce.

Je porte parfois toutes les douleurs humaines,
Celles des veuves, celles des malades, celles des orphelins,
De ceux qui pleurent et de ceux qui ne disent rien...
Je les sens silencieuses en moi ; elles vont et viennent,
Comme les passants, — et mon âme ne leur peut rien
Pas plus qu'aux passants dans les rues... [dire,
Cependant je les sens qui vivent, marchent, respirent,
Et je sais que tout à l'heure elles seront disparues.
Ces jours-là, je comprends des choses que je ne compre-
[nais pas.

Je comprends pourquoi il y a des voiles de crêpe,
Et les yeux rouges derrière,
Des gens qui courent, très pâles et très las...
Et d'autres qui regardent vaguement par terre...
Demain, je ne verrai plus rien de tout cela, je suppose,
Mais je sais qu'aujourd'hui on a pleuré et qu'il fait noir.

HENRY BATAILLE (*La Chambre blanche*).

Mercredi 12 mai. — La reconnaissance du corps de M^{me} de Luppé, l'horrible circonstance grâce à laquelle on a pu établir son identité, l'anneau d'or de la malheureuse jeune femme retrouvé dans son foie, le paroxysme de souffrance établi par ce fait d'une créature humaine enfonçant et crispant sa main dans son thorax éclaté de chaleur comme un fruit trop mûr, tout cela a fait revivre en une minute toutes les horreurs de l'incendie d'il y a huit jours. L'opinion n'est guère favorable aux hommes en cette affaire. « Il n'y avait donc que des vieux messieurs », objectent les plus timides. On compare le nombre plus que restreint des victimes mâles à côté de cette hécatombe de femmes ; un prêtre aurait été vu frappant à coups de canne sur les fuyardes affolées.

Jeudi 13 mai. — Les neuf cent mille francs donnés, dit-on, par Monseigneur de Paris pour atténuer l'effet du discours de Notre-Dame, pluie d'or jetée sur le feu allumé par le Père Ollivier, n'ont pas éteint tous les griefs, toutes les rancunes, et les belles vendeuses échappées à l'autodafé continuent d'avoir la dent dure pour les hommes de leur monde, présents ou absents lors de la panique de la rue Jean-Goujon.

Je clôturerai ce Raitif par cette boutade d'une authentique duchesse, duchesse par alliance, d'ailleurs, et qui paraît tenir en médiocre estime l'héroïsme de son entourage : « A Montmartre, on aurait sauvé les femmes ».

Vendredi 14 mai. — Non, décidément, les hommes n'ont pas une bonne presse dans le désastre du Bazar de la Charité : après les fuyards à main armée de la rue Jean-Goujon, l'émeute ridicule des élèves des Beaux-Arts, la semaine est plutôt désastreuse pour le sexe fort. Il y avait eu le krach des cuivres, le krach des Burne

Jones. Cette fois, c'est le krach des hommes... du monde, entendons-nous, car des braves ouvriers, des plombiers, des domestiques même, des larbins, espèce décriée, se sont conduits en héros, en hommes, eux, tandis que les autres...

Les autres, pour ne pas insister davantage sur leur fuite éperdue à travers de la chair de femme, ont violemment *canné* ; la canne, cette suprême élégance de la tenue masculine, s'est changée au poing des flirteurs en merlin et en masse d'armes : l'instinct de la conservation, plus fort que celui du sexe, a fait la métamorphose. La comtesse Mimerel, à quatre heures, encore entourée et fêtée, à son comptoir, de douze jeunes et fringants cavaliers, s'est vue abandonnée en un clin d'œil ; une autre femme a raconté tout au long à M. Bertulus qu'elle avait été arrachée de la fenêtre qu'elle venait d'ouvrir, pour laisser passer avant elle une troupe de quatorze franc-fileurs. *Chacun pour soi et le feu pour toutes*. La plupart des femmes ont été bousculées, piétinées, violentées, et une presse, d'autant plus sévère qu'aucun de ses membres ne figurait dans la mêlée, a de la chair à chronique sous le dent pour encore au moins quinze jours.

Le feu les talonnait, me direz-vous. Vous qui daubez si joliment sur la panique féroce de ces messieurs, qui sait quelle figure vous auriez faite dans la fournaise ? Soit : mais ces messieurs n'ont pas joué de la canne que pendant, ils en ont joué après, et avec quelle désinvolture ! Il y avait la canne de M. de Balzac, il y a eu celle de M. de Goncourt, nous avons depuis un mois celle des *sauve-qui-peutistes* ; il y a aussi celle du clubman reconnaissant les cadavres, et ce n'est pas la moins curieuse : jugez.

Devinez comment, le soir même du sinistre, un des

veufs de la journée, le mari d'une des plus charmantes et regrettées victimes, cherchait à reconnaître, au Palais de l'Industrie, les restes informes et calcinés de celle qui avait été sienne ? Impeccable, haut sanglé dans la jaquette adéquate du jour, Monsieur soulevait délicatement, les uns après les autres, les linceuls jetés sur le corps exposés.. du fin bout de sa canne ; oui, du bout de sa canne, il remuait les suaires d'un geste las et combien excédé, à ce point qu'un gardien de la paix lui grommela ces mots : « Si ça vous dégoûte, laissez-moi : je vais vous les montrer, moi, les corps... On ne touche pas aux morts avec une canne ».

Mais on est du club ou l'on n'en est pas... Et ce pauvre M. de Montesquiou, que M. Boldini nous montre cette année, au Champ de Mars, hypnotisé dans l'adoration de sa canne, cette canne qui... cette canne que..., enfin, vous m'avez compris ; cette canne, massue pour femmes vivantes et pincette pour femmes mortes, cette canne désormais tristement célèbre dans les fastes de l'élégance masculine, cette canne de fâcheuse mémoire... Pauvre M. de Montesquiou ! pour une malechance, la voilà bien, la guigne noire !

Mardi 18 mai. — Marseille, le brouhaha de sons et de couleurs de la Cannebière, la flânerie heureuse de ses négociants déambulant de cafés en cafés, l'air de commis-voyageurs en vins et en huiles, l'exubérance de leurs gestes, leur *assent*, et, dans *leurs belles faces d'hommes, té !* la clarté de leurs grands yeux rieurs, Marseille, port et porte de l'Orient, ville grecque, italienne, cosmopolite, ville si provençale pourtant, Marseille, ville unique avec le grouillement de son cours Belzunce, ombreux et frais, sous l'incessant flux et reflux de ses camelots, de ses « *nervi* » et de ses petits cireurs.

Et là-dessus, du soleil, un ciel presque évaporé de chaleur où se détache en transparence l'arête vive des montagnes et des éventaires de fleuristes à tous les coins, gèrbes de lys en boutons, bottes d'œilletts qui entêtent, et des rires à dents blanches de belles filles un peu sales, et des paroles qui sentent l'ail, et des attroupements d'hommes du peuple et d'hommes bien mis mangeant le coquillage, pêle-mêle, autour de l'huître, de la moule et de l'oursin, de l'étal humide et fleurant bon la mer, rues fourmillantes, odorantes et rieuses, senteurs salées *di frutti di mare* et parfums musqués des fleurs de la terre, saveurs d'une ville de gourmandise et de fatuité coquette au premier aspect, encombrée de confiseries, de lieux d'aisance et de salons de coiffeurs.

Marseille ! atmosphère d'aioli, de brandade et de vanille qui s'exaspère encore au soleil ! Ah ! qu'il est doux de s'y laisser vivre, dans ce pays enfantin et roublard, à cent lieues de Paris, des lâchetés officielles, des responsabilités fausses, des donations bruyantes et des sauvetages-réclames, et combien je le préfère, ce Marseille réhabilité *té !* par Paul Arène, au Paris de tous les snobismes éclos, comme des helminthes de cercueil, autour du charnier carbonisé du sinistre Bazar !

Samedi 22 mai. — Toulon. — Deux heures de paysage ensoleillé dans la brise de la mer voisine, la mer apparue limpide et bleue dans des échancrures de roches, arabesques de pierre qui abritent des petits ports à quinconces ou des petites villes à chantiers maritimes, Cassis, La Ciotat, Aubagne, Bandol, La Seyne... Ça et là des vergers d'oliviers, les vergers des églogues de Mistral et des idylles bibliques... Nous avons quitté Marseille à 7 h. 20 et déjà la chaleur est grande. Toulon... une

déception, ce quartier neuf et poussiéreux de l'arrivée ! Les maisons, pareilles à des casernes, dorment, les persiennes déjà closes comme pour la sieste, bordées d'un mince liseré d'ombre ; les palmiers de la place de la Liberté m'attristent. Comme c'est déjà pays chaud, ce Toulon qui n'est pourtant qu'à deux heures de Marseille ! C'est tout à fait un décor pour *messieurs colorés*. On se croirait aux Antilles.

Hôtel Victoria, boulevard de Strasbourg. Là, du moins, les platanes de l'avenue donnent de l'ombre. Mais, où est la mer ? on ne voit pas la mer... et j'ai hâte de voir la rade, cette unique rade, cette unique, cette fameuse, cette incomparable rade, la rade et l'escadre. L'escadre est aux Salins, autre déception, et ne rentrera ici que le 29. La mer : pour la voir, il faut descendre, prendre la première rue à droite à moins de passer par le Mourillon. Le Mourillon, ce nom me décide et j'ai tort... Je sors par les fortifications et tombe dans un paysage crayeux et pelé à ravir Raffaëlli : routes blanches et guingettes de planches fendillées et disjointes, horizon de talus gris de lèpre ; mais un ciel d'un bleu qui brûle, un ciel d'Afrique où les montagnes s'écrasent en bloc de chaux vive, d'une blancheur qui aveugle. Le paysage est peint par Montenard, et, au tournant d'une de ces routes, des campagnardes, vertes comme des citrons pas mûrs, sous d'immenses chapeaux de paille brune, somnolent auprès d'éventaires, où se fanent, odorantes, des gerbes de fleurs sauvages, de pauvres fleurs cueillies le matin et déjà noires et séchées de chaleur. Ce serait à défaillir, étouffé par les fragrances musquées de cette agonie de fleurs et de cette atmosphère de flamme, sans la tache enfin appa-

rue, humide, fraîche et frissonnante au-dessus des toits, de la Grande Bleue, la mer.

Et je les ai suivies jusqu'à la mer, les deux petites demoiselles de Toulon qui trottaient menu devant moi, l'air étonné et pincé sous la faille de leur pélerine. Grands yeux noirs effarouchés de pensionnaires, minces visages à peau mate, coiffées de chapeaux à bavolet, elles étaient si 1830, si Elodie et Paméla, si *enfance de ma grand-mère*, que j'avais comme une envie de les embrasser, les deux petites demoiselles de Toulon, et de leur dire merci, merci encore, merci pour être si démodées et si charmantes.

Elles sortaient de la messe, évidemment, et allaient prendre le bon de l'air sous les *tintes*, à moins qu'elles n'allassent aux provisions sur les Allées, les Allées Lafayette, *té !* ; elles marchaient à petits pas, relevant des deux mains, comme pour une révérence, leurs petites robes pareilles, bordées de petits velours et, modestes, les paupières baissées, allaient, allaient, la physionomie si sucrée, si « Ne me touchez pas », que j'en avais du miel dans l'âme. Je me souviendrai longtemps de mes deux petites demoiselles de Toulon.

La mer, la rade vue de dessous les *tintes* (les larges bâches d'un blanc de linge), clartés tendues dans de la lumière le long du port : au ras du quai, toute une flottille de barques et de barquettes, les embarcations des mariniers au service de l'escadre, anciens marins de l'État aujourd'hui libérés demeurés attachés à la place ; des mâts et des voilures, et alors, dans du bleu, du bleu de fleur et du bleu de soie, dans du mauve et de l'iris, dans de la fraîcheur et du soleil, cette vision féerique, la rade de Toulon une matinée de mai !

La rade : c'est-à-dire, à l'horizon, lumineuse et trans-

parente, la découpure des montagnes de la Seyne et des rochers boisés de Tamaris ; la rade, ce lac, ou plutôt cette conque d'azur, avec ça et là, émergeant de l'eau tranquille, des hauts îlots de cuivre et de fonte qui sont des cuirassés. Il n'y en a que trois en rade : le *Carnot*, le *Friedland* et l'*Amiral Duperré* ; le *Jauréguiberry*, la *Dévastation* et les autres sont aux Salins ; ils reviendront l'autre samedi.

La mer, ici cernée par les roches et les îles, se présente comme un décor : les bâtiments de l'Arsenal forment les portants de droite avec ceux de l'ancien baigne convertis en ateliers et le port d'attache des torpilleurs ; à gauche, ces étroites et hautes maisons rongées par la mer et le soleil. Ce quartier, presque italien, de loques et de misère, c'est le Toulon port marchand, port de pêche.

Des embarcations, montées par des marins vêtus de toile, sillonnent la rade en tous sens ; ils font force de rames et vont et viennent, d'un cuirassé à l'autre, des ateliers au port ; du soleil joue dans les rubans de leur bérêt. Des rentiers de la ville, des officiers de marine en tenue et en civil, font les cent pas sous le claquement léger des tentes. Une bonne brise souffle du large, et sous les bâches, plus cossues, du *Café du Commerce*, le glacier à la mode, deux grues de Marseille, deux maquillées, empanachées de vert et de bleu pâle, venues pour la marine, boivent mélancoliquement de la limonade ; elles aussi ont manqué l'escadre ! Il fait bon vivre à Toulon.

Mercredi 26 mai. — Et depuis deux jours, je vis ici comme un petit rentier, mieux : comme un vieux retraité de la marine, dans la gaieté bon enfant et d'un rien amusée de ce grand couvent de matelots ; je m'intéresse aux étalages, à la santé des médaillés de la place *Pugette*,

aux ordres du jour de l'Arsenal. Ma journée se passe entre les allées Lafayette, *té !* la place d'Armes et les *tintes* du port.

Elles fleurissent si délicieusement l'ail, l'œillet et la marée, ces allées Lafayette, si pittoresquement montantes est serpentantes dans la clarté verte de leurs platanes aux larges feuilles criblées de soleil ! Oh les belles taches jaunes qu'il fait, leur soleil, les beaux louis d'or qu'il sème sur les tomates, les courges et les cerises des éventaires, allumant l'écarlate des piments, le vert des potirons et la pâleur humide des fleurs... Oh ! les roseurs de chair, les fraîcheurs soufre et les rouges de bouche des œillets entassés par bottes sur les petites tables des vendeuses, et l'argent liquide et les luisants de corail et les coruscations rares des poissons et de la rocaïlle de la Méditerranée, dorade et rouget, langouste et rascasse, toute une bouillabaisse, quoi !... Puis c'est le va-et-vient des petites demoiselles de Toulon, l'air sage et si honnête, vieille bourgeoisie du Midi, dans des robes un peu ridicules, mais exquis de reposante simplicité, la démarche en chaloupe et le coup de tangage des grands cols bleus fendant la foule et la promenade, curieuse des regards de femmes, des enseignes et des lieutenants de vaisseau, circulant par groupes de quatre ou cinq au milieu des jolies filles au marché... et au bout de la rue, ou plutôt des allées, le bleu de la rade, la Méditerranée avec la bonne brise, bonne, mais un peu surnoise qui m'enlève mon chapeau — un chapeau à la mer !

Une seule ombre dans ce tableau. Les deux grues de l'autre matin, les deux filles maquillées du Café du Commerce, déambulent, elles aussi, dans le marché, quêtant les œillades, distribuant les sourires. L'une d'elles :

« Quels beaux tilleuls ! » Madame n'est pas du Midi sûrement. A quoi l'autre : « Des tilleuls ! mais ce sont des platanes. Oh ! tu n'es guère forte en arbres : tu t'y connais mieux en hommes ». Je les crois.

Vendredi 11 juin.

- Mémé, c'est un aspirant qui me pince le...
- Hé ! fous-y une bouffe, ma fille !
- Mémé, l'aspirant il m'offre cent sous.
- Hé ! laisse-le faire alors ; ton père, il ne gagne pas tant à l'arsenal...
- Miette... Miette... où as-tu posé la pommade
- Qué pommade, mémé ?
- Té, la pommade qu'elle était dans du papier ?
- La pommade qu'elle était dans du papier ? té, j'ai cru que c'était de la graisse : je l'ai mise dans les pommes d'amour.

Ces deux toulonnades, légendes d'un anonyme Forain provençal, persiflant la morale plutôt facile d'une ville vivant de la marine et de l'escadre en même temps que l'incurie d'une population célèbre dans tout le Midi par l'odeur *sui generis* de la plupart de ses quartiers, c'est un officier de marine, un officier doublé d'un écrivain, M. de Raulin, qui me les mime, et avec quel *assent* innarrable !... un *assent* de Flamand pris à la gaieté bon enfant et roublarde de ce Toulon... d'escadre à travers lequel il veut bien me piloter.

Ce sont des rues étroites, montueuses et droites, des ruelles baignées d'ombre où les petites repasseuses apparues sur les seuils, en jupe courte et camisole *rozze*, ne refusent certainement pas plus les cent sous de l'aspirant que les deux francs du quartier-maître. Miettes à plusieurs Norés (n'en déplaise à M. Jean Aicard de La Garde), Provençales aux grands yeux de fièvre et aux lèvres meurtries dont la poudre *rozze* et le savon de toilette

à la *rozze* aussi, doivent voisiner fraternellement, dans la cuisine, avec l'ail pour la brandade, le safran pour la bouillabaisse et la pommade pour la pomme d'amour.

Rue de Larmedieu, rue Savonnière, rue Trabuc : les lendemains de permission, il faut voir les grands cols bleus de l'escadre les descendre, ces rues, dans la clarté de l'aube qui monte sur le port. Les jambes molles, il faut les voir descendre, souriants et las, les bras à la taille des petites Toulonnaises qui viennent sûrement gagner davantage que les pères et frères à l'arsenal ; elles sont bien lasses aussi, les Maninès aux yeux cernés, et leur démarche alanguie en dit long sur l'emploi de leur nuit : les veilles et avant-veilles de départ d'escadre surtout, quand la flotte s'en va mouiller soit aux Salins, soit en Corse, et que nos braves marsouins, avant de prendre la mer, vont *régler leur compas pour assurer la navigation* (il faut bien ici parler l'argot de la marine) et que les maisons du Chapeau-Rouge, les fermées comme les ouvertes, hurlent, braillent et rient de cinq heures du soir à six heures de l'aube, sur une ruée incessante des clients pressés d'en finir.

Il est cinq heures, l'heure d'aller prendre l'apéritif au Mourillon, tout en regardant la baignade : le bain des petites femmes d'officiers. Rue de Larmedieu, les filles, faces plâtrées et cheveux gras de pommade, sont assises dans la rue, sur le devant des portes ; elles causent entre voisines, des marmots pendus à leurs jupes ; un chat rôde sur un appui de fenêtre ; dans un intérieur, une vieille épluche des tomates ; les hommes, en manches de chemise, poissent des cartes dans les bars. Un grand dégingandé, reins sanglés d'écarlate et face olivâtre, taquine une guitare. La rue est très espagnole : j'ai déjà vu de ces

attitudes et de ces groupements dans les rues chaudes de Valencia et de Carthagène ; seulement, la fille et le marlou ne sont pas ici les Andalous aux rouflaquettes luisantes comme des cocardes de satin noir : ici, la prostitution est corse. Dans le haut de la rue, ce sont les montagnes d'une transparence et d'un ton chaud d'aventurine, muraille de pierre brûlante sur un ciel évaporé de chaleur ; dans le bas, c'est le bleu lumineux du large, le bleu de soie de la rade incendiée de soleil. Toute la ville est là, acculée et massée entre la montagne et la mer, la mer d'azur intense entre le blanc des canots-major et celui des tentes et dans le dépoitraillé des femmes, la nonchalance des hommes, l'odeur de la rue à la fois fétide et musquée, relents de latrines et senteurs d'œillets. C'est une impression de pays chaud, une sensation de colonies encore aggravée par la tenue d'été de l'escadre, les hommes pantalonnés de blanc avec, sur leurs faces hâlées et barbues, des grands chapeaux blancs de bergères, ou plutôt des chapeaux de petits garçons bien sages qui vont jouer au cerceau ou aux grâces, sous les palmiers poudreux de quelque jardin public, à la Martinique ou à la Guyane française.

Cette impression de colonies, M. de Raulin me dit la ressentir ici comme moi, et cette opinion me rassure car Dieu sait si M. de Raulin a voyagé !... Madagascar, le Tonkin, le Gabon, M. de Raulin a fait partout escale ; il a même, de ce partout, rapporté d'intenses notations des pays chauds : *Owağa, amours exotiques*, auprès desquelles amours le *Mariage de Loti* pâlit diantrement. C'est bien, en effet, une ville des colonies que ce Toulon ensommeillé et bleu, devant cette rade ensoleillée au pied de cette muraille de montagnes brûlantes : Toulon, aux

petites rues obscures et puantes, aux larges avenues ombragées de platanes, aux routes de poussière mouvante bordées de maigres palmiers.

Samedi 12 juin. — Cette villa de Sainte-Marguerite, dans cette crique de hautes roches, dans le calme et le bleu limpide de la Méditerranée, entre le Cap Brun et Carqueiranne... Quel silence et quelle solitude dans cette lourde et déjà chaude matinée de juin, et quelle étrange sensation, à la fois opprimante et sereine, se dégage de ces bosquets de citronniers et de ces futaies de pins, de leurs parfums surchauffés, suffocants et pâmés, et de cet abandon et de cet accablement en plein azur du ciel et de la mer !

Et la transparence vitrifiée de l'eau, où des blancheurs de roches et des chevelures d'algues apparaissent, comme peintes, à travers le léger bleuissement de la vague : la difficulté pour aborder sur ce fond de récifs et garer la barque dans cette baie sauvage, embaumée et déserte.

Dans les allées, des citrons tombés pourrissaient ; entre les lentisques, des camélias trop mûrs s'effeuillaient, morts déjà depuis longtemps, sans doute ; depuis l'hiver, ils dormaient là, figés de torpeur, dans ce jardin de villa léthargique. Notre pas, pourtant bien amorti sur le sol feutré d'aiguilles de pins, les avait réveillés et ils s'effritaient, pourriture de rêve et de fleur... Au loin, la mer scintillait, aveuglante, entre les durs feuillages vernis, et une impression de mort et de vie surchauffée et intense montait de ce jardin odorant et brûlant, engourdi, et d'un vert si vivace et si noir : jardin d'Italie, jonché de fruits trop mûrs, des camélias flétris et des papillons morts.

Gabriel d'Annunzio a décrit avec une passion morbide, une tristesse profonde, de tels jardins d'accablement

et de langueur pâmée dans l'*Enfant de Volupté* et le *Triomphe de la Mort*.

Lundi 14 juin. — Les *chichifregi*, le nom pittoresque dont le *nervi* de Marseille et le *moco* de Toulon ont baptisé (le sobriquet est presque obscène) ces longs beignets à la graisse, pâte molle et dorée, givrée de sucre en poudre, dont tout le Midi a la goinfrerie affolée et friande, les *chichifregi*, le gâteau entre tous populaire, et Dieu sait si l'on aime le *gato*, le bonbon, té ! et les sucreries, dans ce sensuel et nonchalant pays !

Tu la sucés, l'orange, et Tu le tiens, le socisson ! Il suffit d'entendre avec quelle câlinerie gouailleuse, quel zézayement caresseur, les garçons d'ici lancent ces deux phrases aux filles, les jours de *galéjade*, entre deux valse, d'un coin d'une salle à l'autre, pour comprendre combien le *mocco* est voluptueusement, inconsciemment gourmand et paillard.

L'amour, ici, est une flore naturelle du pays : on y aime entre deux valse comme on mordrait à même un *chichifregi*, comme on boirait un verre de limonade. *Je te plais, zou ; tu me plais, et zou, et zou !* On cueille un baiser comme on cueille un œillet, et rien ne tire à conséquence.

L'amour n'y est pas, comme dans les pays du Nord, une heure de la journée ou l'emploi de la nuit, le seul but, d'ailleurs, de cette journée et le rêve de toute cette nuit ; non, l'amour ici est de toutes les heures ; il est dans l'air qu'on respire, dans la tubéreuse dont la petite bouquetière du *Courss* fleurit presque de force votre boutonnière, dans le safran de la bouillabaisse et le poisson de la salade, il est, l'amour, dans les yeux du petit cireur, dans les *chichifregi* que les grands cols bleus de

la flotte se disputent à l'aube, les lendemains de permission, sur le quai de Cronstadt, ameutés autour des poêles crépitantes des marchands en plein vent, ces *chichifregi* qu'ils emportent, tout chauds, dans la coiffe de leurs chapeaux blancs et dont ils se gavent jusqu'à leur arrivée à bord, empilés sens dessus-dessous sur les bancs des canots-majors, ces *chichifregi* dont la traduction ferait rougir mes lectrices, même les plus athéniennes, car le *moco* dans ses mots brave aussi l'honnêteté.

Je dirai seulement que *fregi* veut dire frits, et chichi... mettons oiseau, oui, des oiseaux frits, mais des oiseaux de l'espèce du rossignol de Boccace, ou de la si naïve et transparente chanson de nos aïeules :

Ah! le bel oiseau, maman,
Qu'Alain a mis dans ma cage!

car ils sont ailés, ailés comme des coqs et des papillons, dans les fresques du musée de Naples, les *chichifregi* ou non *fregi* dont raffole tout ce peuple, un peu grec, de la Côte d'Azur.

Allez plutôt, vers les six heures du soir, à Marseille, à l'entrée du vieux port, quand toute la foule des ouvriers des docks et des portefaix de la Joliette descend du fort Saint-Jean vers la Cannebière ; mais ils sont assiégés, cernés, pris d'assaut par les gars en tayolle, les matelots, les *porteiris* et les pêcheurs, les débitants à raison d'un sou le *chichi*, des oiseaux frits aimés de la Provence !

Parole d'honneur ! je crois que, dans le Midi, les deux choses qu'ils préfèrent à tout, même à la limonade, au jeu de boules, aux œillets roses et à la rascasse, c'est le

chichifregi et la *radasse*, la *radasse*, c'est la sieste..... et le *chichi*... c'est... *fregi* ou non... l'amour.

Tous ces renseignements, c'est un Marseillais pur-sang qui me les donne, tandis que deux petits chevaux camarguais nous emportent bon trot à travers la vallée de l'Huveaune, « *la plus jolie vallée de tout le pays provençal, monsieur : regardez plutôt* ». Le fait est que le paysage se compose à souhait pour le plaisir des yeux. Nous montons une rampe resserrée entre deux falaises pierreuses, des pinèdes y hérissent de raides verdure noires ; à nos pieds, c'est, sur un lit de roches presque à sec, un mince filet d'eau qui bondit, tourmenté par d'hostiles escouades de lavandières : il y en a d'embusquées à l'ombre de tous les ponts, et pendant toute la route, c'est un long bruissement soyeux et une pluie embaumée de pétales, le murmure de hauts roseaux d'Espagne et l'effeuillement de pâles églantines en fleurs.

Nous sortons de Roquevaire et allons entrer dans Auriol ; nous sommes dans le Val Saint-Vincent « *bien plus beau que les fameuses gorges d'Ollioules ; voyez monsieur, si ces roches surplombent !* » Ollioules ! ici, naturellement, l'aventure de Gaspard de Besse, le fameux bandit provençal et la réponse devenue dicton populaire du boulanger d'Auriol au curé de Roquevaire, abominant en chaire la perversité de ses ouailles et menaçant son coupable auditoire des châtiments de l'Enfer... A quoi le boulanger d'Auriol, entré par hasard dans l'église de Roquevaire : *Sièu d'Auruou, je m'en f...* ; d'où maintenant la locution acceptée dans toute la Provence. *Sièu d'Auruou, je m'en moque, je m'en bats l'œil : Sièu d'Auruou.*

Nous allons à la Sainte-Baume et c'est de *chichi-*

fregi et d'anecdotes de ce tonneau que nous entretient notre guide. Les Marseillais !

Lundi 23 août. — Chez Durand, un mot d'amateur, et non d'un des moindres : le propriétaire peut-être de la plus belle collection de Turner et de l'école anglaise.

M. X... est furieux. Les remaniements du Louvre exaspèrent, indignent en lui l'artiste et le collectionneur : « Ah ! les Beaux-Arts ! ils viennent d'acheter un Romney, un portrait d'homme, d'un juge, qu'ils ont intitulé au catalogue *Portrait de **** ; le nom, je l'ai oublié. Or, quand Romney est mort, ce *** n'était pas encore né ; j'ai vérifié les dates, car il appartient à l'histoire, leur juge. D'ailleurs, il est assez beau, leur juge Romney, mais ils ont manqué un Turner et ils n'ont pas de Turner au Louvre. Pas de Turner au Louvre, vous m'entendez ? Il n'était pourtant pas cher, ce Turner : huit mille, c'était donné ». Et, comme je lui objecte : « Mais vous, pourquoi ne l'avez-vous pas acheté ? », « J'ai mieux chez moi, me répond M. X... Ce n'était qu'un Turner de musée. »

Mardi 24 août. — Turner, la boutade d'hier m'en remet en mémoire une, superbe, du peintre même. Turner était, on le sait, un excessif, un homme étrange, un amoureux de la lumière pour la lumière et de la couleur pour la couleur, un voyant et un visionnaire qui, pour mieux saisir les jeux des prismes et de la clarté, s'enfermait dans une chambre obscure et y demeurait à travailler des trente-six et des quarante-huit heures à la chandelle, jusqu'au moment où la servante, par lui stylée, entra brusquement lui crier : « Monsieur, il fait jour, il y a une aurore ou un coucher de soleil. » Et Turner, comme un fou, se ruait dehors, courait vers la Tamise. Son

œil, aveuglé par la lumière au sortir des ténèbres, buvait, voyait, concevait et retenait en lui ces incendies de nuances et de reflets, ces irisations et ces illuminations... peintes où l'ambre et l'or coulent à la fois, liquides comme dans un four à fusion et s'incrument, solides, comme dans un flambé ; ses Venise et ses ports d'Orient inondés de lueurs rousses, irréels comme des rêves, rêves d'opium ou d'éther, rêves de lumière surtout, roses, blonds, bleus et mauves, d'une splendeur si farouche, si tragique, si nostalgique pourtant dans leur irréalité.

Or, Turner avait l'amour de ses tableaux. C'était pour lui comme des enfants ; il ne pouvait s'en séparer et, ses toiles vendues, il les rachetait parfois plus cher que leur prix de vente aux marchands. Un jour, un lord vient chez lui pour lui acheter une œuvre : « Vingt mille livres, fait le peintre. — Oh ! c'est beaucoup, objecte l'acheteur, c'est très beau, j'en conviens, mais ce n'est pas dans la nature : vous ne pouvez avoir vu ça ». Alors Turner, hautainement : « Dites que vous voudriez bien l'avoir vu ! » Tout Turner est dans ce mot, le Turner qui, à sa mort, laissa toutes les toiles de son atelier à la *National Gallery*, à la condition qu'on mît un de ces tableaux entre deux Claude Lorrain et qu'on prît la plus grande de ses toiles pour lui servir de linceul et l'enterrer dans un *suaire de soleil*.

Mercredi 22 septembre. — Vieilles Aphrodites ou vieilles Chrysis : un mot charmant d'une d'elles.

Bacchis, qui a fait fortune en servant âprement la Déesse, possède aujourd'hui, ses écrins liquidés, ses draps de lit lessivés et le reste, rentes au soleil et somptueuse villa. Bacchis a cinquante ans sonnés, très sonnés ; mais, comme elle est miraculeusement riche, Bacchis, en bonne

servante de Vénus, a encore de jeunes amants. Ce qui vient de la flûte retourne au tambourin (soyons Grecs) et Bacchis entretient tant de beaux jeunes hommes, acrobates, peintres, athlètes et même poètes, qu'elles pourrait ouvrir une piscine et s'établir avantageusement maîtresse d'étuves et directrice de bains. Comme Bacchis vit dans la pleine satisfaction de ses sensualités et de ses instincts, Bacchis est plutôt bonne, et accueille volontiers, à sa table, de vieilles courtisanes comme elle, amies de ses débuts, mais que la fortune a trahies, en chemin, *vieux débris d'humanité pour l'éternité mûrs*, et que l'Amour, cet ingrat, dédaigne ; car l'amour aime la jeunesse et ne supporte son absence que contre sonnantes espèces.

Parmi ces vieilles mangeuses d'hommes, Rhopis est celle que Bacchis reçoit le plus souvent ; elle est la plus pauvre, elle est celle qu'on peut le plus cruellement humilier et que se plaint le moins. Celle-là, Bacchis l'aime presque : elle la nourrit, pour ainsi dire, et l'habille de ses vieilles tuniques.

L'autre soir, Rhopis était chez Bacchis, Bacchis aux chairs flasques écrasées de pierreries. C'était à la fin du dîner et l'amant de Bacchis, un jeune coureur à cheval d'acier (lisez coureur de vélodrome) était sorti sur la terrasse pour prendre l'air en fumant du papyrus.

Alors, la vieille courtisane millionnaire, avec une pitié féroce : « Ça ne te manque pas, à toi, l'amour, ma pauvre Rhopis ?... Tu as été très aimée pourtant. Tu ne souffres pas de dormir toujours seule ? » A quoi Rhopis, les yeux perdus dans le bleu de la nuit : « Les dieux sont bons pour moi, Bacchis : ils m'envoient encore des rêves. »

Jeudi 29 septembre. — Un joli mot du prince Henri. C'était à propos du titre du comte de Léontief, lièvre soulevé par le *Cri de Paris*. Cela se passait à la table d'une de nos plus jolies tendresses et l'on y questionnait Monseigneur sur l'authenticité de la noblesse de son compagnon et ami.

A quoi Son Altesse : « Parfaitement, Léontief est comte abyssin ; il doit son titre de comte au Négus. C'est Ménelik, lors de notre séjour auprès de lui, qui l'a anobli ; mais Léontief n'a demandé que le titre. Comme le Négus est un souverain reconnu par toutes les cours d'Europe, Léontief n'a eu qu'à envoyer son brevet à Pétersbourg et à le faire enregistrer à la chancellerie. Bien avisé même a-t-il été de se borner au titre de comte, sans demander ni terres, ni domaines. M. Lagarde, qui voyageait avec nous, a été anobli, lui aussi, par Ménelik ; le roi l'a fait duc, mais duc d'Ototo, un nom difficile à porter en Europe ! — Ototo, Otata, Otiti ! En effet, ce sont là des titres plutôt gênants à Paris. — Alors, moi, si j'avais été là-bas avec vous, qu'est-ce qu'il m'aurait donné comme titre, le Négus ? questionnait l'amphytrionne ? — Toi, souriait le prince, il t'aurait faite au moins marquise d'Otutu. »

Vendredi 8 octobre. — *Le Mannequin d'osier*. Les livres d'Anatole France sont toujours un régal de lettrés et de sceptiques, mais que dire de celui-ci ? Celui-ci, c'est le nanan, c'est la crème, comme aurait soupiré Bélise au temps de Trissotin, le *nec plus ultra* du genre, le *sweet heart* et le *sweet book* de toutes les cailles, avec ou sans pignon sur l'Académie Goncourt ou bien sur celle du pont des Arts.

Je crois d'ailleurs que M. Anatole France s'en doute

un peu, mais il a écrit, cette fois, tout simplement un chef-d'œuvre. L'esprit philosophique de M. Bergeret, sa dialectique résignée et pourtant si hardie, la politique sournoise de M. Guitrel, les types inoubliables de l'abbé Lantaigne, de M^{me} Bergeret, d'une cruauté de dessin vengeresse, le ménage Worms-Clavelin campés avec la clairvoyance rancunière d'un convive assidu du quartier Monceau, tout, jusqu'à la vision à la Rowlandson de la famille des bouchers Lafolie, et la silhouette d'Euphémie, la bonne, font de ce livre le plus féroce et le plus ironique plaidoyer socialiste contre la Province, la Bourgeoisie, les Institutions, les Préjugés et les Idées Reçues qu'ait jamais pu rêver Vallès, même au temps des prophétiques fureurs.

Tout ce corrosif, toute cette chimie meurtrière contre une société vétuste et pourrie sont distillés dans de précieuses et claires ampoules de cristal de roche, claires et précieuses comme le style même de M. Anatole France, et avec quelle douceur !

Lundi 18 octobre. — A l'Olympia, Rolph Harras et miss Alice. Regardez cette salle de spectacle. Sans insister sur la laideur du visage moderne, tiré par les veilles, les soucis de la lutte pour la vie, sur toutes ces faces vannées par la mauvaise hygiène de la ville et l'abus des alcools et des anesthésiques (je vous fais grâce des tics et des physionomies importantes et vaniteuses), examinez ces costumes, celui des hommes surtout. A-t-il jamais existé quelque chose d'aussi laid ? Deux tuyaux de poêle pour les jambes, un plus gros pour le corps, deux autres pour les bras et un autre tronqué sur la tête, le cou dans un carcan de porcelaine blanche : ces ustensiles de fumiste, cet attirail de tôle constituent la tenue idéale de l'être masculin. La complète élégance est de l'avoir

couleur de suie, de la suie obscure et dense des cheminées mûres pour le ramoneur. De par les tyrannies de la mode, nous vivons dans un siècle où la blouse bleue des terrassiers et la cote blanche des gâcheurs de plâtre sont la seule joie de nos rues et de nos places, hantées de la seule couleur d'un peuple de croquemorts.

Eh bien ! ce costume ne changera pas, et pour une raison mathématique et nécessaire : c'est qu'on ne peut rien inventer de plus laid. C'est sa hideur même qui le fait définitif. N'objectez pas qu'il est commode ; il est affreux, cela suffit ; il est affreux et correspond aux instincts de laideur que le café-concert, l'opérette et la chanson rosse ont développés, depuis dix ans, dans la foule. Grâce aux beuglants, nous allons maintenant vers tout ce qui ridiculise et avilit, nous aimons ce qui est bas ; nous descendons à niveau. Tout ce qui ravale et salit l'idée, le sentiment et même l'instinct pur, nous dilate d'aise et nous secoue de joie ; le chercheur de tares est partout et en nous, il règne en maître sur Paris gouverné, sinon terrorisé, par une bande de pitres. La foule, flattée et chatouillée au bon endroit, s'est déshabituée des beaux spectacles qu'elle ne voit plus : elle n'a même plus la notion du grotesque. Voyez les femmes circuler en pleine rue en costume de bicyclistes, les plus maigres comme les plus grosses ; on rencontre même des grand'mères en culottes de zouaves ! C'est l'entier renoncement à la coquetterie et un des signes de ces temps sans poésie et sans plastique. Dans cette pénurie de visions nobles, il ne nous reste que la danseuse, cette fleur mouvante, le clown, cette hilarité de l'œil, ou cette harmonie : l'acrobate.

Sur la scène, c'était, en effet, le déploiement lent et souple, le jeu savant de tous les muscles d'un corps hu-

main moulé dans un maillot de soie pâle : un acrobate à la nudité brillantée et moirée par places de lumière électrique et de sueur, se renversait dans un cambrement de tout son être, puis, se redressant tout à coup dans un effilement des hanches et des jambes pointées vers les frises, imposait à tous l'hallucinant spectacle d'un homme devenu rythme, d'une souplesse animée d'un mouvement d'éventail.

Dimanche 31 octobre. — La Danse du feu ! La Marmite dans les flammes : M^{lle} d'Alençon dans la revue de Samuel. Il y a abondance de Loïe Fuller. La Loïe Fuller envahit le marché ; jamais on ne vit pareille concurrence. L'opinion déjà énervée, appelle l'une d'elles l'Oie Fuller, et je crois bien que c'est vous, chère Emilienne ; mais, rassurez-vous, l'Oie est blonde, blanche et grasse et bat gentiment de l'aile à travers l'espace. Elle doit même être exquise au four, l'Oie Fuller : le tout est de trouver un théâtre et une pièce... L'Oie Fuller ! A quand la Dinde et la Bécasse ?

En attendant, je retourne voir la vraie, la seule : celle des Folies-Bergère. On m'introduit dans sa loge : la Loïe vient de quitter la scène, elle est exténuée, va rentrer inanimée presque ; son habilleuse me recommande le plus grand silence, le moindre bruit lui ébranle le cerveau, lui fait mal. Une petite femme entre, enveloppée de châles, presque défigurée par d'énormes lunettes bleues. Elle se traîne plus qu'elle ne marche et se laisse tomber, en gémissant, sur une chaise-longue. Autour d'elle, les habilleuses et l'impresario s'empressent ; un bouillon très chaud lui est servi. Comme on me présente et que je lui parle, la complimentant sur son très réel et très grand art : « Aoh ! pas si forte ! Plus bas : ça ébranle mon tête. Le

tête me fait si mal ! », et cette agonisante, ce paquet de lainages est la vision de flamme, l'immense oiseau blanc et la grande fleur vivante qui palpitait tout à l'heure devant nous. La chrysalide après le papillon. Cette petite femme en lunettes bleues qui se plaint de « son tête », c'est là la créatrice de gestes et de formes qui enthousiasment tout Paris. « Maintenant, mon glaçon », réclame la Loïe, et on lui apporte, enveloppé dans une gaine de caoutchouc, un long bâton de glace que l'artiste s'applique entre les deux épaules, le long de l'épine dorsale ; cela seul la remet, rétablit en elle la circulation. Ce morceau de glace sauveur, la Loïe en fait usage trois fois par jour. C'est là la vie de cet être de lumière : du silence, de la nuit et du froid... car la tête est malade et les yeux brûlés comme l'épine dorsale... Une martyre, me direz-vous.

Une martyre ! On ne dérobe pas impunément le feu du ciel : la légende de Prométhée est éternelle.

Mercredi 3 novembre. — A la Renaissance, reprise de la *Dame aux Camélias* ; à l'Odéon, reprise des *Corbeaux* : le lendemain du Jour des Morts, pièces de résistance, un drame d'agonie, une satire contre des charognards voletant autour d'un cadavre.

Le notaire, l'associé, l'homme d'affaires, l'architecte dépeçant le patrimoine et la vertu de trois pauvres orphelines, M. Henry Becque dont le nom a le tragique et le coupant d'un vocable d'oiseau de proie, a disséqué, en la triturant comme avec une serre, toute la fripouille des hommes de loi et des hommes d'argent croassant autour d'une succession, mais, néanmoins, le titre de ce drame est trop général. *Vol de Corbeaux*, voilà comment aurait dû se nommer sa pièce. Il n'y a pas que des corbeaux bour-

geois, il y a aussi des corbeaux de lettres : ne citerais-je que le type connu de l'écrivain de nécrologies. Le monsieur qui a un article tout prêt sur les illustres contemporains en danger de rendre l'âme, tient une comptabilité des morts probables et des décès possibles du mois, a parole et traité dans les feuilles pour l'éloge ou l'éreintement des futurs défunts, parce qu'il apporte le premier à la rédaction la fatale... non, la bonne et lucrative nouvelle ; le pleureur patenté qui part tous les matins, à travers Paris, en quête de la santé de ses chers malades : visites à toutes les maisons de santé, des Frères Saint-Jean-de-Dieu à la maison Dubois, cartes cornées dans toutes les chambres d'agonie, et, tous les soirs, regrattant, amplifiant sa chronique funèbre, à trente morts seulement par an, tire de ses cadavres surveillés, guettés et placés à propos, une rente viagère de cinquante louis par mois... Vingt-cinq louis, la bonne chronique mortuaire.

Un joli corbeau, hein ? celui-là !... Que M. Becque m'autorise à lui en faire la dédicace !

Samedi 6 novembre :

Il est amer et doux, pendant les nuits d'hiver,
D'écouter, près du feu qui palpite et qui fume,
Les souvenirs lointains lentement s'élever
Au bruit des carillons qui chantent dans la brume.

Et ce sont des souvenirs que je remue avec les tisons, assis au coin du feu où me clouent les premiers froids et les premiers rhumatismes de cette fin de saison, de cet automne souriant, perfide et doux comme une femme, et dont l'apparente clémence est peut-être encore plus meurtrière que les rigueurs des novembres coutumiers.

Et c'est Maupassant qui me revient en mémoire, Maupassant dont la récente inauguration du parc Monceau a presque rajeuni la mort déjà lointaine pourtant ; puis c'est le pauvre Béthune et des mots charmants, des boutades amusantes, et néanmoins inoffensives du jeune peintre, que Georges Lorin ramenait, il y a quinze jours, de Marlotte, déjà cloué dans son cercueil.

C'est surtout Hervé de Maupassant que j'ai connu, le frère de Guy. Il fut mon ami d'enfance dans la petite ville de Normandie où sa grand'mère, M^{me} Le Poittevin (un nom souvent cité dans la correspondance de Flaubert) habitait toute l'année une grande propriété voisine de la maison paternelle. J'allais souvent jouer avec Hervé dans le grand jardin en terrasse de la villa Le Poittevin, Hervé déjà âgé de deux ans plus que moi, et quand Guy, son aîné, consentait à se mêler à nos jeux, c'était, je m'en souviens, pour nous faire des peurs abominables, nous attirer dans les communs, où pas mal de chambres inhabitées et à peine meublées demeuraient toujours closes, et là, enveloppé de couvertures, encapuchonné de draps de lit, il s'amusait de nos cris de détresse et de nos fuites éperdues devant ses brusques irruptions de fantôme, goût de la terreur et perversité de l'effroi où s'ébauchait peut-être le germe du *Horla*.

Je retrouvai Hervé au régiment, cavalier comme moi à Saint-Germain. Il avait, comme son frère, le goût de la force et des exercices physiques ; assez fin bretteur, il défiait, dans des matches, les cavaliers dont la carrure lui semblait imposante, les payait même pour se mesurer avec lui et continuait ainsi au régiment les prouesses auxquelles il m'avait déjà accoutumé à Fécamp, Fécamp où

Il passait ses dimanches, dans le hangar d'un marchand de bois, à lutter avec les débardeurs du port.

Guy, lui, préférait le canotage ; il était une des célébrités de Chatou et du restaurant Contesenne. Déjà en pleine vogue littéraire et mondaine, je ne le rencontrais que chez M^{me} Commanville, la nièce de Gustave Flaubert, et encore commençait-il à délaisser ce salon, attiré qu'il était vers les halls princiers et le luxe de serre chaude du faubourg Saint-Honoré où Paul Bourget et lui passionnaient alors la haute société israélite. Maupassant devait y rencontrer la femme, la capricieuse et l'ennuyée dont la fantaisie féroce hâta le déséquilibre du pauvre grand écrivain. C'est à une mondaine que la littérature doit la disparition si prompte et si inattendue du talent de Maupassant. C'est à coups d'épingle que le beau monde, en apparence épris et subjugué, creva la vanité du romancier, qui était grande ; le snobisme que ce milieu factice avait développé dans l'auteur d'*Une vie* eut cruellement à souffrir des petits complots des chères Madames. Maupassant fut victime de quelques mystifications féroces, de celle-ci entre autres :

Pour une soirée en tête chez une des soi-disant ferventes de l'écrivain, la maîtresse de la maison avait exigé des hommes l'habit de couleur : l'entourage de la dame voulait voir l'auteur de *Boule-de-Suif* en habit mauve. Mais, Maupassant à peine sorti, on se donna le mot et tous les invités mâles convirent qu'ils viendraient tous, eux, en habit noir. Et, le soir du fameux dîner, Bourget et Maupassant eurent le dépit et l'ennui d'être les seuls costumés, déguisés presque dans leurs habits fleur-de-pêcher et pervenche au milieu d'une foule impeccable de fracs noirs... Ils furent ainsi les bêtes curieuses de

cette fête, bel et bien organisée par des mondains contre deux gens de lettres ; les gens de lettres que le monde supporte, soyez-en sûr, dont les clubs et les salons ont la curiosité, mais que, réellement, la société tient en respect, en défiance et même en haine... le Monde qui arrachait un jour ce cri de colère à un de ses auteurs favoris pourtant : « Le Monde : on nous y reçoit mais on n'y épouse pas ».

Mardi 16 novembre. — Chez Julien, le dîner anniversaire de la fondation du *Courrier Français*... La fondation du *Courrier* : cela ne rajeunit aucun de nous. Cela nous reporte tout simplement à seize ans en arrière, et c'est dans un cabinet du *Rat Mort* que je nous vois composant le numéro de la semaine, discutant l'actualité et blâmant ou approuvant les dessins au milieu des bocks et des verres de chartreuse, entre neuf et minuit, dans un cabinet du *Rat Mort* devenu salle de rédaction de journal.

Le *Courrier Français* et ses fêtes célèbres, son bal mystique, entre autres, qui remua tout Paris, sa fête monastique, lubrique et païenne, inspirée à Roques par le roman de *Là-Bas*, ce bal mystique où l'on mit Dieu en scène entre Adam et Eve, le serpent lui-même et un ange Gabriel qui était Gabriel Mourey, comme Adam était Jules Bois... Oh ! Yvette Guilbert en martyre chrétienne, Coquelin cadet en saint Denis, portant sa tête sous son bras ! et les autres fêtes qui suivirent, redoutes dont le Paris de la galanterie et le Tout-Paris des arts se disputaient les cartes d'invitation, ces apothéoses plastiques et fantaisistes où l'on rencontrait, pêle-mêle avec les habitués de Molier, Séverine, le ménage Forain, Fontbrune et Montjoyeux, la Comédie-Française et les femmes de Willette !

De la rédaction de la première heure, quelques-uns manquent, ce soir, à l'appel : Ponchon s'est fait excuser, Roger-Milès aussi. Où sont Goudeau et Mermeix ? Néanmoins, autour de Jules Roques, se groupent les arrivés, les collaborateurs qui sont devenus des gloires : Chéret et sa silhouette aristocratique, au profil heurté d'une vague ressemblance avec M. Edmond de Goncourt ; Forain, glabre et rasé, très Yankee avec un faux air d'Irving ; Willette, un Pierrot qui s'empâte, et puis d'autres encore, Henri Somm, Faverot, Uzès. Le ruban de la Légion d'honneur fleurit la boutonnière de quelques-uns ; Willette a arboré à son frac la médaille de Sainte-Hélène, le ruban violet et jaune de son grand-père, le général Willette, gouverneur des Invalides, et c'est bien de l'ironie à la Willette, ce poète et ce grand satiriste, c'est à la fois de l'esprit de Juvénal et de la gaminerie de Paris que cet épique hochet de gloire, cette médaille impériale de Sainte-Hélène à la boutonnière vierge de ce grand artiste, à une époque où la devise de la Légion d'honneur pourrait-être celle-ci :

Je m'égare et je ne rougis plus.

Jeudi 18 novembre. — La place de la Concorde à dix heures du matin ; il ne fait pas froid et l'on a pourtant la sensation de l'hiver. C'est vraiment le premier jour de brouillard, et c'est la fantasmagorie d'une ville du Nord que cette unique et merveilleuse place de la Concorde, silhouettant ses lampadaires, ses innombrables becs de gaz, les tritons de ses vasques et le profil de ses statues dans une brume ouatée et translucide où il y a de la nacre humide et des luisants de moire grise... C'est une vision d'apothéose que ce conciliabule de déesses couronnées,

nos Villes, siégeant dans cette estompe et cette vapeur où le soleil qui monte insinue des lueurs roses. C'est l'aiguille de l'obélisque mouillé et rajeuni de reflets, les vases ruisselantes des deux bassins avec leurs groupes de monstres et de naïades, et, comme une buée rousse, les arbres des Champs-Élysées apparus dans le brouillard.

Voie triomphale, l'avenue s'enfonce dans un halo fauve, entre les deux groupes épiques et cabrés des chevaux de Marly. Les premiers attelages filent, presque fantomatiques, mais gais et luisants dans la direction du Bois... A gauche et à droite, le vision de deux temples, des attiques et des colonnades, le Corps Législatif, la Madeleine... et, au pied du Palais-Bourbon, un flot de vapeur plus dense, plus blanc et plus froid au ras d'un parapet : la Seine.

O Paris gris de perle sur ciel couleur de vitre dépolie, Paris moite et brumeux de ce 18 novembre, Paris qui sera encore plus beau, ce soir, à l'heure où les théâtres et les cafés s'allument, je t'aime et je te salue, Paris de brouillard, Paris d'hiver !

Vendredi 19 novembre. — Une lettre. Un lecteur (je le remercie) m'adresse cette lettre :

Monsieur, puisque vous collectionnez les cocasseries des enseignes, laissez-moi vous indiquer celle-ci... Rue Drouot, chez un marchand de pianos :

BELLE OCCASION

UN QUART DE QUEUE A VENDRE

Ils appellent ça une belle occasion ! Un quart de queue, ça doit être un piano pour demi-vierge (sic).

Ce lecteur ne serait-il pas une lectrice ?

Samedi 20 novembre. — A l'Odéon, la seconde audition des vers de poètes organisée par M. Catulle Mendès. Au programme, du Léon Dierx, du Verlaine, du Verhaeren, du Stuart-Merrill, du Quillard. A la Bodinière, *Mérovach le Visionnaire*, ou l'homme des bois et des cathédrales, à l'usage des dames... Parmi mon courrier trouvé au *Journal*, je découvre, signés d'un nom inconnu, ces étranges et superbes vers :

— Et le vent glacial entraîne mes gabares
où, dressées à la proue les princesses barbares
tournent vers moi l'appel de leurs lèvres d'aurore.
Mais je reste insensible à leur fuite sonore.
Vierges, que je créais pour mes nuits de luxure,
leurs mains frêles, leurs yeux aigus, leur bouche impure
étaient les repositoires orgueilleux de mes rêves.
Et maintenant, dans la solitude des grèves,
prince désabusé de souffrir, je les livre
tandis que s'alanguit l'heure, aux matelots ivres
dont les bras sont noueux et les nuits sont avides.
Elles tournent encor vers mon repos candide
le fastueux appel de leurs lèvres d'aurore...
Mais je reste insensible à leur fuite sonore.

— Impassible dans la torpeur du soir, tu penches
ton front pesant dans tes mains blanches,
et tes longs cheveux descendent comme un voile
sur la douleur de ta figure pâle.
Regarde comme ma chair est blanche
et s'argente sous les rayons opalins de la lune.
J'écarterais pour toi la robe inopportune,
et tu verras le corps fluet, dont la beauté s'exalte
ainsi qu'un lys d'amour vierge dans la nuit calme.

Elles ont disparu sous les cendres de l'ombre,
fières de la beauté que je leur ai donnée ;
des mains profanent leur chevelure sombre.
Symbole évanoui de mes jeunes années.
J'ai scellé d'un baiser sur leur face pâlie
la dédicace de mon âme.
Je les ai couronnées de mes mélancolies
et j'ai chanté à leurs genoux l'épithalame
de tristesse et de joie pour amuser les heures.

Et c'est signé Louis Payen, un nom bien inédit, bien inconnu. Ce sont les aubaines du métier que ces beaux vers trouvés de temps à autre, dans mon casier, entre tant d'inepties, de lettres quémandeuses et d'injures anonymes.

Les poètes de l'Odéon me pardonneront de n'avoir pas été les entendre ; j'ai publié pour eux des vers qu'ils aimeront.

Mardi 23 novembre. — *Les Déracinés*, de Maurice Barrès. Il faut remercier la maladie, puisqu'à mon déplorable état de santé je dois les quelques loisirs qui me permettent de lire.

Les Déracinés, un livre odieux et admirable, dont je déteste franchement le stendhalisme voulu, les personnages composés, presque gourmés dans la tension de l'auteur maladivement obsédé de Balzac jusqu'à faire de ses héros l'énergique copie des *Treize* et de les réunir dans un serment de carbonari sur le tombeau de Napoléon.

Je suis trop l'ami de Maurice Barrès et il me connaît trop.. Il ne me croirait point si je lui disais ne pas haïr son professeur Le Bouteiller et n'avoir pas démasqué quel Julien Sorel il a voulu peindre dans François Sturel et Rœ-

merspacher ; mais à quel point j'ai aimé son Arménienne, son inconsciente et voluptueuse fleur d'Asie, M. Barrès le le sait. C'est à cette délicieuse M^{me} Aravian que je devais aller : la voilà, la vraie *déracinée* de ce livre, et comme j'aime sa mort, le tragique assassinat de la jolie curieuse de bouges sur les berges de Billancourt, l'émotionnant de la rencontre de François Sturel et de son ancienne maîtresse sur le quai du bord de l'eau à la minute décisive où les deux faméliques Mouchefrin et Racadot vont assommer l'Orientale. Merveilleux, campés de main de maître, ces deux déclassés... Et la visite de Sturel et de Suret-Lefort, dans le bouge de Mouchefrin et de la Léontine... la Léontine, ce type ! Il y a là une vision fantômatique de misérables poussée avec la vigueur d'un Goya ; on voit que M. Maurice Barrès a visité et su voir l'Espagne.

Les perplexités de François Sturel, la Vertu sociale d'un cadavre sont d'un passionné et d'un voluptueux où j'ai retrouvé l'âme des plus belles pages de *Du Sang, de la Volupté et de la Mort*.

Les Déracinés, livre odieux et admirable, et que M. Maurice Barrès me saura gré d'aimer et de haïr.

Lundi 20 décembre. — « L'irrévérence devant la mort, la curiosité badaude du Parisien et du Parisien chic, du Parisien bien mis, celui qui suit les expositions et les premières : c'est une honte et une ignominie. Je suis rentrée outrée de cet enterrement. Je n'ai pas pu y rester, cela m'indignait. Oh ! cette cohue, cette bousculade, ces petites femmes grimpées sur des chaises, avec leur nervosité chatouillée, leurs froufrous de jupes et leur caquet de perruches : — Montez ici, ma chère, il y a place pour deux. — Oh je vais tomber, je tombe ! — Et des petits cris, des petits rires, des interrogations curieuses. — Quel

est ce grand qui tient un des cordons ? — Mais non, ce n'est pas Paul Hervieu. — Mais si, je vous dis que c'est lui. — Où est Drumont ? — Auprès de Zola. — Zola, ce serait drôle ! — Et des bruits de chaises, des remous de foule et de chuchotements autour d'une notoriété du Théâtre ou de la Presse essayant de gagner le cœur, des messieurs bien mis circulant là comme dans un promenoir, le nez à l'évent, leur chapeau luisant tenu haut au bout de leur canne ; un jabotage incessant, un vrai pépiement d'oiseaux arrivant à couvrir jusqu'aux sons des orgues, des anecdotes et des potins, une atmosphère d'entr'acte à une première mouvementée, des bruits de jupes et de petits bancs, des grossièretés de garde-chiourme : un employé des pompes funèbres répondant à M^{me} Zola se réclamant d'une carte de M. Léon Daudet pour passer : « Zola ? Je me f... de Zola et de vous, madame. » M^{me} Lecomte, la jeune femme du critique d'art, bousculée, évanouie, au milieu de la foule, dont des amis ont grand'peine à la tirer, cette foule qui s'écrase en goguenardant aux enterrements des hommes célèbres, comme elle s'étouffait et étouffait en criant : « Vive le roi ! » aux fêtes du couronnement de l'Autrichienne et de Louis XVI, cette foule irrespectueuse et sauvage qui s'attroupe autour de moi chaque fois qu'elle me reconnaît (Paris, il est vrai, commence à me connaître et à se blaser), mais qui, à l'étranger, en Russie, par exemple, dans de vraies folies d'enthousiasme, a failli plusieurs fois m'étouffer, et, sans mes amis, formant cercle autour de moi, m'aurait, je crois, écharpée vive dans son désir de me toucher. »

C'est M^{me} Sarah Bernhardt qui veut bien me donner cette impression des obsèques de Daudet.

1^{er} janvier 1898.

Le siècle d'or se gâte ainsi qu'un fruit meurtri,
Le Cœur est solitaire et nul Sauveur n'enseigne...
Ces gouttes dans la nuit ?... c'est ton âme qui saigne.
Qui de nous, le premier, va jeter un grand cri ?

Albert Samain. (*Au Jardin de l'Infante*).

Ce cri d'âme éperdue, cet appel de voyageur en détresse au milieu de l'égoïsme et de la pourriture du siècle, nul, peut-être, ne l'a jeté avec autant de dégoût et de désespérance hautaine depuis Charles Baudelaire.

Vague et noyée au fond du brouillard hiémal,
Mon âme est un manoir dont les vitres sont closes.
Ce soir, l'ennui visqueux suinte au fond des choses
Et je titube au mur obscur de l'animal.

Ma pensée ivre avec ses retours obsédants
S'affole et tombe ainsi qu'une danseuse saoule.
Et je sens plus amer, à regarder la foule,
Le dégoût d'exister qui me remonte aux dents.

Certes, c'est l'influence et mieux que l'influence, c'est l'empreinte même du poète des *Fleurs du mal* qui pèse et règne dans ces vers. *Spleen et idéal* et les *Tableaux parisiens*, voici les coupables sources où M. Albert Samain a mené boire la Royale Infante qu'il dit être sa muse. C'est sur ces vasques maudites, bien dignes des *Paradis artificiels*, qu'il a longtemps tenu penchée son aspiration, et, grisé d'orgueil, de révolte et de pitié, ce douloureux opium des poésies de Baudelaire c'est bien un somptueux ennui, une catholique et morbide hypocondrie à la

Philippe II que M. Albert Samain promène, tout vêtu de noir comme un Grand de la cour d'Espagne, dans ce mélancolique et trop parfumé *Jardin de l'Infante*, si fleuri d'épithètes et si fastueux d'images qu'on dirait un parterre de l'Escurial.

De l'Escurial, en effet, ce décor de ténèbres étouffantes et de luxe funèbre :

Ce tombeau d'or sombre et de velours,
Où, pâle et succombant sous ses colliers trop lourds,
Aux sons plus torturés de l'archet plus acide,
L'art, languide, énérvé, — suprême ! — se suicide.

Mais plus espagnol encore et dynastie de Charles-Quint, l'orgueilleux sonnet de la Tour :

Mes douze palais d'or ne pouvant plus suffire,
Mon cœur royal étant désenchanté du jour,
Un soir, j'ai fait monter mon trône de porphyre,
Pour jamais au plus haut de ma plus haute tour.

Cette fois, c'est la *Légende des siècles*, de Victor Hugo, qui s'impose :

Et là, dominant l'homme et les cités sonores,
J'ai vécu seul, parmi l'azur silencieux,
A voir, indifférent, les couchants, les aurores,
Mirer leurs ciels dans l'eau déserte de mes yeux.

N'est-ce pas là le cri d'orgueil et de suprême ennui d'un Habsbourg, et, dans l'âpre désert de pierre de la Guadarrama, n'est-ce pas la tragique silhouette de Philippe II, lui-même, qui s'évoque dans ce silence et cette indifférence à tout ?

Oui, c'est bien l'*Allée solitaire*, l'allée dallée de marbre entre les ifs taillés en cônes, où la monarchie espagnole promena pendant trois siècles sa morgue et son dédain de la vie, morte vivante, hallucinée par l'unique vision du tombeau.

Pâle, je vis, le goût de la mort à la bouche,
La terre est sous mes pieds comme un chien qui se couche ;
Mes mains flottent parmi les étoiles, la nuit. [che ;

Rien n'a distrait mes yeux immobiles sans trêve ;
Rien n'a rempli mon cœur toujours vide, qui rêve
Sur l'incommensurable mer de mon ennui ;

Et le Néant m'a fait une âme comme lui.

Et ce goût de néant, cet incommensurable ennui qui couchait Charles-Quint dans une bière au couvent de Saint-Just et cloîtrait son fils, invisible et tout-puissant, dans son Escorial monumental et funèbre, cet amour de la mort qui est le propre même de la race, M. Albert Samain n'en aurait pas fait les plus belles pages de son livre si, derrière les verdure symétriques taillées de son allée solitaire, il n'avait embusqué les terribles tentations de la chair.

Des soirs fiévreux et forts comme un venaison,
Mon âme traîne en soi l'ennui d'un vieil Hérode
Et, prostrée aux coussins, où son mal la taraude,
Trouve à toute pensée un goût de trahison.

Ces soirs fiévreux sous des ciels cuivreux et chargés de parfums, ces livides et sulfureux soirs d'orages, où toute l'Espagne pâmée exhale une délétère odeur de pourriture,

de sexe et de passion, quel est celui d'entre nous qui ne les a pas connus, ces soirs où l'âme agonise ? Alors, comme poursuit le poète :

Pour fuir le désespoir qui souffle à l'horizon,
Elle appelle la sombre Danseuse qui rôde,
Et Salomé vient dans la salle basse et chaude
Secouer le péché touffu de sa toison.

Salomé ! et l'âme sait bien que c'est l'Enfer qui l'amène, Salomé, l'éternelle hantise des sens, la danseuse et tout son attirail de joyaux inquiétants,

Fleurs suspectes, miroirs ténébreux, vices rares.

On entend bêler dans le verger, et l'âme sait quel agneau blanc la corruptrice aux larges yeux de pierre dure va réclamer pour salaire. Dans le jardin solitaire, une angoisse et une pitié sanglotent, une voix adjure et catéchise vainement le poète.

Au fond du sanctuaire écoute l'Art devin,
Prophétise ton âme, et vers l'Œuvre divin
Lève ton cœur ainsi qu'un ciboire d'or fin ;
Pense, domine l'Age et respire l'Espace.

Il est trop tard, le vin noir est versé ; c'est l'heure du sortilège et de l'incantation.

Le simoun du désir à balayé la plaine.
Le Bouc noir passe au fond des ténèbres malsaines —
C'est un soir rouge et nu ; les dernières pudeurs
Râlent dans une mare énervante d'odeurs ;
Et minuit sonne au cœur des sorcières obscènes.

C'est le décor et l'atmosphère du sabbat. Toute la catholique Espagne se rue à l'amour, avec le vertige de la damnation.

Plongée en tes cheveux pleins d'une âcre vapeur,
Ma chair couve ta chair et rumine en torpeur
L'amour qui doit demain engendrer de la haine.

C'est une scène d'incubat. Ces baisers-là relèvent du tribunal de l'Inquisition. C'est dans du soufre et de la lave que les amants se possèdent, s'entre-dévorent et s'entre-tuent avec des yeux qui trouent, des mains qui griffent et des spasmes qui mordent.

Mais nos cœurs desséchés sont pareils à des pierres.
La Bête Ardente a fait litière de nos corps
Et, comme il est prescrit quand on veille des morts,
Nos âmes à genoux — là haut — sont en prières.

Nos âmes, elles sont loin ! et nous savons maintenant
où aboutit la solitaire allée de ce *Jardin de l'Infante*.

Luxure, fruit de Mort à l'arbre de la Vie,
Fruit défendu qui fait claquer les dents d'envie,

Chimère d'or assise au désert de l'Ennui,
Fille infâme du vieux Désir et de la Nuit,

Diamant du Péch^é scellé sous les sept voiles,
Feu du feu, sang du sang et moelle de nos moelles,

Sorcière de Bohême aux philtres souterrains.
Suceuse de cerveaux et dompteuse de reins,

Je te salue, ô très occulte, ô très profonde
Luxure, pavillon des ténèbres du monde.

Nous sommes chez Notre-Dame de l'Enfer, dans la cathédrale de la Vierge à jamais vierge, de la Vierge d'or et de sang, de la Vierge consolatrice, de la Vierge dévoratrice.

Appétit du péché mortel et soif et faim,
Gouffre, soleil sans ombre et spirale sans fin,

Luxure, nerf des nerfs, acide de l'acide,
Luxure, ultime amour damné qui se suicide,

Spasme vers l'unité, Noce dans l'absolu,
Luxure, fin du monde et cycle révolu,

Je te salue, ô très occulte, ô très profonde
Luxure, Impératrice immortelle du monde !

C'est à cette effarante chapelle que conduit l'allée du royal jardin. Avec une ivresse adorante et balbutiante d'extase, des sanglots d'amoureux suffoqué de jouissance et des râles de patient de chevalet à bout de tortures, des délicatesses de femme et des ferveurs de saint, des emphases orientales et des subtilités dévotes. M. Albert Samain entonne, au seuil du sanctuaire maudit, les litanies de Notre-Dame de la Luxure, comme jadis, au milieu des *Fleurs du Mal*, Charles Baudelaire entonna les terribles litanies de Satan, et ce sont, tout à tour, des frénésies d'images et des mots qui caressent.

Nudité. Jardin rose et divin de la femme,
Paradis de la chair qui fait sangloter l'âme,
Longs cheveux balayant l'air enivré des soirs.
Sombre incantation des odeurs. Parfums noirs ;

des musiques dans des fleurs trop douces, des évanouissements, des défaillances :

Languide archet d'extase aux cordes du Silence ;

des bonheurs d'expression comme ceux-ci :

Gaze entr'ouverte au rythme irrité des rotules ;

ou

Silences d'or cinglés de vols de cantharides,

Puis, des mots qui mordent, des mots qui meurent, des mots qui fouettent et des mots qui pâment, des visions farouches des tropiques, des pâleurs de jade au bord des Ganges, des jardins géants et des rois sauvages parmi des glaives et des piques, tout le vertige des parfums âcres et des toisons et des poisons, avec çà et là des vers qui illuminent le livre tel un éclair d'orage et résonnent comme un gong, synthèse et résumé de toutes les épouvantes et de toutes les folies de la damnation :

Tocsin ivre qui tinte aux minutes néfastes,
Succube, sueur nocturne et jalousie des chastes.

Ou comme

Broussailles d'insomnie, exaspérant l'éveil,
Sabbat, fresque grouillant au grand Mur du Sommeil ;

des visions à la Goya, à côté d'hexamètres qu'on dirait de Baudelaire :

Etable grasse où dort la bête du plaisir,
Auberge de la route aux pèlerins du cœur ;

et tout cela fermente, monte, halète, embaume, empoisonne et charme pour s'exaspérer dans une apothéose du monde antique, dans un éréthisme religieux et grandiose des cultes abolis où la

Luxure, tiare des Césars, pâles et fous,
 Collier des grandes hétaires aux crins roux,
 Reine des Mimes et des Rythmes et des Danses
 Et porte d'or triomphale des Décadences !

devient, parmi le rêve effrayant des empereurs, le marbre et le jaspé des palais et les tigres de l'Hippodrome, au milieu des derniers festins et des derniers soupirs, en pleine agonie de l'Empire

La Lèpre d'or rayonnante du Monde !

la luxure des fleurs humides de sang, des délices et des supplices, de la mort respirée au cœur des Roses de Pœstum.

Flûtes et luths et cymbales, dans les flambeaux,
 Mort épousée aux lampes vertes des tombeaux ;

la luxure de Tibère, celle de Néron, celle d'Héliogabale et la notre aussi.

Luxure, haleine ardente au long des cœurs charnels,
 Passion, mer de pourpre aux frissons solennels,
 Vigne de volupté, grappe lourde, ambrosie,
 Vin du sexe qui met le sens en frénésie.

La Notre-Dame de toutes les extases et de toutes les douleurs dont l'*Ave Maria* revient à chaque strophe de

ces litanies du Mal, lourd et sonore comme un glas, rythmé par ces rimes immuables :

Je te salue, ô très occulte, ô très profonde
Luxure, Impératrice immortelle du Monde.

Dimanche 28 mars. — Capri ! Capri ! la maison de Tibère, les ruines des fameux bains, où le César abruti de débauche faisait nager entre ses genoux les légendaires *Pissiculi*, Capri, c'est-à-dire Caprée, et les cortèges d'éphèbes et de jeunes vierges nues qu'un caprice sénile, un caprice d'empereur, nouait et dénouait en lascives théories du haut des promontoires jusqu'aux fonds des vallées ; Caprée, Olympe et lupanar, Caprée, théâtre monstrueux des fêtes mythologiques du plus dépravé des Césars, Caprée et son climat d'Afrique, Caprée où la brise du large fait palpiter comme des voiles le bleu transparent du golfe et le bleu lumineux du ciel, Caprée et ses grottes, ses descentes et ses montagnes, Caprée l'ensoleillée au pied de son rocher solaire, l'illustre *Mont Solaro*, d'où l'œil découvre à la fois trois golfes : celui de Naples, celui de Salerne et celui de Gaëte, et trois chaînes de montagnes : les monts de la Calabre, la chaîne des Abruzzes et les bleus Apennins ; Caprée d'où le regard ébloui embrasse Ischia, Procida, Terracine et Pœstum.

La beauté proverbiale de la race y attirait autrefois les Césars ; elle y fait hiverner aujourd'hui des peintres, et c'est la villa de Guillaume Dubufe, cet Alma Tadéma de l'aquarelle, ce Bouguereau de l'éventail, à côté de la maison de M. du Locle, du Locle de l'Opéra-Comique, du Locle d'*Aïda* et de la *Déesse et le Berger*, désormais fixés à Caprée par la beauté de l'île et de ses insulaires.

Ce sont les deux noms français que l'on y cite, car tous les hôtels, toutes les villas y foisonnent, plus que partout ailleurs, et d'Anglais et d'Allemands, Allemands épris d'Hélène à la manière de Goethe, Anglais fervents d'Homère à travers Swinburne. Caprée, c'est la Grèce et c'est aussi l'Illiade retouchées par Tibère, Capri, c'est la mythologie adaptée par Suétone au goût de l'esthétique de Berlin et de Londres, Capri, c'est l'agence de Cook en plein Satyricon, mais quelle atmosphère ! Quelle transparence dans la clarté et la douceur de vivre aux pieds de ses abruptes roches ensoleillées, parmi les quasi-nudités d'une rue demeurée belle comme au siècle des dieux, et dans le bleu d'une mer bleue qu'on dirait vitrifiée, avec ses vagues tour à tour de lapis et turquoise liquides, ses vagues dont les touristes du monde entier vont admirer la magie des reflets dans l'un peu surfaite, il faut l'avouer, *Grotte d'Azur...* Tous ces souvenirs et toutes ces clartés, toutes ces transparences, tout ce bleu dans l'air, entre ces roches et sur la mer feraient de Capri une île inoubliable sans la mendicité napolitaine, plus harceuse et plus obsédante ici que partout ailleurs.

Oh ! les terribles musiciens du bateau de Naples à Capri ! Durant toute la traversée, depuis le château de l'Œuf jusqu'à la Grotte d'Azur, ils n'ont pas cessé de nous râcler leurs impitoyables mélodies, et l'*Adio Napoli*, et la *Margherita*, et la *Santa Lucia*, et la *Traviata* ! Et les voici de nouveau avec leurs guitares, leurs mains tendues autour des tables, sur la terrasse de l'hôtel où nous déjeunons ! Comme si ce n'était pas assez des marchandes d'écaille et de corail dont toute la Marine abonde ! Mais voici d'autres musiciens encore. Ceux-là ont avec eux deux enfants du pays qui miment la tarentelle. D'où sort

cette petite fille en robe de lainage blanc et à ceinture écossaise ? d'où sortent surtout ces torsions de hanches, ces œillades obscènes et cette mimique de café-chantant ? La tarentelle pour vieux messieurs, alors ! et cette Graziella pour *forestiere*, cette petite fille du banc des témoins à charge de cour d'assises se démène et se tortille en agitant au-dessus de sa tête un tambour de basque en fer-blanc (*sic*) !

Cette primeur avariée en robe de communiante, cette tarentelle éhontée d'impubère pour vieil archéologue d'outre-Rhin et esthète mûr d'outre-Manche, cette petite fille à vendre et ce tambourin de fer-blanc, c'est toute l'Italie qui danse.

Lundi 29 mars. — Au Musée, section des fresques de Pompéi. Les purement décoratives, celles sans personnages, où des portiques de palais et de théâtres s'échafaudent, presque parallèles dans des perspectives d'apothéoses, me requièrent entre toutes par l'ingéniosité de leurs détails, la somptuosité de leur composition et la splendeur sourde de leur coloris. Il y a là des colonnades surmontées de masques et reliées entre elles par des guirlandes de fleurs frêles, asphodèles, violettes et narcisses, qui évoquent des palais habités par des dieux, et l'élégance des Hermès et des statuette érigées là par quelles mains artistes ! Le long des balustrades et des escaliers blancs de jardins fabuleux, cela fait songer à la fois à l'art exquis des anciens Japonais et aux plus folles imaginations de Piranèse. Les colorations à la fois délicates et soutenues rappellent par leur fraîcheur et leur intensité les plus belles marines de Whistler ; quels raffinés que ces Pompéiens ! Il y a, dans ces panneaux de dure décoration, des rouges brique aussi beaux que la laque, et des verts

végétaux, des verts de roseaux et de jeunes pousses comme seuls en ont produit et Corot et Whistler. C'est étourdissant, à croire qu'ils mettaient des jus d'herbes et de fleurs écrasées sur leurs palettes.

Et leurs natures mortes, donc, leurs panneaux de salles à manger ! Deux d'entre eux me poursuivront longtemps. Dans l'un, trois canards suspendus par les pattes se détachent en vigueur sur un fond d'aventurine, un fond à la Rembrandt, d'une transparence sourde et que la cendre chaude, par places, a craquelé. Les trois canards, plus brossés que peints, forment, avec leurs becs, leurs longs cous et leurs ailes, un chatoiement soyeux et bleuisant de plumes, avivé, çà et là, d'un éclat de métal. C'est beau comme l'œuvre d'un maître, de la beauté d'un morceau capital ; mais l'autre trouble à la façon d'un Gustave Moreau.

Mystérieux, en effet, comme une énigme, ce masque de Gorgone piqué sur un poteau, parmi les végétations d'un jardin de rêve au-dessus des treillages dorés de trois hautes palissades. Tragique et souriant sous sa chevelure de vipères, il semble garder là on ne sait quel trésor ; et deux oiseaux merveilleux le surveillent : à gauche, un paon, dont l'énorme queue déployée semble refléter le vert des feuillages et le bleu du ciel ; à droite, c'est la veillée d'un énorme hibou, au plumage flamboyant de perroquet. Comme un terreur religieuse, peut-être celle d'un ancien symbole, émane de ce masque, de ce masque, pareil à une tête coupée, figé dans cette solitude entre le hibou de Minerve et l'orgueilleux oiseau cher à Junon.

Mardi, 30 mars. — Pompéi ! Je suis retourné à Pompéi : nous partons demain. Pompéi aura été la grande

impression de mon séjour à Naples ; c'est Pompéi que je veux emporter tout entier dans mes yeux et dans ma mémoire, quand l'*India*, qui doit nous transporter à Gênes, quittera le Basso-Porto et le quai de la Douane, où nous nous embarquerons demain.

Je n'ai pas voulu des guides pour être plus libre et mieux rêver à ma guise ; leur intarissable bavardage m'a trop énervé les autres fois. J'y perdrai l'entrée de la maison de Viétri que la société des fouilles a conservée telle quelle au moins, la maison de Viétri respectée dans l'intégrité de son jardin et de ses statuettes, la maison de Viétri et son impluvium peuplé d'amours et de dieux enfants, jolis bronzes vert-de-grisés par la chaleur des cendres, et dont les yeux d'argent regardent encore le tuyau de plomb des conduites d'eau avec lesquelles ils arrosaient le jardin. Ah ! cet impluvium de la maison de Viétri, son portique de colonnes peintes, et, parmi les stèles et les tables de marbre, son parterre de pensées et tout son peuple de dieux lares, figurines charmantes de mouvement, de matière et de forme qui étaient les vraies poupées des anciens Pompéiens. Je n'ai pas revu la maison de Viétri, mais j'ai longtemps rêvé dans le forum triangulaire, l'étroite place autrefois ornée de colonnes (seules cinq sont demeurées debout) et s'élargissant jusqu'au ras des murs d'enceinte que baignait jadis la mer... La mer, elle est maintenant à trois kilomètres ; elle a reculé jusqu'à Castellamare... Assis sur le banc en hémicycle où régnait jadis un cadran solaire, à côté du terre-plein exhaussé de six marches, ancien emplacement du temple d'Hercule, dont la colonnade ajourait autrefois l'horizon, j'ai vu le soleil se coucher lentement derrière les montagnes, ces montagnes de la Campanie plus belles que

celles de la Grèce auxquelles elles ressemblent, cimes rocheuses et forêts de châtaigniers, Quisisana à gauche, Castellamare en face, Sorrente à l'horizon, tout ce cirque de collines épiques qui, il y a près de dix siècles, furent les grands témoins.

A ma gauche, séparés par un mur, c'étaient le grand théâtre et la caserne des gladiateurs, et puis toute la partie ensevelie et que n'ont pas encore attaquée les pioches, la Pompéi inconnue dont celle ouverte aux visiteurs ne représente que le tiers, la Pompéi qui demandera encore un demi-siècle de fouilles avant de sortir de ses cendres, celle que guette le monde des archéologues et des artistes pour la rue des joailliers qui s'y dérobe encore. Derrière moi, le Vésuve fumait dans le ciel rose, menace éternellement suspendue sur cette Campanie d'ambre et d'or.

Jeudi, 14 avril. — Au Golfe Juan. — « Entrer chez Clément Massier pour voir des potiches et tomber sur Bob Walter, il faut avouer que le hasard a parfois de l'à-propos, mais pour vous ce n'était qu'à moitié drôle. » Et Jules Chéret, rencontré la veille sur l'avenue Masséna, avait ajouté, plein de condoléance : « Allez donc au Golfe Juan, vous y verrez la fabrique ; on ne peut pas quitter Nice sans avoir visité l'établissement de Clément Massier. »

Recommandation d'artiste par un artiste. J'ai suivi à la lettre l'avis de Jules Chéret. Le golfe Juan me possède : deux routes pour y aller, par Cannes ou par Antibes. Antibes, la jolie petite ville fortifiée, le petit port de soleil qu'aimait tant Paul Arène, Antibes aujourd'hui déshonorée par une municipalité barbare au milieu de son enceinte de remparts éventrée. Heureusement que les Van-

dales ne peuvent toucher ni à la mer ni au soleil. C'est sur la transparence bleue de la Méditerranée, les deux tours crénelées de la citadelle sarrazine, fauve et dorée comme une croûte de pâté, car nous avons pris par Antibes... Tout le long de la route, c'est la symphonie or et bleu de la Côte d'Azur, ce bleu des vagues apparu plus limpide entre les troncs des pins maritimes et le blanc de chaux des villas, côte presque orientale, sans la silhouette alpestre du groupe de l'Estérel.

L'Estérel, c'est le pays des fées, c'est la contrée chimérique où Mistral a mené l'aventure amoureuse de Calendal ; l'Estérel, c'est la montagne enchantée, la montagne des reflets, des prismes et des mirages, le poème éternel de la roche et de la vague, la cime-écueil surgie du fond de la mer comme un socle où la foule pourra poser son rêve et le poète dresser son œuvre ; les palombes y ont leur nid et les aigles y ont leur aire, et les sirènes y doivent chanter le soir comme au pied de l'Etna en Sicile ou comme à Naples près de l'île de Capri, car l'Estérel c'est le paysage unique, le paysage antique qui réunit les deux plus grandes beautés de la nature, la mer et la montagne, dans une beauté, la seule.

Mais l'Estérel n'a pas qu'un poète ; si Mistral l'a chanté, Clément Massier l'a illustré, lui, car la Méditerranée et ses transparences bleues, l'Estérel et le gris vaporeux de ses roches, la rougeur des aubes mirée aux parois de ses écueils, le mauve et le glauque de leurs algues, la pourpre des coraux et la nacre des perles apparus à l'aurore dans les récifs incendiés de lueurs et jusqu'aux ténèbres vertes du fond de la mer, le vertigineux clair-obscur du gouffre avec son grouillement écailleux de monstres et ses forêts de madrépores palpitants sous la patte des cra-

bes et l'horrible flottement des pieuvres, tous les mirages de la mer et de la montagne, toutes les clartés, tous les reflets et toutes les fantasmagories de la nature, Massier s'en est emparé et les a fixés au feu de ses fours sur ses incomparables flammés, ses flammés dont la forme ondoie, s'enfle, se creuse et flue avec des cambrements de torses et des contournements de croupe de sirène, vases inoubliables où, dans des duretés de métal et des souplesses de chevelure, vit, éclatante et sourde, tour à tour d'or rouge, d'argent mat ou cuivré, une étrange matière, une matière de prisme, une terre d'arc-en-ciel sablée ici d'argent, là de nacre et d'opale, matière on dirait cuite au feu des forges souterraines et refroidies sous les baisers de la lune et de la mer.

La matière est d'un cyclope, mais la décoration est d'une fée. Seule, une océanide a pu trouver ces échevèlements d'algues et les calices d'améthyste de cette flore marine... Les énormes chrysanthèmes qui s'irradient sur cet autre vase l'ont comme éclaboussé de soleil. Ces chrysanthèmes, hors nature même au Japon, à travers quels crépuscules de flammes Massier les a-t-il vus fleurir sur l'Estérel ?... Plus loin, c'est un plat où des nageoires vibrantes, presque des ailes, emportent des monstres à larges ouïes et des corps allongés de murènes pareils à ceux des mosaïques de Pompéi... Dans un autre, une grotte chimérique pleure sur un ciel d'argent des stalactites de pourpre et de lapis, tragiques comme une blessure et fraîches comme des entrailles ; plus loin, enfin, sur un fond mordoré et cuivreux, s'épanouit le glauque et bleu feu d'artifice d'une décoration de plumes de paon — et partout,

ou qu'aïlle

L'œil,

comme dirait M. de Montesquiou, fervent de céramique et de verrerie d'art, dans le plus petit objet comme dans le plus important, c'est la sourde attirance de l'éclat d'un métal et de l'eau d'une gemme amalgamés, mélangés et fondus dans une forme toujours exquise dont le motif décoratif est fourni par une fleur ou par un animal.

Samedi 16 avril. — Marseille, chez Isnard, à sept heures du soir. Le repas des fauves : il est là, le monstre, qui dîne, attablé, l'air d'un melon sur une borne, mais de quel melon écroulé ! C'est un écrasement, un effondrement de courge trop mûre en pantalon et en redingote. Le visage a l'air d'un mufle avec le nez absent, sous les poils argentés de la barbe, profil à venir que le Cénacle déclare socratique et que les jeunes auteurs trouvent dantesque, — pédantesque, messieurs !

C'est une puissance. Mardi dernier, il débutait dans *les 28 jours de Clairette*, à Monte-Carlo : tournez roulette, il sort zéro. Il va conférencier ici demain sur le nez de Cyrano, et c'est du flair. En attendant, il mange, il mange, et ses bras trop courts rattrapent péniblement les brins de vermicelle égarés dans sa barbe ; il mange, et dans la salle du restaurant chacun cesse de manger. C'est de la stupeur et de l'effroi ; des dîneurs pâlisent, d'autres pouffent de rire sous leur serviette. A la porte de la salle, des clients du premier font halte et regardent ; Duchesne, de l'Opéra-Comique, y demeure figé. IL mange, c'est lui, pas un autre ; c'est lui-même. A la devanture, la foule s'écrase, les passants se sont attroupés, et moi qui, depuis trois mois, vis en Sicile, à Naples et à Pompéi au milieu des statues et d'une race restée grecque, j'en suis comme atterré. « Tiens ! un foie gras qui dîne », chuchote, en se levant de table, une jolie Provençale.

« A quoi peut-il bien songer ? ne puis-je m'empêcher de dire à Pickmann, le célèbre liseur de pensées dont je suis ce soir l'invité. Voyons, vous qui voyez dans les âmes et lisez à livre ouvert dans les cerveaux, fixez-le un moment et dites-moi la pensée de cet homme. » Et Pickmann, avec un hochement de sa face rose et blonde qui secoue ses anneaux d'oreilles : « A quoi il songe, lui ? Il mange... Rien, niente. »

Dimanche 17 avril. — Il confrencie, il pleut. Le ciel est en deuil ; il pleut, et comme il pleut dans le Midi, à verse. C'est un grain de Bon Sens : il faudrait des *Fagots* pour se sécher.

Lundi 18 avril. — Marseille. Ces Marseillais, je les avais toujours aimés et d'une affection presque coupable. Quelle belle race, quel entrain, quel mouvement, quelle exagération (oui, accordé) et quelle emphase, mais quelle attitude, quel amour de l'amour et quelle sincérité ! Un conseil municipal ridicule, oui, ça je le sais, mais un peuple superbe, et de si jolies filles ! Eh bien, je les aime encore davantage, ces bruyants Phocéens des Chartreux et de la Belle-de-Mai.

Ils l'ont sifflé, ils l'ont hué, ils l'ont chuté, ils l'ont forcé à quitter la scène où il venait leur expliquer, le pauvre homme, le pourquoi du succès de *Cyrano* comme si les Marseillais avaient besoin qu'on leur expose le motif de leur enthousiasme ! Ça leur plaît, té ! parce que ça leur plaît, et c'est la seule raison qu'on ait d'aimer et d'admirer. Et ce que je complimente et applaudis Marseille d'avoir reconduit à coups de sifflet le gros Sganarelle de l'Ecole !

Décidément, il n'y a que Marseille. Vivent ces peuples latins, où la première qualité est la beauté ; ils voient le

Monstre et, rien qu'à le voir, ils entrent en rage ; les Parisiens auraient écouté, écoliers domestiqués. Eux ont secoué la férule et renvoyé le pion à son journal. Voilà la supériorité.

Sur le vieux port ensoleillé (car le beau temps est revenu dès le magister disparu) on débarque des oranges ; trois balancelles espagnoles y sont à quai depuis la veille, et toute la Fraternité embaume le musc, l'orange et le sel.

Dimanche 8 mai. — Comment elles lisent ? M^{lle} Bobette, qui veut bien me soulager des billets de théâtre que je ne reçois pas et des volumes dont je reçois trop, a appris mon retour. Elle entre chez moi entre deux records de bicyclette. Résigné d'avance, je lui montre du doigt le monceau de livres qui s'est entassé lentement sur une table depuis quatre mois que je suis parti. « Tape au tas, choisis. » Et Bobette, entamant les piles de volumes, lit les titres au hasard et monologue ainsi : « Rémy de Gourmont : *D'un pays lointain*. Non, t'en reviens, merci ! Les *Liens factices*, d'Henry Fèvre. J'aime mieux les vrais, mais ça se trouve moins ! Les *Petites Ames pressées* : c'est bien mon cas. Le *Malheur des autres* : ça amuse toujours. Gilbert Stenger : du talent, celui-là. *Un homme*. Ça me va. *Cœur brisé*, Esther de Suze, une femme : j'ai pas confiance. Les *Tentatives passionnées*, Paul Adam ; les tentatives, c'est pas mon genre. *Charles Sauvageon*, un homme sauvage, j'en connais pas, j'prends ça. *L'Envers d'une courtisane*, ça doit être raide. Tiens *l'Heure sexuelle*, oh ça doit être bath, *l'Heure sexuelle*. Tu me le donnes ? — Non, pas celui-là, je le garde. — C'est de ton amie Rachilde, ah ! tu m'en diras tant ! Tu devais lui faire une préface, c'eût été drôle *l'Heure sexuelle*, avec une préface de toi : midi à quatorze heures, alors ! — Bobette !

Et je mets l'impertinente à la porte en lui collant sous le bras le *Cinématographe du mariage*, de Jean-Joseph Renaud. Tout à fait un livre pour vous, mademoiselle Bobette, raide comme une épée et d'un très joli garçon, ce qui ne gêne rien aux yeux des femmes, n'est-ce pas, mademoiselle *Pneu d'amour* ?

Comment elles lisent, pourquoi elles lisent ? Sur la foi des titres.

Mercredi 11 mai. — Vaudeville. Après Paris, la Parisienne, et la Parisienne c'est Réjane. Ah ! son étonnante création de Zaza ! Depuis *Germinie*, malgré les précédents éclatants de *Viveurs* et de la *Douloureuse*, jamais Réjane n'avait atteint cette perfection dans la réalité, dans l'art. *Pièce un peu basse, milieu grossier, observation terre-à-terre*, dira vendredi la critique ; soit, mais le rôle existe, puisque Réjane a su en tirer l'étonnante, la niaise, l'émoustillante, l'attendrissante et pantelante fille d'amour dont les caprices, les désirs et les chagrins emplissent ce soir toute une salle de rut, de rires et de larmes. Zaza, la petite divette de beuglant de province arrivant à travers les étapes de la misère et de la passion à la gloire et aux appointements scandaleux d'une étoile des Ambassadeurs. *Dame aux Camélias* du ruisseau, écrira-t-on encore demain ; non, *Germinie Lacerteux* arrivée ; mais, quelque procès que l'on fasse à cette pièce, somme toute amusante, avec ses odeurs de cuvette, de cuisine et de fard, on n'est pas plus la femme du rôle que la triomphatrice de ce soir. Non, on n'est pas plus amoureuse, on n'est pas plus fille, à la fois bête et spirituelle ; et quelle nature, et quel naturel donc, et quelle bonne fille que cette petite Zaza, tour à tour dévouée et malfaisante, révoltée, résignée, sentimentale, rosse et toujours offerte, et quelle peau ! quels yeux et

quelle attirance ! quelle façon de mettre ses seins sous le nez de l'homme qu'elle désire, de frotter ses cheveux à sa moustache, de lui tendre sa nuque, ses aisselles et le reste, et cet abandon et cet élan pourtant quand elle se pâme sous le baiser ! Et aux autres actes !... cette manière qui n'est qu'à elle de s'asseoir sur les genoux de l'homme aimé, de se blottir dans son giron et de se renverser, la prunelle chavirée, sous la lente caresse... Mais il faudrait un volume d'interjections et de points... de points surtout, sur ce jeu qui détraque comme un parfum et qui grise comme un baiser.

Nota-bene. — J'ai trouvé cent quatre-vingts volumes sur ma table à mon retour de Naples. Que mes lecteurs se rassurent : j'assume toutes les haines... Je n'en parlerai pas.

Vendredi 20 mai. — *La Terreur blanche*, celle organisée par le Syndicat de l'admiration quand même, ou plutôt de la provocation, autour du Rodin de Balzac, non, du Balzac de Rodin, — Rodin devenu le Michel-Ange du goût.

Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille,
a beau dire le public inquiet et méfiant.

Nul n'aura de talent que nous et nos amis,

ripostent les Sibylles du Paris intellectuel : le sac de plâtre est un chef-d'œuvre. Vous ne l'admirez pas : vous êtes un sot ou un bêtête en trois syllabes, au choix. L'opinion du public, est-ce que cela compte ? La foule, on sait ce qu'elle vaut ; c'est l'éternel troupeau des imbéciles, et vous êtes avec les imbéciles, vous ? Réfléchissez-y, mon cher, en bonne conscience, vous ne pouvez pas ; vous

êtes des nôtres, que diable, et le coude-à-coude que l'on se doit entre gens d'élite, la solidarité artistique, où est-elle si vous hurlez avec les loups ?

Vous devez signer cette pétition, même si la beauté du Balzac vous échappe, vous n'avez pas le droit de désertier le champ de bataille ; de votre part, ce serait une trahison ; il faut réagir contre l'opinion. — Mais, objectez-vous, cette opinion est la mienne, je ne peux pas écrire contre ma pensée, j'ai bien le droit d'avoir mon goût. — Qu'en savez-vous ? votre goût est mauvais et le bon c'est le nôtre ; nous vous l'imposons, nous nous chargeons d'avoir du goût pour vous. Signez, c'est tout ce que nous voulons. Nous, les critiques, avons le devoir de résister à l'opinion publique, nous sommes les gardiens du beau et notre mission est dans l'intransigeance ; le grand art n'est pas une maison de tolérance, mais un temple. Nous seuls avons voix pour y admettre les initiés.

Et, flattant la vanité des uns, procédant par intimidation vis-à-vis des autres, menaçant de leur silence les malheureux artistes avides de réclame, le Syndicat de la Panique écrit et se démène, encombrant de ses libelles Paris et la province, tandis que les affiliés courent du matin au soir ateliers et coulisses, salons et salonnets, rédactions et cafés pour la levée en masse.

C'est un enrôlement journalier de volontaires.

Amour sacré des Rodin'ries,

Tam-Tam soutiens nos bras vengeurs !

Jamais plus acharnée et plus fiévreuse propagande ne fut menée, même au temps du boulangisme, autour de la victoire d'un futur dictateur ; c'est la plus violente campagne électorale qu'on ait encore vue depuis l'affaire

Dreyfus. Vestales du Beau, sergents Bertrands de l'opinion, ces messieurs du Syndicat sont tout cela à la fois ; c'est l'invective après l'injure, l'objurgation après l'insulte, l'insulte après l'appel aux armes, et c'est surtout la lassitude du public qui, d'abord amusé par les escarmouches, commence à se désintéresser de toutes ces lances rompues dont il reçoit en pleine figure et les échardes et les éclats. Il commence à trouver, le public, qu'on peut s'occuper d'autre chose que de M. Rodin et de la statue de Balzac, ne serait-ce que de la flotte espagnole et de l'attitude de M. Chamberlain... Oui, Rodin est infailible comme le pape, chaque coup de pouce qu'il donne dans la glaise opère un miracle et la croyance en son génie est un dogme, un article de foi ; mais nous ne sommes pas catholiques en matière rodinienne. Nous sommes juifs vis-à-vis de cette religion nouvelle : vous n'allez pas rallumer les bûchers, n'est-ce pas ?

Samedi 21 mai. — Le dernier jour de l'hôtel de Janzé. Ils auront rapporté quarante mille francs aux ambulances espagnoles, ces huit jours d'exposition ; quarante mille francs avec des entrées à deux francs et une journée à cinq pour le vrai monde, le monde à cent sous, le monde chic... Où s'arrêtera la badauderie parisienne ? Quarante mille francs ! Il est vrai qu'en femme depuis longtemps fixée sur le commerce de la vanité et de la charité mondaines, M^{me} de Janzé, a trouvé, pour forcer les droits d'entrée, le truc du plateau et du registre... le plateau où l'on jette en entrant son obole, le registre où l'on inscrit son nom, ses prénoms et ses titres en regard de la somme. Franchement, il est bien difficile de s'inscrire pour deux francs sous l'œil tombé de haut et le grand air intimidant de la dame du logis embusquée à la porte.

La révérence à trois plongeurs et le salut d'une aussi grande dame pour quarante sols, c'était trop peu. Aussi ce que chacune et chacun s'exécutaient et tiraient le louis et même le billet de banque en s'excusant et bafouillant !.. On était trop heureux de s'en tirer à si bon compte. C'est ainsi que les beaux saluts font les grosses recettes. La chronique affirme pourtant qu'il y eut quelques récalcitrants ; une visiteuse, entre autres, grande dame du faubourg elle-même, qui, venue là sur la foi des traités, s'était contentée de quadrupler son entrée et, ayant mis un louis au plateau, allait passer outre, quand, appréhendée au passage par la chère comtesse, reconnue peu ou prou pour s'être rencontrées dans je ne sais quel salon : « Mais inscrivez-vous donc, madame, je vous en prie » ; et comme elle s'arrêtait au registre : « Vous pouvez vous inscrire pour davantage, si vous voulez ». A quoi la visiteuse érupée : « Non, merci madame », et de sa plus belle écriture elle écrivait : « Baronne de Q..., cinq francs. » — « Mais vous avez donné vingt francs, Madame ! » — « Parfaitement, j'ai donné vingt et je m'inscris pour cinq ; il me plait de donner le surplus anonyme. Je vous salue madame. »

On a encore bec et ongles au faubourg.

Dimanche 22 mai. — Le Bois, l'allée des Acacias, onze heures et demie. Tout le *shopping* est là, dans l'allée lumineuse, chaude et vraiment mouvementée ce matin ; c'est le premier beau jour du printemps, le soleil tape dur à travers les branches éternellement sans feuilles de la noble allée, la moins ombreuse et la plus laide du Bois, mais la mode l'a adoptée et tout Paris s'en accommode : il faut être vu aux Acacias. Tout Paris est là, Paris galant comme Paris artiste, Liane de Pougy, retour

de Suisse et d'Allemagne, comme Boldini, retour d'Amérique. (La Gandara et Chartran sont annoncés pour dimanche prochain.)

Voici Paul Robert en tenue de bicycliste. Henry Bauër, *item*, Maurice Leblanc, de Dion, roi des automobiles, Grandpierre, leur architecte à tous, Caran d'Ache psst, psst, Caran d'Ache et Forain, Forain, Henri III l'an dernier, Napoléon demain. « On vous verra chez les Godillot ? vous en êtes. » Voici Nebbia... *Allô, allô, la communication avec M^{lle} d'Alençon, — c'est Lavallière qui répond... Allô, allô, est-ce toi, Nebbia ?* Marsigny avec sa tête de mort, de clownesse ou de Pierrette blonde, l'air surtout d'un Clouet, très Mignon des Valois. Paris, cet insolent, l'appelle la *phtisie galopante*, pourquoi ? Puis voilà Charpentier, l'éditeur, et sa fille ; M^{me} Pommier, M^{me} Maurice Bernhardt, le ménage Helleu, M. de Montesquiou, pas le vrai, le cousin ; M. de Ituri, retour de Venise, et puis d'autres retours encore : M^{lle} Rose Demay, retour de Constantinople, et ce retour de Nice, cette primier d'amour : M^{lle} Petitpois. Mais la vraie rentrée sensationnelle du jour est celle de M^{me} de Pougy qui revient de Berlin comme d'autres de Russie, baronne du Rhin dont elle a fait la conquête :

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand.

Un nain, comme dans un opéra de Wagner. Mais la fête de Neuilly ne commence que le 15 juin !... C'est simplement Toulouse-Lautrec.

Lundi 23 mai. — Petits Chéris. Comment ils portent le deuil. Agénor vient de perdre la baronne sa mère. Le matin même du service à la Madeleine, le *Figaro* publiait la lettre de la comtesse de Pierrefonds, notre ex-Eugénie,

au fils malheureux et inconsolable. Toute la semaine qui a précédé le décès, Agénor n'a pas cessé d'aller dans le monde : il fallait bien y soigner l'agonie de la baronne, y cuisiner l'opinion, y préparer une belle salle pour le jour des obsèques. « Ah ! chère marquise, disait-il, tout navré, au dernier raout de ladite, je viens parce que c'est vous. Ma mère est à la mort, je suis au désespoir, mais je vous avais promis. » Et comme, au moment de partir, la marquise de Trois-O, laquelle n'est pas ennemie d'une douce réclame, priait Agénor de ne pas l'oublier dans ses échos mondains, car Agénor mondanise dans les feuilles : « Ah ! ne me demandez rien en ce moment, madame, répondait le cher fils. Je suis trop pris, trop absorbé par ma douleur. Ma mère est à la mort, je n'ai plus la tête à moi. Tout ce que vous voudrez après les obsèques ! »

Samedi 11 juin. — *Teuf ! teuf ! teuf !* — Arrêtez, Contravention ! Vous n'avez donc pas lu le règlement ? Forcé de vous dresser procès-verbal. On vous appelle ? — Je suis M^{me} la duchesse d'Uzès.

Teuf ! teuf ! teuf ! — Arrêtez. Qu'est-ce qui m'a foutu un écrase-gens comme vous ? C'est donc de la chair à pâtée, le pauvre monde ? Votre affaire est réglée, contravention. On vous appelle ? — Je suis le duc d'Uzès.

Teuf ! teuf ! teuf ! et pour le premier jour où la police se décide à protéger les piétons contre les locomotives lâchées depuis un an en pleine liberté par les rues de Paris et les allées du Bois (notez qu'en pleine campagne les mêmes locomotives ne circulent qu'entre deux barrières ou deux talus renforcés de cantonniers et de gardes-trains, que les voyageurs des chemins de fer sont soumis aux règlements les plus barbares, qu'il leur est interdit de traverser la voie, que, sur la ligne de Ceinture, pour changer

de voie il faut descendre dans des passages souterrains ou ascensionner les escaliers des ponts suspendus), et pour le premier jour donc où la Préfecture s'émeut de la lettre de M. Hugues Le Roux et de la vie des écraseurs enfin menacés par la tardive indignation et le revolver des écrasés, contre qui les agents ont-ils à dresser les deux contraventions de l'ère nouvelle de protection mutuelle entre escrabbouilleurs et escrabbouillés ? Contre la plus noble famille de France, contre la duchesse douairière et contre le jeune duc.

Et ce brevet de chauffeuse ! Pas de chance pour un début !... Etait-ce bien un début, d'ailleurs, après la campagne boulangiste et les fameuses élections si bien chauffées que le cher général dut finir en exil ?

Je sais bien que la duchesse d'Uzès s'occupe tant de bonnes œuvres et a fondé tant d'hôpitaux qu'elle a presque assumé le droit de les remplir... Néanmoins, nous la préférons dans son atelier de sculpture ou dans son cabinet de travail d'auteur dramatique plutôt que sur une siège d'automobile ; c'était moins dangereux pour le public.

Lundi 13 juin. — Deuil littéraire. On se souvient du mot de Gounod à sa femme dans l'escalier de la veuve d'un musicien qui, d'ailleurs, s'est remariée depuis. Le mari, compositeur de grand talent et de grand avenir, venait de mourir et tout Paris artiste se pressait au logis du mort, avide d'y porter ses condoléances. M^{me} Gounod, énervée, émue, nerveuse comme toutes les femmes, avait les yeux pleins de larmes. Alors, l'auteur de *Faust*, avec la connaissance profonde qu'il avait du cœur humain : — Voyons, calme-toi, n'aie pas plus de chagrin que la veuve.

Voici un autre trait à l'appui. Une veuve de cet hiver ou de ce printemps, un des plus grands deuils de l'année et

dont la douleur a défrayé la presse, est chez sa modiste. Dans toutes les luisances et les matités voulues d'un somptueux deuil de cour, où la moire et le satin brillent discrètement sous des crêpes, la veuve s'attarde à des essayages si lents, si hésitants et si diplomatiques à propos d'une capote qui avance trop, d'une forme qui écrase le front ou qui ne dégage pas assez la nuque ; la mise en valeur du profil et la plus-value de la beauté paraissent tant préoccuper l'acheteuse qu'une autre cliente, présente à ces coquetteries de deuil, s'en étonne et s'informe. Le nom d'Arthémise lui est dit, et comme la mort du mari est toute récente, réflexions désobligeantes. A quoi la modiste indignée : « Mais, madame, la douleur se porte dans le cœur ; ça ne va pas jusqu'au chapeau. »

Mardi 22 juin. — Petits chéris. Leur deuil. Cyprien, qui perdait, il y a trois mois, son père et n'a pas encore écrit le volume que tout littérateur consacre aujourd'hui à la mémoire de ses défunts (et pour une bonne raison : Cyprien n'appartient pas au monde littéraire), Cyprien, qui porte le deuil en mauve (cravate molle fleurie d'hortensias et gants piqués de nuance iris claire), Cyprien zézayait, pas plus tard qu'hier, ce nouveau mode très *teuf-teuf* de regrets : « Papa ! Z'ai beaucoup perdu en perdant papa ; papa voulait que z'aie une chambre en ville ; papa était d'avis qu'il faut qu'un zeune homme soit libre, ait du moins ses nuits à lui... et maman elle ne veut pas ; elle est farouce, maman, et quand papa est mort, il était convenu que z'aurais un petit appartement, et maintenant dans l'eau mon petit rez-de-chaussée : maman ne veut plus rien savoir. Il devait être çarmant, cet appartement, tout simple, mais çarmant. Z'en avais arrêté la décoration avec mon ami Libidar. Libidar le peintre ! ce devait être tout

simple mais çarmant. Ainsi, le çambre à coucher devait être exquise... Zuzez : oranze et lophophore, lophophore et oranze. Est-ce assez parlant ?

Samedi 25 juin. — Automobilisme. — Les machines sont peut-être en progrès. Les fabricants s'ingénient à inventer et, tous les jours, inventent de nouveaux modèles ; mais la forme en est encore embryonnaire. L'exposition des Tuileries n'a pas donné le dernier mot de l'esthétique du genre. Le modèle rêvé est encore à trouver.

C'est ce modèle idéal qui, ce soir, occupe la conversation de la table où je dîne, et dans ce milieu artiste, affiné, très épris, en même temps que de littérature, de progrès, de modernisme et de manifestations de beauté dans les objets les plus usuels, chacun, selon son tempérament, s'évertue, attaque ou défend l'automobilisme, propose ou écarte des modèles. M. Catulle Mendès émet la forme du char antique, l'avancée balconnante et incurvée du char des bas-reliefs du Parthénon et des anciennes courses romaines du défunt Hippodrome : toute l'esthétique d'un disciple, et fervent, de Leconte de Lisle s'affirme dans ce choix. Rodenbach, encore hanté des souvenirs de Bruges-la-Morte et des canaux gelés des villes flamandes, opine pour la forme du traîneau : en effet gracieux, mais moins facile, il me semble, à imaginer, ce traîneau monté sur des roues ! Henry Bataille, sans se prononcer, pencherait plutôt pour le modèle du char ! Edmond Sée s'en remet aux sûres trouvailles de l'avenir, tandis que Rochegrosse, tout vibrant d'enthousiasme et de regrets pour les civilisations abolies, se déclare carrément hostile à une aussi laide chose que l'automobilisme, évoque en deux ou trois traits l'horreur attristante et mécanique des rues futures sillonnées de locomotives et vides de che-



vaux !... Le cheval, cette harmonie des mouvements, cette joie de l'œil ! Toute une humanité en bicycles, en tricycles, en automobiles, courant, se croisant, se heurtant et s'écrasant à toute vapeur, dans des odeurs de pétrole, de graisse et de charbon de terre, à travers des avenues bordées de casernes et d'usines ; le fracas des cornets à bouquin et des sifflets des chauffeurs criblés de sonneries de téléphone, l'assourdissement dans le tumulte et le vertige dans la clameur : toute une fantastique et stricte vision du vingtième siècle, dont l'évocation prend douloureusement sur les nerfs et effare.

Mardi 28 juin. — A l'Athénée-Comique : la soirée Rollinat.

Le mort s'en va dans le brouillard
Avec sa limousine en planches,
Un chariot pour corbillard,
Pour chevaux noirs deux vaches blanches ;
C'était un jeune et beau gaillard
Aux yeux bleus comme des pervenches.
Le mort s'en va dans le brouillard.

Toute la poésie des brandes, des chemins creux et des tourbières, le frisson peureux des feuilles de saule et des grandes herbes onduleuses sur les mares, la silhouette inquiétante des vieux arbres ébranchés sous la lessive d'or des couchants, le sommeil des lézards et des couleuvres dans les haies, le rire sournois des champignons vénéneux le long des talus dans la nuit : tout le charme bizarre de paysages maléficiés par la Peur, la sourde et croissante angoisse d'une poésie élémentale, où parlent tour à tour, avec des bouches d'ombre, la Solitude, le Crépuscule, les

Ténèbres et le Vent — l'œuvre et l'âme même de Maurice Rollinat !

Tout cela nous est peut-être trop joliment dit par la belle barbe de M. Maurice Lefèvre, trop théâtralement chanté par la superbe voix de M^{me} Carrère, et combien, ô combien ! trop figolé, trop délicatement, et précautionneusement, et précieusement nuancé par la toute petite bouche de M^{lle} Lara... de la maison d'Ecouen ou de la maison de Molière, cette jeune personne toute fanfreluchée de tulle argenté, à croquer et au plus-que-parfait, tout au délice des dames, avec sa diction sucrée, — à la Broisat, prétendent quelques-uns ; (Broisat disait mieux), — et une ingénuité si minaudière qu'on la croirait peinte au pastel !... Oh ! comme on la voit bien, cette M^{lle} Lara, détaillant du Fernand Gregh dans le salon de M^{me} Madeleine Lemaire !

Mais quel charme vrai et quelle haute et belle compréhension du poète dans MM. Bouvet, Clément et Isnardon, Isnardon, le Colline de la *Vie de bohème*. L'Opéra-Comique a, d'ailleurs, tous les honneurs de la soirée... Une révélation : une artiste, que j'avais trouvée si mauvaise l'autre semaine dans *Sapho*, y atteint, sobre de gestes et impeccable de diction, au *summum* de l'émotion poignante.

D'une voix contenue, belle de lignes comme une statue grecque, M^{lle} Georgette Leblanc chante avec une voix d'ange. ou plutôt une voix d'âme, deux sonnets de Baudelaire, que toute la salle, frénétique, applaudit, clame et réclame :

Sois sage, ô ma douleur, et tiens-toi plus tranquille !

Et

Vous êtes un beau soir d'automne chair et rose.

Oh ! mademoiselle Leblanc, dans les beaux vers du *Recueillement* !

Vendredi 15 juillet. — Paris tropical. — Est-ce parce que les Abyssins et l'ambassade du Négus sont dans nos murs, mais jamais on n'a vu par les rues tant de nègres. D'ailleurs impeccables, mis à la dernière mode, cravatés de blanc, portant la tête haute sur des carcans, on dirait de porcelaine, tout Haïti, tout Saint-Domingue, la Martinique et la Guadeloupe, toutes les Antilles sont à Paris. A bicyclette, le matin, au Bois, le soir, ces messieurs colorés sablent gaiement le champagne dans les cabinets de nos cabarets à la mode en compagnie de nos plus jolies laissées pour compte : celles que le dur labeur retient encore au rivage, loin des villes d'eaux réparatrices et des lucratives villégiatures.

Dialogue surpris derrière la cloison d'un cabinet de restaurant, passé minuit : « — Eh ! c'est beau, beau, beau ! A quoi ça sert-il ? A donner du lolo ? Ne fais pas bobo, du lolo comme coco... (Silence, bruit d'étoffes qu'on froisse). Et ça, c'est gentil. A quoi ça sert-il ? A faire hihi, à faire plaisir ! » (Tiré du *Parfait Manuel du Nègre à Paris*).

Vendredi 5 août. — Etretat, l'Etretat d'Alphonse Karr, de Dollingen et de Villemessant. Je n'ai connu, moi, que celui de Maupassant et de Pierre Decourcelle ; Maupassant, l'enfant du pays, petit-neveu de Le Poitevin, le grand peintre, alors, d'Etretat ; Maupassant, dont *la Guillette*, la petite villa perdue au loin dans la vallée, était le pèlerinage des belles dames de la côte et même

d'ailleurs. Des yachts vinrent de Deauville qui mouillèrent en rade, entre la porte d'Aval et la porte d'Amont, tandis qu'une princesse et une marquise authentiques, et du plus joyeux troisième Empire, descendaient en canot rendre visite à l'auteur de *Bel-Ami* : ce *Bel-Ami* troubla tant de cerveaux de femmes, la prose sensuelle et vigoureuse de Maupassant les touchait si juste en plein centre de leur frissonnant organisme ! Pierre Decourcelle, le beau Pierre, y faisait les délices de la plage et le désespoir de son père, le lecteur des *Français*, M. Decourcelle, toujours étonné des accès de nonchalance et des besoins de sieste et de farniente de son fils, pareil en cela, disait-il, à tous les jeunes gens de la même génération, mais besoins de bien-être et de mollesse inconnus de la sienne. Puis, c'était Marguerite Ugalde, la petite Ugalde comme on l'appelait alors, patronnée là par sa mère, M^{me} Ugalde, la *Galathée* de l'Opéra-Comique ; Marguerite déjà poussée dans la carrière par l'influence du milieu artiste, écrivains et journalistes, alors habitué d'Etretat. Mais que tout cela est déjà loin !

Cet Etretat-là est celui de M^{me} Monge, de M^{me} Mot-tet, les deux mairesses, du château des Tilleuls et de M^{me} Frébourg, l'Etretat de la Passée, où Maupassant rencontra Swinburne, l'Etretat de l'hôtel Blanquet et des débuts de l'hôtel Hauville. On y croisait Landelle, les Coquelin, les de Joncières ; M^{me} Dorus-Gras y abritait sa vieillesse, M. Victor Desfossés y étalait son luxe, M^{me} Camille Bloch, l'auteur d'*Au loin*, une beauté classée à côté de celle de M^{me} Gauthereau ; Bachaumont y datait d'étrincelantes chroniques, etc.

Je n'ai pas retrouvé cet Etretat. L'arrivée du chemin de fer, qui dépose maintenant les voyageurs en pleine

vallée, ne vaut pas l'ancienne route départementale et le panorama des falaises. Comme elles m'apparaissent petites et laides avec leur gazon brûlé, les deux fameuses côtes d'Étretat ! Après les profonds ombrages de la Côte de Grâce, les frondaisons de Saint-Arnould et les fraîcheurs vertes de la route d'Honfleur, ce petit vallon normand, sans rivière, entre ses deux falaises pelées à la sécheresse d'un coup de trique. Oh ! la végétation rabougrie des jardins des villas et la poussiéreuse aridité de leurs pelouses plantées de tamaris !

C'est l'heure du bain : la plage m'apparaît resserrée et étouffante sous un envahissement de cabines. En fait de visages connus, je n'y vois qu'Alexandre Natanson. Oh ! l'ignoble tour moyen-âge dont on écrasé la falaise d'aval ! La falaise est déshonorée, diminuée : on dirait maintenant un portant de décor. On a gâté à plaisir tout ce paysage ; on me cite le nom du châtelain. C'est une guigne noire : ce monsieur est, de plus, l'acquéreur du château des Tilleuls, la belle propriété de la famille Valois, autrefois ouverte au public ; l'accès en est maintenant interdit aux promeneurs. C'est comme la *Passée*, la grande hêtraie témoin de mes premiers essais de tennis en compagnie de si jolies Américaines. M^{me} Frébourg, qui a pourtant fait sa fortune avec les terrains d'Étretat, en a également retiré la jouissance aux familles, et, cette ancienne promenade, le Casino d'aujourd'hui la loue, et plusieurs milliers de francs, pour que les étrangers en villégiature ici aient au moins l'ombre de quelques arbres.

Constructions baroques, végétation absente, falaises pelées et pelouses pareilles à de vieilles descentes de lit, quel cadre ! La mer, il est vrai, est d'un bleu superbe, du bleu glauque des fonds de tableau de Baudry.

A la gare, comme je monte dans le train après une heure et demie (pas une minute de plus) subie sur cette plage, je rencontre Marguerite Ugalde et Dieudonné en tournée. ils donnent ce soir au Casino : le *Gamin de Paris*.

Marguerite Ugalde ici ! Vous aussi, alors, en pèlerinage ?

Samedi 6 août. — Fécamp, sur le port, trois heures de l'après-midi. — Un canot-major aborde au quai des Pilotes. Un flot de foule s'y porte : le Président de la République est, dit-on, en rade. M. Félix Faure viendrait ici ! Les autorités ne sont pas prévenues. Tout le petit commerce des quais est en l'air. Marins, saleurs, armateurs, personne n'en croit ses yeux. Les douaniers, éperdus, présentent les armes à leurs guérites. M. Félix Faure, en rade ? mieux, il a débarqué ! Cette baleinière, montée par des cols bleus, était la sienne. Il est, maintenant, sur le quai, et c'est lui-même que je salue, sur la passerelle du port. Jamais je ne l'ai vu de si près. Pantalon blanc, jaquette noire, chapeau de paille sur la tête, il marche, précédé d'un agent de police, accompagné de M. Berger et du commandant de l'avisio demeuré au large : c'est la promenade aimable et sans façon d'un touriste. La foule, bouche bée, ahurie, se presse sur ses pas, sans même pousser un cri, tant cette visite impromptue *la lui coupe*. Et la municipalité, qui n'est pas prévenue ! M. Félix Faure n'a pas laissé le temps d'organiser l'enthousiasme. Le conseil ne s'en consolera pas : pas une bannière, pas un orphéon !

Deux heures après, M. Félix Faure visite la ville. Cette fois, M. Le Borgne, maire, M. Le Febvre, adjoint, et M. Bellet, président de la Chambre de commerce, l'escor-

tent ; deux gendarmes ouvrent le cortège. A une lucarne, un gamin enthousiaste déploie un drapeau tricolore et soudain, sur cinq ou six toits, s'échevèlent des drapeaux qu'on avait remisés au grenier depuis le 14 Juillet...

Le soir, au Casino, en tournée, les chansonniers du « *Chat Noir* ».

Lundi 29 août. — Berne et le défilé de ses ours, ours sculptés, ours peints sur fond d'or, ours de bois, ours de pierre, ours casqués, ours bardés et cuirassés de fer, ours à l'armet, ours joueurs de cornemuse, ours arbalétriers... c'est toute une mascarade oursonne qui grimace, muse et danse, enluminée, ciselée à même la pierre des délicieuses et comiques fontaines des somnolentes et vastes rues de Berne... C'est la rue du Rathaus, la rue des Charpentiers, puis celle des Chaudronniers et bien d'autres encore, toutes en arcades, les maisons coiffées de grands toits de tuiles, leurs étages étayés et soutenus sur de larges piliers ; l'auvent des boutiques s'ouvre dans l'ombre de l'arcade ; trois degrés séparent l'échoppe de la rue, et, en avant, baille une porte de cave... Chaque logis a la sienne, béante ainsi sur la chaussée... Au milieu de la rue pavée, c'est un ruisseau, et puis, de place en place, ce sont les soubassements ouvragés d'une fontaine, et la danse sculptée et pavoisée d'un ours.

Des encorbellements de fer forgé, des retombées de ferronnerie en guirlandes, comme en ont seuls les vieux logis de Bâle, balcons d'anciennes demeures de nobles et, çà et là, balancées à d'admirables potences, héraldiques et fantasques, des statuette et des animaux de bois, sculptés et peints, qui sont autant de parlantes enseignes : « hôtel du Cygne », « hôtel du Sauvage », « hôtel de la Cigogne » ; des coussins d'andrinople s'écrasent à tous

les rebords de fenêtres (le Bernois indolent aime à surveiller sa rue) et, sur le chaos des toitures de tuiles, d'extraordinairement longues cheminées de briques rouges, dont chacune arbore un petit toit, tel un chapeau : et c'est là Berne, sommeillante assoupie par les chaudes journées d'août, à l'ombre de ses deux larges et massives tours, ses deux tours aux énormes toitures pointues, avec, à leur mitan, de gigantesques cadrans d'horloge, tours que nous retrouverons dans toute la Suisse allemande, et dont l'arche enjambe comme un pont la rue et les passants.

Dans les combles, tour du beffroi ou tour d'horloge, deux hérauts d'armes tout en fer, mannequins articulés, debout près d'une enclume, y martellent les heures ; tandis qu'un peu plus bas, en dessous du cadran, sur une petite plateforme, défile en manivelle, avec un coq qui chante, une bande d'ours culottés et casqués !

Ville de jouets d'enfant, ville éclose, on dirait, d'un rêve puéril précisé et figé, ville de bien-être, de somnolence et de gourmandise allemande ; la vie semble y couler d'une chute molle et lente, comme le sable fin d'un antique sablier. De comiques effigies, toute une ménagerie héraldique et burlesque y marquent les heures, et au pied des remparts, dans des verdure et des fraîcheurs, ce sont, enjambées par le plus hardi pont de fer, — les montants de la tour Eiffel jetés sur une vallée, — ce sont les eaux de l'Aarh, limpides et vertes, de l'Aarh frissonnante, écumeuse et frigide, l'Aarh où l'on sent courir, à peine encore fondue, la neige des glaciers.

Au loin, très loin, quand l'horizon est clair, la chevauchée immobile et figée de cent crêtes de neige, les

Alpes Bernoises, le vertige blanc, apparu en plein ciel, de plus de quarante lieues de solitudes glacées.

Au-dessus de la ville, le clocher effilé en stalagmites de pierre, l'aiguille ouvragée, guillochée comme un hochet de petit kaiser enfant, de leur cathédrale, de l'antique Munster.

...Trois heures, même jour, devant l'ancien Musée historique où, il y a quatre ans encore, on voyait l'autel enrichi de gemmes précieuses pris à Mora par les Bernois sous la tente de Charles-le-Téméraire, rencontré Raynaldo Hahn, leur musicien à toutes... Raynaldo que..., Raynaldo qui..., Décors de M^{me} Lemaire (Madeleine), paroles de Loti (Pierre).

Que peut bien faire, le talentueux auteur de *l'Île du Rêve*, dans la ville des Ours ? Il est vrai que M. Raynaldo Hahn est avant tout un musicien et que Berne est tout près de Fribourg.

Fribourg, les orgues de Fribourg ! Une jolie plaquette fut commise là-dessus, cet hiver : quelle malechance d'avoir oublié le nom de l'auteur ! C'était un livret tout trouvé pour M. Raynaldo Hahn, la collaboration indiquée, adéquate.

...Neuf heures et demie. Zurich : de l'eau, de l'eau et encore de l'eau, des canaux on dirait, tant cette eau dort au ras des quais ; des toits pointus, des pignons et des grands, des étroits et des hauts clochers sur un ciel de nacre, tout de molles et floconneuses nuées, Zurich au bord de la Limat. — Une lumière veille dans un des de ces clochers : la lampe d'un guetteur.

Au loin, sous la lune montante, une longue muraille déchiquetée, ravinée, crêtée de givre, avec des coulées de

vif-argent qui tremblent en grandes ondes et mettent des lamelles d'acier sur une immensité sombre : les Alpes au clair de la lune apparues au fond du lac... Zurich la nuit. Que restera-t-il de cette féerie, demain, au lever du jour ? J'ai presque envie de repartir ce soir.

Samedi 14 janvier 1899. — Cinq heures du matin, rue Pirouette, aux Halles, à l'*Ange Gabriel*. On n'est pas des saints, mais on n'est pas non plus des bœufs : public de loupeurs, de maraîchers, de filles, de garçons bouchers, de calicots en bordée et de rôdeurs des Halles. On a commencé par Maxim's, et, du *Grand Comptoir* au *Caveau*, on s'est échoué devant une soupe au fromage et des huitres, escortés d'un bande de joyeux inconnus, tricots marrons et casquettes molles, attachés à nos pas depuis le *Grand Comptoir*.

C'est M^{lle} Odette Valéry, qui nous vaut ce cortège et cet honneur, M^{lle} Odette Valéry, jeune Grecque un peu cosmopolite aussi, émigrée de la Scala de Milan sur la scène des Folies-Bergère, M^{lle} Odette Valéry, la souple, la nerveuse, la bien musclée aussi, la chercheuse d'inconnu, voire même d'impossibilité, qui a voulu, cette nuit, connaître les bas-fonds de Paris, et demandera demain, si la lubie lui prend, de remplacer de Max dans le duc de Reichstadt, M^{lle} Valéry fait, cette nuit, la tournée des grands-ducs.

Au fond de l'étroite salle en boyau à l'atmosphère épaisse tant elle est bondée de consommateurs, Pierre et Jacques tout à tour se font entendre. Chacun en pousse une de sa façon : Pierre vocalise et Jacques déclame les *Cuirassiers de Reichshoffen*, après *Ma Gigolette elle est perdue !* tout le répertoire populo. Deux demoiselles de la rue Joubert, deux superbes filles, ma foi ! reprennent les

refrains en chœur ; le maître de l'établissement dégoise lui-même pour amuser sa clientèle, et je vois le moment où l'on va demander à Odette Valéry de vouloir bien esquisser un pas, tout comme il y a huit jours, les soupeurs du Café de Paris, le demandaient, à la même heure, à la senora Carolina Otero.

Aux millions près, c'est la même atmosphère et le même public, mais nous n'aurons pas à répondre l'apostrophe devenue légendaire de la belle malagaise. Il n'y a ici que des loqueteux, des ouvriers et, à part de notre bande d'artistes, des turbins et des gens de métier, quelques-uns inavouables d'ailleurs : nous sommes tous pauvres, il n'y a que des chrétiens. Dehors, c'est l'heure où les maraîchers déchargent leurs légumes autour des pavillons incendiés de lumière électrique. Paris s'éveille. C'est l'heure du mal aux cheveux, de la gueule de bois et des calamiteux retours en fiacre dans l'aube grognonne et la boue de six heures du matin. La pluie bat aux vitres et l'on a les moelles transies.

Et maintenant dormir jusqu'à midi.

Vendredi 20 janvier. — Le « Monsieur aux camélias » ! Les soiristes n'ont pas exagéré : c'est le « Monsieur aux camélias ». M. de Max semble vouloir gâter à plaisir des dons admirables.

Servi par un physique, une voix et un tempérament qui le classent immédiatement après Mounet-Sully, il compromet ce capital dans des mièvreries, des pamoisons gracieuses et des râles qui en font le plus dangereux parodiste du jeu de M^{me} Sarah Bernhardt. A propos du *Roi de Rome*, la presse a lancé le mot : travesti ; il y a de la vraisemblance dans cette rosserie. Corseté comme un vieux beau sous l'habit de satin blanc du duc de Reichstadt,

un tour de cou de velours épinglé sous le menton, haut cravaté, sanglé, busqué, il se cambre, plie sur les jarrets, marche sur les pointes, pirouette, roucoule, gémit, tousse et s'abandonne, et, sous sa perruque blonde bouclée à l'enfant, arrive à rassembler à une Déjazet tragique, lui, Napoléon II, le futur Aiglon !

L'*Aiglon*, que doit créer en 1900 M^{me} Sarah Bernhardt, si bien que le Nouveau Théâtre semble paraître, sans s'établir pour cela, prendre à tâche de démolir les établissements rivaux. *Aux Courses*, un mois avant le *Résultat des Courses*, malice évidente de M. Paul Franck à M. Antoine ; le *Roi de Rome* un an avant l'*Aiglon* de M. Rostand !

M. de Max a cependant des moments superbes et c'est justement là ce qui enrage de le voir tour à tour si bon et si mauvais. Il donne princièrement sa main à baiser à la princesse Camarata pendant le bal de la cour ; sa scène de révolte contre le prince de Metternich (ils prononcent Metterniche ! pourquoi ?) est jouée avec une émotion et un mouvement admirables ; son *Ode à la Colonne*, alternativement reprise par lui et le demi-solde Chambert, fait prime dans les milieux bonapartistes et chaque soir emplit à heure fixe, toutes les loges : M. de Max est une mode. Il est de bon goût de venir conspirer rue Blanche, en l'écoutant. Mais s'il est un déclamateur passionné, M. de Max est un amoureux déplorable : il s'agenouille comme M. Mérante ; ses duos d'amour relèvent du maître de ballet. D'ailleurs M. de Max révolutionne le cœur des danseuses, et quant à son agonie, elle est aujourd'hui classique : râles, petits spasmes et adieux au miroir, c'est, à côté de la mort de Croizette dans le *Sphinx* et de celle

de M^{me} Sarah Bernhardt dans la *Dame*, l'agonie, à grand orchestre, du « Monsieur aux Camélias ».

Le « Monsieur aux Camélias », le duc de Reichstadt ! Et M. de Max a créé le roi Christian III des *Rois*, le Yoghi d'*Izeïl*, l'évêque Sophron de *Gismonda*, le vieil empereur byzantin d'*Héracléa* et le Provençal aventurier tout de langueur et de rêve de la *Princesse lointaine* ! M. de Max se doit une revanche à lui-même dans quelque rôle de vieil évêque, de vieux pape ou de vieil empereur.

Mardi 24 janvier. — Boulevard Péreire, quatre heures du soir, le plus beau coucher de soleil de cet hiver. Un ciel soyeux, du jaune évaporé, mais cependant intense, de la jonquille et du citron, un horizon d'or pâle sur lequel les fumées des cheminées s'exaspèrent en bleu et les squelettes des arbres dépouillés en violet, tour à tour arborescences d'agate et longues spirales d'encens dans une atmosphère d'aventurine. C'est fin comme une aquarelle et rutilant comme de la laque. Oh ! la magie de certains crépuscules parisiens, crépuscules d'hiver atténués, délicats et touchés de si belles lueurs pourtant, quels décors de Rubé, de Chapron et même de Lavastre pourraient lutter avec ces transparences et ces évanouissements dans la couleur ? Quel peintre fixera jamais la ténuité de ces silhouettes ? Et je songe qu'en ce moment, aux Folies-Bergère, où l'on répète devant la presse les trois tableaux de mon ballet, la maladresse voulue des éclairages incendie et brutalise des décors peints pour les lumières bleues et des costumes combinés pour chatoyer dans le clair-obscur.

Et je songe à Landolff, et je songe à Jusseaume : ce sont eux qu'on égorge en ce moment ; et dire que je n'ai pu les défendre ! Je n'ai pu faire comprendre aux intéressés que tout est mensonge et fiction au théâtre et que les ciels

en toile peinte et les portants en carton, les chairs fardées et les étoffes pailletées de faux cabochons ne peuvent exister que dans des lumières truquées et que la première condition de toute bonne mise en scène est l'enveloppement.

Mardi 25 avril. — LA BEAUTE. — C'est beau, la beauté !

Jailli de toutes les bouches, mimé d'un unanime geste de stupeur admirante, tel était le cri spontanément à tous arraché, l'autre nuit, au Moulin-Rouge, sur le passage de l'estomirant cortège, costumes et nudités, organisé par les ateliers Dalou, Laurens, Gêrôme et Cormon au bal des Quat'z-Arts.

C'est beau, la beauté !

Précédé de deux vertigineux Samourais, deux guerriers dansants échappés, on aurait dit, d'une estampe d'Hokousai, masques étroits de cauchemar, chignons tordus d'un noir d'encre, fantasques et hérissés de bronzes et d'ivoires, tels deux invraisemblables crustacés,... et quelles voltes et quels tournoiemens d'étoffes et de bras éperdus sous le vol rythmé de gigantesques éventails!... C'était l'inoubliable cortège de seize Japonais, portant sur une longue civière la triomphante nudité d'une princesse du Ojeddo, vêtue des seuls bandeaux de ses lourds cheveux noirs.

Nue comme une perle, les seins un peu mûrs peut-être, mais le torse d'une ligne admirable, c'était, de la nuque aux orteils, une symphonie de proportions et de nuances qui proclamait la beauté de la femme, et ce n'était qu'une modèle d'atelier pourtant, une jolie fille doucement souriante offerte à des yeux de Parisiens blasés, sur les épau-

les de seize élèves de l'École des Beaux-Arts. Derrière, s'agitaient des oripeaux et des oriflammes ; derrière, c'étaient, brandis, des poignards et des éventails ; une simple mascarade en somme, mais que magnifiait la beauté de la créature étalée aux regards. De cette nudité en holocauste, de cette attitude immobile et devenue divine, la puissance hiératique était telle, que le passage de cette femme n'allumait aucune idée obscène.

Dans le hourvari de ce bal masqué, parmi les intrigues et les lazzis, toute la salle hypnotisée acclamait la beauté imposée par ce nu, par cette femme ; et tout ce public de raffinés et d'artistes, de sceptiques devenus enthousiastes, de spirituels devenus bêtes, n'avait qu'un cri, cette Lapalissade : « C'est beau, vive la beauté ! » Tous redevenus enfants dans un frisson de nature et une ferveur d'Art.

Et pourtant, quel public averti !... Une vraie salle de première. A côté des élèves rompus à toutes les farces d'atelier, les vieux routiers de l'enseignement, tous les retours d'Italie et d'Espagne aux enthousiasmes depuis longtemps émoussés dans les musées et les académies, des actrices et des auteurs dramatiques, de grands médecins et même des immortels ; oui, des habits verts de la sainte Coupole, et parmi eux, le plus sceptique de tous ; des hommes de lettres et des courtisanes, et jusqu'à des femmes mariées, des toutes jeunes femmes d'artistes, pêle-mêle avec une grande coquette de l'Odéon ; puis, des jeunes premiers de la Comédie-Française et des savants de l'Institut, l'historien du livre d'hier... 1815, M. Henri Hous-saye en personne, entre Georges Clairin et Gaston Bérardi, que dis-je ? le plus patriote des académiciens, le matin même au banc d'œuvre, à côté de Coppée au *Requiem* de Racine, venu là vivre le sonnet de Baudelaire :

Je hais le mouvement qui déplace les lignes
Et jamais je ne pleure et jamais je ne ris,

avant d'aller tenir le cordon du poêle aux obsèques de Pailleron ; des poètes retour d'Alexandrie et des peintres en partance pour Capri : Pierre Louys et Guillaume Dubufe ; des directeurs de théâtres subventionnés venus là chercher une inspiration, cueillir une idée : Pedro Gailhard et Albert Carré, des littérateurs journalistes en quête d'un tableau de décadence à ajouter à leurs mémoires, le gendre de M. Sarcey lui-même, Adolphe Brisson, le peintre des *Portraits intimes*, et des peintres-poètes, et d'autres dramaturges, Georges Rochegrosse, Henry Bataille, Albert Guillaume, tous les Guillaume du monde et jusqu'à des chansonniers de Montmartre... Olla podrida de talents certains, mais rassemblement à coup sûr d'âmes peu fraîches... Et pourtant tous et toutes acclamaient, s'emballaient, admiraient, vraiment émus, réellement pris.

Et le défilé continuait. Après l'amusante parodie de Léandre : la *Queen*, la vieille *Queen* de l'immortelle caricature du *Rire*, réduite aux proportions d'une poupée, petit tas de chairs rouges et de vêtements de deuil calés dans une petite charrette avec, à la tête du cheval, Léandre lui-même, impayable en prince de Galles, veste rouge et petite jupe à carreaux des colonels de highlanders, recommençait la série des grandes machines (argot d'atelier), la splendeur archaïque et voulue des reconstitutions historiques, et c'était la Rome des Césars et c'était l'Inde Védique... Brandissant des têtes coupées enfilées dans des piques, lambeaux de crânes et de chevelures artistiquement maquillés de sang, passait le cortège héroïque et

sauvage des Gaulois et des Huns chers à M. Cormon : torses nus de guerriers aux cheveux roux tressés et mufles de bêtes fauves s'érigeant entre deux ailes d'aigles au frontal des casques, larges braies de toile assujetties, des reins aux chevilles, par des lanières de cuir, lourds bracelets de fer meurtrissant les biceps, tout le luxe dur et fruste des peaux de bêtes et des framées, toute la barbarie âpre et puissamment jeune des vieilles forêts Germanes et des plaines Mongoles à l'âge dit de Fer, — et puis, avec l'atelier Laurens, c'était la lente procession des évêques en chasuble et des diacres en étole, le cérémonial et la figuration terrifiante des *Emmurés de Carcassonne* et de *l'Interdit*, l'imposant défilé des cierges, des ostensoirs et des reliquaires, les saintes bienheureuses apparues dans des châsses et les prélats chapés d'orfrois sous la pourpre des dais, tout le luxe austère et froid de l'Eglise catholique en l'an mille, et, pour bien en marquer l'épouvante, de place en place, tout un appareil de torture, des nudités de femmes enchaînées, d'autres, étalées sur des claies, et, à côté de ces nudités, de hautes statures de bourreaux tout d'écarlate vêtues, comme éclaboussés de sang... Partout, dans le cortège, saluées par les acclamations de la foule, des nudités s'essaimaient, doucement éclairantes, nacrées comme des perles et vivantes comme des fleurs.

Nudités de captives emportées en croupe par les Tamerlan de Cormon, nudité de la femme adultère féroce-ment promenée par les rues des villes moyen-âge, puis ligotée au pilori par la main du bourreau ; nudités d'hérétiques écartelés sur le chevalet, fines chevilles gonflées dans les deux trous de la sellette, sveltes bras nus raidis à chaque coup de maillet enfonçant les clous entre les doigts et, c'étaient des spasmes et des étirements, des cris-

pations de seins douloureux sous le deuil des chevelures éparses, toute la volupté des chairs souffrantes et en détresse, chairs de figurantes, il est vrai, mais de figurantes de sélection et si bien pénétrées de leurs rôles qu'on ne pouvait pas plus imaginer sans elles le cortège des évêques que celui des guerriers goths et hunns ; elles en complétaient l'austérité et la rudesse, mettaient comme des perles et des larmes sur les buffleteries des uns et les orfrois bénis des autres : c'était comme autant de clartés, celles-ci d'aube et celles-là d'étoiles, parmi les duretés de ces cortèges d'or et de fer. Créatures de rapt et de proie, c'était bien, meurtrie et torturée, objet des éternelles convoitises et vouée par-là aux éternels supplices, l'éternelle victime qu'à travers les temps la femme avait dû être. Ces nudités graciles et enchaînées, parmi ces Huns sauvages ou ces prélats inquisiteurs, complétaient à souhait la légende des siècles. Une mélancolie vous prenait à les contempler en même temps que vous exaltait une ivresse à voir ainsi ressusciter devant vous, évoquée par la femme, l'âme même de violence, d'injustice et de cruauté des civilisations disparues et des peuples de Foi.

Au fond de la salle, dans des décors appropriés, enflammés de feux de bengale, réglée d'après le tableau de Rochegrosse, mais remarquée surtout par son amoncellement de corps de femmes, agonisait la *fin de Babylone* : la foule applaudissait toujours.

Le cortège repassait et reparaisait, répétait ses effets, et c'était la Japonaise impérieuse et nue, soulevée par les trente-deux bras tendus de ses seize brancardiers, parmi ses coussins de velours noir ; puis la vieille *Queen*, réduction de celle rencontrée sur les routes de Nice escortée d'inénarrables horse-guards et de titubants

highlanders, et les évêques redéfilaient encore au milieu des piques sanglantes et des têtes coupées, et Tamerlan avec un échevèlement de crinière rousse pleurant sur son épaule, la captive en croupe dos à dos avec lui.

Comme je l'ai déjà dit, aucune obscénité ne venait à l'esprit devant tant de chairs féminines ; la suggestion des costumes environnants était telle qu'ils imposaient leur époque, créaient une atmosphère et, au-delà du temps et de l'espace, vous forçaient à vivre leur vie. Un habit noir dans cette foule ou une toilette de bal moderne : le charme d'évocation eût été rompu ; c'était fini : la nudité des femmes serait devenue du déshabillé et le spectacle eût été de lupanar. Dans tout cet entourage d'accessoires et d'oripeaux épiques, toutes ces chairs offertes devenaient des tableaux de Musées, de la Légende et de l'Histoire ; l'imagination satisfaite éteignait forcément les sens devant cette chose auguste : le Nu. Mais allez donc persuader de cela des vieux sénateurs, allez donc convaincre de ces vérités les cervelles étroites d'anglicans puritains et rancis !

Regrettez-vous le temps où le ciel sur la terre
Marchait et s'agitait dans un peuple de dieux,
Où Vénus Astarté, sortant de l'onde amère,
Secouait, vierge encor, les larmes de sa mère
Et fécondait le monde en tordant ses cheveux.

Cette sensation du monde antique, nous l'avions tous l'autre nuit, à ce bal des Quat'z-Arts et cette illusion du recul dans les âges, peut-être la devions-nous davantage encore à la sélection des modèles de femmes réunis là qu'à la suggestion des costumes choisis. Une laideur, en effet, eût été impudique ; un visage fripon, un minois de

soubrette parmi ces nudités eût équivalu à l'obscénité d'un bas noir. Le joli n'est qu'une des formes du laid, a dit d'Aurevilly, et la veulerie de ces temps bourgeois, centre gauche et opportuniste, devait aller forcément au joli. C'est du joli que le déshabillé des cafés-concerts, les dessous froufrouants et soyeux jetés au nez du spectateur dans une écume de dentelles, la malice des bas à jours et l'aguichement des maillots chair entrevus dans des pantalons de tulle noir ; joli, l'envol des robes perversement fendues sur la hanche ; du joli, les gorges serrées et tendues, en avant dans les corsets trops étroits ; du joli, donc du laid, le mystère des épaules brusquement révélé dans d'adroits mouvements de bras, les nœuds de ruban à la chute des épaules, le retroussis, le canaille des choses entrebâillées, prometteuses, et toute la poésie, la basse poésie chuchotante et frôleuse des fausses modes Louis XV, des jupes solliciteuses, des dessous chahuteurs et du travesti ; du joli, du joli que tout cela, du joli, parce qu'équivoque ; du joli, la diction savante de M^{lle} Guilbert, les déhanchements endiablés de Balthy ; du joli, les trémoussements énervés et énervants de Marguerite Deval, acide comme un fruit vert ; du joli, le jeu de Mariette Sully, cette idéale poupée de guinguette, joli, joli, joli !

Mais les cortèges se rompent, le défilé se désagrège et les danses mêlent les costumes. Cette fois, le charme est bien rompu : trop de Pierrettes, trop d'Arlequines, trop de Scaramouches, trop de marquises Louis XV, acoquinés aux suppliciers du clergé séculier et aux vierges babylo-niennes. Pour garder un ensemble, les costumes du bal des Quat'-z-Arts devraient s'en tenir à l'Orient, à la Grèce antique, aux évocations de Rome et de Byzance,

à la Gaule préhistorique. Dans ces époques, le drapé et le nu maintiendraient une uniformité d'aspect dans les variétés des coupes et des couleurs ; le moyen-âge même est gênant à côté de la nudité d'une mousmé ou d'une captive d'Attila : d'ailleurs, un entrain et une joie presque enfantins. Chacune et chacun ont dans l'âme et portent dans les yeux l'ivresse du spectacle qu'ils viennent de voir. Cette ivresse, certains coins de la salle la prolongent encore : c'est tout un groupe de Rois-Mages d'une somptuosité extravagante et splendide sous la pesanteur des caftans trop longs et le volume exagéré d'énormes turbans ; ils sont tout en or avec des robes ruisselantes de broderies, et des enroulements successifs d'étoffes les coiffent de gigantesques citrouilles, comme les Turcs et les Maures des fresques de Carpaccio ; à côté d'eux, voici, étrangement aguichante, une frêle nudité de femme moulée dans un maillot noir : les épaules et la gorge émergent, charnues et blanches, tels des pétales hors d'un calice, si bien que tout le corps du bizarre travesti a l'air d'une souple et sombre tige s'épanouissant à partir du ventre en délicate et savoureuse fleur. Ce byzantin tout bossué de broderies, teint cuivré et sauré d'esclave d'Orient qu'encadre une chevelure crêpue et noire ceinte d'un bandeau d'or, deux fleurs sanglantes aux oreilles : le fils Besnard ! Cette Muse ou ce César, Muse décadente ou Augustule en peplum rouge brodé d'or, lauré comme Messaline ou Virgile, mais un Virgile peint par Beardslay, profil ascétique et pâle d'un maquillage impressionnant, hardi : le poète Henry Bataille. Cette nudité de danseuse hiératique dans un scintillement de gaze bleuâtre et lunaire, ce corselet brodé de colombes et de ciboires comme un pectoral de rabbin, ces larges et profonds yeux

noirs, cillés d'ambre, sous ces épais cheveux noirs étoilés de narcisses, avec un bonnet de pierreries coruscant au-dessus, (la *Salomé* de monsieur de Pesquidoux, mais, ce soir, bien plus de Gustave Moreau que de Pesquidoux,) l'air d'un scarabée fait femme, tant elle est métallique et bleuâtre : Berthe Bady, de la *Lépreuse* et de *Ton Sang*.

Des cris des femmes, des hululements d'orfraies et des miaulements de chattes : ce sont des femmes hypnotisées par leur propre beauté et leur danse qui tombent, tordues par une attaque de nerfs. Puis des rires et des langueurs de valse : le bal continue.

Coudoyé, bousculé par la foule, je songe toujours à la Japonaise, à la nudité de nacre et de jais, exhaussée en triomphe par les bras tendus de ses seize porteurs sur ses coussins de velours noir.

Chair de la femme, argile idéale !

C'est beau, la beauté !

Dimanche, 5 mars. — La Turbie, à l'Eden-Hôtel. Les costumes de Messaline. C'est M^{me} Héglon qui m'en fait les honneurs : M^{me} Héglon, l'incomparable Dalila de *Samson*, la Hilda de la *Cloche du Rhin*, la remarquable et remarquée Pyrrha de la *Burgonde*, la divine Astarté de l'Opéra de Xavier Leroux que nous applaudirons l'an prochain.

M^{me} Héglon est ici à la Riviera, où elle va créer la *Messaline* d'Isidore de Lara. Entre Bouvet et Tamagno, personnifiant deux frères ennemis, elle incarnera l'ardente et l'insatiable impératrice, *lassata, sed non satiata*, de Suétone et de Juvénal.

Créature de luxure et de perdition, MM. Armand Sil-

vestre et Eugène Morand, ont, paraît-il, transformé en amoureuse, avide d'inconnu, cette grande figure libertine de la décadence romaine. Dans leur livret, les caprices effrénés de l'Augusta se réduisent à une passade avec un poète des rues et une nuit d'amour avec un gladiateur. Après une *Nuit de Cléopâtre*, c'est bien plutôt une journée que la vie de l'héroïque débauchée, un épisode, que l'histoire de l'impératrice ; mais ne soyons pas indiscrets. La future interprète se repent déjà d'en avoir trop dit et je dois me borner à raconter ce qu'on me montre : les merveilleuses tuniques et les splendides manteaux (on les dirait peints par Alma Tadema) dans lesquels se draperont tour à tour la grâce impérieuse et l'ardeur lascive de la femme de Claude.

C'est, d'abord, la robe safran du premier acte, une transparente étoffe orange, toute constellée de rosaces d'or, la robe de Messaline dans son palais ; de hautes arabesques marron clair, en broderie, en forment la bordure ; un immense manteau mandarine complète le costume ; c'est orageux et chaud de couleur comme un soir de vendanges dans la campagne de Naples. Puis, voici la robe de Suburre, la tunique de Lycisca la courtisane ; une avalanche de fleurs brodées sur un tissu, qu'on dirait de nacre, où transparaîtra la nudité de la prostituée, et le manteau bleu, couleur de nuit, d'un bleu qui s'ombre et se dégrade et dont s'encapuchonnera Messaline, à la façon d'un Tanagra, pour pénétrer dans le bouge. De larges iris, mauves, jaunes et violets, et d'éclatants pavots couronneront alors le front de Messaline. C'est bien l'impériale et enivrante courtisane de Suburre que j'évoque sous cette pluie de gaze et de pétales, en regardant M^{me} Héglon en train de déployer maintenant, sous mes yeux,

la splendeur rouge de son manteau d'impératrice à l'acte du cirque.

Dehors, c'est la nuit et la Méditerranée dont on entend râler dans les ténèbres la plainte douce et monotone. Toute la Turbie est endormie. Quel silence ! Le train, qui me ramènera à Nice, ne passe que dans une heure. Je sens autour de nous la solitude hautaine de la montagne et il me plaît que la tragédienne lyrique, qui porte si bien son beau nom d'Héglon, ait choisi pour séjour, au lieu de Nice ou de Monte-Carlo, ce promontoire de roches et de cimes ardues où le Dante exilé erra, il y a trois siècles : la Turbie, jadis refuge d'aigle, aujourd'hui nid d'aiglonne, — en face de la mer.

Lundi, 20 septembre. — Potins d'escadre. — Ils me sont contés entre Villefranche et Beaulieu, dans le rapide de Monte-Carlo. Ils épiloguent la vision de l'escadre apparue entre deux tunnels, celui du Mont-Boron et celui du cap Ferrat, au fond de la baie déjà crépusculaire et tout illuminée, comme fauilée de gros points d'or par les feux des cuirassés.

C'est l'histoire de la visite du prince et de la princesse de Galles, pas plus tard que samedi dernier, à bord du *Brennus*, et la méprise de ce pauvre amiral Fournier, offrant d'abord son bras à la première dame d'honneur de la princesse, qui s'efface et se récuse... Troublé, l'amiral avise la seconde dame qui accompagne Leurs Altesses, et récidive son offre de bras : reculade et refus effaré de la seconde lady. Plus rouge qu'une pomme d'amour, le vieux loup de mer, qui n'a plus devant lui que la princesse, offre enfin son bras à qui de droit, pendant que la Très Gracieuse Altesse réprime mal un sou-

rire et que tout l'équipage, au port d'armes, sur le pont, s'étrangle pour ne pas pouffer au nez de l'amiral.

Affaire de métier, en somme : un commandant d'escadre n'est pas un chambellan. On ne manie pas impunément la gaffe.

Dimanche, 26 mars. — Nice. — Le Trèfle blanc, d'Henri de Régnier. M. Henri de Régnier dont, il y a juste quinze ans, j'annonçais dans l'*Événement* le premier livre de vers : *Sites et épisodes*, est, sans faire injure à ses autres confrères, le poète le plus pur et le plus élégant de la jeune école.

D'une inspiration, d'un noblesse hautaines, d'une mélancolie touchante et quasi divine, c'est le poète des héros et des dieux, un semeur de rimes et de rythmes d'or avec une grâce atténuée, une souplesse, une fluidité dans le vers que n'a pas son beau-père José-Maria de Heredia. M. Henri de Régnier était le poète préféré de Puvis de Chavannes. En effet, comme Puvis, Henri de Régnier peint des fresques héroïques et sereines d'une nostalgie irréparablement fière et triste.

Dans ses volumes, *Poèmes légendaires et romanesques, Tel qu'en songe*, il a chanté les prouesses de rêve, les combats des Héros contre les monstres fabuleux, la pâleur des reines mythologiques assises au fond de leur palais, au milieu des fileuses.

Tour à tour, il a évoqué Hélène sur les murs de Troie et le sommeil de la Belle au Bois dormant : la quenouille, la coupe, la lampe et le miroir reviennent à chaque instant comme autant de leit-motives dans ses vers. Comme ses comparaisons, ses images sont peu nombreuses, mais toutes ont la grâce et la majesté. Henri de Régnier aime les masques, les sceptres, les diadèmes, les bijoux

rares et les tuniques merveilleuses. Henri de Régnier aime les lys et les iris, les bouffons et les sarbacanes et, dans des décors d'automne et de printemps délicatement appropriés à la tristesse ou à la joie de ses héroïnes, il les anime et les promène, tel un étrange brodeur, à travers de délicieuses tapisseries : ces tapisseries dont les fleurs, les animaux et les personnages vivent d'une vie magique, tissée dans la soie, dans la laine et dans l'or.

Cette méthode d'évocation du passé, Henri de Régnier la transporta ensuite du moyen-âge dans le monde antique. Avec une fantaisie vivante et pourtant archaïque, il peignit, sur des ciels de Sicile et des mers violettes, des nudités de sirènes et des croupes de centaures, et ce fut le philtre enivrant, sauvage et parfumé à la fois de tragédie et d'idylle, d'*Aréthuse* et des *Jeux rustiques et divins*. Il fut, quand il lui plut, André Chénier et Théocrite ; puis, des poésies suivirent, précieuses et précises, classiques comme du Saint-Simon où, dans des contes un peu froids et cérémonieux, furent évoqués, comme, avant lui, par personne, le mystère somptueux des anciens parcs et la mélancolie grandiose des pièces d'eau.

Aussi, après toutes ces splendeurs et tant de mélancolies hautaines, est-ce une surprise et un charme que de lire les récits d'émotion douce, apaisée, comme emmaillottés de langes et discrètement embaumés d'odeurs de fruitiers, du *Trèfle blanc*.

Le *Trèfle blanc* après le *Trèfle noir*, les pénétrants souvenirs d'une enfance provinciale intitulés *Jours heureux*, après les symboles d'Hermose et d'Hertulic, l'ironie contenue des *Petits messieurs de Nèvres* après les tristesses d'or et d'acier teint des *Contes à soi-même*.

Dehors, c'est la joie de vivre et le mouvement de foule

d'un dimanche de Rameaux niçois : le long du Paillon, que domine le vieux palais italien où j'habite, des trôlées de gens endimanchés coulent au bord des quais ou traversent les ponts au-dessus du lit pierreux et blanc de la rivière à sec. De mes quatre fenêtres grandes ouvertes, j'embrasse une perspective amusante de toits irréguliers, disparates, tous de tuiles rangées d'un rose différent avec, çà et là, des clochers à jour d'églises niçardes, pas bien hautes, mais si italiennes !... Les tilleuls du quai, séculaires, énormes, épanouissent de larges bouquets tout pastillés de vert tendre ; un coin de mer bleue frémit au-dessus du Casino et, tout autour de moi, chevauchent à l'horizon des crêtes dénudées de montagnes... et l'air me semble léger et la vie douce à vivre. Effet de la lecture du livre de Régnier ou bien effluves du printemps niçois ?

Lundi, 27 mars. — Le vieux Nice, la vieille ville dédaignée, ignorée des étrangers, des grands hôtels et des petits joueurs de Monte-Carlo, qu'une prudente économie fait loger, ici, dans les environs de la gare ; la vraie Nizza de la maison de Savoie, avant l'annexion à la France, le pâté de maisons et le réseau des vieilles rues compris entre la rive gauche du Paillon et la promenade du Château, tout l'amusant et grouillant quartier qui commence à la place Masséna pour finir à la place Garibaldi, limité au bord de la mer par les terrasses des Ponchettes ; le pittoresque et le caractère spécial de ces rues tortueuses, étroites et dallées, comme celles de Venise, leur aspect de couloirs entre les hautes, hautes maisons qui les bordent et, parmi les allées et venues de femmes dépeignées, aux toques voyantes, et d'hommes débraillés aux reins sanglés de tayolles, l'envahissement de l'étroite chaussée

par un débordement inusité de marchandises voisinant pêle-mêle en dehors des devantures ! C'est la divertissante incurie d'une rue commerçante d'Italie : des merluches et des poissons secs empiètent sur les tricots, les bas de laine rose et les maillots de corps d'un bonnetier en plein vent ; tout un assortiment de chaussures dévale entre les bondons, les gorgonzolas et les œufs rouges d'une crèmerie. Ici, c'est le bric-à-brac d'un marchand de vieilles ferrailles ; là, les immenses chapeaux-galettes piqués de coques de velours noir d'une modiste populaire ; un camelot étale plus loin une flore de cravates à faire danser des abeilles, entre les barillets d'olives et les tripes d'une charcuterie ; un marchand de fritterias (poissons frits, beignets à la graisse et *chichifregis* à l'huile rance), pour garantir sa marchandise de la poussière et des mouches, a étendu dessus des métrages de tarlatane rose ; une marmaille, empêtrée dans de vieux vestons de famille, se poursuit à coups d'oranges. Une odeur de mauvais musc, d'épices et de fromage est dans l'air ; du rut est dans les prunelles vertes de belles filles dépoitraillées, quelques-unes au profil de médailles syracusaines ; des pêcheurs passent avec des œillets posés sur l'oreille ; une senteur de marée traîne quand ils sont passés. Rue du Jesu, rue Colonna, rue de Mulona, rues odorantes, vivantes, baignées d'ombre et de lumière, au milieu desquelles le palazzo Lascaris, vrai bijou d'architecture génoise, dresse ses hautes fenêtres d'appartements princiers aujourd'hui convertis en logements d'ouvriers. Tout un passé de splendeur agonise là, refoulé par la vie moderne des touristes de grands hôtels. Heureusement pour l'artiste qui peut encore y trouver, à travers le pittoresque de loques italiennes, l'illusion du Nice d'autrefois !

Mardi, 28 mars. — Après le vieux Nice, le nouveau sur l'autre rive du Paillon.

Ce qu'on entend dans un des cafés à orchestre avoisinant la place Masséna ! Deux chapeaux de paille à rubans de couleur, complets trop clairs : « Rien à faire avec les femmes ici ; j'avais mis la main sur une petite, ça ne sait pas travailler. Dix-huit ans, jolie comme un cœur, sûr de mes deux louis par jour ! mais d'un gnolle !

...Zuze un peu. L'autre soir, elle monte un Américain, qui oublie chez elle son portefeuille, et chargé. Six mille ! Moi, je faisais ma manille ; je m'attarde au lieu de rentrer. Le type rapplique et réclame à la petite le portefeuille qu'il a perdu... et la petite, elle, le cherche devant lui, le retrouve et le lui rend ! Et il lui donne cinq francs pour la peine ! Quelle poire !... Quelle baffre je lui ai posée ! Ah ! on voit bien qu'elle n'est pas de Marseille ! »

Deux tables plus loin : un Ventre affamé (coiffure à la Cléo de Mérode, manteau cloche de drap garance, boléro à plumes-couteau à 9 fr. 90) ; à côté, un consommateur indolent :

LE VENTRE AFFAME. — C'est immonde ce que tu m'as fait là ! La baronne Tripola, tout le monde m'a reconnue ! Tu m'as fait expulser de trois bars ! Ecrire sur moi que je fais les jetons de Monte-Carlo, moi qui ai cinq mille francs par mois du comte F... J'ai reçu plus de vingt numéros du journal. — Voyons, tu exagères : ce sont tes petites amies qui t'ont monté la tête. D'abord, il n'y avait pas ton nom : qu'est-ce qui pouvait te reconnaître ? — Je crois bien, tu donnes mon signalement : un pochon sur l'œil ; il n'y avait pas d'erreur — Tu ne vas pas me faire croire qu'il n'y a qu'une femme à Nice

avec un cocambo sur la paupière ? — Tout ça, c'est des histoires ; il faut que tu ré pares, que tu mettes quelque chose de gentil dans ton prochain article. — Oui, je peux faire ça pour toi. Voyons, veux-tu que je te mette en automobile avec le duc d'Oldenbourg, ou sur un yacht avec le prince de Galles ?

LA PETITE FEMME songeuse. — En automobile, c'est chic ; mais en yacht, ça les ferait enrager davantage... Au fait, j'aimerais mieux que tu dises que je dîne tous les soirs au London-House.

— Ah ! tu as une ardoise là-bas ?

Ainsi se font les bonnes réclames.

Samedi, 29 avril. — Au théâtre Sarah-Bernhardt, les coulisses d'un samedi littéraire. Dans la loge de la grande artiste, vaste, aérée et claire avec son salon Liberty tout encombré de fleurs (fleurs rares et poétiques qu'on sent choisies par Sarah elle-même : arums, iris et clématites), c'est la légion sacrée, comme a écrit Sarcey, la légion des amis de la première et de la dernière heure, des irréductibles et des inséparables. M^{lle} Louise Abbéma est leur chef, Loulou dans l'intimité, et c'est aussi Rostand, d'élégance impeccable, comme peint à même la peau dans des complets adéquats de drap uni et sombre, la face d'ascète creusée sur des hauts cols-carcans, où la cravate assortie au costume en continue la couleur. M^{me} Sarah Bernhardt, qui rit aux larmes, leur raconte, et leur mime même un peu, la parodie que M. Guitry vient de lui faire de Coquelin et de Jane Hading dans *Plus que Reine*. M^{me} Sarah Bernhardt parodiant Jane Hading ! La chose a d'autant plus de piquant que maintenant M^{me} Jane Hading ne l'imité plus.

Dans les coulisses, adossés à un portant, cette somp-

tueuse et traînante robe de dentelle blanche, ce manteau de cour, cet éclat des yeux et des lèvres, cette fraîcheur éclairant l'ombre poussiéreuse de l'endroit : M^{me} Héglon. Amenée là par M. Catulle Mendès, dont elle va dire les *Chansons de route*, Myriam Héglon, qu'hospitalise aujourd'hui Sarah Bernhardt, est traitée par elle en souveraine ; une fois n'est pas coutume. MM. Catulle Mendès et Xavier Leroux font escorte, le poète et le musicien ; plus loin, c'est M. Guitry, en représentation aujourd'hui chez son ancienne directrice. M. Guitry a aussi son cortège : Jules Renard, dont il va dire une des amusantes *Bucoliques*, M. Tristan Bernard, tout le clan des auteurs gais enfin, les auteurs de M. Guitry, qui va triompher dans le *Petit Lapin*.

M. Gustave Kahn, l'autre organisateur de ces matinées, erre, assez désemparé dans les limbes du fond : on sent qu'il n'a amené personne. M. de Max rôde, dépareillé comme lui, dans le clair-obscur des vieilles toiles.

Sarah pénètre dans les coulises, et aussitôt les groupes se rapprochent ; il y a concentration subite autour de la Muse ; mais la Muse en complimente une autre : la robe blanche de Sarah s'incline et se ploie devant la traîne neigeuse de M^{me} Héglon. C'est l'entrevue de deux reines. Berthe Bady, Mellot, qui va créer ici Ophélie, et Blanche Dufresne, mélancolique et blonde comme une élégie, passent et repassent au second plan. Ullmann apparaît à la porte, et son retour paraît de bon augure à tous après les bruits inquiétants qui avaient couru sur l'*Aiglon*. N'avait-on pas dit que M. Edmond Rostand, cédant aux prières de M. le Bargy, avait porté sa pièce à la Comédie-Française ? Sa présence dans les coulisses du théâtre Sarah-Bernhardt est un formel démenti à de tels racon-

tars, et le concours de M^{me} Héglon, l'éclat d'un heureux présage. Tout cela est commenté, chuchoté, interprété par chacun et chacune. Dans la salle les applaudissements saluent les tirades des artistes en scène ; mais le vrai spectacle, la comédie d'intrigue, est derrière le décor.

Dimanche, 7 mai. — *Le Sang des races*, de M. Louis Bertrand. — Un livre, mieux : le livre de la vie chantée dans ce qui fait sa force et sa grandeur, et ce n'est pourtant que l'histoire d'un charretier, la simple vie d'un *meneur de bêtes*, sa naissance, son enfance et sa jeunesse que les trois cent cinquante pages chaudes, colorées, instructives et vibrantes de M. Louis Bertrand. Mais, de même qu'il a suffi à Vélasquez de couronner de feuillages un rustre plein de force et de l'asseoir demi-nu au milieu des mendiants pour que le frisson de Dionysos nous saisisse, de même il a suffi à M. Louis Bertrand de nous faire assister, sous le soleil d'Afrique, au plein épanouissement d'un jeune Algérien d'origine espagnole, voluptueux et robuste, têtu, bon et laborieux, pour que nous sentions toute l'émotion de la vie nous envahir et toutes les beautés d'un sang généreux se lever devant nous, incarnées dans un simple batteur de routes, dans un être de rues coudoyé chaque jour... Et des solitudes brûlantes de Laghouat aux montagnes grises et transparentes de Guelt-es-Stel, à travers les sables du désert comme au bord de la Méditerranée caressante et bleue des banlieus d'Alger, parmi les trivialités et les rixes et les liesses grossières de ces conducteurs de chevaux et de mulets, il se dégage de tout le livre une sorte de joie et d'ivresse pareille à une montée de sève. Tout le bonheur de vivre éclate dans cette œuvre de santé morale et sociale. Il y a beaucoup d'étrangers dans le volume de M. Bertrand :

des Espagnols, des Italiens, des Provençaux et des Germains, rués tous sur cette terre d'Afrique, comme il y a deux mille ans les Mercenaires vers Carthage, les Mercenaires, leurs ancêtres, émigrés eux aussi, les antiques Barbares, vers la joie et vers le soleil ; et comme les Mercenaires de Gustave Flaubert, les personnages de M. Louis Bertrand ont une grandeur primitive, et cela par la simplicité même de leur vie, la brutalité de leurs gestes et la splendeur farouche de leurs amours. Ils sont comme de grands enfants et c'est notre admiration de les sentir tels, car les hommes vrais restent toute leur vie semblables aux enfants. Ils vivent tout entiers dans les joies que l'existence leur accorde, ils se développent comme la nature les a faits et personne n'a le droit de les détourner de leur bonheur. Ils accomplissent leurs fonctions, donc ils sont beaux, et quand chez eux la beauté des formes s'allie à l'énergie du cœur, ils deviennent des héros. Ils sont le grand réservoir des races ; c'est là que vivent les vrais rois, c'est de là qu'ils nous viendront.

Sur ma table, d'autres livres que je sais intéressants et vivants aussi : *Vers l'Amour*, de Mathilde Serao ; les *Magloire* d'Albert Boissière, et d'autres livres encore... mais on ne peut parler de tout.

Samedi, 13 mai. — La mort d'Henry Becque.

« Sa carrière fut longue et peu remplie. Aucune de ses œuvres n'eut un succès éclatant et immédiat. Il était venu au monde sans fortune et s'en va de même... Néanmoins, il fut glorieux, moins peut-être qu'il ne le désirait, mais presque autant qu'il le méritait et plus, assurément, qu'une foule d'ennemis ne lui aurait permis s'il leur en avait demandé la permission. Son nom était universellement

connu, même par ceux qui ne connaissent pas son œuvre. Il jouissait d'une grande considération, surtout parmi les écrivains dramatiques de la jeune génération qui l'avaient élu pour maître. On le recherchait presque autant qu'on le craignait. Il dînait en ville tous les soirs. Il était officier de la Légion d'honneur. Un fauteuil à l'Académie lui était réservé. Sa pauvreté officielle et « reconnue d'utilité publique » lui avait valu différentes pensions assez larges. Il était entretenu comme un grand fonctionnaire et sa fonction, depuis quinze ans qu'il s'était mis volontairement à la retraite, était de faire des mots cruels. Reconnaissons qu'il les faisait bien et avec bonheur ».

Ce morceau funèbre pourrait être signé du mort lui-même : c'est du Becque posthume, et du meilleur. Quel portrait ! Le pauvre cher défunt ne l'aurait pas mieux buriné. Mais oyez la suite :

« C'était un homme qui avait du caractère, et le caractère peu endurant. Il était violent, amer, sarcastique, dépourvu d'indulgence et d'un esprit désobligeant. Il ne pardonnait pas à ses ennemis, et on dit qu'il ne ménageait guère non plus ses amis. Il aimait beaucoup à haïr. Il faut dire, à sa louange, que ses haines, comme ses rancunes, n'avaient rien de bas, de personnel, ni même peut-être de très profond ; elles étaient l'aliment nécessaire de son génie si particulier, et elles entretenaient constamment sa verve. S'il invectivait souvent contre certains hommes, c'est qu'il n'aimait pas leurs idées et qu'il était dans son tempérament assez direct de s'attaquer plus volontiers aux hommes qu'aux idées, car ceux-ci lui offraient plus de prise que celles-là. Ou bien, c'est qu'ils lui avaient fait tort en quelque chose. Il était du reste assez facile de le contrarier, et je crois

qu'il était né susceptible, facilement irritable, et plutôt malveillant.

« Il ne suffisait pas, quoi qu'on en ait dit, d'avoir du succès pour devenir son ennemi. Mais il ne pardonnait pas les succès faciles et obtenus par de mauvais moyens, car sa conscience d'artiste ne lui en avait jamais permis de tels. Au demeurant, c'était un fort honnête homme qui ne fit jamais de tort à personne qu'avec des mots. Il est vrai que, contrairement au dicton, quelques-uns de ses mots ne s'envoleront pas et resteront comme des écrits.

« Il n'aimait pas beaucoup la plupart de ses confrères. Il n'aimait pas non plus beaucoup les directeurs !... Ah !... Il n'aimait pas non plus beaucoup les critiques. Il avait ses raisons pour cela et il les donnait volontiers sans trop se faire prier. Il racontait sur les uns et sur les autres beaucoup d'anecdotes où ils ne jouaient pas, en général, des rôles très favorables.

« Mais il aimait beaucoup la société des femmes, et je crois qu'elles ne détestaient pas la sienne. Il était fort galant et empressé auprès d'elles. Il savourait leurs mots et d'autant plus qu'elles le régalaient davantage par leur bêtise, leur cruauté ou leur rosserie, et réalisaient ainsi son idéal qui n'était point tendre. Ai-je besoin de dire qu'il était fort mysogine ? »

Et cette page, parue en tête d'un grand quotidien du matin, est anonymement signée *Tout-Paris* ; pis, l'impression en petits caractères décourage presque le lecteur. Quelle prudence et quelle modestie ! Parmi tant d'encre sympathique répandue sur la tombe du mort, j'ai pensé que ces quelques lignes étaient celles qui lui ressemblaient le plus. Comme Henry Becque les eût aimées, ces lignes,

surtout écrites sur un autre ! Et, même imprimées de son vivant, je crois qu'il les eût préférées à l'éloge de certains.

Voilà pourquoi je les reproduis.

Jeudi, 18 mai, 9 h. 1/2. — La fête de Vaugirard, boulevard Pasteur, à l'angle des rues de Sèvres et Lecourbe. C'est là que le mouvement, le tumulte et le brouhaha sévissent. C'est le rond-point choisi par tous les manèges : manèges de chevaux de bois, manèges de cochons, balançoires, ballons et montagnes russes. Tous sont pris d'assaut, et, chargé de familles, tout cela tourne, se croise, se rencontre ou paraît se rencontrer, s'effleure et se frôle presque, emporté dans tous les sens, sens parallèles et sens inverses, dans un tourbillon de lumière et de cris.

C'est un vertige. Des paillons luisent, des jupes s'envolent, des têtes se renversent, des animaux se cabrent, fantasques et chamarrés d'étoffes : une chevauchée de garçons et des filles ; les uns gouaillent, les autres délirent. Que de chatouilles, que de bras éperdus et que de rires, se ruant en cercle au-dessus des têtes et des épaules de la foule ! Il y a là des vestons et des blouses, des drapeaux, des casquettes et des casques de cuirassiers permissionnaires ; tous, bouches bées, les yeux écarquillés et ravis, regardent monter dans le ciel les couples des balançoires, passer dans une trombe, sur le dos des licornes, les couples des manèges, Polyte avec Titine et Mélie avec Dumanet ; des prunelles s'allument quand se découvre une cheville. Et ce fracas qui roule là-haut, dans les cimes d'arbres, c'est le wagonnet des Montagnes-Russes. C'est un sabbat, c'est une féerie... et l'assourdissante rumeur des orgues ! Et tout cela, dans la lueur verte et mouillée, comme laiteuse, des marronniers en fleurs, toute une avenue

d'arbres pareils à de grandes girandoles de cire, et parmi les feuillages, c'est le papillotement continu, le clignotement imprévu de tant de lampions et de tant de verres de couleur ! Là-bas, dans le carrefour, c'est l'incendie tournant, ce sont les geysers de flammes des manèges en marche, et les omnibus passent, ébranlant les pavés. — et passent aussi, hués par la foule, des fiacres et des fiacres. L'azur nocturne est troué d'un va-et-vient de balancelles ; la Grande Roue de l'Exposition, illuminée, se profile en clartés au-dessus des toits. C'est fou, abracadabrant, grouillant et coloré comme un tableau de Cornélis de Moor ; c'est compliqué, fantasque et virevoltant comme une composition de de Feure. A l'angle de la rue de Sèvres, sous un immense dôme peint de pseudo-fresques de Tiepolo, tournoie un manège de lapins blancs gigantesques. Ils galopent trois par trois, les oreilles droites et droite la queue, enrubannés de bleu-céleste et mordant surnoisement un énorme louis d'or : c'est le clou de la fête.

La foule se rue sur les lapins, les femmes surtout. Oh ! la joie des petites apprenties enfourchant l'animal détesté... La course aux lapins ! Parisiennes, quel symbole !

Le manège concurrent est installé près de là, rue du Château. Des pancartes en promènent l'annonce dans la foule : « Elles arrivent, les Vaches sont arrivées. » Les vaches et les lapins ! Les cochons ont vécu. Les cochons sont détrônés.

Les vaches et les lapins : l'engouement et la joie populaire de Paris, à la veille de 1900. Quel document pour la postérité !

Jeudi, 25 mai. — 31, rue Washington, dîné chez M^{me} Judith Gautier. Judith Gautier, la fille du grand

Théo, cette médaille syracusaine devenue, par la culture d'elle-même, une Japonaise d'Hokousai, face régulière et pâle on dirait modelée dans du kaolin, sous les cheveux noirs comme de l'encre de Chine.

M^{me} Judith Gautier est aussi directrice de théâtre, un merveilleux théâtre de marionnettes, où à la fois impresario, machiniste, décorateur, régisseur et costumier, elle modèle et sculpte de ses mains les personnages des drames qu'elle représente. Un petit cercle d'élus a déjà applaudi sur cette scène la *Valkyrie* et *Parsifal* pour l'œuvre de Wagner, et *Une larme du Diable*, de Théophile Gautier. Et les drames wagnériens furent bel et bien joués avec chœurs et orchestre comme à Bayreuth. Cette année, enfreignant les statuts de la Société des auteurs, M^{me} Judith Gautier monte sur sa scène un drame en vers dont elle est l'auteur, *Tristane*.

Comme elle me dit elle-même en me communiquant les maquettes des décors : « Cette fois, j'aurai tout fait, les acteurs et la pièce » Et comme je m'extasie sur l'ingéniosité de ces maquettes : « Que serait-ce si vous aviez vu celles de la *Valkyrie* ? soupire-t-elle. J'avais alors un collaborateur précieux, un jeune peintre, René Gérin. Pauvre garçon ! mort à trente ans ! Voyez s'il avait du talent... » Et prenant une lampe, elle l'approche d'un grand tableau où trois sirènes à la chevelure d'algues bercent le sommeil d'un chevalier d'une musique de coquillages, de madrépores et de coraux. « Quelle jolie imagination ! et pourtant, ce n'est qu'une ébauche ! »

Sur l'andrinople des murs, autour de nous, dans le salon, rasant presque les coussins des divans, c'est une galopade grimaçante de dieux indous, de masques japonais, d'armes d'Orient, de fougousas et de Bouddhas. Ça

et là, un portrait de Wagner, le dieu du lieu ; un autre de Gautier, puis un de Leconte de Lisle, et des pochades, dont l'une, de Sargent représentant la maîtresse de céans, interrompent cette fresque de soie et de bronze. Sous le rond lumineux de la lampe, nous feuilletons maintenant les albums du Japon. Il y a là des estampes amusantes, aux détails exquis et minutieux : des poissons et des fleurs, des singes se balançant dans des guirlandes, toute une animalité souriante et malicieuse, parmi une végétation de rêve que je préfère même aux scènes de personnages et de guerriers. Une page me requiert entre toutes, où deux lapins, un noir et un blanc, s'allongent en courant sur la crête des vagues. L'atmosphère de ce logis de chimère et de rêve, l'ambiance même de cet appartement parisien où la fille de Gautier s'attarde et se complaît dans des évocations d'un Orient légendaire, me semblent résumés dans cette estampe du Japon représentant la galopade de deux lapins-fées sur la mer !

Vendredi 14 juillet. — Billancourt, au bord de l'eau. — *Clara d'Ellébeuse ou l'histoire d'une ancienne jeune fille*, de Francis Jammes. Naïve et tragique aventure d'une petite âme de dix-sept ans, dans le cadre démodé, suranné, d'une vieille demeure estivale, quelque chose de tendre et de touchant comme un livre d'enfance tout à coup retrouvé. La délicate et simple histoire d'une petite fille scrupuleuse, que son innocence même conduit au suicide. Le tout mêlé d'intimes et familiers paysages, préaux de pensionnat et pelouses d'ancien parc, paysages rehaussés de détails exquis et précis dont je n'ai jamais rencontré la qualité d'émotion autre part... Tout chante, enchante, peint et porte dans ce style liquide et frais de M. Francis Jammes ; les mots y acquièrent une sonorité et un sens

auparavant insoupçonnés... « Il est midi. La canicule tombe des ormeaux bleus et noirs où éclate le cri d'une cigale. L'air tremble et sue. Un souffle chaud, empli d'âmes de fleurs lourdes, se traîne... » Plus loin : « Clara d'Ellébeuse s'éveille sous ses boucles et bâille contre son bras nu. Elle est ronde et blonde, et ses yeux ont la couleur du ciel quand il fait beau temps. Le soleil de ses anciennes grandes vacances fait bouger, sur les rideaux transparents d'indienne à ramages, à la fenêtre de l'Est, l'ombre du tulipier. » Et puis ce sont des souvenirs de la *Pointe-à-Pitre*, un drame d'amour romantique entre un Joachim d'Ellébeuse, un grand-oncle de l'héroïne, et une certaine Laura Lopez, jeune créole exilée, dont Clara surprend, avec la correspondance, le secret douloureux, secret dont elle mourra ! Car elle mourra, pauvre petite âme troublée par les illustrations du *Musée des familles* et la crainte de son confesseur... Et ce sera le suicide de la tendre héroïne dans le petit cimetière du village, parmi les jacinthes blanches en fleurs, entre le caveau des d'Ellébeuse et la tombe de cette Laura... Bref, un des jolis livres que j'aie jamais eu la joie de lire et qu'il faut lire au plus vite, brillant comme une fleur, tiède comme une larme, et mélancolique, et touchant comme le bracelet en gourmettes et à petit boulet d'or qu'on portait vers 1850 et que nous avons tous vu au poignet de nos mères !

Clara d'Ellébeuse ! Puissez-vous avoir la sensuelle et délicate joie de feuilleter ces pages innocentes et passionnées, dans le silence d'un vieux parc, à l'heure où l'azur vibre aux cimes d'arbres luisantes dans la solitude de l'été !

Dimanche 16 juillet. — Surlendemain de fête. Dix heures du soir. Boulogne au coin de l'avenue de Versailles et du boulevard de Strasbourg. — Un petit bal de mar-

chand de vin y grouille, remue, installé sur la chaussée avec les obligatoires ombrages de lauriers-roses en caisses et les éternelles lanternes en papier, un petit bal de quartier où toutes les familles sont venues, en voisines, regarder se trémousser leur progéniture, car Ils et Elles dansent encore.

C'est une maladie endémique, une épidémie renouvelée de celle du moyen âge que ces danses du 14 juillet abattues tous les ans, à époque fixe, sur la ville et y faisant rage pendant trois jours.

Le croirait-on ? Ces banlieusards dansent un pas de quatre, le pas de quatre cérémonieux des beaux soirs de Deauville et de Biarritz, et il faut voir avec quel sérieux tous ces jeunes premiers en casquette et en cotte de velours mènent leur danseuse par le bout des doigts, et avec quels saluts, quels cambrements de torse ! tous pénétrés de leur importance et quelques-uns, ma foi, vraiment élégants.

L'élégance réelle des corps jeunes et des tailles souples. Ces demoiselles en corsage clair affectent des petits airs pincés tout à fait divertissants. On tient à faire voir qu'on peut être « distinguée » quand il faut ; on sait aussi avoir de bonnes manières, tout comme dans le grand monde, ma chère !

Entassés sur les bancs du marchand de vin, qui n'a pas perdu sa journée et ne perdra pas sa nuit, les pères et mères de toute cette jeunesse se prélassent, s'emplissent de bocks et, l'estomac noyé de liquide, se félicitent et s'attendrissent sur les grâces de leurs garçons et de leurs demoiselles... Ça finira peut-être par un mariage ; est-ce qu'on sait ?

Tout à coup, une espèce de tapissière, lancée au grand trot, s'arrête : une voiture de blanchisseur. Les guides, je-

tées à tout volée, retombent, lâches, sur le collier du cheval ; et, prestement descendu, un gros, gras, jovial et faraud, tend les bras en avant pour y recevoir une gosseline, une petite femme mince en tenue de travail ; et, plantant là voiture et cheval au beau milieu de la chaussée, le blanchisseur et la blanchisseuse entrent bravement dans le bal, et gai, gai, gai, aux sons des crin crins attaquant une polka, se mettent ensemble à en suer une.

Minuit, sur le pont de Billancourt. — La lune brille très haut dans le ciel, au-dessus des grands ombrages de l'île. Tout est noir sur la berge. Les guingettes sont éteintes. Un cor de chasse sonne encore des fanfares, là-bas, du côté de Meudon, dans quelque villa, et, comme un incendie, le Pavillon de Bellevue flambe rouge dans l'ombre. Son reflet flotte en fanal, entre les mille et une facettes de miroir du fleuve baigné de clair de lune... Dans un frôlement, c'est le glissement sans grelots, à lanternes éteintes, des bicyclettes qui regagnent Paris.

Dimanche 6 août. — A la morgue. Lendemain de catastrophe. — Entré là, par hasard, au courant d'une promenade dans la Cité et dans Saint-Louis-en-l'Île, le long de ces vieux quais ombragés et discrets, dont les anciens hôtels gardent seuls, dans la ville yankee qui partout s'élève, le vrai caractère de notre Paris... La veille des départs, quand les malles sont faites, c'est là que j'aime à rôder une dernière journée, du terre-plein du Pont-Neuf, où cavalcade l'immobile statue du Vert-Galant, à la pointe de Saint-Louis-en-l'Île, que surplombent les lourds entablements de pierre et la haute rotonde de l'hôtel Lambert... Quai de Béthune, quai de Bourbon, quai d'Anjou, coins de province aux noms discrets et charmeurs, où chaque vieux logis a une histoire ! C'est l'hôtel Lauzun et tous ses

souvenirs : des amants de la Grande Mademoiselle aux bibelots du baron Pichon ; plus loin, ce grand balcon de fer forgé, où se balance un écriteau *A louer*, l'appartement naguère occupé par Linné et, débouchant toutes sur le fleuve, des rues étroites et fraîches, demeurées de jadis, les rues Le Regrattier, des Deux-Ponts, Poultier, Bretonvilliers, dont les rues des Nonnains d'Hyères, du Petit-Musc et de la Cerisaie semblent le prolongement, de l'autre côté de l'eau ; et c'est, pareil à un Canaletto, tout ce coin d'architectures et d'eau dormante que forment et Saint-Paul et son dôme, et Saint-Germain et sa tour, au-dessus de la baignade des chevaux des Célestins.

Ah ! tout ce décor dolent et pourtant si vivant de la Seine, qu'a si bien saisi Gustave Coquiot, le bijou de pierre guilloché de l'hôtel Walewsky et de sa loggia, le décor hollandais de l'estacade, un Ruysdaël, on dirait, installé en plein Paris moderne, et, après le panorama soleilieux de Bercy, avec le chaos plâtreux de la Montagne-Sainte-Genève, où ballonne un faux Saint-Pierre de Rome, la hideur de notre Panthéon... la fraîcheur et le frisselis des feuilles en émoi de Saint-Louis, en retour auprès du pont Notre-Dame, le pont Notre-Dame avec le chevet de la basilique en silhouette hardie et si gothiquement fine sur le bleu évaporé du ciel !

Devant la Morgue, une affluence de foule arrête notre voiture. Une curiosité de l'ami que j'accompagne m'y fait entrer, et, le dirai-je ? pour la première fois de ma vie. Comment se comporteront mes nerfs devant le funèbre étal ? J'en ai le cœur pincé d'angoisse. Je redoute une émotion que je pourrai toujours attribuer à la chaleur et j'entre bravement.

L'étal m'est une déception : quatre noyés sont là, cou-

chés derrière une vitre épaisse, dans une buée verdâtre, comme dans la cage de verre d'un aquarium. Sont-ce des cadavres ? J'ai la sensation d'avoir devant moi quatre figures de cire : l'appareil frigorifique donne à ces chairs mortes un aspect gras et vernissé que j'ai déjà vu au musée Grévin. La foule défile, d'ailleurs indifférente. Des fillettes entrent en curieuses, qui ressortent et puis rentrent avec des amies ; des ménages endimanchés détaillent curieusement les cheveux et les cils des morts. C'est tout juste si on n'amène pas les enfants voir la *Gueule que font les macchabées* : le père voudrait bien, mais c'est la bourgeoisie qui ne veut pas. C'est un plaisir de quartier.

La foule me semble pourtant plus surexcitée qu'à une fête ordinaire, et puis il y a renfort de gardes municipaux. Je m'informe ; on vient de transporter dans les caveaux les victimes non reconnues de la catastrophe d'hier : les tués de Juvisy, je n'y songeais pas. C'est pour le coup que j'ai bien envie de m'en aller ; mais mon ami insiste et je prends sur moi de faire passer ma carte au commissaire de service.

Ganneron, du *Journal*, rencontré, là, dans la salle d'attente, me présente au juge d'instruction et l'on veut bien m'admettre à l'épreuve d'une reconnaissance. Un petit couloir à traverser, et me voici avec les sergents de ville dans une salle blanchie à la chaux, où sont rangés onze cercueils. Un ouvrier avec un bandeau sur l'œil et un jeune homme d'une trentaine d'années sont déjà là pour réclamer des morts. Un à un, les couvercles de bois blancs glissent sur les boîtes.

C'est un cauchemar. Bouffies, tuméfiées et noirâtres, les têtes apparues ont des faces de nègres, des faces congestionnées et huileuses, avec du sang coagulé dans les narines

et d'atroces prunelles révulsées sous des paupières où on ne voit que du blanc.

Ce sont des cadavres d'étranglés, des chairs injectées qui évoquent des idées de supplices, des yeux jaillis de leurs orbites comme dans les plus horribles planches de Goya. Tout à coup, autour de moi, des cris et des pas qui s'empressent : un des hommes admis là vient de reconnaître son père et sa mère, et le malheureux se débat dans une attaque de nerfs.

Je m'esquive, honteux de moi-même et poursuivi par une suffocante odeur d'éther.

Ah ! dehors, c'est bon la foule et le soleil ! L'ami à qui je transmets ces détails ne veut plus rien savoir : sa curiosité s'est brusquement éteinte.

« Si nous entrions à Notre-Dame ? — Non, il fait encore trop jour, et l'on voit les vitraux, les ignobles vitraux dont le Chapitre a déshonoré les ogives où flamboyaient, avant la Commune, la braise ardente et l'or en fusion de splendides verrières. Il n'y a plus de mystère à Notre-Dame qu'avec la nuit tombée. Allons simplement sur le Pont-Neuf contempler au soleil couchant la féerie de la Seine bordée de palais.

A côté de nous, dans la foule, trois horribles vieilles au nez rongé, vendent aux enfants des bonbons et des oranges. Ce sont les marchandes de la Morgue. « Cocher, au Pont-Neuf, et de là à la Colonnade du Louvre. »

Mardi 29 août. — Béziers, quatre heures de l'après-midi, aux Arènes :

Béziers, noble cité, sœur des cités latines,
Salut ! Ferme et debout sur d'antiques ruines,

Ta haute basilique aux féodales tours,
Ainsi qu'une Acropole, aux clairs rayons du jour,
Se dresse, et tes regards, entre les Pyrénées
Et les Cévennes, vont à l'horizon lointain
Chercher, sous le grand ciel, la Méditerranée
Ondoyante et changeante, aux reflets de satin,
Où chantent dans l'azur les antiques sirènes,
Où les voiles d'argent des légères carènes
Passent dans le brouillard transparent du matin.

Et la coryphée remonte lentement les degrés qui conduisent à la scène, balaye de ses longs voiles les dalles du proscenium : encore un escalier et les portes de bronze du gynécée se referment sur elle.

Sur la piste, un orchestre de trois cents musiciens éclate : le bâton de Fauré les conduit. Les arènes sont comblées. Dans l'immense hémicycle des gradins est entassée, vibrante et haletante, attentive et en joie, la foule multicolore et gesticulante des courses de taureaux : larges sombreros de feutre gris, pantalons blancs, vestons clairs, fleurs éclatantes des chapeaux et nuances fleuries des corsages de femmes, tout cela papillote et remue au soleil comme un mouvant kaléidoscope. Sous la gaze comme sous le feutre, c'est l'éclair des yeux et des sourires, et, chauffée de soleil, la face de médaille de la race latine.

Béziers, noble cité, debout !

Tout le Midi est là. On est venu de Luchon, on est venu de Toulouse ; Narbonne et Perpignan sont émigrées sous les allées Paul-Riquet ; Agde a donné, et tous les environs de récoltes et de vignes ; on est venu de

Marseille, et d'Arles en Provence, et d'Avignon en royaume d'Avignon. On est même venu de Paris, car dans ce tohu-bohu de clartés et de couleurs, je reconnais des visages : le marquis de Castellane, le prince Edmond de Polignac, Ferdinand Hérold, le poète ; la baronne de Lansdorf, Durand, l'éditeur. D'Esparbès, qui assistait à la représentation du dimanche, est parti hier... Et pendant que le chœur des Héraclides défile et évolue avec le chœur des Œchaliennes autour du proscenium, l'œil ne peut se rassasier de la merveille, jusqu'alors inconnue, de la gigantesque et prodigieuse décoration de Jambon : un décor de plein air envahissant le tiers de ces arènes où s'entassent douze mille spectateurs, et d'escaliers en escaliers, de praticables en praticables et de portiques en portiques, montant par de vertes pelouses et des jardins plantés d'oliviers et de cyprès jusqu'aux remparts d'une Acropole antique, toute de palais, d'arcs de triomphe et de temples, héroïque silhouette se profilant dans le vrai ciel, non plus dans des frises, mais dans le bleu, aujourd'hui presque blanc de chaleur, du ciel de Béziers...

Des glaciers d'un côté, des crêtes rocheuses de l'autre se hérissent en demi-cercle autour de l'Acropole, et, avec les jeux de l'ombre, se violacent ou s'éclairent, selon l'heure, harmonisés avec l'espace et la couleur de l'air par le talent d'un prodigieux artiste.

L'orage de la partition de Saint-Saëns, déchaîné par l'orchestre et les chœurs, tour à tour gronde, menace, et soupire.

Comme la Ménade en délire,

Comme le souffle ardent de son dieu,

Comme la pâle Tisyphone
Dans le vol noir de ses cheveux,
Déjanire accourt, furieuse,
Les doigts crispés, les yeux ardents.

Des clameurs. Interrogeant l'horizon, le revers de la main sur les yeux, la foule se porte en avant et mime la terreur et l'attente. Sur un char attelé de quatre chevaux, quatre chevaux mal maintenus par quatre hommes suspendus à leurs mors, Déjanire entre au galop sur la piste ; Déjanire et Phénice, Cora Laparcerie et Odette de Fehl ; Déjanire et son grand manteau orangé déployé comme une nuée derrière elle. Déjanire... Hercule aura beau invectiver contre le destin et les dieux. Philoctète maudire les rigueurs de l'Héraclite et la tendresse d'Iole, Iole, blanche et pure dans sa robe de vierge, développer des gestes étudiés d'après les plus authentiques statuette de Tanagra, maintenant je ne connais et je ne verrai plus que Déjanire !

A la minute où elle a mis le pied sur le proscenium, elle a conquis la scène et le public. Elle est à la fois la pièce et l'intrigue, et la fable et l'intérêt du drame : elle est Déjanire !

Déjanire impérieuse, Déjanire outragée, menaçante, irritée, et puis tendre, implorante, toute de caresse et de langueur, Déjanire éperdue, se traînant à genoux, les bras jetés, comme deux liens, autour du torse cabré d'Hercule. Et quelle éloquence dans le moindre geste, quel sentiment et quelle pensée dans chaque attitude !

Son entrée d'épouse et de reine offensée dans le gynécée où gémit la princesse captive devenue sa rivale, la mimique de son apostrophe à Iole... puis, à l'acte suivant, quand

elle a décidé la jeune fille à fuir le palais d'Æchalie et à la suivre à Calydon pour échapper à l'amour du héros ; son apparition furtive à la porte du palais, enveloppée de la tête aux pieds dans son manteau d'or safrané, toute sa souple nudité comme sculptée dans les plis de l'étoffe, et le geste dont elle en écarte la traîne au-dessus de son front, le rythme de la voix et des attitudes pendant le récit du meurtre de Nessus, et la remise à Iole du coffret qui contient la précieuse tunique destinée à rallumer l'ardeur de son époux !

Comme le chuchote le marquis de Castellane à mon oreille :

Reine de l'attitude et princesse du geste.

Nous en avons deux maintenant.

Mais voici le dernier acte, le plus tragique et le plus propre au développement des masses et à l'émotion !

Autour du bûcher nuptial, la foule se presse pour assister à la cérémonie ; les Æchaliennes et les Héraclides se livrent à des danses, et le cortège descend les marches : les présents qu'Hercule destine à sa nouvelle épouse sont portés par de nombreux serviteurs.

Iole sort du gynécée. Elle offre à Hercule la tunique de Nessus : Hercule va la revêtir et prie Iole d'aller de son côté se parer du voile nuptial.

Et Déjanire !... L'angoisse et l'ardeur mal contenue de l'épouse répudiée et amoureuse encore, retirée à l'écart et figée dans l'attente du prodige, cette immobile et passionnée statue de deuil que donne alors Laparcerie, toute voilée de crêpe noir, telle une aurore sous une nuée, et muette et droite, et comme raidie dans du silence et de la douleur !

L'inoubliable et saisissante figure de bas-relief et d'éternité qu'atteignent là la grandeur et la simplicité de son attitude : une des plus belles choses que j'aie jamais vue au théâtre, en vérité. Et tout à l'heure, quand, dévoré par le feu de la tunique empoisonnée, Hercule, la poitrine saignante, hurlera, tonnera de douleur, essaiera en vain de l'arracher de ses épaules, avec des meuglements de taureau, — en vain, au milieu de l'épouvante du peuple et la colère des dieux, Déjanire se traînera-t-elle, éperdue, auprès de l'Héraclide agonisant avec des cris d'horreur et de détresse ; en vain quand le bûcher libérateur s'enflammera, aura-t-elle, pour tomber poignardée dans les bras de ses femmes, des grâces et des affaissements de colombe blessée... Rien n'effaçera, rien ne pourra effacer l'impression de grandiose et d'esthétique par elle atteinte, au moment où, muette et voilée, la reine de Calydon attendait l'arrêt même de son sort !

« Saint-Saëns ! Saint-Saëns ! Castelbon de Beauxhômes ! Castelbon de Beauxhômes ! » Ce sont toutes les arènes en délire, les douze mille spectateurs des gradins, debout, les bras tendus, les paumes retentissantes, qui acclament et réclament à grands cris et le musicien de *Déjanire*, et l'organisateur, l'homme d'initiative, et d'enthousiasme, et de foi artiste à qui Béziers est redevable de ce spectacle, M. Castelbon de Beauxhômes, l'âme et l'impresario de ces représentations, le Biterrois qui, le premier, en eut l'idée, demanda la pièce à Gallet, la partition à Saint-Saëns, sut réunir les fonds, chercher, amener les artistes, commanda le décor unique à Jambon, et de tous ces éléments divers fit l'ensemble prodigieux qui fait aujourd'hui de Béziers une sorte de Mecque artistique,

un pèlerinage national de Beauté, la rivale d'Orange, — un Bayreuth français.

« Bravo, Saint-Saëns ! Bravo, Fauré ! Castelbon sur la scène ! Vive Castelbon ! »

On crie, les chapeaux volent, on tapage, on acclame ; des spectateurs envahissent la piste.

Quel enthousiasme ! C'est beau, le Midi.

Dans le toril et les écuries converties en coulisses, un peuple de figurants se rhabille ; des choristes demi-nues s'enfuient ou plutôt s'envolent dans un frisson de tuniques et d'étoffes... Cela sent la sueur, le fard, l'œillet et l'orangeade. Un relent de sang s'y mêle d'une âcreté fade : nous traversons la place où l'on achève les chevaux, *lo matadè-re*. Ces baraquements de planches : les loges des artistes. Ici, Laparcerie ; ici, Segond-Weber ; ici, Dorival, Hercule : plus loin, Béryl ; là, Odette de Fehl, très allurale Phénice. Une des loges s'entr'ouvre : un bras nu, un coin d'épaule de femme, une voix. « Apportez-moi un poète. » Un poète ? mais oui ! Autre entrebâillement de porte, autre demi-nudité entrevue, une autre voix : « Qu'on m'envoie un poète. » Encore un poète... Mais il en pleut donc ? Le fait est qu'ils pullulent. Il y avait Congrès, hier, en l'honneur des fêtes de *Déjanire*, et tout le Parnasse et tout le Symbole du Midi, a donné : il en est venu de Lyon, de Toulouse, d'Agen, de Dax et de Marseille, toutes les Reynes du Languedoc et de la Provence ont dû, la soirée de la veille, déclamer leurs rimes au théâtre. Je reconnais et salue au passage Maurice Magre, Marc Varenne, Louis Payen, E. Gaubert et Pol Levengard... L'Odéon. »

Autre loge, autre voix : « Il n'y a donc plus de poètes ? Ils sont déjà partis ? — Je vous crois, Laparcerie les a

tous dans sa loge, Laparcerie, « princesse de sang, de mort et de luxure », comme écrit en dédicace d'un poème enivré un poète qui, certes, la connaît mal ou ne la connaît pas.

Il prend Laparcerie pour Déjanire ! Oh ! c'est beau la jeunesse !

Dans les arènes, la foule s'écoule. Devant un marchand de limonade, une femme est arrêtée avec un enfant. « Veux-tu faire une petite pompette ?... combien le verre, monsieur ? — Vingt centimes. — Et que vous ne la donniez pas, votre marchandise ! Donnez tout de même. (*A l'enfant*). Hé mon joli miroir, et pompe donc, et ne le suce pas ! »

Il me semble être à Marseille ! Ah ! le Midi !... Les voitures regagnent au grand trot les allées. Au loin les clameurs continuent :

Vive Castelbon ! Vive Saëns ! Vive Fauré ! Vive Laparcerie !

Dehors il y a des couples beaux et sains, des gars découplés et rieurs, et de jolies filles en cheveux, attablés, et qui boivent ; les vendanges ont commencé hier. Ah ! comme nous sommes ici loin de Rennes, et des Labori, et des divins Picquart !

Béziers, noble cité, sœur des cités latines,

Merci.

Dimanche, 16 octobre, Paris. — Les fêtes de Marseille, l'anniversaire du 25^e centenaire. 2.500 ans que Massillia s'épanouit au soleil, entre le bleu du ciel et le bleu de la mer ! L'affiche et le programme des fêtes sont là, sur ma table, prometteurs tous deux de spectacles et de joies. C'est aujourd'hui l'entrée des Phocéens dans le Vieux Port ; les pentecoutères grecques, chacune avec

leur cinquante rameurs, débarquent en ce moment sur le quai de la Fraternité. Euxenis et Prothis, au milieu de la foule des Ligures, des danses et des groupes, les accueillent. Et les vivats de la foule au milieu du ciel enflammé de banderolles et d'oriflammes ! Et je manque ces joies et cette apothéose pour vingt minutes de retard, hier, à la gare de Lyon ! Sous un ciel mélancolique et doux d'octobre parisien, je me ronge d'impatience, car je ne partirai que ce soir, et la réduction de la superbe affiche composée par Dellapiano est là sur mon bureau, reproduisant, dans les groupes savants d'attitudes et d'étoffes, la légende héroïque de Gyptis, la fille du vieux roi Hanne, accueillant dans le golfe Ligure le héros phocéén. La douce légende illustrée par Dellapiano, ce sonnet d'un jeune la paraphrase dans ma mémoire.

Peuple, c'est moi ! Je viens des gouffres de la mort
Entendre bruire l'onde aux calanques sonores,
Et je vois dans la nuit les galères d'aurore
Ressusciter de l'ombre au fil des rames d'or !

Ma solitaire attente évoque les monarques
Que mes mains accueillait d'un geste unique et pur.
Je songeais ; ils contaient, eux, leur voyage obscur,
Et les golfes enfuis aux poupes de leurs barques !

Voici les fiers buccins de cuivre et les clairons
Dont la clameur rythmait le vol des avirons ;
Le chant clair des rameurs enchaîne la tumulte.

Et debout à la proue, ainsi qu'un dieu sculpté
Dans la nacre et le sel et que l'écume insulte,
Le Phocéén vers moi tend son torse argenté.

M. Paul Valéry me pardonnera-t-il d'avoir transformé son *Hélène* en *Gyptis*, par amour de la lumière que contiennent ces vers d'apothéose ?

Dimanche, 22 octobre. — Marseille, trois heures et demie, quai de la Fraternité, sur le ponton du Club nautique, devant les drisses et les mâtures du Vieux-Port. Nous y prenons le café dans un calme relatif ; toute la population attirée vers la plaine et dans les hauts quartiers, sur le passage de la Cavalcade, la fameuse cavalcade historique de Marseille à travers les âges, en marche depuis midi par les rues pavoisées de la ville, et sous quel radieux soleil ! La revanche des averses d'il y a huit jours sur l'entrée des Phocéens et les noces de Gyptis.

Grâce à nos coupe-files, nous avons pu assister, ce matin, à l'habillement des figurantes et au départ des chars. Plus que la joliesse des Arlésiennes du cortège, rehaussée par la coquetterie de la coiffure et du fichu, plus que la grâce des farandoleuses de Maillane, une chose nous a frappés et nous étonne encore : l'obéissance de cette foule levée depuis l'aurore et tassée sur les trottoirs, sans un cri et sans une révolte contre les agents de service ; la gaieté bon enfant de ce peuple marseillais, acceptant les longues heures de presse et d'attente, sans bousculades et sans violences, — cette foule relativement silencieuse, si on la compare à la population brillante et débraillée de nos boulevards pendant le Carnaval, toute de brutalité et de gestes canailles, sournoisement agressive, même dans la bataille des confetti ; et pourtant Dieu sait si Marseille regorge de monde aujourd'hui !

Aux six cent mille âmes de sa population, aux invités des fêtes installés là depuis huit jours et aux marins des deux escadres, il faut ajouter aujourd'hui cent cinquante

mille visiteurs : quarante mille vomis le matin par tous les trains de banlieue, et quatre-vingt dix mille venus, tant à pied qu'en charrette, et campés dans les faubourgs, tous *lapins de champs* (sobriquet donné par les Marseillais aux habitants des campagnes), et la diversité des types, la note amusante des coiffures, le vapoureux des fichus et l'éclat des tabliers de soie, dans cette foule endimanchée et heureuse, où les complets de drap ont remplacé la cotte de velours sur les reins du dernier nervi, car ils se sont tous mis en frais pour célébrer ce vingt-cinquième anniversaire de la fondation de leur ville. Comme ils ont raison d'en être fiers, de leur colonie grecque, devenue métropole entre le bleu du ciel et le bleu de la mer, et Dieu sait pourtant si la cavalcade s'est fait attendre, — elle n'a pas eu moins d'une heure et demie de retard ! — mais des orchestres, installés à tous les coins de rue, jouaient de temps à autre des valse et des quadrilles, et quand ces gens du Midi entendent de la musique, ils prennent tout en patience : leurs pieds dansent sur place et leur cœur aussi.

Oh ! la belle sensualité de ces pays du soleil !

La Cavalcade ! Toute histoire de Massilia à travers les siècles, les divinités de Phocée, les rois Robert de France et Blanche d'Aragon, le roi René et la galère réale en passant par Gyptis et le triomphe de Marius, des chars et des costumes, les reîtres du connétable de Bourbon et les Cimbres d'Italie, les volontaires de 93 et les tambourinaires des arènes d'Arles, toutes les gloires et tous les souvenirs... La municipalité a, paraît-il, sacrifié cent cinquante mille francs à ce défilé d'oripeaux historiques : elle a donc bien fait ses affaires. On n'a pas le droit de gagner aussi manifestement la grosse somme sur le dos des con-

tribuables. Est-ce l'éclat implacable du ciel de Marseille et les transparences bleues de la mer entrevues au bout de chaque rue : les soieries semblent fanées et les velours pisseux. Le faste du défilé, dont on a promis merveilles, ne dépasse pas celui d'une petite ville de province ; il faut avouer que la cavalcade organisée en juin dernier par la ville de Paris ne valait guère mieux que celle-ci. Les municipalités n'ont décidément pas le don des manifestations artistes. Pour ces sortes de fêtes, l'argent et la figuration ne suffisent pas : il faut du goût et des efforts individuels. C'est aux grands Cercles, aux Sociétés de banque et de courtage, aux grands noms de l'industrie et du commerce, qu'il eût fallu demander un concours, non seulement pécuniaire, mais aussi personnel. Les jeunes gens de la Société auraient dû figurer parmi les cavaliers et les personnages des chars : c'est ainsi qu'on procède dans les villes du Nord, et rien ne peut égaler la splendeur des cavalcades historiques de Lille et d'Anvers. Et puis, pourquoi se disséminer dans tant de costumes d'époques diverses, quand le Musée de Marseille contient, en deux Puvis, l'indication des plus splendides motifs de gloire décorative, *Marseille colonie grecque* et *Marseille porte de l'Orient* ? Mais, pour réaliser cette conception, il eût fallu que la fête d'aujourd'hui fût une manifestation artistique et non pas politique.

Il n'y a pas de socialisme en art.

Jeudi, 9 novembre, 10 heures du soir. — A la fête de Montmartre. — Entré chez Juliano, moins pour ses lions que pour la Goulue et la légende de sa panthère. C'est avec les lionnes qu'opère maintenant l'ex-étoile des bals de Montmartre, mais prudemment, en tenant toujours à distance, avec la fourche du belluaire, son quatuor de

Toutes les promesses seront tenues,
 mieux finies, mais vous arrivez en
 ce moment en plein feu de recidive
 ex debut litteraire est un miracle ^{dehors}
 de mon premier
 quand venez-vous à Paris?
 que j'aille vite vous porter la
 Vest Bleue et le Sang de
 Meunier avec dediance

Ma nouvelle adresse est 20
 Boulevard de Clichy, car outre nombreux
 et filles aventureuses telle que parade en
 costume de letteur dans une baraque
 d'idem à la fête de Longjumeau, je
 suis poursuivi pour adultère (sic)

Jeun amé eté Kriné couché
seul dans le lit et l'appartement
 d'une femme mariée, âgée
 et séparée de son mari.

C'est fou.

Voie votre virginité, n'est pas
 compromettant au moins, j'ai
 une peur bleue de tout ce
 que dit et fait Burley
 d'Anvers et comme vous
 êtes son squire élu, j'ai une
 certaine méfiance que vous
 ne justifiez pas.

Yours

fauves engourdis. La Goulue, grasse à faire craquer le maillot qui la moule, évolue dans l'ondolement d'une traîne de satin vert chou-fleur attachée à sa trousse : c'est aussi brutalement laid que possible, mais d'une laideur canaille qui eût enchanté Rops. La séance finie, je m'informe auprès de la dompteuse de la panthère qu'elle aimait. — Ne m'en parlez pas, m'est-il répondu, je l'ai perdue. On me l'a empoisonnée. Des jaloux ! — Des jaloux ! Un homme ou une femme ? — Les deux !

Et sur cette réponse byzantine, qui symbolise bien cette fin de siècle, la Goulue fait volte-face et s'en va.

Dehors, des boniments : le Musée des horreurs, le Pétomane, Alfred Dreyfus dans sa prison.

Mardi, 14 novembre. — De *Prométhée* à Madame Aubernon. L'annonce d'un *Prométhée* au théâtre des Arènes de Béziers ne laisse pas que d'inquiéter les organisateurs des représentations d'Orange. Si M. de Max y incarne la figure héroïque du légendaire allumeur de feu, ce ne sera pas la faute de la dynastie des Mounet qui ont fait tout au monde pour y jouer Œdipe. Aujourd'hui, c'est M. Paul Mariéton, le félibre des félibres, qui veut organiser une semaine du Midi en essayant de faire coïncider à huit jours de distance les représentations d'Orange et celles de Béziers. Et puis, il y aurait, paraît-il, encombrement de *Prométhée* sur la place ! M. Mariéton en a lui-même deux dans son lot de manuscrits : un de M. Lionel des Rieux, un de M. Grandmougin, et un autre, enfin, de M. Pedro Gailhard, musique de Vidal, sans parler d'un autre *Prométhée* sur le métier. *Prométhée* serait-il un article de province ? Sur ce mot de province, Paul Mariéton, ce Provençal de Lyon, m'en raconte une bien bonne sur cette chère M^{me} Geoffrin, au

petit pied, qui croyait régenter la cour et la ville, affectait des ignorances un peu impertinentes pour tout ce qui n'était pas Louveciennes et Paris.

Nul n'aura de l'esprit que nous et nos amis.

Hors de son salon, pas de salut : hors de Paris, pas d'Académie, et M^{me} Aubernon, c'était l'Académie. Un soir qu'elle était en verve autoritaire : « La province, mais qu'est-ce que c'est que ça ? » disait-elle à Mariéton. Et l'ami de Mistral, avec son plus gracieux sourire : « Mais la province, madame, c'est votre salon. » Mariéton n'y remit jamais les pieds. « Mais, veut-il bien ajouter, je suis le seul des gens qu'elle a reçus qui ne l'aie pas mise en livre ou au théâtre. J'ai dîné chez elle sans jamais en rien écrire : les autres ont eu des digestions plutôt bruyantes. »

Mardi, 21 novembre. — Au Père-Lachaise. — Dans la mélancolie de ce tiède novembre, retourné voir le monument de Bartholomé. L'emphase et la redondance des figures de Dalou m'ont donné, avec la nostalgie des formes pures et frêles, l'idée de ce pèlerinage. Dans le cimetière, aujourd'hui désert, les groupes symbolisant la détresse et l'effroi du Maître de la Mort prennent, sous la clarté jaune de ce jour d'automne, une grandeur émue et significative... C'est une pauvre humanité qui s'achemine là, défaillante d'angoisse et de terreur, vers la porte fatale. J'admets, devant ces torsos déjetés et ces hanches fuyantes, tous les reproches qui ont été faits au sculpteur : l'anatomie de presque toutes ces figures est défectueuse ; mais n'est-ce pas une humanité de misère déjà déchue et presque frappée, puisque déjà, pour la plu-

part, entrée dans la mort ? Une suprême pitié se dégage de toutes ces nudités chancelantes, tassées les unes contre les autres, quelques-unes écroulées de désespoir et prostrées d'épouvante, et c'est le tragique affaissement de la figure assise, les coudes aux genoux, et pleurant, voilée de sa chevelure, et c'est la courbe, l'ondoiement de tige de la femme nue qui, désespérément, refuse d'écouter l'homme penché à son oreille et ne veut pas être consolée ; et c'est le geste, le baiser d'adieu de la jeune fille à la Vie, délicieuse nudité accroupie, comme trop faible pour se soutenir et dont le bras mince lance un dernier appel à la joie du soleil. Leurs blancheurs menues processionnent et souffrent contre la pierre de l'hygopée merveilleusement enveloppée dans la cendre du crépuscule. C'est bien un peuple d'ombres qui se presse, pleure et hésite au seuil de l'inconnu ; autour d'elles, s'étagent des mausolées et des tombes... Dans la solitude du cimetière, le long des chemins bruissants de feuilles mortes, c'est ce détail exquis, puéril et touchant, d'un petit bouquet de violettes insinué furtivement, glissé sous la porte de bronze d'un caveau funéraire : une idée, certainement, d'une âme restée très jeune ou d'un tout petit enfant, que cette furtive offrande posée sous cette porte quand on aurait pu la suspendre aux grilles, et, comme un billet doux, poussée plus près du mort.

Lundi, 27 novembre. — Basile et Sophia, de Paul Adam. A travers les phosphorescences d'une civilisation pourrie, c'est, exécutée avec une rare inquiétude de vision et dans un style gemmé, coruscant et pourtant fluide, l'évocation peut-être la plus curieuse qu'on ait faite de Byzance depuis le fameux roman de Jean Lombard.

Le livre est d'ailleurs dédié au puissant écrivain de

l'Agonie. C'est là un acte de probité pieuse dont il faut louer l'auteur de *la Force*, du *Mystère des foules* et de tant d'autres œuvres, belles et fortes ; mais la chose ne nous étonne pas de M. Paul Adam.

Par les temps troublés que nous traversons, M. Paul Adam est à la fois un écrivain et un honnête homme. C'est dans cette honnêteté qu'il puise cette impassibilité dédaigneuse dont il stigmatise les coquins de ses livres, impassibilité autrement cinglante que les plus passionnées indignations.

L'aventure des deux Arsacides à travers les intrigues, les émeutes et les factions des Verts et des Bleus ; leurs ambitions et leurs calculs autour de la loge impériale, et, de luxure en luxure, la montée lente de leur infamie jusque sur le trône où les asseoit un crime ; toutes ces étapes d'un frère ruffian et d'une sœur prostituée, décidés à toutes les audaces et à toutes les bassesses pour arriver à l'Augustalité, constituent une œuvre d'art d'une vie si chaude et si intense qu'il en est de certaines pages comme de ces philtres de Thrace qu'on ne pouvait respirer impunément.

Que M. Paul Adam nous montre Sophia en jeteuse de couronnes, debout, sur l'Épine, entre les jambes de bronze de Saint Christophe, et là, du milieu de l'hippodrome, pâle comme une perle sous les plis alternés de ses robes vertes et bleues, dominant l'ouragan des attelages et des chars ; ou bien qu'il nous détaille, avec l'initiation des Purs, les stupres de la communion paulicienne, les grands nègres en croix, tour à tour possédés par les dévotes hystériques de la secte ; soit qu'il déchaîne, sur les toits en terrasses et les dômes émaillés de Byzance, l'émeute multicolore, assourdissante et prompt de ses

vingt mille perroquets, ses descriptions, d'une écriture à la fois raffinée, vivante et grandiose, ont la couleur, le mouvement, le contact et le parfum. A les lire, on sent l'odeur des foules et le fumet des croupes des juments fumantes ; à les relire, on a la sensation des chairs froides des femmes et de l'acier rude des casques des soldats. Et quelle profonde et cruelle connaissance des lâchetés de l'histoire et des instincts de la bête humaine ! Et puis, il y a Bardas et l'érotique et délicieuse figure d'Eudoxie Lugerina, la concubine impériale ; la débauche épaisse et les caprices brusques de Michel, l'adolescent joufflu ; la veulerie des fonctionnaires, la dévotion entremetteuse d'Euphrosine, et des scènes de viol et d'inceste tragiques, comme celle où les deux favorites de Michel livrent au jeune empereur sa propre sœur Thécla.

Pourriture splendide et fardée de Byzance, le cocher macédonien, et sa sœur la Paulicienne, *Basile et Sophia*.

Mardi, 28 novembre. — Les Cantharides de Paris. Aux Variétés, à la fin du deuxième, pendant la bacchanales, quand les rois titubants et couronnés de roses déroulent dans la chambre d'Hélène l'effarante théorie de masques et de grimaces de Guy-Agamemmon, de Baron-Calchas et de Brasseur-Ménélas : svelte et preste, sanglé de mauve et si court vêtu qu'on ne peut plus douter de son sexe, cet éphèbe aux gestes saccadés et si drôlement démantibulés de polichinelle, ce Polyte de l'*Orestie* si cyniquement voyou, si consciencieusement ivre et, pourtant, dans sa canaillerie, si Grec de la vraie Grèce par l'esprit de ses jambes et la pureté de ses formes, ce pochard de Sparte qui va, dodelinant sur des épaules gamines, cette bouche ciselée, cet ovale de visage amaigri presque souffrant s'il n'y avait l'entrain endiablé de son rire, cet

Oreste, fils d'Agamemnon, qui met en rumeur les femmes et les hommes de Paris et tient béants tous les habits de l'orchestre, cette cantharide mauve de la reprise d'Offenbach : M^{lle} Eva Lavallière, dans le rôle de Silly.

L'autre, la cantharide d'or, à la Scala, vers dix heures moins le quart, entre le répertoire trop connu de Fragson et les valse chantées de Paulette Darty, Polaire ! l'agitante et l'agitée Polaire. Le petit bout de femme que vous savez, une taille douloureuse de minceur, mince à crier, mince à se briser, dans un corsage étroit jusqu'au spasme, la plus jolie maigreur ! et, dans l'auréole d'un extravagant chapeau de gommeuse, un galurin orange empanaché de feuilles d'iris, la grande bouche vorace, les immenses yeux noirs, cernés, meurtris, bleuis, l'incandescence des prunelles, l'éperdue chevelure de nuit, le phosphore, le soufre et le poivre rouge de cette face de Goule et de Salomé qu'est l'agitante et l'agitée Polaire !

Mais cela n'est rien. Quelle satanée mimique, quel moulin à café et quelle danse du ventre ! Haut troussée de jaune, gantée de bas à jours, Polaire gambille, se tremousse, frétille, balle des hanches, des reins et du nombril, mime toutes les secousses, se tord, se cambre, se cabre, tortille du..., fait des yeux blancs, miaule, pâme et... s'évanouit... sur quelle musique et sur quelles paroles !

La salle, figée de stupeur, en oublie d'applaudir ; seuls, les vieux messieurs enthousiasmés rappellent.

Hildebrandt, Hildebrandt,
Comm' t'es excitant !
Tu joues toujours dans le vif !
Ah r'dis moi ton motif !

La cantharide d'or et la cantharide mauve : M^{lle} Lavallière et M^{lle} Polaire.

« Quand les peuples sont mûrs, les mouches s'y mettent. »

Mercredi 29 novembre. — Les défenseurs de la République. M. de Galliffet, dont le sabre protège en ce moment les hauts faits de la Haute-Cour (suppression de témoins, escamotage de plaidoiries et tout ce qui s'en suit), n'eut pas toujours en odeur de sainteté le régime auquel il doit son portefeuille. — Au beau temps où il était encore dans l'active et l'opinion monarchiste, étant à la division de Lille, il lui arriva de donner une fête et de réunir, avec la haute société de la ville, les autorités, celles de la mairie et de la préfecture, voire même un peu de menu fretin du conseil général et de gros bonnets électoraux... Situation oblige. Vers la minuit, un des maîtres d'hôtel vient prévenir en catimini le général qu'il n'y a plus de champagne à l'office : les sommeliers sont dépourvus, le buffet à sec ; et l'homme ajoute même qu'on ne peut plus compter sur la citronnade : tout a été bu.

Alors le général, en stratégiste habitué à tourner la défaite et même à la changer en victoire : « *Plus de champagne ? Qu'on dise aux musiciens de jouer la Marseillaise : les gens propres s'en riont. Resteront les muffles. On leur donnera de la bière.*

Les muffles ! Le général leur avait déjà donné du plomb, mais c'était quelque vingt ans avant.

Quantum mutatus ab illo.

Vendredi, 1^{er} décembre. — L'académie Goncourt ! Sera-t-elle jamais constituée ? Les intéressés ne s'en occupent guère. D'ailleurs, avec la perte ou la disparition du fameux testament, le vrai, le bon, le dernier écrit, celui

qu'on n'a jamais retrouvé et qui établissait cette académie sur des bases solides, les membres désignés n'osent même plus y compter. L'académie rêvée par le solitaire d'Auteuil est caduque par les clauses mêmes qui l'instituent, et toute la fortune de M. de Goncourt, le million et demi du produit de sa vente, retourne de droit à la princesse Mathilde, pour sa fondation des jeunes filles incurables. Le cas a été prévu par le défunt et la princesse, instruite par ses avoués, n'a qu'à attendre la prescription qui va faire bénéficier son œuvre du legs de son vieil ami.

Cette attitude de l'héritière de cœur ne laisse pas d'inquiéter les héritiers littéraires ; et, cette semaine, une démarche était tentée auprès de la princesse par M^{me} Alphonse Daudet. En sa qualité de veuve du meilleur ami du mort et de mère d'un des exécuteurs testamentaires, M^{me} Daudet est venue proposer à la princesse d'abandonner ses droits à la succession Goncourt contre une somme de cinquante mille francs pour son hôpital de jeunes filles.

M^{me} Alphonse Daudet, au nom des futurs académiciens, aurait même laissé entrevoir comme possible un don de cent mille francs en cas de transaction, mais la princesse, qui n'est pas Bonaparte pour rien et possède son code Napoléon un peu mieux qu'un sénateur, a refusé net les propositions de l'adversaire ; et, comme M^{me} Daudet, insistante, invoquait les volontés du mort :

« Les volontés du mort, le testament de M. de Goncourt, mais c'est vous-mêmes qui voulez donner un coup de pied dedans, en diminuant à la fois le capital de son Académie et l'avoir de mes malades ! »

Entre temps, Pélagie, la vieille servante de l'illustre défunt, garde toujours le logis vide d'Auteuil.

Samedi 30 décembre 1899. — Toulon. — Dans les moires et les gris bleutés d'un Toulon lavé par la pluie, un Toulon de brume et pourtant très clair, où les embarcations de la marine, les canots-majors et les chaloupes à vapeur de l'escadre se détachent avec une précision de découpures sur une mer nacrée comme une perle ; un Toulon mouillé, d'une douceur lumineuse de Venise, avec l'écran de ses montagnes d'un violet presque mauve, et les fines silhouettes des mâtures au-dessus des bâtiments de l'Arsenal... un Toulon moite et frotté de lueurs sous les ondées qui le rajeunissent et avivent de fraîcheur humide le ton des agrès et des voiles latines, l'ocre argileuse des terrains, la lèpre des façades fanées et fardées, que célèbre mon ami Coquiot dans la *Presse*, et les coques bariolées des barques qui épousent la mer !

Au loin, sur le fond iris des collines de Lagoubran et de la Seyne, l'armature hostile des cuirassés comme autant de citadelles de fer.

Ocre, gris-bleu et violet pâle, l'apaisante et lumineuse symphonie que peindrait là Whistler !

Dans les petites rues étroites, tortueuses et montantes, des cols bleus nous frôlent, des officiers aussi, des pèlerines, et des mokos désinvoltés, eux, en bras de chemise sous l'averse ; leurs pieds agiles écrasent des espadrilles spongieuses dans la boue des flaques. Partout des bars : *Bar du Tonkin, Au Retour de Madagascar, Bar Bigarreau*. Le souffle des grands voyages, des départs pour ailleurs, est dans l'air ; une gaieté aussi, une gaieté enfantine et bruyante de collégiens en vacances, de pensionnaires lâchés hors des murs, la joie énorme à gambades et à yeux rieurs de tant de matelots permissionnaires.

Aux abords de la gare, encombrés de mathurins, d'ar-

tilleurs et de marsouins, un cordon de police surveille les arrivants de Marseille : tant de pickpockets débarquent, ces jours de grande paye, pour détrousser à Toulon la godaïlle et l'ivresse des soldats et des marins, pour y vider, dans le tapage des rues chaudes et des bars, les poches d'Yves de Keryadou ou de Baptistin le Gavot, un peu mûrs d'alcool et de joie à la veille d'aller au pays embrasser la vieille mère.

Une joie brutale, mais si jeune, une soulerie de grand gosse déferle, telle une vague, à travers la ville. L'air tiède a des enveloppements de caresse. Ah ! qu'il fait bon vivre loin de Paris !

Dimanche, 31 décembre. — Dix heures du soir. Un Degas. Au Chapeau-Rouge... Nous y sommes retournés, parce que, là, la foule, le bruit, la lumière, le coudoïement anonyme, l'ivresse de la promiscuité, de la chair nue, des semblants d'aventures, des rixes possibles... une chance d'émotion, de danger peut-être... Le Chapeau-Rouge, une énorme poussée de joie, une immense badauderie et salauderie aussi s'y promènent aujourd'hui : c'est le dernier jour de l'année... Depuis l'apéritif, à cinq heures, un peuple d'uniformes de toutes armes et de tous grades, gabiers, sous-offs et quartiers-mâîtres, en bat les seuils, en encombre les portes, en descend et en monte les ruelles, ripaillant, godaillant, un vrai peuple de routiers, lâchés à travers les rues chaudes d'une ville moyen âge, dans des cliquetis de ferraille et des hoquets d'hommes saouls. Les filles, elles, se tiennent à l'entrée des bars, vêtues d'espèce de sarreaux de couleurs éclatantes, l'échafaudage de leurs cheveux crespelés et frisés, piqués de fleurs de papier et de métal empruntées aux pièces montées des charcutiers du Cours ; des dorures

atroces, du clinquant de baraques foraines ornent les comptoirs et les glaces ; tout, dans ces rues chaudes en liesse, hurle d'un mauvais goût sauvage et brutal : c'est du luxe pour hommes primitifs grisés avec des liqueurs de bagne, un Nijninovgorod de banlieue maritime, où, dans le tapage des sons et des couleurs, les retours de colonies, ceux de lointains Madagascar comme des Tonkin funestes, peuvent retrouver tous les mirages et tous les souvenirs. Les hommes passent et les filles les hèlent ; il y a des reconnaissances, des refus d'ivrogne et des accolades. Des sergents de ville guettent tous les dix pas, toutes les dix minutes des patrouilles passent ; dans chaque bar, dans une gloire de glaces et de lumières flambantes, des matelots boivent attablés, par tas ; des faces fardées de gouges émergent d'entre leurs grands cols bleus. Parfois, l'éclair d'une jambe gantée de rouge rutilant ou la pâleur luisante d'une gorge au blanc gras. L'escadre s'amuse !

Dans l'un de ces bars on danse... à l'accordéon. Entre deux clients, les pensionnaires de la maison tournent comme des toupies aux bras des autres consommateurs ; une valse, une polka payée dix centimes au musicien par le polkeur ou le valseur, et la donzelle revient s'accouder à la table des buveurs de bière ou de limonade, tout en guettant la grande baie de l'entrée où peut surgir un nouveau client... Elles dansent comme elles boivent, par devoir professionnel, pour achalander l'établissement, satisfaire les goûts de la clientèle, ne décourager personne. Des matelots dansent entre eux, pour le plaisir, des Marseillais par couple, et c'est une joie physique que de suivre le roulis de leurs ébats, cette valse presque marchée, déjà admirée dans les guinguettes de Nice et de Marseille, la valse *moko* où les danseurs, étroitement liés l'un

à l'autre, ont un si curieux pliement sur les jarrets, souligné d'un balancement de tout le torse. Les mains jointes avec des yeux blancs d'hypnose, un matelot breton danse seul, comme en prière, fixant on ne sait quel rêve, riant aux anges, extatique et très souï ; le visage est d'une gravité ardente, illuminé d'une merveilleuse pâleur : c'est l'ivresse d'une figure de retable... Près de nous, un soldat d'infanterie de marine s'immobilise, les yeux clos, la face plongée dans le corsage d'une fille, les bras autour de sa taille. La fille le berce, maternelle, et, machinale, lui caresse de temps en temps les tempes, attendant la montée du désir. Dans la rue, la foule en godaille des mathurins et des soldats déferle, et ce serait, toute cette joie, très banal et très mélancolique sans la brusque irruption, dans la salle du bas, de la plus étonnante toupie aux bras las et cassés d'un soldat : une naine, une véritable naine dans un sarreau d'andrinople. fanfreluchée de dentelles, mais une naine échassière, toute en longues et maigres jambes de héron gantées de bas à raies ; pas de buste ou presque pas, et sur de pauvres petites épaules étroites, une tête de pitoyable bossue, la bouche la plus large et comiquement fendue, le nez le plus absent, le front le plus bombé, le cheveu fade et rare, le profil le plus ingrat. Avec des gestes pinceurs de crabe, cet avorton, qui ne vient pas à mi-poitrine de son danseur, s'y agrippe et s'y cramponne ; cette naine se colle, s'ajuste avec une ferveur éperdue au torse de ce bon géant. Avec le va-tout d'un laideron pour lequel la prostitution a été la seule chance d'amour, elle entraîne, emporte son valseur. C'est l'élan forcené d'une valse à l'abîme. Les glaces reflètent la joie douloureuse et comique de ce visage transfiguré d'infirmes, et l'envolement de sa jupe de bébé,

sans couture et sans taille, fait songer aux pirouettes d'un énorme volant.

Oh ! les intérieurs de maisons fermées de Degas !

Dehors, c'est toujours la coulée grouillante de la foule, les pas lourds d'un patrouille. Près de nous, le matelot vautre dans le giron d'une fille, et comme endormi dans un rêve, vient de s'éveiller et de se lever brusquement ; d'une démarche lourde, il suit la gouge et disparaît avec elle.

La nuit du siècle ! Dans une heure nous serons en 1900 !

Samedi 3 février 1900. — A l'Opéra-Comique, « Louise », de Gustave Charpentier.

Voilà l'plaisir, mesdames, voilà l'plaisir !

N'en mangez pas, mesdames, ça fait grossir !

Voilà l'plaisir, messieurs, voilà l'plaisir !

N'en mangez pas, messieurs, ça fait mourir !

Sur ce banal refrain des rues, dramatisé en leit-motiv, et dont le cri traînant emplit toute la partition, M. Gustave Charpentier, musicien et poète, a voulu nous montrer le Paris des fêtes et du luxe, bruissant au pied de Montmartre, la Butte sacrée, tel un gouffre, un enfer, où viennent s'abîmer les virginités des filles des faubourgs : un Paris minotaure, fatal à la jeunesse et à la beauté, qu'il attire et qu'il engloutit, pour les vomir ensuite en détresse et en misère, aux bas quartiers des pauvres et des déchus.

Voilà l'plaisir, mesdames, voilà l'plaisir !

Voilà le cri du monstre, l'appel de la ville-sirène, qui vient troubler dans sa mansarde la petite apprentie

échouée, après sa dure journée, entre le père ouvrier et la mère ménagère ; c'est encore le cri qui la trouble au seuil de l'atelier ; le cri qui la saluera, reine et muse, au milieu de la mascarade et des cortèges en liesse des peintres de la Butte ; le cri qui l'arrachera, à peine de retour dans le logis familial, au chevet d'agonie de son père.

Voilà l'plaisir, mesdames, voilà l'plaisir !

En somme, c'est le vertige de Paris, le Paris du Moulin-Rouge, de l'Olympia et des Folies-Bergère, le Paris des music-halls et des bals publics, sur les sens excités et la précoce imagination de la petite ouvrière. Paris ! la ville qui les prend toutes, déjà maudite, au dernier acte de « Germinie Lacerteux », par M^{me} de Varandeuil, comme M. Charpentier la fait couvrir d'anathèmes par son chiffonnier symbolique et son non moins symbolique père !

Willette, dans sa fameuse fresque du Chat-Noir, intitulée : « Miserere », nous avait déjà montré ce Paris de luxure et de perdition, entraînant, du haut de Montmartre, toute une chevauchée de nudités fragiles et délirantes : cocottes haut troussées, premières communiantes, blanchisseuses éveillées, petites femmes pantalonnées de batiste et corsetés de satin noir : tout le sabbat moderne de la prostitution se ruant à la curée de l'or.

Sur cette donnée, pas très neuve, sinon « chatnoiresque », M. Gustave Charpentier a écrit la symphonie la plus séduisante, la plus papillotante et la plus colorée qu'on ait jamais encore entendue dans une salle subventionnée. C'est l'Opéra « modern-style » dans toute sa gloire ; on ne peut pas pousser plus loin l'art tumultueux du pittoresque ; c'est de la musique de peintre, tant elle

rend savoureusement ce qu'elle veut dire. Les cris de Paris qui s'éveille, le duo des amants enthousiasmés et leur salut à ce Paris de joie et de boue resteront, comme tout le premier et tout le dernier acte, des pages documentaires de la musique de demain.

Pour encadrer cette aventure banale d'une petite fille qui se dérange, M. Jusseaume a peint quatre décors que M. Emile Zola pourrait revendiquer pour illustrer « Une Page d'amour » : Paris vu de la mansarde, cette mansarde du premier tableau, estompée comme un Carrière, le Paris des échafaudages, des démolitions et des grimettes du vieux Montmartre, tout bleuâtre dans la brume, et puis tout rose dans l'aurore ; puis c'est le Paris du 14 juillet, un Paris d'illuminations, aux lignes fauilées de points d'or avec, dans le ciel, des fusées de feu d'artifice et des pluies d'étoiles ; et, enfin, vu de la mansarde du premier, un Paris sinistre et noir, aux allures de bête embusquée dans l'ombre, le Paris où Louise va s'engouffrer pour toujours...

Louise, c'est M^{lle} Riotton, la fragilité capiteuse et blonde ; le rapin séducteur, c'est M. Mareschal ; le père Préjugé, comme nous l'apprend le livret, c'est l'inimitable Fugère.

La mise en scène est de Carré, et c'est tout dire.

Le public aurait-il accepté l'œuvre de M. Charpentier sans cette mise en scène ?

Le public loue fort la musique, les peintres la figuration, et les musiciens les décors, naturellement.

« La belle carotte ! qui veut d' la belle carotte ? » chante un des cris de Paris, à l'acte de Montmartre. Cela aurait fait aussi bien un leit-motiv que « Voilà l'plai-

« sir mesdames », prétend un jeune maëstro dans les couloirs.

Dimanche 18 février. — Des livres : « Vénus ennemie », « la Jongleuse », « Une Garce ».

« Vénus ennemie », ou l'aventure, non, la mésaventure physique de Gabriel Montreano, un cas d'impuissance noté plus que raconté par M. Jacques de Nittis. La qualité de médecin de l'auteur prête une singulière valeur au livre, livre plus de documentation que de littérature et dont les lettres de vieille femme, le cas de la pauvre Thérèse, une misérable servante hystérique, folle éperdue de Gabriel, constituent pour moi la seule observation vécue et vraiment intéressante.

La « Jongleuse », de Rachilde. Avec Rachilde, peut-être la plus spirituelle des critiques de ce temps, Rachilde qui, pour définir la dernière œuvre de M. Jules Bois, préfacée par Marcel Prévost : « Une Nouvelle Douleur », a trouvé ce mot de génie : « Le roman de la Demi-Vieille », avec Rachilde nous entrons carrément dans la tératologie.

Rachilde est coutumière du fait. C'est une incorrigible casuiste du mal : les névroses, les hystéries rares, les aberrations les plus compliquées trouvent en elle un observateur aussi fervent que renseigné. Rachilde se complaît dans l'étude et le culte des plus effarantes maladies de l'Imagination et de la Volonté ; elle y a d'ailleurs réussi, et « Monsieur Vénus », la « Marquise de Sade », l'« Heure sexuelle », les « Hors Nature », pour ne citer dans l'œuvre de Rachilde que les livres les plus connus, l'ont depuis longtemps campée à part et au-dessus des autres femmes de lettres de ce temps, dans le clan des écrivains dangereux et rares, comme une espèce de Ma- 19

demoiselle de Maupin du Livre, petite-fille à la fois de Monsieur de Cazotte et du grand J.-B. d'Aurevilly... Cazotte et d'Aurevilly, en effet, car il y a chez elle des éclaircies d'âme et des amours torturées, raffinées et sauvages, et aussi des lueurs troubles d'au-delà et du mystère et de l'occultisme !

Pourquoi le dernier livre de Rachilde m'a-t-il moins plu que les autres et comment n'ai-je pu m'intéresser suffisamment à la liqueur amère et sucrée des îles que cette espèce d'oiseau-mouche et de femme-serpent de Mme Donalger sert à ce maladroit étudiant de Léon Reille, pour finalement se griser elle-même du philtre et en mourir ? Toutes ces jongleries psychiques et physiques pour arriver à mettre un beau garçon de vingt-cinq ans dans le lit d'une petite fille fin-de-siècle, pendant qu'elle, la mystérieuse, la souple et très jeune et très savante, parce que aussi très vieille héroïne, manque volontairement ses petits exercices de passe-passe en se plantant un couteau dans le cœur... J'avoue n'avoir pas bien compris, ni saisi le caractère de cette Mme Donalger, si sensuellement féroce et si maternellement câline.

Après les personnages compliqués (oh ! combien !) de Rachilde, la brutalité d'instincts et l'odeur de marée des héros de M. Albert Boissière vous fouettent le sang et ragaillardissent le cœur. Ce n'est pas qu'ils soient sympathiques, les marins du Pollet, les rouleuses et les traîneurs de quai d' « Une Garce », mais ils sont nature... Au moins fleurent-ils le goudron, l'embrun et le vent du large ; ils fleurent aussi l'alcool et la misère, hélas ! et la poissonnerie et le chanvre roui des cordages, mais ils aiment, se saoulent, haïssent et tuent comme des brutes, et

l'on sent en eux vivre et battre la vie de la mer et des ports.

Moi, dont l'enfance s'est passée dans une petite ville des côtes normandes, j'ai retrouvé dans le roman de M. Boissière toute l'incurable et déprimante tristesse de l'existence des terreneuviers et des pêcheurs : l'exploitation, la misère, la prostitution, l'alcool... les damnés de la mer ; mais à côté de la navrante et même écoeurante aventure de deux rouleuses de quais, tombées dans l'ivrognerie, M. Boissière a campé dans son Jean-Marie Le Mardec, le matelot breton échoué avec son ménage dans la routine et la saleté du vieux Dieppe, une figure d'un héroïsme si résigné et d'une douceur si nostalgique qu'on en oublie toutes les ordures du port.

Oh ! les pages où Le Mardec, désespéré, désâmé, après avoir surpris sa femme avec son patron, va s'isoler dans un beuglant de marins et, là, figé devant un cognac, s'absorbe, se console, se suggestionne en écoutant une des filles de l'endroit dégoiser la « Paimpolaise », tout son cœur de Breton parti dans la chanson, au pays... lointain... Somme toute, à lire, cette « Garce », étude d'âmes simples et instinctives, saine, forte et bonne à respirer après les odeurs de boudoir exotique et de pharmacie spéciale, — pharmacie spéciale de « Vénus ennemie », de boudoir vénéneux, de Mme Rachilde.

Mercredi 2 mai. — Quatre heures, à l'Olympia, dans les coulisses, pendant la répétition de la « Belle aux cheveux d'or ». — Perrinet-Thalès a tué le géant Dagmar, et, sur les luisantes armures des chevaliers massacrés, la cuirasse d'argent du chevalier blanc, le bouclier d'acier du chevalier bleu et le casque radieux du chevalier d'or, il vient de traverser le ravin périlleux, guidé par le sceptre

en fleurs de la fée Urgande. Et maintenant c'est le trois, l'obscurité subite, le claquement des portants à transformation, brutalement rabattus, cette fois, en longs roseaux; la descente des frises des triples gazes qui simulent les brumes, et le groupement des danseuses, libellules et nénuphars, derrière les gazes flottantes de l' « étang du Sommeil ».

Dans l'affolement des machinistes et les recommandations suprêmes aux électriciens pour les éclairages, la musique de Diet chuchote et bruit comme un battement d'ailes, rythmant par petits bonds la valse hésitante des phalènes. Derrière les roseaux, sur scène, c'est l'effarement de Curti, le maître de ballet, endoctrinant une dernière fois ses danseuses, et, avec de grands gestes, les mains comiquement jointes, très italien de mimique et d'accent : « Mesdames, ze vous en supplie, zouvenez-vous bien que vous êtes des fleurs. De la graze, de l'abandonne dans les poses ! Zouvenez-vous, vous n'êtes plous des femmes, mais des libelloules, tout ce qu'il y a de plous zoli sous le ciel, la libelloule et les flours ! Soyez pouétiques : de la pouésie, beaucoup de pouésie. Sonzez à cela : de réveil des nénouphars caressés par des insectes. Ayez la poudour des flours ».

« — Qu'est-ce qui m'a donné cette salope ? »

C'est la voix de Thalès remarquant l'absence d'une figurante sur la galère où il est en train de grouper les joueurs de viole et les pages roses et blancs de la Belle aux cheveux d'or.

« — On m'a pris ma perruque ! Je ne trouve pas ma perruque ! »

C'est la Belle elle-même, Hélène Chauvin, à demi-nue, qui court d'une coulisse à l'autre en quête de sa

toison qu'elle ne retrouve plus. Les cheveux d'or de la Belle sont demeurés dans son manteau : c'est Polette de Seyr, la fée Urgande, qui les lui donne. Tout s'arrange.

Contre un portant : — « Granier est dans la salle. — Granier ? Où ça ? — Dans cette loge, tout en rouge. — Hein ? quelle reine de Silistrie ! L'a-t-elle assez pigé, le « caviar et confiture » de la prononciation des grands-ducs ? L'est-elle assez, balkan, chaîne-de-l'oural et moscovite ? Et sa scène de la guzla, quand elle s'offre à Brasseur ! C'est tout de même un peu mieux que Réjane. — Enfin, voilà quelqu'un de mon avis ! — Alors, au vôtre, c'est la première actrice de Paris ? — Assurément, et la plus en forme. Depuis « Amants », comme naturel, comme diction, comme entrées et sorties de scène, je n'ai jamais rien vu de tel. — Et la pièce ? — La pièce ? J'aime moins la pièce, mais tous les actes dont elle est deviennent si amusants ! — Guy aussi ! Oh ! étonnant. Mais regardez-moi Granier : quelle taille ! Comme elle est redevenue mince ! — L'influenza. — Non, un bon médecin. — Ou un bon masseur. — Tiens, Renée du Minil, là-bas, dans cette loge. — Et sa mère. Là, le masseur s'impose. — Et le bon rôle aussi : on ne lui donne que des pannes. — Ah ! Rose Demay ! — Ancienne pensionnaire de la maison. Elle guettait ce rôle de la « Belle aux cheveux d'or ». — Parce qu'écrit pour Liane. — Peut-être ; mais l'auteur la voulait pour la fée. — Quelle fée ? — Celle que crée cette jolie fille de Marseille, cette grande blonde souple, Polette de Seyr. Quelle silhouette ! C'est Lorrain qui l'a fait engager ; elle chantait au Palais de Cristal. — Alors, ils sont tous de Marseille ici : Thalès, Polette ; les Isola, d'Alger. Et Chauvin ? — Comme Gunzbourg, de Saint-Pétersbourg et

de Monte-Carlo. — Vous en avez de bonnes ! Mais regardez danser Campana. Quel ballon ! Comme elle fuse du sol ! On ne danse pas mieux à l'Opéra. — Parbleu ! c'est une Italienne : elle a la danse dans le sang, cette fille-là. — C'est la « libelloule » elle-même. — Qu'ont-ils aux Folies-Bergère ?... Tiens, Thylda. — Où ça ? — Dans le promenoir. — Son engagement chez Marchand finit le 15 : elle cherche peut-être un rôle. — Vous l'avez vue dans « Cythère » ? — En ingénue. C'est tout à fait écrit pour elle. On voit que l'auteur y a pensé. — Ça vous a plu, ce ballet ? — On y voit Thylda couchée dans un pucelage. — Comment, un pucelage ? — Oui, un grand coquillage : ça s'appelle comme ça. — Très bien, j'y suis. Et Thylda dort là-dedans ? — Oui, au troisième tableau, avec Ducastel ; toutes les deux sommeillent dans ce pucelage. — Mâtin ! tout Paris voudra voir ça.

Mercredi 9 mai. — Le Grand Bazar. Coin d'Exposition : le théâtre égyptien au Trocadéro. Une colonnade à hauts pilastres d'un temple du Nil. D'épaisses murailles la dominant, montent dans le ciel avec des airs de forteresse ; dans la façade, çà et là, des moucharabies surplombent pour rappeler que les harems du Caire ont remplacé maintenant, en Egypte, la cour des Ptolémée, Thèbes aux cent portes et les lointaines Memphis.

Le théâtre égyptien. Des sons de derboukhas y ronronnent ; des flûtes de roseau y glapissent, la flûte aigre et stridente des Arabes, déjà entendue dans le Sahara, à la lisière des oasis, et des cris s'y mêlent, gutturaux et rythmés dans une mélodie qui voudrait être gaie et qui bourdonne triste, si triste et monotone, si désespérément ! La foule intriguée et amusée, elle, fait cercle, et des yeux

s'écarquillent, et des cous se tendent pour mieux voir. Les uns empaquetés d'étoffes blanches avec la face reculée dans des enturbannements de soies voyantes, les autres gainés dans la longue robe noire des fellahs, cinq musiciens (tout un orchestre) : deux Egyptiens, deux Druses et un Syrien, dont les profils étranges, l'indolence du geste et le regard profond et gouaché déconcertent. Et ce sont des tambourins assourdis de drap rouge que frappe toujours au même endroit une fatidique baguette, de bizarres instruments de bois, dont les cordes, effleurées, résonnent comme du bronze et la flûte bariolée des sables, au son continu et plaintif : toute une musique engourdissante de nirvâna et d'envoûtement.

Indifférents aux regards, dans une nonchalance animale et si ensommeillée qu'elle n'en est plus hautaine, ils tapent sur les tambours, grattent sur leurs instruments et forment entre ces hautes colonnes, un groupe, à la fois barbare et légendaire, qui n'est d'aucun pays ni d'aucune époque, d'Asie, d'Afrique, surtout d'ailleurs, mais cependant bien d'une autre race.

Le spectacle est en dedans, bonimenté d'une voix grave par un gros Levantin en costume du Caire, qui est un juif d'Orient.

L'Orient ! C'est une aubaine et un plaisir rare que d'entendre en parler, de l'Orient, dans ce cadre et devant ces êtres, par M^{me} Judith Gautier, la fille du grand Gautier, rencontrée là au hasard et trouvée devant ces musiciens, les yeux agrandis, attentive à leurs mélodies somnolentes qu'elle vient pour surprendre et noter.

Un grand travail qu'elle entreprend là et commence déjà à mener à bien, cette notation de toutes les musiques exotiques de l'Exposition.

A l'intérieur, ce sont paraît-il, des danses du ventre, des remous de nombril et des ondulations de serpent, une figuration de trois cents nègres, Egyptiens et Syriens mimant des scènes de leurs pays, des épisodes de fête, de mariage et de combat dans des décors et des jeux de lumière aménagés par un barnum de là-bas.

Nous pourrions entrer les voir, mais il me plaît davantage d'écouter et de regarder Judith Gautier me raconter son érudition et ses projets de sa voix douce d'eau qui parle, la voix charmante et caressante de M^{me} Judith Gautier... Et ce merveilleux cerveau d'orientaliste, échauffé au contact de cet Orient d'exportation, anime et transfigure dans un verbe on dirait écrit, tant il est pur, les objets et les êtres de notre entourage. Comme elle sait lire dans les yeux enveloppants et farouches de ces Druses, la bonne auteresse de la « Marchande de sourires » et du « Dragon impérial » ! Elle y lit la sauvagerie, l'audace, la lâcheté, le dévouement, le lucre et la luxure, toutes les passions instinctives des peuples raffinés et puérils. La derboukha et la flûte de roseau ronflent toujours. Au café cairote, où nous sommes assis devant des tasses fumantes, une délicate et frêle Egyptienne, quatorze ans à peine, au visage d'ambre clair modelé finement, nous sourit de toutes ses petites dents d'émail et de ses deux grands yeux verdâtres ; une soie mordorée la gaine et la fait semblable à quelque serpent luisant. Elle se tient près de nous, immobile et muette, amenée là par un nègre à qui nous l'avons demandée : sa grâce de jeune animal intéresse M^{me} Gautier. Elle s'appelle Fatma, naturellement, comme son cornac se nomme Mohammed : on sent si bien que ce sont des noms d'emprunt pour l'Exposition ! Hiératique et souriante sous ses cheveux châtons tressés en

petites nattes, Fatma impose dans son exotisme l'idée d'une héroïne de Pierre Louys ou de Pierre Loti. Une horrible matrone, d'une bouffissure toute levantine, avec des yeux bistrés et des bajoues pendantes, la surveillance du comptoir, engoncée, la matrone, dans une pelisse de peluche bleu saphir d'un modernisme canaille, la pelisse des filles du Moulin-Rouge et des banquistes de la foire de Neuilly. Fatma, elle, déguste à petites gorgées un sorbet au citron qu'elle a demandé en zézayant au nègre qui nous l'a amenée. M^{me} Gautier a tiré son carnet et, sur un coin de table, la crayonne de profil.

Dimanche 30 mai. — Les livres ! Sont-ils assez oubliés dans le tumulte et la fièvre de cette Exposition, fièvre des élections municipales, fièvre de la rentrée des Chambres ! Ce sont les grands sacrifiés de ce printemps. On les reçoit au moment où l'on part pour le Champ de Mars ; on les retrouve entre une visite au Trocadero et une halte rue de Neuilly... non, de Paris. On les ouvre par acquit de conscience, mais on ne les feuillette même pas. Qui a une minute à leur consacrer dans ce hourvari et ce tohubohu de courses, de galopades et de visites à tous les pavillons, à tous les palais de la grande foire universelle ?

Trois en épaves, cependant : les « Idylles antiques », de Paul Fort ; « Louis II de Bavière », de Jacques Bainville ; la « Femme inconnue », d'Henry Kistemackers.

Les « Idylles antiques » : « L'aube naît. La Sicile est du jour amoureuse : le sable de ses rives a frémi doucement. Les roches, les coquilles, les algues langoureuses baisent l'aube à travers une écume d'argent.

« Le jour est à fleur d'eau, où Galatée humide, lève deux vagues bleues en bandeaux sur son front. O Galatée,

nagez, les yeux vers la Sicile, où, déjà, vous sourit Acis, le berger blond. »

« Louis II de Bavière » : Du palais de la Résidence, à Munich, où s'écoula l'enfance rêveuse et romantique de Louis II, au lac du château de Berg, où il devait trouver une mort si mystérieuse, si équivoque aussi (le flot ne lui montait que jusqu'à la poitrine (*sic*) avec le soupçonné docteur Gulden, dont le corps flottait un peu en deçà, à droite, et, à cet endroit, l'eau n'atteint guère que la ceinture, c'est (à travers la correspondance ardente, presque hystérique du roi à Wagner, les guerres de 1866 et 1870, et les fantaisies du Wittelsbach architecte, et l'hallucination des châteaux merveilleux), c'est l'historique exact et anecdotique aussi du malheureux et passionné « fin-de-race » idéalisé dans le « Roi vierge » par M. Catulle Mendès et décortiqué par M. Gustave Kahn dans le « Roi fou ».

« De Nymphenbourg à Berg » pourrait s'intituler la relation attachante des étapes dans la folie de ce misogynne et de ce chaste, qui, certainement, fut un voyant, un rêveur éveillé... Mais un artiste ?... La postérité en décidera ; moi, j'hésite à déclarer artiste l'homme des mobiliers surchargés, monstrueux et fabuleux de Linderhof et de Neuschwanstein, que je visitai il y a deux ans.

Pourtant leur architecture, leur style extérieur ont bien leur charme : les sites, les décors de forêts et de montagnes, dans lesquels Louis II les voulut, décèlent un sensitif averti, épris de la nature dans ce qu'il a de plus grandiose et de plus beau... O les lacs bleu paon de Hohenschwangau, enchâssés comme des saphirs liquides dans le velours vert et la roche rougeâtre des Alpes du Tyrol, et la forêt de sapins géants, l'ombre verte et pro-

fonde à laquelle s'adosse le bijou ciselé de Linderhof et de son parc aulique, plus joli, si possible, que celui de notre Trianon !

Pour préciser en moi la vision, j'ai là, devant les yeux, des photographies rapportées de Bavière où s'évoquent ici les tourelles fuselées, les donjons à gargouilles et les hautes murailles crénelées de l'héraldique et chimérique Neuschwanstein, tout de marbre blanc dans la montagne, au-dessus des ombrages mouvants de la forêt ; là les escaliers, les repos et les doubles et triples jeux de rampes autour des bassins, des vases et des statues du Trianon bavarois : ce Linderhof unique au monde dont s'est un peu inspiré, rue des Nations, l'architecte du pavillon autrichien.

« Le soir tombe. Les faunes aux toisons fatiguées ont laissé dans les sources, en remontant les rives, les naïades fluides couler sur le gravier, s'échapper de leurs bras les tailles fugitives.

« Ils ouvrent, s'y plongeant, les roseaux en corbeilles et dorment. Leurs bras velus s'étendent sur les sources. Nonchalamment pendantes, les mains fauves y baignent, caressant les échinés des nymphes dans leur course. »

J'ai repris les « Idylles antiques » et savoure l'« Infidélité des nymphes » tout en regardant des photographies rapportées de Sicile : les latomies de Syracuse, le théâtre grec de Taormina, l'Isola bella et l'ellipse du golfe de l'antique Naxos avec, au fond, la neige de l'Etna.

Maintenant, c'est le tour de la « Femme inconnue », d'Henry Kistemaekers, c'est-à-dire l'aventure voluptueuse de René de Médissy, subtil oseur de tous les baisers et de tous les frissons, même du frisson de la mort,

sur le corps souple et cependant rebelle de la princesse Saline de Storenzo, princesse ou aventurière, mais si savante et délicieuse partenaire des audaces de Medissy qu'un secret mouvement d'envie me porte à haïr une minute l'auteur de ce livre, que je soupçonne être une vague autobiographie. Henry Kistemaeckers, Toulon, le bleu de la rade, les pinèdes du cap Brun, les promontoires rouges de l'anse Méjan, comme tout cela est déjà loin !

Et je rêve et le temps passe.

Mercredi 11 juillet. — Affaires de Chine. Les oasis de l'Exposition. Le coin le plus frais et le plus ombrageux du Trocadéro. Des pelouses et des massifs d'arbustes du vert le plus tendre et du vert le plus sombre, des arbustes nains, taillés, tourmentés, tarabiscotés, d'une joliesse bizarre et exquise, et, çà et là, entre des roseaux immobiles, de l'eau enjambée par des ponts de bambous. Au hasard des pentes, des pavillons s'étagent, laqués de rouge, avec des terrasses et des vérandas, l'air de gros mandarins coiffés de parasols, sous la courbe successive de leurs triples et quadruples toits. A droite, un grand mur de faïence, qu'on voudrait de porcelaine, clôt le soi-disant village, faïence hérissée de dragons, de serpents stylisés et d'effarantes arabesques où bâille l'embrasement d'une porche. Les hautes murailles d'une forteresse ferment le site à gauche : le Kremlin ! Et, là encore, des grands toits de tuiles vernissées, des crénelures profondes, des donjons massifs coiffés de cloches bien asiatiques, tout un ensemble rébarbatif de citadelle barbare, dont le voisinage affine encore l'élégance gracieuse de ce jardin chinois, car nous sommes en Chine, dans la section des Célestiaux.

Le restaurant chinois domine le tout, laqué de vermillon,

éclatant et verni dans toute la hauteur de ses escaliers à jour, verni et éclatant dans toute la largeur de ses rampes de bambous et de ses galeries en terrasses, — amusante, fragile et fantastique architecture, résumant en un seul type tous les modèles épars dans ce coin d'Extrême-Asie reconstitué là. Des coolies, silencieux et doux, à la démarche glissante, y servent, au choix des clients, des ailerons de requin à la sauce rouge, des potages aux nids d'hirondelle ou le vulgaire rumsteak pommes château. Enjuponnés de toile bleu pâle, les cheveux, d'un noir d'encre, tressés en natte, et les tempes soigneusement rasées, ils ont l'air intelligent, attentif, minutieux et craintif.

Dans les pavillons voisins, on vend des soies et des éponges d'une souplesse quasi fluide dans leur trame résistante, des broderies d'une somptuosité délicate, des bronzes hilarants, des incrustations de nacre, des porcelaines tendres, des flammés d'un éclat intense et sourd, des jouets délicieux, de vrais objets d'art, figurines d'un mouvement et d'une vie comiques et exacts, inconnus, en Europe, des jonques et des péniches de bois de camphre et de cerisier, à se mettre à genoux devant leur ingéniosité de détail et le rendu d'exécution, des mythologies vivantes, toutes de dieux, d'oiseaux, de poissons, de fleurs et d'arbustes, figées dans de la stéatite ou du jade, et d'invraisemblables laques. D'autres Chinois les débitent et les vendent avec des révérences cérémonieuses et des gestes menus. De tous les objets exposés là, de ces architectures même, émane et s'impose la sensation, qu'on a affaire à un peuple studieux, laborieux, tranquille, ingénieux, poète, artiste et religieusement imbu de traditions, de son passé et de ses dieux, un peuple de dormeurs éveillés, volontairement attardé dans une civilisation

puérite et magnifique, une civilisation de luxe et de poésie plus vieille de vingt siècles que la nôtre. Et ces Chinois travailleurs et tranquilles sont les mêmes qui, là-bas, égorgeant, supplicient et massacrent. Les Boxers des tueries et des incendies de légations de Pékin sont leurs frères ; leurs frères, les sauvages tortionnaires de l'agonie de M. de Ketteler, les forcenés qui enterrent les Européens vivants jusqu'au cou, leur crèvent les yeux et leur arrachent la langue, les monstres jaunes qui regardent lentement et voluptueusement, pendant des heures et des heures, leurs condamnés râler, se convulser, se raidir et mourir !

Ces longs et timides enjuponnés de bleu sont de la même race que les massacreurs enrégimentés des femmes, des enfants de nos légations et de nos missionnaires, les bourreaux qui forcèrent un empereur à s'empoisonner et poussent à la folie la vieillesse terrifiée d'une impératrice douairière, ceux qui, par une cruelle ironie et un sinistre à-propos du hasard, ont pour chef le prince Tuan !

Quelles maladresses ont bien pu commettre nos ingénieurs ? A quel dangereux excès de zèle ont bien pu s'abandonner nos missionnaires ? Quelles exactions ont pu hélas ! commettre en Extrême-Asie Russes, Anglais, Français et Allemands pour avoir amené ce terrible réveil de meurtre et de fureur chez un peuple de sculpteurs, d'émailleurs, de brodeurs, de menuisiers et de prêtres studieux, débonnaires et rêveurs ?

La colonisation de l'Asie restera la grande tache de sang du dix-neuvième siècle, a-t-il été écrit quelque part, Prenons garde que cette tache humide et grasse ne s'étende sur toute l'Europe.

La révolte des Boxers est, à travers l'humanité, la réponse à la guerre criminelle déclarée aux Boers.

Jeudi 6 décembre. — CONVOI DE VICTIMES ! — Les victimes d'Albion : le président Kruger et le poète Oscar Wilde. La reculade du kaiser, si mal à propos parti chasser en Silésie au moment où l'oncle Paul allait goûter la réconfortante joie de l'enthousiasme german, a démasqué les batteries du cabinet Chamberlain. Ce démenti à la fameuse dépêche adressée en 1898 au défenseur du Transvaal apparaît manifestement comme une des clauses secrètes du récent traité d'alliance anglo-allemand. Les événements de Chine ont subordonné la conduite de Parsifal aux nécessités d'un traité de commerce ; Guillaume II, hier encore conquérant mystique et souverain presque religieux, cesse du coup son rôle de pasteur de peuples inspiré du ciel pour rentrer dans le rang des monarques hommes d'affaires. Le kaiser y perd l'occasion de quelques-unes de ces poses héroïques et plastiques dont il était naguère coutumier. Ah ! nous sommes loin du voyage à Jérusalem, et nous ne nous embarquons plus pour la Terre-Sainte ; nous esquivons prudemment la visite un peu compromettante de la plus grande figure patriotique de cette fin de siècle. Nous expliquerons difficilement dans nos prêches du dimanche cette défection à tous les sentiments arborés et prônés jusqu'alors.

En Allemagne, les libéraux ne se gênent pas pour dire que le kaiser voyageur a bien plus obéi aux propositions de la Chartered qu'aux sollicitations de la vieille Queen Victoria. Ce sont MM. Cecil Rhodes et Chamberlain qui auraient eu raison de la professionnelle magnanimité du kaiser ; c'est le sacrifice du beau à l'utile, de l'héroïque au nécessaire : l'homme d'aptitudes succède enfin chez Guillaume II à l'homme d'attitude ; c'est le banquier après le banquiste ; les tréteaux font place au comptoir,

et la Prusse de 1900 n'a plus rien à envier à la France de 1898. Nous avons le maquis de la procédure ; Berlin possède le maquis de la raison d'Etat.

L'Angleterre a frappé, une fois de plus, le petit peuple sublime dans la personne de son président. On prétend qu'au communiqué de la dépêche impériale, des larmes ont coulé des yeux de l'oncle Paul. Depuis dix ans, les gestes de Guillaume II semblaient dicter les attitudes à l'univers ; c'est M. Loubet qui prend aujourd'hui le premier rang, et la dérobade de l'empereur rend à la France, vaincue et combien déchirée pourtant, la place qu'elle occupait naguère, quand son nom signifiait encore élan, générosité, désintéressement et bravoure. On a prêté à l'oncle Paul, retour de l'Elysée, cette phrase typique sur l'impression et l'accueil de M. Loubet : « Quel homme aimable, mais quel homme petit ! »

Comme à l'heure présente, le petit homme de l'Elysée doit paraître, au vieux lion errant, monté en taille et grandi !

Pendant que le président Kruger recevait à Cologne le brutal congé du kaiser et prenait la route de La Haye, à Paris, dans une misérable chambre d'hôtel garni, mourait, abandonné des siens, renié par ses compatriotes et quasi expulsé de son pays, une autre victime de la rigueur et de l'hypocrisie anglaises, le poète Oscar Wilde, Oscar Wilde, il y a encore six ans, le lion avoué de Londres et de New-York, l'écrivain célèbre et célébré de romans et de pièces de théâtre, du jour au lendemain interdit et retiré aussi bien de l'étalage des librairies que de l'affiche des spectacles, après la condamnation au « hard labour ». « Salomé », que dut jouer un moment Mme Sarah Bernhardt et qu'incarna, au théâtre de l'Œuvre, le

souple talent de Mme Lina Munte, et le « Portrait de Dorian Gray », roman traduit en français par Eugène Tardieu, consacrèrent surtout, en France, la réputation du poète.

Oh ! les ovations et la marche quasi triomphales de l'homme, hier éteint sous un faux nom dans cet hôtel de quatrième ordre de la rue Saint-André-des-Arts, lors de son premier voyage à Paris en 1892 ou 1893 ! Toute la jeune littérature l'escortait ; on se le disputait dans les salons, où le précédait une étrange réputation de dandysme. C'était le moment des grosses éditions, des fabuleux traités d'éditeurs, des banquets et des dîners offerts, tant dans les demeures les plus fermées que dans les cabarets à la mode. Choyé et recommandé par lady Gray, le mardi, il était l'hôte de la baronne Deslandes ; le jeudi, de M. Maurice Barrès ; le vendredi, de la princesse de Polignac.

M. Marcel Schwob s'était fait son pilote et son cornac ; il promenait à travers Paris cette gloire littéraire, et, un beau jour, me l'amena.

Pour faire honneur à l'étranger de marque, j'invitai, je m'en souviens, à sa table, MM. Anatole France, Marcel Schwob et Henry Bauër. Les événements nous ont séparés depuis : M. Marcel Schwob est marié, Anatole France divorcé, Henry Bauër a quitté l'« Echo de Paris » et fait du théâtre.

Oscar Wilde était plutôt d'aspect antipathique ; très grand, gras et bouffi, avec un visage glabre et des dents affreuses dans une bouche épaisse, il parlait lentement et prenait, à s'écouter parler, une joie visible et profonde, mais il parlait divinement. C'était une volupté rare que de le suivre à travers les paradoxes des contes, et un

symbolisme immoral et triste. Il improvisait des espèces d'apologues à la manière de Renan. Nous étions sous le charme. Quel étrange et délicieux causeur ! Sa mère était d'ailleurs des plus prétentieuses, ses gestes voulus et toute sa personne odieusement factice.

Je ne revis jamais Oscar Wilde, mais j'ai gardé de certains contes qu'il nous fit sur « Lazare et le Christ » un vivant et pénétrant souvenir. Pour peu que mes lecteurs y tiennent et me le fassent savoir, je le conterai dans mon prochain article, car ce sera encore remuer de la poussière, et je rafraîchirai ainsi la mémoire des convives d'un jour, car je suis sûr qu'aucun de nous n'a suivi, lundi, le cercueil.

Lundi 10 décembre 1900. — FEERIES PEINTES. — Les Claude Monet, chez Durand-Ruel. Les luminosités bleues, les transparences humides, la féerie de lumière et de clair-obscur des dix études intitulées : le Bassin aux Nymphéas ; un paysage de nature-fée, le coin le plus célèbre du jardin d'artiste et de poète que le peintre des Cathédrales s'est créé à Giverny, là-bas, plus loin que Vernon, sur la ligne de l'Ouest, — le jardin de Giverny, le seul et magnifique luxe de Monet qui consacre à cet Eden quarante mille francs par an.

Pour faire éclore ces nymphéas magiques, dont la vision enchante, aujourd'hui, tout Paris, Claude Monet a détourné un bras de Seine ; mais aussi quelle unique et délicieuse vision que cet étang étoilé d'énormes calices bleus, qu'enjambent de toutes parts des ponts de bambou de fabrication japonaise.

Par ces temps de pluie et de brume, où les poussières

de Paris ne sont plus que des boues, détremées sous on ne sait quelle nauséuse et céleste pituite, le 16 de la rue Laffitte est devenu un bien autre réconfort que les mises en scène plus ou moins économiques des premières de la semaine. Le *Bassin des Nymphéas* de M. Claude Monet comptera dans son œuvre ; c'est une suite exquise, poétique et combien imprévue à la fameuse série des *Cathédrales* et à celle, déjà admirée, de la *Seine à Giverny*.

Fidèle à sa manière de procéder, peintre visionnaire du décor élu par lui, Monet a peint dix fois ce *Bassin des Nymphéas*, à toutes les heures du jour et dans l'enchantement de leurs diverses lumières : c'est l'horaire du rêve et de la réalité.

Autres féeries peintes. La Société Moderne des Beaux-Arts, à la galerie Georges Petit : la mélancolie des Wil-laert, le charme endormi des canaux de Gand, des petites villes de l'Artois et des béguinages de Flandre ; les parcs d'automne de Wilfrid de Glehn, leur incendie de rouille empourprée, le feu d'artifice de feuilles mortes du *Jet d'Eau* et du *Grand Trianon* ; d'Houbron, de curieuses vues de Paris, de Saint-Eustache au pont Alexandre, une manière qui rappelle et parfois fait oublier celle de Raffaëlli. Oh ! le *Sacré-Cœur dans le brouillard* et la féerie de ses échafaudages ! D'Auburtin, de nostalgiques impressions de Méditerranée, l'éclat aimé des rochers calcaires sur une mer dure comme du lapis ; de Knopf, la fameuse *Méduse endormie*, *l'Offrande* et *l'Aile bleue*, où la même figure d'androgynie, trop souvent répétée, impose peut-être, malgré tout, son charme ; des souvenirs de Burnes-Jones et d'Alma Tadema ; de Fix-Masseau, le

Lunghino, un beau bronze, et, peut-être, quelques Osterlind.

Après les féeries, la réalité. Une trentaine de lettres m'apportent la réponse des lecteurs consultés : le désir ou la curiosité d'un conte d'Oscar Wilde l'apologue sur *Lazare et le Christ*, dont je parlais dans mon dernier article.

Parmi ces lettres, l'une, certes, écrite par un familier du poète, contient de si précieux détails sur l'auteur de *Salomé* que je remets le conte réclamé à un prochain article, convaincu d'intéresser davantage le public par la publication même de la lettre :

« Oscar Wilde fut-il une victime de la bégueulerie anglaise ? Alors que penser de ses amis de France, qui se sont si mal comportés, ces temps-ci ? S'il était au-dessus des notes hâtives et insidieuses dont les journaux empoisonnèrent les dernières années de sa vie et par lesquelles ils annonçaient encore récemment sa mort et ses obsèques, de quelles pensées déprimantes ne dut-il pas être envahi quand, malade depuis de longs mois, il se vit abandonné de tous ceux qu'il croyait sincères ! Ce n'est pas la méningite qui a tué Wilde, mais la strychnine ! Ceux qui ont passé quelques instants auprès du mort, dans cette chambre fétide de la rue des Beaux-Arts, pourraient vous en dire long sur le rictus grimaçant du cadavre, et les doigts que Wilde avait solidement joints sur sa bouche, dans la volonté de mourir. Oscar Wilde aimait la vie et il savait la créer belle : il a succombé par crainte de la misère. Il y a quinze jours, il confiait à un ami rencontré que l'on venait de vendre ses derniers biens et qu'il allait être plus malheureux. Ses obsèques à Bagneux, samedi dernier, ont été encore plus navrantes que sa fin. Une

dizaine d'amis à peine suivaient ce cercueil : Paul Fort et Jean de Mitty. A un tournant de rue, les quelques poètes reconnus là s'évanouirent comme un vol de corneilles, et seuls demeurèrent le médecin, le chirurgien et le maître de l'hôtel. Que penser des jeunes Revues, dont aucun membre n'était présent au convoi de l'homme qu'elles adulèrent tant autrefois ? Et pourtant, quand une requête pour la mise en liberté de Wilde condamné fut adressée à la reine, quels grands noms ne figurèrent-ils pas parmi les signatures : un académicien d'Auteuil le proposa même, un moment, avec Tolstoï, aux suffrages de l'Académie Goncourt. Enfin, parmi les gens du monde qui connurent les longues croisières, entre les rives de la Loire, à bord du *Clair-de-Lune*, le yacht de Wilde, alors renté comme un millionnaire par ses succès de librairie, comment se fait-il qu'il n'y en ait pas eu un qui fût là, feignant au moins de se souvenir ?

« Les gens du monde ont valu les gens de lettres, et ce n'est à l'éloge ni des uns ni des autres. »

Samedi 10 août 1901. — NOS POETES.

Mon cher Samain c'est à toi que j'écris encore.
 C'est la première fois que j'envoie à la mort
 Ces lignes que t'apportera, demain, au ciel,
 Quelque vieux serviteur d'un hameau éternel.
 Souris-moi pour que je ne pleure pas. Dis-moi :
 « Je ne suis pas si malade que tu le crois ».
 Ouvre ma porte encore, ami. Passe mon seuil
 et dis-moi en entrant : « Pourquoi es-tu en deuil ? »
 Viens encor. C'est Orthez où tu es. Bonheur est là.
 Pose donc ton chapeau sur la chaise qui est là.

Tu as soif ? Voici de l'eau de puits bleue et du vin.
 Ma mère va descendre et te dire : « Samain... »
 et ma chienne appuyer son museau sur ta main.

Je parle. Tu souris d'un sérieux sourire.
 Le temps n'existe pas. Et tu me laisses dire.
 Le soir vient

Ta mort ne change rien. L'ombre que tu aimais,
 où tu vivais, où tu souffrais, où tu chantais,
 c'est nous qui la quittons et c'est toi qui la gardes.
 Ta lumière naquit de cette obscurité
 qui nous pousse à genoux par ces beaux soirs d'été
 où, flairant Dieu qui passe et fait vivre les blés,
 sous les liserons noirs aboient les chiens de garde.

Je ne regrette pas ta mort ; d'autres mettront
 le laurier qui convient aux rides de ton front.

.....
 Je ne regrette pas ta mort. Ta vie est là.

Comme la voix du vent qui berce les lilas
 ne meurt point, mais revient, après bien des années,
 dans les mêmes lilas qu'on avait cru fanés,
 tes chants, mon cher Samain, reviendront pour bercer
 les enfants que déjà mûrissent nos pensées.

Je songe à toi. Le jour baisse comme ce jour
 où je te vis dans mon vieux salon de campagne.
 Je songe à toi. Je songe aux montagnes natales.
 Je songe à ce Versailles où tu me promenais,
 où nous disions des vers, tristes et pas à pas.
 Je songe à ton ami et je songe à ta mère.

Je songe à ces moutons qui, au bord du lac bleu,
 en attendant la mort bêlaient sur leurs clarines.
 Je songe à toi. Je songe au vide pur des cieux.
 Je songe à l'eau sans fin, à la clarté des feux.
 Je songe à la rosée qui brille sur les vignes.
 Je songe à toi. Je songe à moi. Je songe à Dieu.

Francis Jammes.

Par ce temps de statuomanie, cette touchante et pure élégie, déposée par un poète vivant sur la tombe d'un exquis poète mort, ne vaut-elle pas tous les bronzes et tous les marbres que des comités indiscrets élèveront un jour ou l'autre dans la ville d'Albert Samain ?

Par un pieux sentiment de respect attendri, Francis Jammes, le solitaire d'Orthez, le poète encore presque ignoré hier et dont j'ai raillé jadis ici même les naïvetés montagnardes, a voulu ouvrir son dernier volume par cet hommage consolant et grave à l'ami perdu. Or, il se trouve que le volume de Jammes, *Le Deuil des primevères*, est un des plus beaux livres de vers commis depuis longtemps, que l'Élégie au mort est presque un chef-d'œuvre, et voici, de par les larmes et les regrets d'un poète, le doux Albert Samain immortalisé du coup dans la mémoire des artistes, et plus sûrement piédestalisé, même aux yeux des foules, que Rimbaud, hier, dans sa ville natale et que Verlaine, demain, sous le ciseau de notre grand Rodin.

Ta mort ne change rien. L'ombre que tu aimais,
 où tu vivais, où tu souffrais, où tu chantais,
 c'est nous qui la quittons et c'est toi qui la gardes !

S'il fut pourtant jamais sculpteur capable de comprendre le génie fantasque, mouvant, éperdu d'amour et de



désir devant toutes les formes de la beauté, devant toutes celles de la douleur aussi, de ce grand enfant bohème que fut le pauvre Lélian, c'est à coup sûr Auguste Rodin, le plus ému, le plus frissonnant de tous nos sculpteurs devant les multiples images de la vie.

Personne ne rendra comme lui l'énorme front de penseur, les yeux de convoitise et de pitié, le nez camard et toute cette face de faune angoissé devant la fuite de l'heure et de la volupté qu'était notre Verlaine ; car, dans la forêt des impressions, des heurts et des surprises de la vie, Auguste Rodin nous apparaît lui-même comme un autre faune embusqué. Nul comme lui n'a senti et n'a rendu la palpitation de la chair féminine ; nul n'a, comme lui, fait tressaillir le marbre du spasme, de l'angoisse ou du plaisir. Rodin a été le grand douloureux, le grand voluptueux et, par cela même, il est le grand artiste. Dans ses figures, les muscles vivent, les doigts se crispent, les pieds se convulsent, les torsos se tordent et respirent, les bouches crient et les yeux pleurent. Ses hommes, éternels torturés du Désir, ont, dans l'altération de leurs traits, l'émoi de leur chair épeurée comme une prière et comme un effroi. Comme ils subissent tous l'empire de la femme ! Avec quelle humilité ils l'adorent, dans tous ses merveilleux symboles, les mains derrière le dos dans la crainte d'y toucher et si farouchement tombés sur les genoux ! Et Elle, la chair implorée, l'idole convoitée et voulue, avec quel mépris elle sourit, quelles aveugles prunelles elle abaisse, implacable, sur le mâle rampant à ses pieds, avec quelle grâce féline elle se refuse encore à la minute même où elle consent !

Oh ! cette délirante supplication du rut vers la beauté et du rêve vers la chimère, notre grand Rodin l'a-t-il assez

comprise ! Et comme le Conseil municipal a sagement agi en lui confiant la statue de Verlaine !

Et puis, l'heure n'avait-elle pas vraiment sonné de parler de vrais poètes ?

Quand la Comédie-Française, chargée comme la vestale d'entretenir le feu sacré, ne trouve en fait d'œuvre littéraire qu'à reprendre du Jean Aicard ; quand après *Chérubin*, de Francis de Croisset, cet incident de frontière, la Maison de Molière nous sert du Shakespeare du poète de La Garde, de l'Aicard après du Meurice et du Meurice après du Jacques Normand ; quand on songe qu'en dehors de Georges Rodenbach, autre poète belge, mais lui du plus pur talent, les poètes mis en valeur, depuis dix ans, par MM. les sociétaires sont les mêmes MM. de Croisset, Normand et Jean Aicard, on peut se demander comme le fameux personnage du répertoire : « Qui trompe-t-on ici ? » ou, mieux, on peut crier comme le marquis d'Auberive de la dernière reprise : « Crève donc, Société ! »

C'est intentionnellement que je n'ai pas nommé M. Rostand, que la tournée Coquelin-Sarah Bernhard a consacré poète national... à l'étranger ; le succès a du moins ratifié l'œuvre de M. Rostand.

Mais que dire de *Chérubin*, dont la répétition n'eut pas de première, et de *Douceur d'y croire*, dont les quinze représentations, insinuées comme pilule amère en pleine morte-saison, ne tinrent pas l'affiche deux mois d'été ?... Et la réponse épique de Mounet-Sully à un auteur étonné qu'on eût reçu à la Comédie-Française les trois actes de M. Jacques Normand :

— Mais c'est du théâtre ! objectait Hermani, farouche. Quant aux vers, ils sont suffisants ! »

Suffisants ! Des vers suffisants ! et M. Leloir, et M. Le Bargy, et M. de Féraudy donc, mais aucun ne fait recette. Aux Français, Coquelin seul emplissait la salle, et quant aux deux Mounet, les soirs où ils n'ont pas de génie, alors ils ne sont pas suffisants... D'ailleurs, la Comédie-Française...

Au moment où le conseil municipal, consacrant le génie d'un grand, illustre et décrié poète, Paul Verlaine, Verlaine dont la vie fut un martyr obscur, vient de confier sa statue au plus génial sculpteur de notre époque, la mise en scène d'une pièce de l'auteur de *Sagesse* n'était-elle pas tout indiquée, ne s'imposait-elle pas aux Français, ne serait-ce que la reprise des *Uns et des Autres*, ce Watteau animé écrit, on dirait, et conçu pour le cadre de la Comédie ?

A l'unique représentation qui en eut lieu au Vaudeville, il y a quelque douze ans, au bénéfice du poète pauvre, Mlle Marguerite Moréno s'y était montrée délicieuse.

Que fait-on de Mlle Moréno au Français ? C'est peut-être la meilleure diseuse de vers que nous ayons après et même avant Sarah, dont la voix d'or s'est un peu assombrie : Mlle Moréno possède la diction la plus exquise et la plus savante, un timbre de voix d'une douceur tellement chantante, que pour elle devient vrai l'aphorisme persan de *l'eau qui parle*. La revoir dans les *Uns et les autres* eût été un enchantement... Mais voilà, Mlle Moréno est une comédienne pour poètes ; les *Uns et les autres* ne sont pas du théâtre, mais la poésie même, et quelle place tiennent les poètes dans une maison dont je viens de citer les préférences et les attachements ?

Aussi, devant l'indifférence pour la littérature des maisons patentées et subventionnées pour en propager le goût,

considérons-nous comme un devoir de parler aux lecteurs, ne serait-ce que par amour du pays, de poésie et de poètes !

Les poètes sont les fleurs du terroir, la richesse intellectuelle du sol ; ce sont eux qui expriment le plus profondément le parfum de la terre et la nuance du ciel natal. Les plus émus et les plus grands peut-être sont les plus simples, les poètes de clocher, ceux-là mêmes qui, retenus à la montagne ou la grève par de séculaires racines, ont mieux conservé en eux le culte et le sang de la race.

Brizeux a magnifié, lui, la lande et le sol breton ; avant Loti il nous a fait aimer les champs de blé noir, les dolmens et les pierres branlantes en silhouettes inquiétantes, sur les couchants de pourpre et d'or malade, et le lever de l'aube sur l'incendie rose et jaune des bruyères et des genêts ; avant Loti, il nous a fait pénétrer dans l'âme naïve des Naïc et des Yves, en nous avons, par lui, connu l'envol des coiffes blanches et des mouettes soyeuses sur les ciels gris de Saint-Pol-de-Léon. Mistral nous a donné *Mireille* et ses *Iles d'or*, révélé le charme torride, lumineux et parfumé de la Provence et des garrigues. Cladel nous a donné un Quercy épique. Charles Frémine nous a charmés, tel un pâtre antique, par ses églogues de vergers : ce sont des pommiers en fleurs qu'on évoque sur sa tombe. Gabriel Vicaire, un autre poète mort, a su nous conter, même après George Sand, les marais de Sologne et les paysans du Berry.

Et en ce moment, à l'heure sonnée des exodes pour la mer remuante ou les montagnes pluvieuses, par ce commencement d'août humide et venteux qui attriste les bains de mer et les villes d'eaux, voici que, dans ce *Deuil des Prime-vères*, son dernier volume paru, Francis Jammes nous

apporte les senteurs balsamiques de ses Pyrénées, de cette Bigorre, de ces Luchon et de ces Cauterets où déjà tant de Parisiens sont partis.

J'ai senti dans mon cœur les souffles de Bigorre,
 le gravissement blanc du troupeau vers l'aurore,
 la hauteur des bâtons des pâtres roux dans l'ombre,
 et les feux broussailleux épars parmi les brumes,
 et les chiens inquiets, les ânes et les flûtes,
 et les bruits de la nuit, et le calme de Dieu.

Pour nous autres, Parisiens, retenus encore dans la capitale, n'est-ce point une joie consolante et comme une bouffée d'air pur respirée à pleins poumons que cette poésie religieuse et émue si tendrement penchée sur la nature et sur les humbles ? Tout le charme pénétrant, toute l'attraction de cette poésie rustique et pourtant grandiose, le poète de *De l'Angelus de l'aube à l'Angelus du soir*, du *Deuil des Primevères* et d'*Un Jour*, les a définis lui-même dans la deuxième scène de sa *Jeune fille nue*.

*Une nuit folle de lilas règne sur les prairies indécises,
 la lune noie dans ses eaux de lumière trembleuse les
 labours épaissis. Voilà pour le décor, et le poète, guidé
 par la petite vieille, rôde à travers le sommeil des cam-
 pagnes vers la forêt où l'attend la jeune fille nue :*

Quel est-ce bruit qui tremble sur les prairies confuses ?

— Ce sont les mots d'amour que se disent les choses.

— Ecoute.

— C'est un chien veilleur qui aboie

Au clair de la lune dont l'ombre bouge sur les roses,

— Et ceci, et ceci ?

— Ceci, c'est l'appel lent
 D'un grave rossignol, c'est la poussée des germes,
 C'est le clapotement, sur la mare de la ferme,
 D'un crapaud,
 C'est le crissement de la chauve-souris,
 C'est la source pleureuse au fond de la prairie,
 C'est l'appel triple et doux des cailles au blé vert.

Et comme le poète enivré de lune, de rosée, de brouillards, d'apparitions confuses, de silence et de voix nocturnes, s'extasie et divague :

Dis ! n'est-ce pas là des brumes d'ailes d'anges ?
 On sent passer des vols immobiles.
 O divine et cocasse vieille ! la beauté
 De tout ce que je vois d'heure en heure s'augmente,
 De quel charme l'enchantes-tu ?

— De pauvreté,

répond la petite vieille. Et c'est là tout le charme de la poésie de M. Francis Jammes.

Samedi 19 octobre. — LE KRACH DES COMEDIENS. — A Venise, où je m'attarde à regarder de jeunes dentellières et de vieilles mosaïques, au lieu d'écouter à Paris de vieilles actrices et de jeunes pièces, dans la mélancolie et la splendeur d'agonie et d'automne de la plus belle, de la seule ville du monde, Venise, la dernière aristocratie survivante en ce siècle de nivellement, d'automobiles et de médiocratie, Venise, défendue par ses lagunes contre les horreurs du progrès et conservée, comme une belle morte embaumée, dans le marbre doré de ses

palais, Venise si patricienne que la ruée effarée des snobs et des Cook ne la déshonore pas, une joie m'arrive et cette joie, je ne la dois ni à la magie des ciels pareils ici à des Turner quand ils ne sont pas de Tiepolo, des ciels roses et verts sur une Adriatique d'or fluide qui vaudraient seules le voyage, ni à Saint Marc, palais ducal.

Cette joie, je ne la dois ni aux Carpaccio de l'Académie ni aux Tintoret de la *Scuola di Rocco* ; elle ne me vient pas plus de la *Représentation de la Vierge* du Titien que de l'*Adoration* de Bellini ; je ne l'ai trouvée ni aux *Frari*, et pourtant, quelle richesse et quelle majesté de tombeaux ! ni à *Santa Maria Formosa*, ni devant la silhouette, pourtant unique au monde dans les roseurs de l'aube comme dans les mauves orangés du couchant, de *San Giorgio Maggiore* et de la *Salute*... Elle me vient de Paris, cette joie, car elle m'annonce, ou plutôt me confirme, une faillite depuis longtemps prédite par ma très courte clairvoyance, un *krach* attendu, mais dont l'explosion pouvait traîner quelques années encore (le bateau pourri fait eau depuis trente ans) : le scandale et le coup d'Etat dont retentit toute la presse, le krach vengeur et acclamé de tous les artistes et de tous les auteurs — le krach espéré des comédiens !

C'est des Beaux-Arts que nous vient le coup d'Etat. M. Roujon a fait là acte de maître et, comme M. Leygues l'a ratifié, cette suppression du ridicule comité de lecture de la Comédie-Française est certainement la mesure la plus populaire du siècle.

Presque tous les hommes de lettres consultés ont donné là-dessus leur avis : ils sont unanimes. Ce n'est pas de l'approbation, ce sont des applaudissements qui renvoient messieurs les cabots à l'étude de leurs rôles, mais l'opinion,

pour unanime, s'appuie sur divers motifs. M. Fernand Vandérem me semble avoir formulé le meilleur et dans la forme la plus brève : « Le traité de Moscou. a-t-il dit, a cent ans : il est donc périmé, et tombe en poussière. N'avons-nous pas marché depuis un siècle ? »

De par la morgue et l'infatuation de messieurs les sociétaires, pontifes surannés d'on ne sait quel culte moliéresque et racinien, la Comédie est devenue, depuis trente ans, une sorte d'hôpital dramatique, une succursale littéraire des Invalides. Les momies qui présidaient à la réception des manuscrits semblaient n'avoir souci que des très vieilles œuvres, celles des auteurs défunts ou du moins près de la tombe, et, quand, par hasard, ils accueillaient une jeune pièce, ils mettaient, on aurait dit, tous leurs soins à la choisir non viable... Souvenez-vous de *Frédégonde*, de *Tristan de Léonois*, de *l'Amour brode* quoique de Curel, d'*Othello* de M. Jean Aicard, de *Douceur d'y croire* de M. Jacques Normand, de *Chérubin*, enfin, de M. de Croisset, pièce unique en ceci qu'elle n'eut pas de première, et voyez encore ce qui se passe aujourd'hui autour du *Roi* de M. Scheffer, qui, pour être joué, a dû accepter la collaboration et les conseils de M. Le Bargy.

Voilà où en sont arrivés aujourd'hui ces messieurs : ils ne se contentent plus de juger les pièces, ils y collaborent. Il est vrai qu'ils les jouent si peu !

J'ai d'autant plus mon franc-parler là-dessus que je n'ai jamais présenté de pièce aux Français. Je ne connais pas de théâtre où la mise en scène soit aussi ridicule ; le genre pompier y sévit implacablement, les gestes y sont de Carolus-Duran ; Clairin y dessine la robe de Zaïre et Madeleine Lemaire y troussait les paniers de Reichenberg. C'est tout dire.

Autant il m'eût été agréable d'être joué par MM. Antoine, Calmette, Lérand, Gémier, de Max, Deval même, et pour les femmes par Mmes Granier, Réjane, Suzanne Desprès, Bady et Mme Laparcerie-Richepin, avant qu'elle fut devenue Toulousaine ; il ne me serait jamais venu le désir d'entendre amplifier et souligner ma prose par M. Prudhon... Oh ! les grâces de Leitner, l'emphase de Leloir, les serviles imitations de Coquelin, de Beer, les impertinences fin de siècle de M. Le Bargy et ses traités sur l'art de porter la canne (où la mettrai-je ?).

Non, vraiment, c'était à se tordre. A la façon dont ces gens-là jouent les pièces, l'évidence éclate aux yeux qu'ils n'y comprennent rien — et ces gens-là se mêlaient de nous juger !

D'ailleurs, nous avons vu les comédiens à l'œuvre. Au milieu de leurs gestes convenus, de leurs attitudes voulues et de leur dictions serinées, en juillet dernier, une débutante, Mlle Sorel, avec toutes ses maladresses, arrivait, par son seul naturel, à donner l'illusion d'être une comédienne ; Mlle Leconte, avec un physique de grisette, a pu y incarner Desdémone, mise en valeur, elle aussi, par l'infatuation odieuse des autres comédiens. Quant à Mlle Moréno, qui possède la diction la plus pure et une des plus délicates silhouettes de ce temps, jamais on ne l'emploie : la perfection de ses qualités y générerait trop de monde. D'ailleurs, j'ai déjà tout dit là-dessus. L'atmosphère de cette nécropole est tellement délétère que les artistes de talent, qui y entrent à l'ancienneté, s'y figent tout à coup et y deviennent en bois... Oh ! la raide et engoncée poupée espagnole qu'y donnait dans *Hernani* Mme Segond-Weber, Mme



Segond-Weber, si délicieuse, six mois avant, dans *France d'abord !* et l'exquise Electre des *Erynnies*.

Oh ! ce krach des comédiens convaincus, enfin, d'intellectuelle infériorité et d'inutilité publique ! D'ailleurs, cet automne 1901 est consolant et vengeur : il y a quinze jours, à propos des fêtes offertes à Compiègne aux souverains russes, nous avons l'inoubliable ode funambulesque de l'auteur de *Cyrano* et le grand krach de la maison commerciale et littéraire Edmond Rostand et Cie.

Ah ! cette poésie rostanesque récitée par Mlle Bartet en présence du tsar !

Le 18 septembre dernier, M. Rostand était encore officiellement le premier joueur de flûte de France. Il avait eu tous les succès : succès de théâtre et succès de poète ; il était l'auteur de M^{me} Sarah Bernhardt et de M. Constant Coquelin ; il était joué sur toutes les scènes du monde, y compris le Nouveau. L'Académie l'avait consacré en le recevant dans sa compagnie ; les Beaux-Arts venaient de le nommer officier de la Légion d'honneur. Le 18 septembre dernier, M. Edmond Rostand était encore le symbole épanoui de la poésie française, le lauréat officiel et national et, en ces qualités, c'est lui qu'on chargeait en haut lieu de trousseur l'ode de bienvenue aux Altesses, lui qu'on désignait pour galantiser les vers de bon accueil en l'honneur de l'impératrice de toutes les Russies lors de la soirée du 20 septembre au château de Compiègne.

Compiègne ! Que de souvenirs ! La Pompadour et Marie-Louise ! L'entrevue de la Dauphine et du Dauphin de France ! et après Marie-Antoinette, l'idylle de Napoléon 1^{er} et de l'archiduchesse impératrice dans les hautes pièces du Palais bâti par Gabriel ! Quel poète eût pu mieux évoquer ces élégances musquées et surannées que M.

Edmond Rostand ? Personne comme lui pour fanfrelucher un madrigal. Depuis Catherine II, la grande aïeule engouée des philosophes, la mode est, au Palais d'Hiver, de raffoler de tout ce qui touche au dix-huitième siècle. L'auteur des *Musardises* était donc indiqué.

Scandale et déception : le procès des vers de M. Rostand n'est plus à faire. Il a défrayé toute la presse.

Madame, Votre Majesté
Doit reconnaître, en vérité,
Un conte qui lui fut conté...

M. Rostand servit des vers de revue ; il en est de plus mauvais... Toutes les pauvretés de son répertoire, M. Rostand les sortit, bâclées en bouts rimés, pour la fête... On espérait un air de flûte : on eut un air de mirliton, — pas même l'air de chalumeau, le chalumeau des bergerades, qu'on pouvait espérer de l'auteur des *Romanesques*, — mais d'un bon mirliton de Saint-Cloud, et de cinq sous :

Madame, ce soir, à Compiègne
C'est Votre Majesté qui règne.
Compiègne est sens dessus-dessous ;
Les meubles de Jacob sont fous ;
Les Gobelins ont de la joie
Dans tous leurs petits yeux de soie.
De haut en bas du vieux château
Pris d'une fièvre adoratrice,
On n'entend partout que ce mot :
« Impératrice !... Impératrice !... »
Les marbres sur leurs piédestaux,
Les larges lustres de Bohême

En faisant tinter leurs cristaux
 Comme les rimes d'un poème,
 Les acajous impériaux,
 Se répètent avec délice :
 « Nous avons une Impératrice ! »
 Un ancien tapis d'Aubusson,
 Sur un air de vieille chanson,
 Fredonne : « Rien qu'à la façon
 « Dont je sens sur moi qu'elle glisse...
 « Oh ! oh ! c'est une Impératrice ! »

Là-dessus, grand émoi dans les Feuilles. On y découvrait que M. Edmond Rostand n'avait jamais eu aucun talent, que sa poésie était un galimatias de coq-à-l'âne, de calembours et de rimes saugrenus ; qu'il relevait de l'école d'André Floupette. M. Edouard Drumont allait plus loin : il y voyait une insulte aux souverains russes, un désir évident de tourner en ridicule les Majestés descendues à Compiègne ; et le farouche pamphlétaire réclamait des poursuites... nécessaires contre l'écrivain assez pervers pour avoir osé ces ironies. M. Edouard Drumont était bien sévère : le cas de M. Rostand nous sembla toujours beaucoup plus et beaucoup moins grave. Ce n'est pas sciemment, mais inconsciemment, qu'il fait d'aussi mauvais vers. M. Edmond Rostand en a toujours commis d'exécrables. On a cité un peu partout les :

Oui, c'est qu'on est idole,
 C'est ici que nous adorons
 Le bruit des petits éperons !
 C'est ici qu'on tenait école

De grâce autrichienne et molle !
 Qu'on payait d'une croquignole
 Les auteurs de Décaméron
 Et qu'oubliant les durs clairons
 Puisque la flûte rossignole
 On s'accoudait à l'espagnole
 Aux caisses des orangers ronds.

Oh ! ces orangers ronds !
 Et le couplet sur

Cette forêt si peu sauvage
 Que, comme un bouquet de feuillage,
 La France porte sur son cœur,
 Car, ceci vaut bien qu'on y pense,
 C'est ici notre Ile-de-France
 Et pour qu'il n'y ait pas d'erreur
 Vous avez avec l'Empereur
 Notre cœur pour résidence,

dont les *Pour qu'il n'y ait pas d'erreur ! la France vous porte sur son cœur*, rappellent étrangement le baptême du *P'tit ébénisse*.

D'autres se sont longuement esclaffés sur

Le sceptre magique des modes,
 Du caprice et des nonchaloirs
 Retrouvé dans un des tiroirs
 D'une des célèbres commodes.

C'est qu'ils avaient du temps à perdre ou n'avaient jamais lu un vers de M. Rostand ; ceux de Compiègne ne sont ni meilleurs, ni pires, que ceux de *Cyrano* et de la

Princesse lointaine. D'ailleurs, il y a longtemps que mon opinion, celle de tous les poètes, est faite là-dessus. Consultez plutôt MM. Jean Moréas, Henri de Régner et Gustave Kahn.

14 novembre. — Entre les émotions cardiaques de *l'Enigme*, mélodrame dyptique, que M. Paul Hervieu eût aussi bien pu dénommer *Faute d'une femme de chambre* ou *l'Impossible alibi*, et les cas de conscience médicale des *Avariés*, de M. Brioux, une joie, une gaieté, nous vient enfin au théâtre. Une joie ! Un bruit de coulisses plutôt, et cette joie, c'est Mme Jane Hading qui nous la donne.

La chose a déjà du retentissement dans Cabotiville et hier, à la « première » de la Porte-Saint-Martin, la véritable énigme, celle de la soirée et de la pièce, était le visage impassible et fièrement accusé de M. de Max. « Laquelle ? se disaient tous les spectateurs, la gauche ou la droite ? Laquelle des deux joues la reçut la gifle, la fameuse, la maîtresse gifle dont tout Paris parle ? »

Mardi soir, au courant de la dernière répétition de la *Pompadour*, Mme Jane Hading, dans un mouvement d'impatience, a gratifié d'une gigantesque gifle la joue de M. de Max.

M. de Max, qui a parfois du talent et souvent du génie, est plutôt, dans les rapports ordinaires de la vie, un tourmenté et un capricant ; c'est aussi un volontaire, un volontaire de toutes les faiblesses ! Il a ses idées à lui, des idées de costumes et de gestes surtout, dont il ne veut à aucun prix démordre. Comme acteur, son jeu personnel toujours original et voulu, dérange bien un peu celui des camarades, mais M. de Max veut ce qu'il peut. Avec cela, il a de l'esprit, de l'impromptu, de l'ironie !

J'ai eu, il y a deux ans, tous les loisirs d'apprécier M. de Max aux répétitions de *Prométhée*. Comme interprète, il fut admirable ; mais quel difficile acteur ! presque autant que Mme Cora Laparcerie, ce qui n'est pas peu dire. Les deux faisaient la paire.

Cet été, au cours d'une répétition aux mêmes Arènes de Béziers, à une observation du maître Camille Saint-Saëns insistant sur une reprise de chœur, tandis que Prométhée pantelait sur sa roche : « Ta gueule ! » clamait de la scène à l'orchestre le tragédien fourbu de son immobilité.

Cette *gueule !* que de fois M. de Max me la servit au cours des répétitions précédentes ! M^{me} Laparcerie, aux objections que je faisais, répondait : « Crotte ! » (*sic*) et ces syllabes imprévues, introduites dans l'Eschyle, donnaient aux vers tragiques, sinon une saveur grecque, du moins un parfum bien parisien.

Est-ce pour avoir servi cette *gueule* à M^{me} Hading que M. de Max s'est attiré la maîtresse correction qui met aujourd'hui en joie toute la ville ?

Chi lo sa ? Les racontars courent les rues, ondoyants et divers. La vérité, qui la saura ? Un fait acquis : *M. de Max l'a reçue...*

Ce n'est, en somme, qu'une gifle de plus dans les annales des rapports des comédiennes avec les auteurs et les comédiens. On pourrait faire un livre sur le rôle des revers de main dans les relations théâtrales, comme Victor Fournet a écrit tout un petit volume sur le rôle des coups de bâton dans les relations littéraires.

On bâtonnait beaucoup au dix-huitième siècle, et les gens de lettres écopaient. M. Arouet de Voltaire fut roué de coups pour une épigramme ; le cardinal Dubois, quand

il n'était que valet de chambre du régent, fut roué de même.

Mais revenons aux gifles. La plus célèbre fut celle administrée en plein spectacle à M. Barbet d'Aurévilly par la Duverger, fille entretenue alors aux gages du prince Demidoff, et dont le maître critique avait, dans son feuilleton du *Constitutionnel*, constaté un peu cruellement la disproportion du talent et de l'écrin. La Duverger était dans une baignoire avec son prince moscovite. A l'entr'acte, d'Aurévilly se lève et passe devant sa belle ennemie. La Duverger l'avise et, déployant le bras, le gifle royalement avec son éventail, et le lui brise sur la joue... La joue saignante, d'Aurévilly se retourne vers Demidoff : « Prince, il faut reconduire cette fille au lavoir. »

La réplique est demeurée célèbre.

Dans ma déjà longue carrière de « Pall-Malliste », entre tant de vengeances assumées sur ma tête, j'eus l'honneur d'être frappé deux fois par la main des Grâces, Je ne reviendrai pas sur l'attaque à clef armée de M^{me} Bob Walter : les revues de l'année s'emparèrent de l'incident.

La plus jolie histoire de gifles nous vient du dix-huitième siècle ; un homme de lettres en fut le héros : d'Alembert. Ce philosophe, très arriviste comme tous ses confrères de l'Encyclopédie, courtisait une belle et puissante dame fort bien en cour, maîtresse de cardinal ou de ministre, une M^{me} d'Houdetot quelconque dont le crédit pouvait fortement avancer les affaires de l'écrivain. D'Alembert était des plus assidus : petits levers, petits couchers, petit soupers, etc.

Un soir, il croit devoir déclarer sa flamme à l'Égérie et se montrer pressant. La dame égare une main négligente sur le genou de l'Alembert, tâte le grain de l'étoffe, s'as-

sure de la résistance du tissu... Or, le tissu était sans résistance et l'étoffe n'avait pas de grain : d'Alembert avait promis plus qu'il n'avait tenu. « Insolent ! » s'écriait la dame, en se levant du sofa, et, indignée, elle quittait la partie.

Est-ce assez dix-huitième siècle ! *L'Imposture confondue* ou *l'Odieuse méprise*.

Quel dommage que M. Bergerat, dans sa pièce sur la favorite du roi, n'ait pas placé cet incident entre M. Le-normand d'Etioles et la marquise de Pompadour !

Dimanche 15 juin 1902. — Sous un ciel pommelé d'octobre, entre deux ondées menaçantes dont l'une, éclatant enfin en lourdes gouttes, rabattait dans les tribunes toutes les robes claires égarées au paddock, le Grand-Steeple d'Auteuil se courait, il y a huit jours, au milieu d'une cohue d'année en année grandissante et d'année en année moins élégante et envahie de vulgarités et de laideurs.

Dire que ce steeple d'Auteuil était encore, il y a trois ans, la plus brillante journée de la saison, la réunion par excellence, celle où les grands couturiers lançaient les modes nouvelles, où Cythère et Lesbos entamaient, sous le soleil de juin, la grande bataille du drap et du linon, celle où Morny arborait le gilet sensationnel, qu'on devait retrouver à Deauville, et Boni le nœud et la nuance de cravate guettés par la petite classe et par toute la fashion.

Aujourd'hui, il y a foule, foule ; mais Dieu ! que cette foule est incolore, commune et laide ! Les quelques jolies femmes fourvoyées dans cette bousculade peuvent se croire égarées dans les promiscuités malodorantes du Grand-Prix. Où sont les belles d'antan ? Les modes de cette année même n'ont aucun caractère : ce sont les mêmes

éternelles batistes et les invariables linons des années précédentes, mais comme bleuis d'empois sous ce ciel terne et gris. Sur toutes ces blancheurs, il faudrait le soleil, soleil absent que ne remplace pas l'extravagante robe jaune de la tribune officielle, point de vue de la curiosité et de tous les regards, une tintamaresque et fracassante toilette jaune serin dans le goût de celle de la fameuse vicomtesse.

Elle manque aussi à la réunion, la vicomtesse X... et son profil rococo de perruche mafflue, sa perruque jaune de clown, sa silhouette soufflée d'éléphant en baudruche dans un multicolore envol de ruches et de fanfreluches, dans le tumulte de ses boas, de ses panaches et de ses peluches : un vrai Sem !

Sem ! Ce nom prononcé évoque les absences en même temps qu'il précise les présences, et dans cette foule anonyme et commune où l'obsédante ressemblance de M^{me} Humbert s'impose sur tant de visages de femmes (que de grosses brunes à corsages bastionnés et à bajoues rondantes, beautés gouvernementales sinon de comptoir, à côté de bellâtres ventripotents, barbus et moustachus, faux Romains Daurignac !) des silhouettes surgissent découpées et monnayées par Sem, que les yeux amusés accueillent et reconnaissent. Et c'est le duc de Morny, campé comme un roquet, et le gros Lamalle, Hallez, Claparède et le jeune d'Arenberg, près de lord Kernavon. Et Gordon Bennett, rendu, lui, comme un portrait... Et, c'est la triomphatrice de la journée, Ricotti, elle-même, masque d'impératrice, elle autrefois si mince qu'à l'Eden un danseur l'apportait debout dans sa main, Ricotti et la princesse, et, au milieu des cris et des huées, fusent les noms de Verdi et de Gratin.

Ce chulo de Sem, sec et brun comme un havane, est un terrible justicier. Il cite le luxe, le jeu, la galanterie, tous les gains illicites des lucres et des stupres, à son tribunal d'inquisiteur et telle est la monstreueuse vanité des coupables qu'ils soupirent et tressaillent d'aise sous les coups d'étrivières. Plus Sem les cingle cruellement, mondains, hommes connus, artistes et demi-mondaines, plus ils se pâment d'aise et, chatouillés dans leurs fibres secrètes, masochistes du ridicule, ils s'empresent sur ses pas, le félicitent, le congratulent et l'escortent en balbutiant : « Encore ! ».

Car Sem a ses favoris, ceux dont les types l'excitent et lui reviennent, qu'il caresse et creuse avec volupté, comme on travaille une plaie. Et c'est Forain et sa gueule de gargouille crachant un jet de boue ; et c'est Lancy, d'une minceur fringante de fil d'archal ; et c'est Capiello, Japonais de Livourne, à l'anatomie fléchie d'accordéon ; et c'est Bertrand, plus ohé ! ohé ! que les frères Ravaut, d'immortelle mémoire. Et puis il y a ceux que Sem dédaigne et dédaignera toujours, ceux qui n'en seront jamais, car Sem classe, étiquète et consacre : ceux qui en sont, enfin. Que d'invitations, que de dîners offerts et de douces cajoleries pendant plus de six mois, pour, enfin, « en devenir » !... Et c'est la planche où, déhanché, contourné, les bras en ciseaux, les doigts en pigeon-vole, le pouce et l'index en bec de cigogne, sec, souple et hilare, M. de Montesquieu chahute, se disloque et se renverse avec des grâces de petite folle ; le doigt levé de M. Yturi S..., bâton de chef d'orchestre, règle le pas.

Mais la course finit. Un remous dans la foule salue le long manteau de drap bleu pâle de M^{me} Rochefort. O la clarté de teint des femmes qui ne se maquillent pas !...

La seule innovation un peu jolie de la saison que ces longs manteaux de drap blanc ou bleu pâle qui allongent si délicieusement la silhouette des femmes. Grand succès de curiosité aussi autour d'un couple évidemment voulu dans la formule de Jean Dolent : le comte de Dion, le distributeur automobile des gifles de la Chambre, et Paul Escudier, le plus roux de nos hommes politiques, et le plus fringant aussi, Paul Escudier, devenu Paul, unique du nom, depuis l'éclipse de Deschanel, Escudier que le crayon de Sem guette, mais jusqu'ici demeuré fidèle aux attitudes de son portrait de l'an dernier. Dans la foule : « C'est vrai qu'il lui ressemble ? — Oui, il est arrivé à lui ressembler. — On ne se connaît bien qu'après un portrait... — De La Gandara. — Vous avez vu celui de M^{me} Salvator ? — Le contournement de majeure, comme a dit Martin-Gale. La Gandara s'est révélé tout autre. — Une autre face de son talent : le voilà consacré pour la postériorité. — Plutôt manquée cette réunion, hein ? — Comme la saison, entre l'affaire Humbert et les éruptions des Antilles. On n'a eu le temps de rien commencer. — Vous savez quelles femmes du monde Paris a déléguées au couronnement d'Edouard ? — Non. — Devinez. Elles font toutes deux les beaux jours de l'hôtel Cécil : Liane de Pougy et notre Réjane. — Nos gloires ! Il n'y manque plus que Sarah.

La Journée des Drags, ou la revanche des femmes du monde sur ces demoiselles. Il n'y a pas à dire, c'étaient les tribunes qui l'emportaient, et, même au paddock, les deux camps mis en présence assuraient la palme à la Butte-aux-Cailles triomphant enfin de la Butte-aux-Lapins. Les femmes du monde sont décidément plus jolies : il y a plus d'éclat vrai dans les teints, plus de variantes et plus d'ori-

ginalité dans les toilettes. Cette même robe blanche, qu'adoptent les tendresses, les fait toutes ressembler aux pensionnaires d'une même luxueuse maison d'éducation... Mesdemoiselles, mesdemoiselles, méfiez-vous de l'uniforme. Ce sont les femmes légitimes qui l'emportent et quand, par hasard, une demi-mondaine attire vraiment l'attention, c'est qu'elle est exquisement longue, souple et distinguée, comme Mlle de Guestre ou Mlle Desplanches.

Au Pari-Mutuel, on touche *Cyrano* gagnant et *Garde du Corps* placé. *Intérim* est le grand favori du Prix de l'Ombrage... mais il s'agit bien de chevaux, aujourd'hui : tout ce monde brillant, papotant, fleuri et nickelé, ne parle et ne se préoccupe que de l'album de Sem. La planche publiée ce matin par le *Journal* a mis le feu aux poudres. Toutes les curiosités allumées s'interrogent et se documentent ; des indiscretions ont été commises, des pages de l'album ont circulé dans les ateliers et dans les bars. Il y a des planches terribles et stigmatisantes : « Avez-vous vu les Réjane ? — C'est effroyable. — Et la scène du souper, la face prognate de M^{lle} D... s'apprêtant à manger son asperge ! — Et le côté lézard, le contournement saurien de M^{lle} de F... ! — Et le macabre fantoche qu'il a fait de Balthy ! — Ce Sem est calamiteux pour les femmes. — Oui, il a la déformation géniale. — Il y a quelque bons gendelettes : la poignée de main coulée et la hanche offerte, le salut gracieuzé de Croisset, le trop joli Belge tunisien. — Et le renfrognement de chat malade de Paul Hervieu. — Oh ! tous ceux-là, superbes : l'écrasement aux aguets d'Ernest la Jeunesse et le débraillé bohème de ce bon Courteline (absinthe fouettée et brosse à dents). — Après la messe rose, la messe verte. —

Ça vous venge un peu des feuilletons sur *l'Aiglon*. —
Ah ! Rostand, le divin Rostand de la divinissime !

Un hollande moisi, entamé par les rats :
Le ranci de l'objet dégoûta leur fringale
Et la mousse s'y mit. — Vous êtes une gale.
— Rostand, Edmond Rostand, le hollande à Sarah.

— Mais vous versifiez comme Montesquiou ! — A propos de Sem, j'oubliais... Une histoire : la dame qui n'entend pas qu'on s'attaque à ses charmes a été croquée par Sem dans son album de demain. Elle s'est alarmée et, croyant son physique en danger, elle est allée se jeter aux pieds de l'artiste : « Epargnez mon profil, faites cela pour moi, jeune homme, et vous aurez en moi une fervente amie. — Cela, je n'en doute pas,

(Le profil de la dame est plutôt chose vague).

— Non, grattez-moi ce nez, ce menton qui divague,
Détruisez le tumulte affreux de ce profil...

Ma plus belle émeraude et mon plus beau béryl
Sont pour vous en épingle, en breloques, en bague.

— Et le Sem a gratté ?

— Très magnanimement

Et sans rien accepter de la dame implorante,
Mais la planche, au grattoir, resta récalcitrante,
Et plus Sem a gratté le nez et le menton
Plus le profil absent fait prononcer son nom,
Et c'est là la leçon qu'y voit le moraliste :
On ne retouche pas le dessin d'un artiste. (1)

(1) Tiré de l'Académie des quarante bergères, de M. de Montesquiou.

INDEX DES NOMS CITÉS

- ABBEMA (Louise)** 245.
ADAM (Paul) 7 9 11 205 276 277.
AICARD (Jean) 162 313 319.
AJALBERT (Jean) 100.
ALARIC 18.
ALLAIS (A.) 9.
ALEMBERT (d') 327.
ALENÇON (Emilienne) 92 175 211.
ALMA TADEMA 195 238 307.
AMAURY 117 118.
ANNUNZIO (G. d') 71 72 92 165.
ANTOINE (A.) 116 119 120 227 320.
APOLLON 105.
ARENBERG (d') 329.
ARENDT 117.
ARENE (Paul) 157 200.
ARPENTIGNY (Capitaine d') 21.
ATTILA 236.
AUBERNON (Mme) 131 274 275.
AUBURTIN 307.
AURENCHE (Les Frères) 8.
AURIOL (Georges) 9.
AVRIL (Jeanne) 95.
BADEY (Berthe) 237 246 320.
BAINVILLE (J.) 297.
BALDY 114.
BALTHY 103 109 235 332.
BALZAC 10 31 155 184 207 208 209.
BANS (Georges) 7.
BARBEY d'AUREVILLY 16 21 235 273 290 327.
BANVILLE (Th. de) 24 26 56 128.
BARON 278.
BARRES (Maurice) 9 131 147 184 185 305.
BARTET (Mme) 88 321.
BARTHOLOME 275.
BATAILLE (Henry) 10 152 153 215 231 236.
BAUDRY 220.
BAUDELAIRE 35 59 64 68 152 187 192 193 230.
BAUER (H.) 24 65 72 113 211 305.
BEARDSLEY (A.) 69 236.
BEAUBOURG (Maurice) 7.
BECQUE (Henri) 49 176 177 248 249 250.
BEER (Mme Guillaume) 148.
BEER (G.) 32 320.
BELLET 221.
BEMBERG 103.
BERARDI (Gaston) 87 230.
BERGER 221.
BERGERAT (Emile) 9 328.
BERNARD (Tristan) 246.
BERNHARDT (Maurice) 211.
BERNHARDT (Sarah) 71 76 88 89 108 124 145 148 186 226 227 228 245 246 304 313 321 331 333.
BESNARD (Fils) 56 236.
BESSON (Louis) 48.
BERTRAND (Louis) 11 247.
BERTULUS 155.
BERYL 266.
BETHUNE 178.
BIANCHINI 108.
BIGOT 10.
BISSCHOFFEIM 110.
BLANCHE (Jacques White) 100 147.
BLANGUERNON (Edm.) 8.
BLOCH (Mme Camille) 219.
BLOY (Léon) 44.
BOCCACE 167.
BOCQUET (Léon) 8.
BOIS (Jules) 180 289.
BOISSIERE (Albert) 248 290 291.
BOLDINI 148 149 152 156 211.

- BONHEUR 309.**
BONI DE CASTELLANE 328.
BONNEFON (J. de) 9 12.
BONNETAIN (Paul) 9.
BORGIA (Lucrece) 24.
BONNIERES (de) 111.
BOULANGER (Gal) 48.
BOUHELIER (St. G. de) 7.
BOURGET (Paul) 9 27 36 49
71 93 179.
BOUVET 217 237.
BRADLEY 69.
BRAHM (Alcanter de) 7.
BRASSEUR 278 293.
BRIEUX 325.
BRISSON (Ad.) 231.
BRIZEUX 315.
BROISAT 89.
BRUANT (A.) 75 113.
BRULAT (Paul) 9 12.
BRUMMEL 98.
BOTTICELLI (S.) 26.
BING 90.
BOUGUEREAU 195.
BULLIER 110.
BURKELL (Mlle) 95.
BURNE JONES 57 155 307.
- CAHEN D'ANVERS 110.**
CAILLAVET (Mme A. de) 102.
CAILLAVET (Armand de) 137.
CALMETTE 320.
CAMP (Maxime du) 22 23.
CAMPANA 294.
CAPPIELLO 330.
CARABIN 151.
CARAN D'ACHE 75 110 211.
CARAGUEL (Joseph) 9.
CARO 27.
CARPACCIO 236.
CARRE (Albert) 231 288.
CARRERE (Mme) 217.
CARRIERE (E.) 146.
CASANOVA 113.
CASTELLANE (de) 110, 262, 264.
CASTELBON DE BEAUX HOS-
TES 265 266 267.
CASTERA (Mme) 68 103 109.
CASTILLON (Marquise de) 109.
CATHERINE 11 322.
CAVALIERI (Lina) 122.
CAZALS (F.-A.) 93.
- CAZOTTE 290.**
CHAMBERLAIN 209 303.
CHAMPSAUR 99.
CHAPRON 228.
CHARLES-LE-TEMERAIRE
224.
CHARLES-QUINT 188 189.
CHARPENTIER (G.) 286 287
288.
CHARTRAN 211.
CHASLES (Mlle) 122.
CHATEAUBRIAND 13.
CHAUVIN (Hélène) 292 293.
CHENIER (André) 86 241.
CHERET (Jules) 99 181 200.
CHIMAY (C. Ward Princesse
de) 128 129 134 135 136 142
148.
CHOPIN 143.
CLADEL (Léon) 24 315.
CLAIRIN (G.) 230 319.
CLAPAREDE 329.
CLARETIE (Jules) 117.
CLEMENT 217.
CLOUET 211.
COLET (Louise) 15 18 21 22.
COMMANVILLE (Mme) 16 18
23 179.
CONTE (Edouard) 148.
CONTESENNE 179.
COOK 196 318.
COPPEE (François) 7 9 11 24
26 230.
COQUELIN 37 219 245 313 320
321.
COQUIOT (Gustave) 12 258 282.
CORBEL (Henry) 7.
CORNAGLIA 116.
CORMON 229 232.
COROT 28 198.
COURCEL (Comtesse de) 37.
COURTELINE (G.) 332.
CRES (Georges) 14.
CROISSET (F. de) 313 319 332.
CROIZETTE 227.
CUREL (F. de) 319 .
CURTI 292.
- DALOU 73 229 275.**
DANTE 239.
DARTY (Paulette) 279.

- DAUDET (Alphonse) 131 186.
 DAUDET (Mme A.) 281.
 DAUDET (Léon) 71.
 DAUDET (Lucien) 131, 186.
 DAURIGNAC (Romain) 329.
 DECOURCELLE (Pierre) 218
 219.
 DEGAS 283 286.
 DEJANIRE 264.
 DEJAZET 227.
 DELBOUSQUET (Emm.) 8.
 DELILIA 122.
 DELLAPIANO 268.
 DELMET (P.) 75.
 DELPIT 49.
 DEMAY (Rose) 10 103 121 211
 293.
 DEMIDOFF (Prince) 327.
 DESAUGIERS 76.
 DESBEAUX 108.
 DESBORDES VALMORE 68
 104.
 DESCAVES (L.) 9 67 119.
 DESCHAMPS (Léon) 8.
 DESCHAMPS (Gaston) 71 72
 111.
 DESCHANEL (Paul) 331.
 DESCHAUMES (Ed.) 9.
 DESFOSSÉS (Victor) 219.
 DESLANDES (Baronne) 305.
 DESPRES (S.) 320.
 DEUBEL (Léon) 8.
 DEVAL (Marguerite) 235.
 DEVAL (A.) 320.
 DIERX (Léon) 183.
 DIET (Edmond) 121 292.
 DIEUDONNE 221.
 DION (Comte de) 211 331.
 DOLENT (Jean) 331.
 DOLLINGEN 218.
 DONNAY (M.) 76 95.
 DORE (G.) 51.
 DORIVAL 266.
 DORUS GRAS (Mme) 219.
 DREYFUS (Maxime) 110.
 DREYFUS (Capitaine Alfred)
 209 274.
 DRUMONT (E.) 186 323.
 DRUNZER (Mlle) 95.
 DUBOIS (Cardinal) 326.
 DUBUFE (G.) 195 231.
 DUBUS (Edouard) 7.
 DUCASTEL (Mlle) 293.
 DUCHESNE 203.
 DUCOTE (Ed.) 8.
 DUFRESNE (Blanche) 246.
 DUPARC (Mlle) 91.
 DUPONT (Pierre) 76.
 DURAND (L'éditeur) 262.
 DURAND RUEL 59 306.
 DUVAL (Alexandre) 110.
 DUVERGER (La) 327.
 ECILAW (Ary) 25.
 ECKHOUD (G.) 11 114.
 EDOUARD VII 331.
 EIFFEL 223.
 ENNERY (d') 124.
 ESCHYLE 29.
 ESCUDIER (Paul) 331.
 ESPARBES (G. d') 262.
 FALGUIERE 94.
 FARGUE (L.-P.) 7.
 FAURE (Félix) 135 221.
 FAURE (Gabriel) 261 266 267.
 FAVEROT 181.
 FEHL (Odette de) 263 266.
 FENOUX 108.
 FERAUDY (de) 314.
 FERNY (J.) 75.
 FERRIER (P.) 122.
 FEURE (G. de) 70 252.
 FEVRE (Henry) 205.
 FIX MASSEAU 151 307.
 FLAUBERT (G.) 15 16 17 18
 22 23 51 71 179 248.
 FLORIAN PARMENTIER 8.
 FOURNIER (Amiral) 239.
 FOURNIER LEFORT 8.
 FRAGSON 279.
 FRANC NOHAIN 9 11.
 FRANCE (Louise) 78 152.
 FRANCE (Anatole) 95 101 102
 130 131 172 173 305.
 FRANCK (Paul) 137 227.
 FREBOURG (Mme) 219 220.
 FREJAVILLE 8.
 FREMINE (Ch.) 315.
 FRENE (Roger) 8.
 FREY 137.
 FUGERE 288.

- GABRIEL** 321.
GACHONS (J. des) 8.
GAILHARD (P.), 127 231 274.
GALLAND 85.
GALLET (L.) 97 151 265.
GALLIFET (de) 280.
GALLIFET (Marquise de) 37.
GANNERON 259.
GARIBALDI 242.
GASPARD DE BESSE 168.
GASSER (Gustave) 8.
GAUBERT (Ernest) 7 12 266.
GAUTHEREAU (Mme) 219.
GAUTHIER (P.-L.) 14.
GAUTIER (Théophile) 37 47
 51 52 253.
GAUTIER (Judith) 48 252 253
 295 296 297.
GAVARNI 47 51.
GEFFROY (Gustave) 100.
GEMIER 116 320.
GEOFFRIN (Mme) 274.
GERARD (Lucy) 95 110.
GERARDIN (de) 50 51.
GERIN (René) 253.
GERMAIN (Aug.) 103.
GEROME 229.
GEVAERTS (Mme de) 107.
GHEON (H.) 11.
GINISTY (Paul) 116 117.
GLEHN (W. de) 307.
GOETHE 196.
GONCOURT (Jules de) 53.
GONCOURT (E. de) 10 17 23
 30 47 49 51 53 100 101 148
 155 172 181 280 281 309.
GORDON BENNETT 329.
GOUDEAU (E.) 47 75 181.
GOULUE (La) 271 274.
GOUNOD (Mme) 213.
GOUNOD 213.
GOURMONT (R. de) 9 11 205.
GOYA 72 73 146 185 193 260.
GRANDMOUGIN (Ch.) 274.
GRANDPIERRE 211.
GRANIER (J.) 293 320.
GRASSET 70.
GREFFULHE (Comtesse) 148.
GREGH (Fernand) 217.
GREUZE 110.
GREVIN 250.
- GROUX** (H. de) 10.
GUESTRE (Mlle de) 332.
GUILBERT (Yvette) 10 71 114
 135 136 180 235.
GUILLAUME II 303 304.
GUILLAUME (Albert) 231.
GUITRY 245 246.
GUNZBOURG 293.
GUY 278 293.
- HADAMARD** 32.
HADING (J.) 245 325.
HAHN (Raynaldo) 224.
HALLEZ 329.
HARRAS (Rolph) 173.
HAWKINS 70.
HEGLON 237 238 239 246 247.
HELIOGABALE 194.
HELLEU 97 211.
HENCKEL 51.
HENRI III 211.
HERCULE 199.
HEREDIA (J.-M. de) 98 101
 132 240.
HERMANT (A.) 93.
HEROLD (Ferdinand) 262.
HERVIEU (Paul) 102 130 186
 325 332.
HIRSCH (Ch.-H.) 11.
HOFFMANN 35.
HOKOUSAI 229 253.
HOLBEIN 70.
HOMERE 29 196.
HORACE 48.
HOUBRON 307.
HOUDETOT (Mme d') 327.
HOUDON 72.
HOUSSAYE (H.) 111 230.
HUGO (V.) 26 29 40 49 76 188.
HUGUES (Clovis) 9.
HUMBERT (Mme) 329 331.
HURET (Jules) 8.
HUYSMANS (J.-K.) 11 49 100.
- IBELS** 115.
IBSEN 71 131.
ISNARD 203.
ISNARDON 217.
ISOLA 293.
ITURI 98 149 211 330.

- JACOB** 322.
JACQUELIN 117 118.
JAMBON 265.
JAMMES (Francis) 11 254 311
 315 317.
JEAN GOUJON 154.
JONCIERES (de) 219.
JOUY (Jules) 75.
JULIANO 271.
JULIEN 180.
JUSSEAUME 228 288.
JUVENAL 181 237.

KAHN (Gustave) 11 104 246
 298 325.
KARR (A.) 21 31 218.
KERNAVON (Lord) 329.
KETTELER (de) 302.
KISTEMAËCKERS (H.) 297
 299 300.
KLINGSOR (T.) 11.
KNOPF 307.
KRUGER 303 304.

LABORI (F.) 267.
LACHENAL 10 151.
LA FONTAINE 72.
LAFORGUE (Jules) 36.
LA GANDARA (A.) 97 148 152
 211 331.
LAGARDE 172.
LAGOANERE (de) 127.
LA HIRE (J. de) 8.
LAJEUNESSE (E.) 9 11 98 111
 332.
LALIQUE 11.
LAMALLE 329.
LAMBALLE (Mme de) 92 136.
LAMBERT (Albert) 108 116 118
 120.
LA MAZELIERE 110.
LANCY (Liane de) 330.
LANDELLE 219.
LANTE (Emile) 8.
LAPARCERIE (Cora) 263 266
 267 320 326.
LARA (Mlle) 217.
LARA (Isidore de) 237.
LAURENT (Charles) 49.
LAURENT (J.-P.) 229 232
LANSDORF (Baronne de) 262.
LAUS (Emilia) 67.

LÀUTREC (G. de) 7.
LAUZUN 257.
LAVALLIERE (E.) 211 279 280.
LAVASTRE 228.
LEANDRE 231.
LE BARGY 137 246 313 319 320.
LEBLANC (Maurice) 211.
LEBLANC (Georgette) 217 218.
LE BLOND (Maurice) 7.
LEBLOND (M.-A.) 8.
LE BORGNE 221.
LECOMTE (Mme G.) 186.
LECONTE (Mlle) 320.
LECONTE DE L'ISLE 24 26
 29 68 101 215 254.
LE FEBVRE 221.
LEFEVRE (Maurice) 217.
LEGAY (Marcel) 75.
LEITNER 320.
LELOIR 313 320.
LEMAIRE (M.) 101 130 131 217
 224 319.
LEMAITRE (Jules) 52 79.
LEMERRE (A.) 23 24 25.
LEMONNIER (Camille) 47.
LENORMAND D'ETIOLLES
 328.
LEONTIEF (Comte de) 172.
LE POITTEVIN (L.) 178.
LE POITTEVIN (Le peintre)
 218.
LERAND 320.
LE ROUX (Hugues) 213.
LEROUX (Xavier) 237 246.
LEVENGARD (Pol) 266.
LEYGUES (G.) 318.
LINNE 258.
LOCLE (du) 195.
LOIE FULLER 63 151 175 176.
LOMBARD (Jean) 276.
LORIN (Georges) 178.
LORRAIN (Claude), 170.
LOTI (P.) 72 164 224 297 315.
LOUBET (E.) 304.
LOUIS II 298.
LOUIS XVI 186.
LOUIS-PHILIPPE 48.
LOUYS (Pierre) 9 11 86 95 113
 131 147 231 297.
LUGNE POE 62.
LUMET (Louis) 7.
LUPPE (Mme de) 154.

- MACBETH** 107.
MAC NAB 75 76.
MAETERLINCK (M.) 11 71 114.
MAGNIER (Ed.) 49.
MAGRE (Maurice) 7 266.
MALLARME (S.) 9 36 55 58 85.
MARCADE 36.
MARK 108.
MARDRUS (Dr.) 85.
MARES (R. de) 7.
MARESCHAL 288.
MARIE ANTOINETTE 321.
MARIE-LOUISE 321.
MARIETON (P.) 274 275.
MARIN (Aug.) 9.
MARIN (Jeanne) 9.
MARIQUITA (Mme) 95.
MARSIGNY (Mlle) 211.
MARTIAL (Aimée) 68.
MARTIN GALE (A. Flament)
 331.
MASSENA 242 244.
MASSIER (Clément) 10 200 201
 202.
MATHILDE (Psse) 47 51 281.
MAUCLAIR (Camille) 7.
MAUPASSANT (Guy de) 5 17
 31 71 178 179 218 219.
MAUPASSANT (Hervé de) 178.
MAX (de) 225 226 227 246 274
 320 326.
MECENE 25 104 113.
MEDICIS (L. de) 124.
MEILHAC 91.
MELANCHTON 98.
MELCY (Mlle) 95.
MELLOT (Mlle) 246.
MEMLING 34.
MENDES (Catulle) 145 183 215
 246 298.
MENELIK 172.
MERANTE 227.
MERMEIX 181.
MERODE (Cléo de) 93 94 95
 244.
MEROVACK 144 183.
MEROVEE 5.
MESSALINE 236 237 238.
METENIER (Oscar) 9 78.
METTERNICH 227.
MEURICE (P.) 313.
MEUSY (V.) 76.
MEVISTO AINE 78 79.
MEYER (Arthur) 25 97.
MICHEL (Albin) 69.
MICHEL (Louise) 72 73.
MIMEREL (Csse) 155.
MINIL (Renée du) 293.
MIRABEAU 16.
MIRBEAU (Octave) 42 43 44.
MISTRAL (F.) 157 201 275 315.
MITTY (Jean de) 309.
MOLIER 180.
MOLIERE 217 313.
MONET (Claude) 306 307.
MONGE (Mme) 219.
MONTAIGNE 13.
MONTENARD 158.
MONTESQUIOU (R. de) 11 67
 68 97 98 101 103 104 147 148
 149 152 156 203 211 330 333.
MONTFORT 7.
MONTGOMMERY (Mme de) 10.
MONTJOYEUX 180.
MOOR (Cornélis de) 252.
MORAND (Eugène) 238.
MORAND 88.
MOREAS (J.) 325.
MOREAU (Gustave) 26 56 57 58
 198.
MORENO (Marguerite) 88 314
 320.
MORIN 119.
MORNY (duc de) 329.
MOROSINI (Mgr) 96.
MOUNET (Paul) 108.
MOUNET SULLY 31 108 137
 226 312.
MOUREY (G.) 180.
MUNTE (Lina) 305.
MUSSET (A. de) 18 88 124.
NAPOLÉON 184 211 321.
NATANSON 8 118 220.
NAU (Eugénie) 109.
NERON 194.
NERVAL (G. de) 9.
NIBOR (Yann) 78.
NITTIS (J. de) 289.
NORDETTE (Miss) 110.
NORMAND (J.) 313 319.
NORMANDY (G.) 69.

- OFFENBACH (J.)** 31.
OHNET (G.) 50.
OLIVIER (le père) 154.
ORAZI 90 91.
ORLANDI (Suzanne) 91 110.
ORLEANS (Prince Henri d')
 110 172.
ORPHEE 26.
OSTERLIND 308.
OTERO (Carolina) 226.
- PAGANINI** 148.
PAILLERON (Ed.) 231.
PAIVA (la) 51 52.
PAPURELLO (Mme) 122.
PASSURF 7.
PASTEUR 251.
PAULUS 76.
PAYEN (Louis) 184 266.
PECCI (Mgr) 96.
PELADAN (J.) 71 141 144.
PELAGIE 281.
PELTIER 7.
PESQUIDOUX (de) 237.
PETIT (Georges) 307.
PHILIPPE II 188.
PHILIPPE AUGUSTE 5.
PICHON (le Baron) 258.
PICKMANN 204.
PICQUART (Le C¹) 267.
PIERNE (G.) 88.
PIERREFONDS (C^{esse} de) 211.
PINDARE 98.
PIRANESE 197.
PLATON 98.
PLEBINS 114.
POE (Edgar) 35 90 91.
POLAIRE 115 279 280.
POLIGNAC (Edm. de) 262.
POLIGNAC (Princesse de) 305.
POLIN 116.
POMMIER (Mme) 211.
POMPADOUR (la) 321 328.
PONCHON (Raoul) 181.
PONSART 49.
POREL 76.
POUGY (Liane de) 10 69 91 121
 122 210 211 293 331.
PREVOST (Ernest) 8.
PREVOST (Marcel) 289.
- PREVOST PARADOL** 51.
PROMETHEE 176.
PROUST (Marcel) 101 102 130
 131.
PRUDHON 320.
PUGET 121.
PUVIS DE CHAVANNES, 148
 240 271.
- QUILLARD (Pierre)** 183.
- RACHILDE** 205 289.
RACINE 88 230.
RAFFAELLI 47 158 307.
RAMBOSSON (Yvanohé) 7.
RAMEAU (Jean) 10.
RAULIN (de) 162 164.
RAVAUT (les frères) 330.
REBELL (Hugues) 11 112.
REDON (Odilon) 59.
REGNIER (H. de) 7 11 54 55
 60 62 98 113 131 132 240 241
 242 325.
REICHSTADT (duc de) 228.
REICHEMBERG 89 319.
REJANE 110 206 293 320 331
 332.
REMBRANDT 198.
RENAN 306.
RENARD (Jules) 9 246.
RENAUD (J.-J.) 206.
RESCHAL 114.
RETIF DE LA BRETONNE, 9.
RETZ (le Card. de) 13.
REYNOLDS 73.
RHODES (Cécil) 303.
RIBAU COURT (Georges de) 7.
RICHARD (Mgr) 147.
RICHEPIN (C.-L.) 320.
RICOTTI (Mlle) 329.
RICTUS (Jehan) 11 75 79.
RIEUX (Lionel des) 274.
RIGO 134.
RIMBAUD (A.) 311.
RIOTTON (Mlle) 288.
RIVAROL 14.
ROBERT (Paul) 211.
ROBERTS (les sœurs) 110.
ROCHEFORT (H.) 72.
ROCHEFORT (Mme) 330.
ROCHEGROSSE 215 231 232.

- RODENBACH 88 215 313.
 RODIN 10 207 209 311 312.
 ROGER-MILES 181.
 ROLLINAT (Maurice) 216 217.
 ROMNEY 169.
 ROPS 115 274.
 ROQUES (J.) 180 181.
 ROQUEPLAN 108 109
 ROSNY (J.-H.) 9 131.
 ROSTAND (E.) 145 227 245 246
 313 321 322 324 331.
 ROUJON 118 120 318.
 ROWLANDSON 173.
 ROYER (Vicomte de) 7.
 RUBE 228.
 RUCHOUK-HANEM 22.
 RUYSDAEL (de) 258.
- SAGAN (Princesse de) 37.
 SAINTE-BEUVE 51 68.
 SAINT SIMON 14 241.
 SAINT VICTOR (P. de) 52.
 SAINT-SAËNS 143 262 265 266
 267 326.
 SALIS (R.) 75 76.
 SALOME 190.
 SALVATOR (Mme Rémy) 331.
 SAMAIN (Albert) 11 187 188
 189 192 309 310 311.
 SAND (George) 21 315.
 SAMUEL 175.
 SARDOU (Victorien) 124.
 SARGENT 254.
 SARCEY (F.) 51 231 245.
 SARHITA 103.
 SCHEFFER (R.) 319.
 SCHWOB (Marcel) 11 131 305.
 SEE (Edmond) 215.
 SEGOND-WEBER 266 320.
 SEM 329 330 331 332.
 SERAO (Mathilde) 248.
 SEVERINE 9 180.
 SEYR (Polette de) 293.
 SHAKESPEARE 313.
 SIGNORET (Em.) 8.
 SILVESTRE (Armand) 9 26 29
 88 237.
 SIMON (Marcel) 129.
 SOPHOCLE 48.
 SOREL (C.) 320.
 SOREL (Cécile) 95.
- SOMM (Henri) 181.
 STENGER (Gilbert) 205.
 STERNE 141.
 STUART (Merril) 55 183.
 SUTONE 141 196 237.
 SULLY PRUDHOMME 28 54.
 SULLY (Marianne) 235.
 SUZE (Esther de) 205.
 SWINBURNE 196.
 SWIFT 35.
- TIBERE 194 195 196.
 TAILHADE (Laurent) 64.
 TALLEMANT DES REAUX 14.
 TALLET (Gabriel) 8.
 TAMAGNO 237.
 TAMERLAN 232.
 TOURGUENEF 17.
 TARDIEU (Eugène) 305.
 TESSANDIER (Aimée) 117 118.
 THALES 291 292 293.
 THEBES (Mme de) 10.
 THEMISTOCLE 71.
 THEOCRITE 86 241.
 THYLDA 294.
 TINAN (J. de) 94 95.
 TIEPOLO 252 318.
 TINTORET (Le) 318.
 TISSOT (James) 144.
 TITIEN (Le) 318.
 TOLSTOI 71.
 TOOROP (Jan) 70.
 TOULOUSE LAUTREC 115 211.
 TOURBET (Mme de) 51.
 TUAN (Le prince) 302.
 TUDOR (Marie) 40.
 TURNER 169 318.
- UGALDE (Marg.) 219 221.
 ULLMANN 246
 UZANNE (O.) 70 106.
 UZES 181.
 UZES (Duc d') 212.
- VALERY (Paul) 87.
 VALERY (Odette) 225 226 269.
 VALETTE (Alfred) 8.
 VALLES (J.) 173.
 VANDEREM (Fernand) 9 319.
 VANOR (Georges) 117.
 VARENNE (Marc) 266.

- VARLET (Théo) 8.
 VAUVENARGUES 14.
 VELASQUEZ 247.
 VERHAEREN (E.) 83 113 149
 183.
 VERDI 329.
 VERLAINE 36 64 66 67 68 93
 183 311 312 313 314.
 VERNET 86.
 VERVILLE (Beroald de) 108
 128.
 VIBERT 146.
 VICAIRE (G.) 315.
 VIDAL (P.) 274.
 VIELE-GRIFFIN 11 113.
 VIGEE LEBRUN 91.
 VIGNY (A. de). 18 21.
 VILLARS (Thérèse) 103.
 VILLEMAMN 16.
 VILLEMESSANT 31 218.
 VINCI (L. de) 88.
 VIRGILE 236.
 VITU 48.
 VIVIER 35.
 VOLTAIRE 326.
 VRIES (Liane de) 114.
 WAGNER 211 253 254 298.
 WALDECK ROUSSEAU (Mme)
 151.
 WALEWSKY 258.
 WALSTROOM (Karl) 7.
 WALTER (Bob) 63 67 69 142
 200 327.
 WATTEAU 314.
 WHISTLER 100 147 197 198 282.
 WILDE (Oscar) 303 304 305 306
 308 309.
 WILLAERT 307.
 WILLETTE 75 180 181 287.
 WITTELSBACH 298.
 WOLF (Pierre) 9.
 XAU (Fernand) 7 8 9.
 XANROF 135.
 YTURI (de) Voir ITURI.
 ZOLA (Emile) 7 47 51 186 288.
 ZOLA (Mme) 186.

69705063

JEAN LORRAIN

LA VILLE

EMPOISONNÉE

PALL-MALL PARIS

**PRÉFACE DE
GEORGES
NORMANDY**

**2 PORTRAITS
ET 6 PAGES
EN FAC-SIMILE
DE LETTRES
DE L'AUTEUR**

140

1/5 7120 A.1

PARIS

ÉDITIONS JEAN CRÈS

1936

10

11

12

13



